This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

165

Per. 27835 e. 26/3

REVUE GERMANIQUE,

SUITE DE LA

BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE,

JOURNAL DE LITTÉRATURE

RÉDIGÉ PAR

MM. Barthélemy, Avocat; Broussais, Avocat à la Cour royale de Paris; Bruch, Professeur à l'Académie de Strasbourg; Cuntz, Docteur en Médecine; Dondey-Dupré, fils, Membre de la Société asiatique de Paris; Duesberg, à Paris; Fargès-Méricourt, Avocat; Jung, professeur; Liechtenberger, Avocat; Lortet, de Lyon, Docteur en Médecine; Massmann, Docteur, de Berlin; Matter Professeur à l'Académie de Strasbourg; Matter, Avocat; Maud'heux, Avocat; G. Silbermann, Avocat, D. E. Stœber, Avocat; Strobel; Willm, professeur, etc.

TOME III.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

STRASBOURG,
AU BUREAU DE LA REVUE GERMANIQUE,
PLACE SAINT-THOMAS N° 3.

PARIS,
CHEZ DONDEY-DUPRÉ, PÈRE ET FILS, IMPR.-LIBR., RUE RICHELIEU N° 47 *bis*,
ET CHEZ BOBÉE ET HINGRAY, LIBRAIRES, RUE RICHELIEU N° 14.
1827.

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve SILBERMANN, A STRASBOURG.

MÉMOIRES ET NOTICES.

LETTRES D'UN VOYAGEUR ALLEMAND SUR L'ALLEMAGNE. (1)

(Premier extrait.)

Observations préliminaires.

L'AUTEUR de ces lettres est un Allemand, établi dans le royaume de Wurtemberg, et qui a parcouru l'Allemagne dans tous les sens, à plusieurs reprises et à différentes époques, à pied et à cheval, par terre et par eau, tantôt à petites journées, tantôt en diligence. C'est tout ce qu'on apprend sur la personne du voyageur. Ses lettres anonymes ont toute la franchise, mais aussi, de tems en tems, quelque chose de la malice de cette sorte de missives. Il y a beaucoup d'esprit, parfois il y en a trop. Il y a quelque chose de *voltairien* dans la manière de l'auteur, surtout lorsqu'il gourmande ses compatriotes, et lorsqu'il s'éléve contre les abus de l'église et des choses saintes. Nous ne partageons ni ses principes politiques, ni ses principes religieux; mais nous le regardons comme un excellent guide pour qui veut connaître l'état industriel, moral et intellectuel de l'Allemagne. Il cause beaucoup trop, mais il

(1) *Deutschland, oder Briefe eines in Deutschland reisenden Deutschen.* — L'Allemagne, ou lettres d'un Allemand voyageant en Allemagne. Premier volume. Stoutgart, chez les frères Frankh, 1826; in8-°.

n'oublie rien de ce qui est essentiel, et ses causeries sont toujours amusantes; son livre est un véritable service rendu à l'Allemagne et à l'étranger qui va la visiter. « Les Allemands, dit-il lui-même dans sa préface, ont publié d'excellentes relations de voyages dans des contrées étrangères, ainsi que dans quelques parties de leur patrie; mais je n'en connais pas qui s'étende sur toute l'Allemagne. Des livres de géographie, de topographie, de statistique, ne sont pas des voyages, bien que l'on parcoure avec intérêt le Strabon des Allemands, la cosmographie du vieux Sébastien Munster (1), les topographies de Mérian (2), et le voyage de Martin Zeiler (3). Il est curieux de comparer ces vieux livres avec ceux de Hubner, qui a écrit il y a un siècle, et avec ceux de Busching ou de Normann, et ceux-ci, à leur tour, avec les derniers ouvrages de Gaspari, de Hassel, de Cannabich, de Gutsmuths, de Ritter, etc., pour voir les progrès de la science et ceux du pays. » Il critique ensuite un grand nombre de voyages en Allemagne, et condamne surtout celui de Lavater à Copenhague. « Qu'attendre d'un enthousiaste, dit-il, qui, à peine sorti des portes de Zurich, écrit déjà un billet à maman, et une demi-douzaine de lettres avant d'avoir dépassé les frontières? L'Anglais monte un navire qui part pour les Indes, et se contente d'un simple *Fare-well!* Les prétendus voyageurs Uffenbach, Gerken, Gerbert, et Bjœrnstæl sont plutôt des bibliothèques ambulantes, de savans Polyphêmes, qui ne voient partout que les livres au lieu des hommes, et qui n'apportent partout que l'érudition au lieu de l'esprit d'observation.

---

(1) Francfort, 1550.

(2) Francf. 1640 — 50. XVI vol. in-fol.

(3) *Reisebuch.* Strasbourg, 1674; in-fol.

Blainville vaut mieux, Keyssler mieux encore, et les meilleurs sont Küttner et Arndt. Encore oublient-ils trop l'Allemagne pour l'Italie, la France et le Nord. Les ouvrages de Meermann, de Catteau, de Bongard, d'Eggers, de Russell sont peu importans ; Œhlenschlæger lui-même se hâte trop d'arriver à Paris, et depuis long-tems je n'ai été aussi désappointé par aucun livre, que par *l'Autriche* de M. de Serres (1). » Notre voyageur dit beaucoup de mal de l'ouvrage de Mad. de Staël sur l'Allemagne, sans toutefois motiver son jugement. Il ne connaît qu'un seul écrivain qui ait embrassé tout l'ensemble des pays allemands, c'est l'auteur des *Lettres d'un voyageur français*, Gaspard Risbeck ; mais malgré le succès que ce livre obtint, son successeur n'hésite pas à déclarer qu'il est écrit avec légèrete, et qu'il ne mérite aucune confiance. Risbeck n'avait vu qu'un tiers des contrées qu'il décrivit, et il ne dut sa célébrité qu'aux agrémens de son esprit et aux anecdotes de chronique scandaleuse dont il parsema son livre. Notre auteur espère mieux faire, mail il avertit qu'il s'occupera plus du présent que du passé, plus des choses que des personnes qui changent toujours, plus de la nature que de l'art, et plus du peuple que des cours. Ainsi il ne dira rien des grands, peu des savans contemporains et des artistes célèbres, discrétion dont ces personnages lui sauront plus de gré que le lecteur. Par la même raison il n'a pas toujours indiqué les meilleures auberges, parce qu'elles changent comme les gens en place et les grands hommes. Il explique ensuite les raisons qui l'ont empêché de se livrer à beaucoup de considérations politiques. « Le calme politique, dit-il, que Napoléon produisit, est passé, il est vrai ; mais il ne faut pas se fier entièrement au vent qui souffle

(1) Paris 1821 ; in-12.

maintenant. Songez que je suis un Allemand, et que, bien que nous ayons des pays allemands, nous n'avons point d'Allemagne, et que, tout en parlant la langue allemande, nous ne sommes pas des Allemands. » L'auteur a l'air de se plaindre que la presse n'est pas assez libre, et malgré cela il se déchaîne contre cette liberté, et se montre à cet égard parfaitement d'accord avec M. de S. Il prétend avec cet honorable député, et presque dans les mêmes termes, que la licence de la presse est un des plus grands fléaux, et que, sans aucun doute, Moïse n'aurait pas manqué d'en frapper l'Egypte, si alors l'imprimerie eût été inventée. D'ailleurs, dit-il, à quoi bon révéler les fautes et les bévues de nos hommes d'état? Il est passé le tems où plus d'un coup d'état n'était point frappé, parce qu'on craignait qu'il ne fût enregistré aussitôt par Schlœtzer (1). La pudeur, le respect de l'opinion publique n'est pas la vertu du dix-neuvième siècle. »

« Avec la liberté de la presse, ajoute-t-il, on pourrait, au besoin, se passer des assemblées des états qui, en Allemagne, coûtent beaucoup d'argent; elle suffirait pour éclairer les gouvernemens sur leurs véritables intérêts. Il s'empresse de reconnaître que l'Allemagne est aujourd'hui infiniment plus heureuse qu'autrefois. Au lieu de 300, ou même de 1400 à 1500 états, qu'elle avait autrefois, si l'on compte tous ceux qui tranchaient du souverain, elle n'est plus divisée qu'en 38 souverainetés. Le clergé souverain et la noblesse souveraine ont disparu, et avec eux les villes libres impériales, qui s'étaient survécu à elles-mêmes, les chapitres et les ordres souverains, les jésuites et les ex-jésuites; il n'y a plus d'intolérance, plus d'inimitiés religieuses, plus de levées de troupes arbitraires, in-

(1) *Schlœtzers Staatsanzeigen.*

finiment moins de corvées et de délits de chasse. L'administration des deniers publics est devenue plus régulière, la justice, plus prompte ; la législation, la police, les routes se sont améliorées ; on remarque moins de mendians et de vagabonds. » Il reconnaît jusqu'aux avantages qui sont sortis de l'occupation étrangère. « Si aujourd'hui les maisons sont partout numérotées, on le doit à la nécessité de loger les soldats français, comme on dut à la guerre de sept ans l'usage d'éclairer les rues. Nos princes, dit-il, sont élevés avec plus de soins, et acquièrent ainsi des idées plus justes sur leurs devoirs. Nos états sont plus vastes, ce qui fait qu'il y a moins d'arbitraire dans les gouvernemens, des idées plus libérales dans la nation, plus d'unité et de force partout. Le talent a plus de chances de succès ; l'homme des champs, délivré des liens de la féodalité commence à sentir qu'il a une dignité comme homme, et des droits comme citoyen. »

De l'Allemagne en général.

« L'Allemagne est le cœur de l'Europe ; elle n'est dangereuse pour aucun des autres états, bienfaisante pour tous. Elle nourrit trente millons et demi d'habitans, sur 12,000 milles géographiques carrés, ce qui fait 2,667 âmes par millé. Le pays le moins peuplé est le Mecklembourg, qui n'a que 1,670 habitans par mille carré, le Wurtemberg en a 3,867. Les revenus de tous les états de la confédération germanique peuvent se monter à 200 millions de florins, ou 450 millions de francs ; la force armée se compose de 300,000 hommes. L'Allemagne serait devenue la première puissance de l'Europe, s'il y avait eu de l'unité. L'humiliation qu'elle subit sous Napoléon était préparée d'avance. La liste civile du dernier empereur, en cette

qualité, n'était plus que de 13,884 florins, ou un peu plus de 30,000 francs.

Baignée par trois mers, l'Allemagne n'a pas un seul port de mer militaire. Les frontières sont vagues et peu garanties par la nature, et la plus faible est précisément celle qui la sépare de son voisin le plus redoutable. Cette faiblesse des frontières a été la cause des guerres fréquentes dont l'Allemagne a été le théâtre, et elle en fera naître de nouvelles. De tous les pays de l'Europe, elle est celui où il y a le plus de champs de bataille. Sur 500 rivières, il y en a 50 de navigables. Trois grands fleuves, le Rhin, le Weser et l'Elbe, se jettent dans la mer du Nord. Le Rhin se grossit en Allemagne de quatorze affluens; le Weser en reçoit six, l'Elbe dix-huit. L'Oder avec neuf affluens, se jette dans la mer Baltique. Le Danube reçoit, en traversant les pays allemands, treize autres rivières. De tous ces fleuves, l'Oder est le seul dont l'Allemagne possède l'embouchure. Il y a un grand nombre de lacs. Ceux du Nord sont bas, troubles et noirâtres; ceux du Midi profonds, purs comme le crystal et de la couleur de l'émeraude, et remplis d'excellentes truites. Le Holstein seul a 53 lacs, le pays de Lauenbourg en a 11, le Mecklembourg 200, la Pomméranie presque autant, et le Brandebourg jusqu'à 600. Les lacs de la Bavière et de l'Autriche sont pittoresques et romantiques, comme ceux de la Suisse. Le plus beau de ceux de la Bavière est le lac royal; en Autriche le plus remarquable est celui de Cirknitz. En Bohême et en Moravie, il y en a plusieurs milliers, mais ce sont plutôt des étangs que de véritables lacs.

L'Allemagne a près de 1000 bains, avec des eaux minérales, dont plus de 100 sont très-fréquentés. Mais malgré cette grande abondance d'eaux, elle n'a presque point de canaux, et

c'est là un des effets les plus déplorables de sa *polyarchie*. Le moyen de songer à des canaux, lorsque avant la médiatisation il n'y avait même pas de routes et de ponts passables! Il n'y a des canaux que dans le Nord, dans le Holstein, dans la Prusse, sur les territoires des villes anséatiques et dans la Westphalie. Dans le Midi, ils n'existent encore qu'en projets. La réunion du Rhin avec le Danube fut projetée par Charlemagne et n'est pas encore éxécutée!

Le climat de l'Allemagne est en général salubre et tempéré; la culture a fait disparaître la Germanie de Tacite. Mais la température est extrêmement variable : il y a des hivers sans neige, et des étés sans chaleur. Le thermomètre marque ordinairement en été 20 à 21 degrés, quelquefois de 28 à 30. Les meilleures contrées à cet égard sont le Palatinat et le pays de Würtzbourg. Dans le Midi on cultive l'orange, l'olive, la figue, et on y est quelquefois incommodé par le siroc: l'hiver n'y dure que deux mois, le bled y mûrit au mois de juin, le raisin au mois de septembre. Dans le Holstein, les frimats règnent six mois, la prune y a de la peine à arriver à la maturité, et la vigne y est absolument inconnue. Le ciel y est grisâtre, les brouillards y remplacent l'azur du Midi, et les pommes de terre y suppléent aux noix, aux marrons et aux amandes.

L'Allemagne ne le cède à aucun pays en productions nécessaires. Elle a du bled en abondance; l'agriculture, la métallurgie et la culture des forêts y sont portées plus loin que dans aucun autre pays. Elle pourrait se passer de vins étrangers. L'éducation des bestiaux y est excellente. Les chevaux allemands ne le cèdent qu'à ceux d'Angleterre et de Hongrie. Les brebis, dont on compte plus de vingt millions, sont presque partout ennoblies par des mérinos. Il y a en Allemagne moins d'ânes

et de mulets que chez les autres nations, mais il y a toujours encore plus de bêtes fauves qu'il n'en faudrait, bien que depuis quelque tems elles ne jouissent plus des mêmes droits que les paysans. Il y a abondance de volailles et de poissons, quoique la réformation ait rendu ces derniers plus rares, ainsi que les moines, les religieuses et les cierges. L'Allemagne produit par an 180 marcs d'or, près de 200,000 marcs d'argent, et d'autres métaux qui sont plus abondans qu'il ne le faut pour la consommation du pays. Il y a du marbre, de l'albâtre, de la stéalite, de la serpentine, de la terre de porcelaine, etc.

L'Allemagne a tout ce qu'il faut à une grande nation; elle n'a rien à envier, quant aux productions du sol, ni à l'Angleterre, ni à la France, et elle pourrait se suffire à elle-même. Mais il lui reste beaucoup à désirer. Elle ne sera véritablement respectée au dehors, riche et florissante au dedans, que quand elle sera *unie*, si ce n'est sous un même gouvernement, du moins par les mêmes sentimens et des lois uniformes, quand elle aura une marine, et que son commerce intérieur ne sera plus entravé par les douanes. »

Industrie, Commerce, Sciences et Arts, Religion.

« Dans le moyen âge l'*industrie allemande* était célèbre, et la ligue anséatique partageait avec Gènes, Florence et Venise le commerce du monde. La guerre et l'incurie des gouvernemens firent tomber les Allemands entre les mains de l'étranger, et l'iudustrie ne se releva parmi eux que grâces au génie du grand Fréderic et de Joseph II, et grâces aussi à la nécessité et au système continental de Napoléon.

L'Autriche, la Saxe et la Prusse sont les états de l'Allemagne qui ont le plus de fabriques. Nos manufactures de toiles sont les meil-

leures de l'Europe, surtout celles de la Silésie, de la Westphalie et du Wurtemberg. La porcelaine de Saxe est la plus fine, et nos manufactures de fer, d'acier, nos armes, nos verreries, notre bijouterie, notre horlogerie et nos instrumens de mathématiques peuvent soutenir la comparaison avec ce que les pays étrangers produisent de meilleur dans ces genres. Ne sont-ce pas les Allemands qui ont inventé la poudre, l'imprimerie et le papier de linge ? La Bohême fournit les plus beaux crystaux, la Styrie, le meilleur acier. La raffinerie de Hambourg est une des premières de l'Europe; mais les Allemands sont en arrière pour la fabrication du papier, des cuirs et de la soie, et même pour celle du tabac. Les deux principaux obstacles à l'industrie de l'Allemagne sont le despotisme commercial de la Grande-Bretagne, et les barrières et les douanes intérieures, que dans le moyen âge déjà les Anglais appelaient *mira insania Germanorum*.

Pendant les dernières guerres, beaucoup de manufactures ont péri; en revanche les fabriques de *rubans* et celles de *papier-monnaie* se sont multipliées. Nous avons encore une autre industrie : c'est celle des fabriques de *récensions* ou de critiques. Jadis les savans seuls se chargeaient de ces fonctions; aussi leurs jugemens étaient-ils pleins de dignité, instructifs et impartiaux, et l'on pouvait s'en rapporter à leurs décisions comme aux *Annonces savantes de Gœttingue* (1). Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Une foule de demi-savans se mêlent de critiquer, et n'apportent à ce métier pour tout savoir que leur impudence. Plusieurs d'entre eux, se croyant de petits Apollons, font éprouver aux auteurs le sort de Marsyas ; d'autres frap-

(1) *Gœttingische gelehrte Anzeigen.*

pent au commandement du maître de la fabrique, c'est-à-dire, de leur éditeur.

L'architecture et la décoration des maisons ont fait de grands progrès parmi nous; tous les jours les logemens deviennent plus commodes, les meubles plus élégans.

C'est surtout sous le rapport du commerce que la nation allemande est inférieure aux autres peuples, malgré sa position centrale, malgré ses trois mers, malgré le grand nombre de ses rivières et la richesse naturelle de son sol. Nous n'avons ni colonies, ni canaux, ni routes commerciales, ni grands établissemens; nous n'aurons jamais de pavillon national, ni d'uniformité dans les poids et mesures et dans les monnaies. Nos ports les plus fréquentés sont ceux de Brême, d'Embden, de Hambourg, de Wismar, de Rostock, de Stralsund, de Stettin et de Trieste. Les quatre cités libres et Leipsic, Nuremberg et Augsbourg, sont les villes les plus commerçantes; mais quelle différence entre ces villes et Lyon, Marseille, Bordeaux, Amsterdam, Londres! Notre commerce se fait principalement par le Rhin, l'Elbe, le Wéser, le Danube. L'île de Helgoland devrait être placée sous l'empire des villes anséatiques et non sous celui des tyrans du commerce. Mais les flots de la mer ont depuis long-tems miné ce rocher d'argile, et la Grande-Bretagne elle-même n'est pas fondée sur le roc, comme Rome ancienne, mais sur du sable d'or, comme Carthage. Quant à l'exportation et à l'importation, la balance n'est pas de notre côté. Si quelques états particuliers, tels que la Saxe, l'Autriche y gagnent, l'Allemagne en général perd deux millions de livres sterling contre l'Angleterre, autant contre la France, ainsi que contre la Hollande : elle ne gagne que contre la Suisse et le Nord. En 1819, l'Allemagne paya 172 millions

de florins pour denrées coloniales, 52 millions pour vins étrangers et autres objets de luxe, 130 millions pour marchandises de fabrique anglaise, en somme plus de 350 millions de florins.

Cette situation déplorable du commerce, les fléaux de l'occupation étrangère, le poids des impositions, la décadence des manufactures, une armée d'employés civils, de buralistes et de pensionnés, ont porté à la fortune publique des coups si mortels, que notre économie politique se trouve réduite à un degré de misère inconnu jusqu'à nos jours. Cinq choses seraient nécessaires pour rétablir notre ancienne prospérité : une longue paix, avec une sage administration, la réduction des armées permanentes, la répression du luxe, la liberté du commerce du monde, et surtout la liberté du commerce dans les états confédérés.

Les lettres, les sciences et les arts sont dans un état plus florissant, et l'Allemagne est réellement, comme l'a dit Mad. de Staël, *la patrie de la pensée*. Pour prouver cette assertion, je ne m'appuierai pas sur la multitude de nos écrivains, dont Meusel a compté plus de 12,500, ni sur nos vingt universités, mais sur tant d'ouvrages solides et profonds, et sur le grand nombre de nos véritables savans répandus dans toutes les parties du pays. Chez nous, les hommes instruits ne refluent pas tous dans les capitales; on en trouve dans les plus petites villes, et ces hommes ne sont plus de simples érudits. L'Allemagne n'est plus, comme autrefois, le pays des *in-folio* et des *in-quarto;* nous possédons maintenant autant d'*abrégés*, de *résumés*, de *dictionnaires*, d'*almanachs*, d'*essais*, de *pensées* que nos spirituels voisins.

Pour la théologie, le droit, la médecine, la philosophie, l'histoire, la philologie, les sciences naturelles et mathématiques, les Allemands peuvent se mesurer avec toutes les autres nations;

mais ils leur sont inférieurs dans la nautique et dans les sciences politiques. Nous sommes encore si neufs dans la vie publique que nous ne pouvons nous occuper de discussions politiques, sans nous livrer à des personnalités. La politique du grand nombre est puisée dans la lecture des journaux, dont nous avons près de 300, sans compter les feuilles d'annonces. Si les Allemands le cèdent aux étrangers dans les arts de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, ils peuvent se mesurer avec eux dans la gravure, la musique et la poésie. Il faut espérer que nos chambres législatives perfectionneront enfin l'éloquence.

Nulle part l'instruction publique n'est mieux organisée. Nous comptons vingt universités et douze mille étudians. Au-dessous des universités se trouvent les gymnases académiques, les gymnases, les lycées, des écoles militaires, de commerce, d'économie forestière et rurale, de mines et de chirurgie, etc. Nous avons des académies et des sociétés savantes de tous les genres et de toutes les couleurs, des institutions particulières pour les aliénés, les aveugles et pour les sourds et muets. Nous avons trop d'écoles dites latines et trop peu d'écoles utiles. Aucune nation n'a autant d'écrivains que la nôtre; il paraît tous les ans plus de livres nouveaux que n'en compte toute la littérature russe, et, ce qui vaut infiniment mieux, à peu d'exceptions près, le dernier paysan sait lire et écrire.

La liberté religieuse est en Allemagne complète, entière, universelle. La différence de religion ne partage plus, comme autrefois la nation en deux partis politiques. L'intolérance et le fanatisme du midi ont disparu dans les états catholiques, et les protestans divisés s'unissent et prennent le nom d'*évangéliques*. Les Juifs eux-mêmes marchent en avant avec l'esprit du siècle. Il y a dans les états allemands seize millions de catholiques, quatorze

millions de protestans, 25,000 herrenhutiens ou piétistes, 2500 mennonites, 14,000 grecs et 300,000 juifs. Toutes ces sectes vivent en général paisibles et tranquilles. Les Allemands comprennent de plus en plus que l'Eglise ne doit pas former un état dans l'état, et que comme société morale et religieuse elle ne doit pas pouvoir nuire à la grande société civile. »

Caractère et mœurs des Allemands.

« Avons-nous un caractére national ? Mais nous ne formons pas une nation. Nous n'avons que des caractères de provinces, comme nous avons des costumes de provinces. Les Allemands diffèrent plus entre eux que les Espagnols, les Français, les Italiens, et presqu'autant que les peuples de la Russie. Les étrangers ont été jusqu'à nos jours fort injustes envers nous. Bouhours mettait en question si un Allemand pouvait avoir de l'esprit. Swift disait que les plus belles inventions avaient été faites dans des tems d'ignorance, que l'imprimerie et la poudre étaient dues à la nation *la plus stupide, aux Germains.* Le cardinal Duperron nous appelle *la nation la plus brutale, ennemie de tous les étrangers, des esprits de bierre et de poële.* « L'Allemagne est faite pour y voyager, dit Montesquieu, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, la France pour y vivre. » Les Anglais appellent *latin-germain* ce que nous appelons *latin de cuisine*, et cependant on peut leur appliquer à eux-mêmes ce que Ménage disait des Français : *Non loquuntur latine, sed parlant latinum.* Les Français disent *boire comme un allemand, une querelle d'Allemand.* La plupart de ces jugemens que les Français ont portés sur nous, s'appliquent plus aux Suisses et aux lansquenets qui étaient à leur solde, qu'à la nation allemande. Napoléon a dit beaucoup de mal de nous; mais il a dit aussi :

« Si j'avais été un prince allemand, j'eusse réuni tout ce peuple sous mon sceptre; trente millions d'Allemands entoureraient mon trône, et une fois élu, ils ne m'eussent jamais abandonné; leur empereur, je ne serais jamais venu à Ste-Hélène. »

Du reste nous avons bien rendu aux Français leurs politesses. Si un Parisien, qui avait un cocher allemand, disait : *J'ai un baron dans mon écurie,* nous avons appelé nos cuisiniers français : *Marquis de la cuisine.*

Quoiqu'il en soit, les Allemands de nos jours ne sont plus les Allemands d'autrefois. La physionomie des habitans des villes libres s'est effacée avec leur gouvernement, et elle ne s'est plus conservée qu'à Nuremberg. Les peuples autrefois soumis aux princes ecclésiastiques, sont revenus de leur ancienne indolence. Un de ces princes disait : « Je distingue facilement mes sujets de ceux de mes voisins séculiers; l'habit des miens est déchiré au coude, celui des autres sous le bras. »

Le pape Ganganelli comparait les Italiens au feu, les Français à l'air, les Anglais à l'eau, les Allemands à la terre. L'Allemand n'est pas aussi souple, aussi gai, aussi spirituel que le Français; il n'est pas aussi fier, aussi capricieux, aussi sec que l'Anglais, ni aussi paresseux, aussi bigot et aussi avare que l'Italien. Il est simple, honnête, modeste, infatigable, solide, paisible, sage et plein de valeur. On peut encore aujourd'hui lui appliquer ce que Tacite disait de ses ancêtres : *Nullos mortalium armis aut fide ante Germanos.*

Nous sommes de si bonnes gens que nous n'avons pas eu un seul grand satirique, et le peuple allemand est encore de tous les peuples civilisés le meilleur et le plus moral. Si l'on voulait comparer les quatre premières nations de l'Europe, aux quatre tempéramens, l'Allemand serait le phlegme. Les Italiens sont

l'imagination, les Français l'esprit, les Anglais la raison, les Allemands la mémoire de l'Europe. Dans les colonies, les Espagnols commencent par bâtir une chapelle et un cloître; les Anglais un cabaret, les Français un fort et une salle de danse, et les Allemands commencent par défricher les champs.»

Le voyageur allemand fait à ses compatriotes des reproches que nous croyons exagérés; mais en les accusant de lenteur et de pesanteur, il répare son impolitesse en les comparant au chêne qui met des siècles à s'élever, mais qui n'en est que plus solide et plus durable. Nous nous plaisons à croire qu'il y a dans le mal qu'il dit de sa nation un peu plus que de la médisance. « Nulle part, dit-il, on ne trouve autant de vaine gravité qu'en Allemagne, surtout chez les employés, de cette gravité que Larochefaucault appelle un *mystère du corps inventé pour couvrir le défaut de l'esprit.* Cependant l'esprit et la bonne plaisanterie n'y sont pas aussi rares qu'on le croit au-dehors. Jean de Müller lui-même a dit : « Lorsque je vois badiner un Allemand, il me semble voir le grand Haller danser en domino; » et il est fâcheux que nous n'ayons pas de mot pour exprimer ce que les Français appellent un *bon mot*; en revanche le professeur Will a publié une *Critique des bons-mots.* »

Le grand défaut des Allemands, fruit de leurs divisions, est l'absence d'orgueil national, cette profonde humilité, qui leur fait si peu présumer d'eux-mêmes, et qui leur inspire un si grand respect pour tout ce qui est étranger. Ce défaut d'esprit national a éclaté dans le proverbe allemand : *il ne vient pas de bien loin* (*er ist nicht weit her*), que l'on emploie pour exprimer le peu de cas qu'on fait de quelqu'un. De là aussi cette humilité officielle et rampante dans les relations sociales, qui a rendu la langue allemande si riche en formules adulatrices et en super-

latifs de soumission, qu'il est impossible de rendre dans aucune autre langue. Faut-il s'en étonner? Avant la révolution, des millions d'Allemands n'avaient pas de patrie, parce qu'il y avait trop de *pères de la patrie*. Aujourd'hui encore nous avons trente-huit patries, et l'expression si usitée de *patrie allemande*, que nos écrivains se plaisent à donner à leur mère commune ne renferme pas de pléonasme. »

Les Allemands du Midi et les Allemands du Nord.

« L'article cinq de la constitution de la *Burschenschaft* portait : Il y a une Allemagne méridionale et une Allemagne septentrionale, comme il y a dans l'homme un côté gauche et un côté droit, mais de même que l'homme lui-même est un, et n'a qu'un esprit et un cœur, l'Allemagne doit être une et n'avoir qu'un seul et même sentiment. Malheureusement il n'en est point ainsi : il y a rivalité entre les Allemands du Nord et ceux du Midi, et tout récemment encore il s'est élevé entre eux une polémique affligeante sur la question de savoir à qui appartient la supériorité. Il y a une sympathie plus intime entre les peuples d'origine slave qui se sont confondus avec les Germains, et les Allemands en général, qu'entre les Allemands du Midi et leurs frères du Nord. Vienne diffère autant de Berlin et de Hambourg, que Paris de Londres.

« Le Nord commence dès qu'on a dépassé Cassel et Nuremberg. Cassel est comme une ville italienne en comparaison de Hambourg. La forêt de Thuringe sépare l'Allemagne septentrionale de celle du midi. La première est un pays littoral et par conséquent destinée au commerce ; la seconde, éloignée de la mer, est plus propre à l'agriculture et à l'industrie. Les embouchures de leurs fleuves, leurs ports, entraînent les Alle-

mands du nord dans les pays étrangers; leur patrie est là où ils trouvent ce qu'une terre ingrate leur refuse chez eux. Les Allemands du midi sont plus attachés aux lieux qui les ont vus naître, et où un sol fertile les récompense de leurs travaux. Ceux-là, courant après la fortune, sont plus souples, plus fins, plus présomptueux et d'un commerce moins sûr; ceux-ci ont plus de caractère, parce qu'ils restent chez eux et qu'ils dépendent moins des autres. Dans le Nord, où la température est plus froide et la nature dépourvue de grâces et de beauté, les peuples ont moins d'imagination, de sentiment et de génie ; ils sont plus sensés, plus graves et plus réfléchis, plus entreprenants et plus sobres que les peuples du Midi que la nature a plus favorisés ; mais ces favoris de la nature sont portés à la légèreté, à la paresse et à la sensualité. Dans le Nord, on trouve encore les formes athlétiques, les yeux bleus et les cheveux blonds, que Tacite donne à ses Germains. Dans le Midi, les femmes sont plus belles. L'Allemand du Midi a plus d'âme et de sensibilité que celui du Nord, mais sa langue est plus dure. La différence de nourriture se joint à la différence du climat, pour en mettre une si grande entre les caractères. Les peuples du Nord se nourrissent de mets plus lourds, de pommes de terre, de beurre et de fromage, et ne boivent ordinairement que de la bierre et de l'eau-de-vie. Dans le Midi, la table est plus délicate et plus variée, et le vin y est habituel. Aussi y a-t-il plus de génie, de bonhommie, d'hospitalité et de gaîté que dans le Nord, et bien qu'en général il y ait plus de lumières chez les Allemands du Nord, parce qu'ils ont plus tôt secoué le joug de la hiérarchie romaine, les héros de la littérature (Wieland, Gœthe, Schiller) appartiennent au Midi par la naissance; mais dans le Nord il y a plus de gens du métier. »

W.

CHANSONS NATIONALES DE L'ALLEMAGNE.

Nec tam voces illae, quam virtutis concentus videntur.
TACITUS. Germ. III.

L'Allemand a des chants nationaux, le Français n'en possède pas. Sans chercher la cause première de ce phénomène, nous nous bornerons à signaler celles qui empêchent immédiatement que nous ayons des chansons nationales.

La langue française n'est pas la langue de toute la France. Elle n'est pas plus la langue du peuple de certaines provinces, qu'elle n'était celle du peuple de Berlin, au tems de Fréderic. La langue française n'est pas celle des Alsaciens, des Bretons, des Languedociens, des Provençaux, d'une partie des Dauphinois et des Auvergnats; chez ces peuples elle n'est en usage que dans la bonne société, parmi les *gens comme il faut;* leurs chansons nationales ne sont que des chansons provinciales.

Peut-on dire qu'une chanson est nationale, parce qu'elle est répétée dans nos salons, aussi long-tems que l'opéra ou le mélodrame, dont elle fait partie, attire la foule dans nos théâtres? Une chanson est-elle nationale, parce qu'elle court les rues et que les orgues en font entendre l'air dans tous les carrefours? Qu'y a-t-il de national dans la chanson où nous nous moquons de Marlborough, parce qu'il nous a battus? dans le *Roi Dagobert, Fanfan la Tulipe, Robin des bois,* et même dans *Guernadier, puisque tu m'quittes, etc.,* quoique l'on ait vendu 30,000 exemplaires de cette dernière sur les places de Paris, dans une seule semaine? A l'exception de trois ou quatre, nos prétendus chants patriotiques, viennent malheureusement à l'appui de cette assertion, que chacun en France, place la patrie dans son parti; presque tous ne renferment

que l'éloge outré de certaines opinions et des épigrammes contre ceux qui marchent sous certaines bannières et servent d'autres hommes. Elles sont toutes de circonstance, et font fureur jusqu'à ce que de nouveaux événemens fassent oublier et les héros et les couplets. Peut-il en être autrement? Comme nation, nous avons vécu au jour le jour. Il ne serait pas difficile de citer plusieurs rimeurs, qui ont fait tour-à-tour des chansons nationales en l'honneur de la république, de Napoléon, des Bourbons, et qui, peut-être, ont fini par des cantiques à l'usage des Jésuites. N'en déplaise à nos chansonniers qui visent au titre de *populaires*, ils le perdront quand d'autres partis et d'autres refrains seront à la mode.

Tous les patois allemands appartiennent à la même langue; un chant du Nord peut être entendu et répété dans le Midi de l'Allemagne. Les chansons écrites dans le dialecte littéraire sont comprises par le peuple aussi facilement que les cantiques de Luther. Il n'est pas besoin d'avoir fréquenté les écoles de musique, pour apprendre ces airs qui sont en général d'une grande simplicité; il n'est pas nécessaire d'être archéologue ou littérateur consommé pour deviner les allégories de ces petits poëmes. L'esprit de parti n'inspire point ces poètes; ils chantent des héros vénérés dans toute l'Allemagne, la patrie, la liberté, les vertus caractéristiques de l'Allemand. L'épigramme, l'équivoque indécent sont bannis de leurs couplets, et les hommes de toutes les opinions peuvent répéter en chœur ces chants vraiment patriotiques.

L'aptitude des Allemands pour le chant, doit encore concourir à rendre populaires un très-grand nombre de chansons. Les Allemands chantent, tandis que les Français crient. C'est un fait que chacun peut vérifier en Suisse et en Alsace, là où

l'on passe alternativement d'un village français dans un village allemand.

Le chant qui les distrait dans leurs travaux, se mêle encore à leurs jeux. Dans leurs voyages pédestres, les étudians et les compagnons oublient les fatigues de la route, lorsqu'ils chantent, en marchant au pas, quelques-unes des chansons, dont les sujets sont appropriés aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent : les plaisirs et les peines du voyage, le départ, le retour, le matin, le soir, la nuit, les forêts, les montagnes, etc., etc. De grâves docteurs et professeurs aiment à répéter, comme une douce réminiscence, les vieilles chansons du tems de leurs études. Les Allemands ne chantent pas pour s'étourdir, pour crier, pour faire admirer leur belle voix ou leur science musicale; mais pour peindre l'état de leur âme, pour manifester leurs regrets et leurs espérances, mettre en harmonie leurs cœurs aussi bien que leurs voix, exprimer des sentimens généreux et s'exciter mutuellement à les prendre pour guides dans la pratique de la vie. Ils considèrent le chant comme un moyen d'élever l'âme et de réunir les hommes, dès-lors il est pour eux une chose sérieuse. On jugera de l'importance qu'ils y attachent, d'après les préfaces qui accompagnent quelques-unes de leurs nombreux recueils; je dis nombreux, car j'en ai parcouru 50 publiés depuis 1815 seulement.

Voici comment s'exprime l'auteur d'un recueil, intitulé : *Chansonnier allemand à l'usage des universités, Stoutgart*, 1823. « Un tel recueil étant offert à notre jeunesse rassemblée dans les universités, doit être un extrait de tout ce qui compose notre trésor en ce genre, et réunir dans un ordre convenable ce que l'esprit et la vie de notre nation présentent de plus caractéristique et expriment le plus énergiquement. Pour atteindre ce

but, il doit être, dans l'ensemble aussi bien que dans les détails, l'image fidèle de cette vie de la jeunesse que dirige l'idée sublime du perfectionnement humain et national. Et pour nous servir des paroles de l'excellent Nægeli : il doit être comme un miroir, dans lequel se réfléchissent de mille manières, les sentimens élevés et les nobles pensées de la jeunesse. »

Ce recueil, qui contient 300 pièces, est divisé en deux grandes classes : les chants patriotiques et les chants nationaux. La première comprend les chants panégyriques, de liberté, de guerre, de fêtes héroïques, etc., etc. La deuxième renferme les chants de gymnastique (*Turnlieder*), de banquets, d'enfans, de voyage, de chasse, d'amour, etc.

Le petit recueil intitulé : *Lieder zur Fœrderung des sittlichen, rüstigen und frœhlichen Lebens der deutschen Jugend. Herausgegeben von D. F. Runge*, Leipsic, 1826, renferme, sous un format très-commode, 100 pièces avec les airs notés. « Plusieurs fois, dit l'éditeur dans sa préface, on a tenté de développer la moralité au moyen des chants religieux ; mais le respect, que l'on doit à la religion et à l'église, exige qu'un recueil de chants mondains ne pénètre pas trop dans leur domaine. Je suis convaincu qu'un grand nombre de chants, qui ne seraient qu'une prédication continuelle, produiraient peu d'effet ; tandis que chez la jeunesse, le développement des forces au moral et au physique, doit produire le libre mouvement d'une vie pure et active. La mollesse et le poison du raffinement étouffent tous les germes du bien, dessèchent le tronc jusque dans la moëlle, flétrissent sa beauté, son éclat et sa vie. Au contraire, celui qui s'endurcit dès la jeunesse, s'accoutume aux privations et met à l'épreuve son courage et sa force, celui-là saura le mieux imposer un frein à ses passions, et lorsqu'il sera arrivé

à la plénitude de la virilité, il pourra mieux qu'un autre servir son prince, sa patrie et ses concitoyens. Ainsi la moralité et l'énergie marchent en se tenant par la main; seulement on ne peut pas en conclure, qu'elles doivent nécessairement exercer leur influence sur chaque individu, car la faiblesse, les accidens, les maladies, etc., etc., sont des obstacles dont l'homme n'est pas responsable..... Le développement de cette énergie, qui perd tout son mérite, si elle n'est accompagnée de la culture scientifique et des connaissances convenables, sera surtout favorisé par les chants patriotiques, guerriers et gymnastiques. 1° Parce qu'on ne saurait trop tôt inspirer à la jeunesse l'amour pour la patrie et le prince. 2° Parce que l'enfant et le jeune homme entendent raconter, avec un vif intérêt, les aventures de guerre et les actions héroïques, dont les chants militaires offrent des peintures énergiques. 3° Parce que les chants gymnastiques ont surtout la propriété de faire développer un naturel plein de vie, de force et de gaîté. Ils conviennent surtout à la jeunesse, dont ils émeuvent le sentiment, pénètrent le cœur, excitent la volonté et l'action..... Le voyageur peut chanter des chansons de guerre, ou d'autres chants sur des airs de marche, car qui voudrait s'astreindre à ne répéter que ceux où il est question de voyage?.... Quelques chansons à boire conviennent aussi, parce qu'elles contribuent à augmenter la gaîté, et ne sont point opposées au but de ce recueil. Les impressions que reçoit la jeunesse étant les plus vives, nous avons choisi des chants, qui portent à la gaîté et à la joie, sans fournir aucun aliment à la licentieuse et impudente sensualité..... J'offre mon essai aux instituteurs, qui, même hors des heures d'étude, ont vraiment à cœur la bonne conduite de leurs élèves; je l'offre à la jeunesse allemande, qui préfère

les jeux où respire la gaîté, les chants énergiques et les mœurs allemandes, à la mollesse, au relachement, à l'esprit des tréteaux, aux minauderies et aux folies de la mode..... »

Afin de mieux faire connaître le caractère des chansons de l'Allemagne, nous allons essayer d'en traduire un certain nombre de chaque genre; essayer, disons-nous, car rien ne perd plus dans une traduction, que ces petits poëmes, dont le principal mérite consiste quelquefois dans le retour de certaines idées exprimées par des mots imitatifs ou consonnans. Comment traduire ces chansons d'étudians et de gymnastique (*Turnlieder*) qui renferment un si grand nombre de mots techniques, dont notre langue n'offre aucun équivalent?

CHANTS PANÉGYRIQUES.

Notre patrie.

Connaissez-vous ce beau pays qu'embellit encore une verdoyante couronne de chênes? ce pays où sur de douces collines, la grappe mûrit aux rayons du soleil? (*Chœur.*) Ce beau pays nous est connu, c'est la patrie allemande.

Connaissez-vous le pays exempt de fourberie, où la parole de l'homme a quelque prix encore? le bon pays où l'amour et la fidélité calment les douleurs de cette vie terrestre? (*Ch.*) Ce bon pays nous est connu, c'est la patrie allemande.

Connaissez-vous le pays où la moralité habite un cercle d'hommes joyeux? le pays sacré où la foi non profanée règne encore? (*Ch.*) Ce pays sacré nous est connu; oui, c'est notre patrie.

Sois heureux! o pays grand et majestueux plus que tous les autres sur le globe! Comme elle prospère bien dans ton sein, cette belle association formée par la liberté! (*Ch.*) C'est pour-

quoi nous voulons te consacrer notre amour, et être dignes de ta gloire. (Leonhard Wechter.)

Le jeune Allemand.

Jeune Allemand, tu es pieux et bon, tu as le parfait et solide courage de l'Allemand, ton cœur est pur et rempli d'innocence, tu méprises la rancune amère!

Qui enflamme ainsi ton visage? pourquoi tes yeux étincellent-ils d'une brillante lumière? qui pousse ton esprit aux combats? C'est l'esprit hardi de l'Allemand!

Qui nous unit dans les pays lointains d'un lien étroit et indissoluble? qu'est-ce qui habite dans le cœur? C'est l'esprit fraternel de l'Allemand!

Pourquoi ton œil brillant devient-il si doux, lorsque tu contemples l'image de l'innocence? qui te fait ensuite baisser le regard? C'est l'esprit chaste de l'Allemand!

Qui te fait tenir à ton Dieu? qui t'apprend à supporter la moquerie? qui donne l'avantage à la patrie? C'est l'esprit pieux de l'Allemand!

Tu es un jeune Allemand avec les vertus allemandes, alors ton esprit s'élèvera vers Dieu, comme l'esprit allemand glorifié!

CHANTS DE LIBERTÉ.

Que nous reste-t-il?

Que nous reste-t-il, si les colonnes de l'Allemagne se brisent, si la voix de Dieu est trompeuse, si les blessures de l'humanité ne sont pas vengées, si la plus sainte confiance est vaine, si, semblable à l'éclair, la jeunesse assaille en vain le cachot de la patrie, et que la vertu spartiate du peuple entasse inutilement cadavres sur cadavres?

Que nous reste-t-il, si, malgré nos droits, nous ne pouvons

que grincer des dents contre la fortune infidèle, tandis que les serviles bourreaux du tyran assassinent dans le temple de la liberté? que nous reste-t-il, si notre sang fume en vain sur le tombeau de la patrie, et que l'étoile de la liberté, l'étoile de notre vie disparaît du ciel de l'Allemagne?

Que nous reste-t-il? Ne parlez pas des sources de la science, ni des rives pacifiques des arts. Pour les serfs il n'y a point de soleil, et les arts veulent une patrie! La voix des Dieux se perd au milieu des lamentations de l'esclavage, et Homère n'aurait jamais chanté, si la Grèce n'avait été libre!

Que nous reste-t-il? une soumission chrétienne où les timides larmes du patient tombent comme la rosée? Dois-je moi-même briser l'autel que je me suis élevé dans le cœur? Dois-je voir le doigt de Dieu là où les anges de l'humanité crient vengeance? Lorsque les démons furieux étendent leur empire, l'enfer seul peut triompher!

Ne nous reste-t-il rien? Les bons anges fuient-ils tous en détournant le visage? La tige des fleurs de l'espérance se brise-t-elle, parce que la palme de la victoire est brisée? Dans cette dernière nécessité, le bras ne peut-il saisir aucune croix de salut? Devons-nous seulement désespérer et gémir, n'y a-t-il de liberté que dans la mort?

Cependant, nous le voyons dans l'élan de notre jeunesse, dans l'héroïsme du peuple entier, oui! il y a encore une vertu allemande, qui, toute puissante, un jour brisera les chaînes, quoique la tyrannie, maîtresse des portiques, force déjà le temple de la liberté. Peuple allemand, tu pourras tomber, mais tu ne peux succomber!

L'espérance vit encore, cette étincelle descendue du ciel! Courage! en avant contre la fortune trompeuse! Il y avait une

étoile ! elle est maintenant abaissée, mais nous la reverrons demain. C'était une étoile ! les étoiles sont fixes ! C'était l'étoile de la liberté ! laissez dissiper ces nuages sanglants, elle est sous la garde du Seigneur !

L'enfer menace et rugit en vain, le tyran n'atteint pas si haut, et ne peut dérober au ciel aucune étoile. Notre étoile se lève ! quoique cette jeunesse joyeuse reçoive la mort, il n'y a point de mort pour la volonté, et le rouge héroïque du sang allemand se réjouit de l'aurore de la liberté !

(Kœrner).

A la liberté. 1773.

Liberté ! le courtisan ne connaît pas cette pensée, le cliquetis des chaînes a pour l'esclavage le son de l'argent, ses genous plient, son âme se courbe, il présente au joug son col affaibli.

Nous, nous, liberté ! pensée sublime et lumière de l'âme ! liberte ! nous te sentons, toi, parole, force et récompense de Dieu ! oh ! remplis encore le cœur des héros !

Ton nectar a coulé pour ceux dont les tombeaux étonneront encore la postérité, qu'il coule aussi pour nous et nous enflamme ! Vois ! dans les mains de l'Allemand esclave l'acier se rouille, la harpe est énervée !

La harpe de la liberté est la harpe de la patrie ! qui touche la harpe de la liberté est semblable à l'ouragan nocturne précurseur des tempêtes ! Appel des combats, retentis comme la foudre ! glaives volez avec l'envoyé de Dieu !

Le glaive de la liberté est le glaive tiré pour la patrie ! Qui éleve le glaive de la liberté, lance dans le tumulte des combats des flammes semblables à l'éclair des orages de la nuit ! Tyran tombe de ton trône !

O noms, noms solennels comme un chant de triomphe !

Tell! Hermann! Klopstock! Brutus! Timoléon! o vous à qui Dieu donna une âme libre, soyez gravés en traits de flamme dans les cœurs d'airain!

(F. L. Stolberg).

CHANTS DE GUERRE.

L'appel.

Allons mon peuple! la fumée annonce la flamme, la lumière de la liberté commence à poindre dans le Nord; tu dois plonger l'acier dans les cœurs de l'ennemi. Allons mon peuple! la fumée annonce la flamme; la moisson est mûre, faucheurs n'hésitez plus! le salut n'est que dans le glaive; enfonce les lances dans ton cœur fidèle, et *fraye une route à la liberté!* lave la terre, purifie avec ton sang le sol de l'Allemagne!

Ce n'est point une guerre dans l'intérêt des couronnes, c'est une croisade, c'est une guerre sacrée: droits, mœurs, vertus, foi et conscience, la main du ravisseur a tout arraché de ton cœur: sauve-les par le triomphe de ta liberté! les vieillards te crient en gémissant: *reveille-toi!* les ruines des chaumières appellent les malédictions sur la bande de voleurs! Ce sanctuaire profané crie vengeance, l'assassinat des fils demande du sang.

Brise les socs! laisse tomber le burin, laisse la lyre en silence et la navette en repos! Abandonne tes palais et tes portiques: que tes étendarts se déploient devant lui, il veut voir son peuple sous les armes! Tu dois élever un grand autel à l'aurore de ta liberté; tu dois en tailler les pierres avec ton glaive, car les fondements du temple reposent sur la cendre des héros?

Filles que pleurez-vous? pourquoi gémissez-vous femmes pour qui le Seigneur n'a pas acéré de glaive; si pleins d'en-

thousiasme nous nous précipitons contre les rangs de vos ravisseurs, vous pleurez sans-doute parce que vous êtes privées de la volupté des combats? Vous pouvez avec joie, vous approcher des autels de Dieu! il vous a douées d'une tendre sollicitude pour soigner les blessures; dans vos ferventes prières, il vous a accordé la belle et pure victoire de la piété!

Priez donc afin que l'antique force se réveille, et que nous soyons encore l'ancien peuple de la victoire! Evoquez les martyrs de la sainte cause allemande, comme des esprits vengeurs, comme les anges protecteurs de cette juste guerre! Louise, voltige autour de nos drapeaux et répand tes bénédictions! Esprit de notre Ferdinand ouvre la marche! et vous toutes, ombres héroïques des Germains, avec nous, suivez avec nous l'essor de nos étendarts!

Le ciel nous aide, l'enfer doit nous céder! Allons, peuple vaillant! allons, la liberté t'appelle; allons, ton cœur palpite avec force, tes chênes croissent et s'élèvent, que t'inquietes-tu des collines qui couvrent tes cadavres?.... Arbore l'étendart de la liberté!... Mais mon peuple, alors que la fortune t'aura couronné de cette aréole triomphale qui brillait sur tes ancêtres, n'oublie pas les braves qui seront tombés et décore aussi nos urnes d'une couronne de chêne! (Kœrner.)

Chant des chasseurs noirs.

Aux armes! aux armes! l'esprit de vengeance l'exige; allons! peuple allemand, à la guerre! aux armes! aux armes! nos drapeaux s'élèvent et flottent, ils nous conduisent à la victoire.

La troupe est petite, mais grande est la confiance dans le Dieu juste! là où ses anges élèvent des forts, tout l'art de l'enfer n'est qu'un jeu.

Point de pardon! ne pouvez-vous lever le glaive? tuez sans crainte; vendons cher le dernier souffle de vie! la mort rend tout libre.

Dans nos sombres habits de vengeance, nous portons encore le deuil du courage mort; cependant si l'on vous demande ce que signifie ce rouge? c'est le sang de l'esclave!

Enfin avec l'aide de Dieu, l'étoile de la paix s'élèvera sur les cadavres de l'ennemi; alors sur les rives affranchies du Rhin nous planterons le signe blanc de la victoire.

(Kœrner.)

Chant du glaive.

Glaive suspendu à ma gauche, que veut ton brillant éclat? ton gracieux regard fait ma joie! Hurrah! Hurrah! Hurrah!

Un brave cavalier me porte, c'est pourquoi je suis si éclatant. Je suis la défense de l'homme libre, c'est ce qui réjouit le glaive. Hurrah!

Bonne épée, je suis libre et je te chéris de tout mon cœur, comme si tu m'étais promise pour épouse. Hurrah!

Je t'ai dévoué ma brillante vie de fer; ha! soyons unis! quand prendras-tu ton épouse? Hurrah!

Déjà la trompette sonne en fête pour la rose matinée qui succède à la nuit des noces, lorsque le canon grondera je prendrai ma bien-aimée. Hurrah!

O délicieux embrassements! j'attends avec désir. Viens, prend-moi, cher époux, ma petite couronne est à toi. Hurrah!

Quel cliquetis fais-tu entendre dans le fourreau, elle est bruyante ta joie qui éclate dans les farouches combats? mon épée, que veut ton cliquetis? Hurrah!

Je m'agite dans le fourreau, je soupire pour les combats où

étincèle ma joie farouche; cavalier voilà pourquoi je fais ainsi entendre mon cliquetis. Hurrah!

Reste pourtant dans ton étroite chambre. Que veux-tu ici ma bien-aimée? reste encore tranquille dans ta petite chambre, reste, bientôt je te prendrai. Hurrah!

Ne me fais pas attendre long-tems!... O! beau jardin d'amour, rouge de sang, rempli de petites roses et de morts épanouies! Hurrah!

Viens donc hors du fourreau, toi qui réjouis l'œil du chevalier! sors, mon épée, sors! que je te conduise dans la maison paternelle. Hurrah!

Ah! qu'il est beau d'être en liberté au milieu de cette pompe nuptiale! Semblable à une épousée, l'acier éclatant brille aux rayons du soleil. Hurrah!

Allons, braves guerriers, allons, chevaliers allemands! votre cœur ne se réchauffe-t-il pas? saisissez votre bien-aimée! Hurrah!

Qu'elle brille d'abord secrètement à la gauche, mais qu'à la droite Dieu bénisse ostensiblement la fiancée. Hurrah!

Maintenant pressez contre votre bouche les lèvres acérées de cette épouse chérie. Maudit soit celui qui l'abandonne! Hurrah!

Que la bien-aimée chante avec joie! que de brillantes étincelles jaillissent! La matinée des noces commence à poindre! Hurrah, épouse de fer, Hurrah!

(Kœrner. Composé le 26 août 1813, quelques heures avant sa mort.)

Prière pendant le combat.

Père! je t'invoques! l'artillerie rugissante m'enveloppe de fumée, je suis agité par les éclairs qu'elle vomit, conducteur des combats je t'invoques, père, guide-moi!

Père guide-moi! guide-moi à la victoire ou à la mort; Seigneur

je me soumets à tes ordres, Seigneur, conduis-moi selon ta volonté, Dieu, je te reconnais!

Dieu, je te reconnais, dans le bruissement automnal des feuilles comme dans la tempête des combats, source de miséricorde je te reconnais! Père, bénis-moi!

Père, bénis-moi! je remets ma vie entre tes mains, tu peux la reprendre, tu l'as donnée; pour la vie ou pour la mort, bénis-moi, Père, je t'honore!

Père, je t'honore! Ce n'est point ici un combat pour les biens de la terre, ce qu'il y a de plus saint nous le défendons avec le glaive; soit que je tombe ou que je triomphe, je t'honore. Dieu, je m'abandonne à toi!

Dieu, je m'abandonne à toi! soit que le tonnerre de la mort me salue, soit que mes veines ouvertes laissent couler mon sang, à toi, mon Dieu, à toi je m'abandonne! Père je l'invoque!

(Kœrner.)

Pourquoi prend-il les armes?

Je prends les armes pour ma foi, pour le plus précieux des biens; l'ennemi a juré par le démon de nous ravir l'autel du sauveur.

Je prends les armes pour la vie éternelle, pour la liberté et nos antiques droits; l'homme doit se relever plein d'une force nouvelle, il fut trop long-tems esclave!

Je prends les armes pour des biens célestes et non pour la gloire ou le salaire d'un prince; un homme libre est né gardien de toute chose sainte.

Je prends les armes pour la gloire de l'Allemagne, l'ancien théâtre des tems héroïques; que les chants et l'amour reviennent sous l'ombrage de nos chênes!

Je prends les armes avec des paysans libres et des tribus de citoyens honorables: que votre deuil vous appelle aux combats, jusqu'au retour des anciens tems.

Je prends les armes, là où mille braves sont tombés comme citoyens d'un meilleur monde; si l'ange de la mort me fait signe, je suis ici Seigneur! je prends les armes!

(Max. de Schenkendorf.)

L'appel de la liberté.

Le Dieu qui a créé le fer, ne voulait point d'esclaves; c'est pourquoi il a mis dans les mains de l'homme la lance, le sabre et l'épée. Il l'a doué du courage audacieux, du courroux des libres discours, afin qu'il soutînt le combat jusqu'au sang, jusqu'à la mort!

Nous voulons observer fidèlement ce que Dieu a voulu, et n'être jamais à la solde des tyrans pour fendre le crâne de l'homme ; celui qui combat pour la vanité et la honte, nous le taillons en pièce; il ne doit pas en pays allemand partager l'héritage des Allemands.

O Allemagne, patrie sacrée, ô amour et fidélité allemande! pays sublime, beau pays, nous te jurons de nouveau de chasser les fripons et les esclaves; qu'ils soient la pâture des corneilles et des corbeaux! Nous tirons l'épée pour la bataille d'Hermann, nous voulons obtenir vengeance!

Faites gronder ce qui peut gronder et lancer de brillantes flammes! Vous tous Allemands, chaque homme et tous ensemble pour la patrie! Elevez vos cœurs et vos mains; criez tous, *il est un terme à l'esclavage.*

Faites retentir ce qui peut retentir: les tambours et les trompettes! nous voulons tous aujourd'hui rougir le fer avec le sang,

avec le sang de l'ennemi, le sang des Français; ô jour délicieux de la vengeance ; qu'il sera beau pour tous les Allemands! Il s'agit de la grande cause!

Arborez ce qui doit s'arborer, les étendarts et les enseignes! nous voulons tous aujourd'hui nous dévouer à la mort des héros. Noble drapeau de la victoire voltige devant ces lignes courageuses! triomphons ici ou mourrons de la douce mort des hommes libres! (Arndt.)

CHANTS DE FÊTE.

1816.

Si une ombre descendait aujourd'hui , celle d'un héros et d'un chantre telle que l'ombre de celui qui dans la guerre sacrée tomba sur le champ de victoire; elle ferait retentir en Allemagne un chant acéré comme le tranchant du glaive, non tel que je le redis ici, non! mais plein d'une énergie céleste et semblable au tonnerre.

On parlait autrefois de cris de fête, et d'une mer de feu. Eh! qui sait maintenant ce que signifie cette grande fête? Nous, ombres héroïques excitées par un saint zèle, nous devons donc descendre et vous montrer nos plaies, afin que vous y mettiez le doigt.

Princes! soyez d'abord interrogés: oubliez-vous ce jour de bataille dans lequel à genou vous rendiez hommage à la toute-puissance? Si les peuples ont effacé votre honte, si vous avez éprouvé leur fidélité, c'est à vous à ne pas les bercer d'un vain espoir, à effectuer maintenant ce qui leur est promis.

Peuples, qui avez tant souffert, oubliez-vous aussi ce jour brûlant? Comment se fait-il que vous n'obteniez aucun avantage par la conquête de ce qu'il y a de plus précieux? Vous avez écrasé

les hordes étrangères, mais à l'intérieur tout est resté dans les ténèbres, et vous ne serez pas libres si vous n'établissez solidement la justice.

Sages! qui voulez tout savoir, doit on vous dire combien les simples et les innocents ont payé de sang pour des droits évidents? Pensez-vous qu'au milieu de ce feu dévorant, un phénix renaisse seulement pour couver les œufs que vous aurez placés dessous?

Ministres et Maréchaux! vous dont une éloile terne décore la froide poitrine, vous, qui jusqu'à ce jour n'avez rien connu des combats sous les remparts de Leipzig, écoutez! Dieu a tenu là une audience solennelle! mais vous n'entendez pas ce que je dis, vous ne croyez pas à la voix des esprits.

J'ai chanté ce que j'ai dû et je reprends mon essor; ce qui a importuné mes regards, je l'annonce au chœur des bien-heureux: je ne puis louer ni condamner, tout a un aspect désolant; pourtant je vois des yeux pleins de flammes, et j'entends des cœurs qui palpitent avec force. (Uhland.)

CHANTS A LA LOUANGE DES HÉROS.

Hermann.

Je te chante Hermann, sauveur du peuple; semblable à la foudre de Dieu, tu as frappé l'ennemi de la Germanie, tu as délivré le sol allemand de la servitude et effacé sa honte, en même tems que tu as brisé les insolentes entraves du tyran.

Je te célèbre, puissant guerrier de Dieu! je te chante, pieux et noble vainqueur! toi, le héros le plus pur de notre nation! la liberté de l'Allemagne, l'unité de l'Allemagne, les mœurs, la force et la pureté antiques, t'invoqueront dans les champs ensanglantés.

Pour ta patrie et ton peuple, tu as abandonné avec joie ce que tu chérissais plus que la vie: ta femme et ton enfant étaient dans les fers, mais pour sauver la patrie tu as sacrifié ces ôtages chéris.

Aucun n'a combattu comme toi, aucun n'a autant perdu que toi, Hermann, l'ornement de la nation; ton esprit doit toujours nous guider dans la vie ainsi que dans les combats; tu es grand, nous te suivons. (K. H. Hoffmann.)

Charles-le-Grand.

Frères, il est le roi de notre vin; mais dites-nous? qui doit être le roi de nos chants allemands?

Charles, l'empereur Charles-le-Grand, est digne du prix; ne chanta-t-il pas des chants allemands, ne portait-il pas un glaive allemand?

De la galerie il regardait une fois dans la vallée d'Ingolheim, la neige brillait sur la montagne aux premiers rayons du printems.

Le soleil ne la fondait pas encore; à Rüdesheim seulement elle ruisselait des rochers dans le Rhin.

L'empereur s'en aperçut et sourit: « J'entrevois, dit-il, un « grand avantage; là où la neige fond, l'*Orléanois* (1) doit fleurir.»

« Il est fils du soleil et l'ami de la montagne; le Rhin lui « fera présent de son or. »

L'empereur dit, et des messagers qu'il envoie dans l'étranger, apportèrent des ceps sur le territoire allemand.

---

(1) C'est d'Orléans que Charles fit venir les premières ceps. A Rudesheim une espèce de raisin est encore appelée *orléanois*.

Ils furent aussi verdoyants que dans l'air de leur patrie; le marinier étonné a bû ce parfum des fleurs.

L'empereur remplit lui-même un verre du premier moût, et s'écria: « Aux chants allemands convient aussi le vin allemand. »

C'est pourquoi frères, vive Charles! trinquez fort! qu'il l'entende dans la tombe, ce brave Allemand!

Oui qu'il vive, qu'il vive sur les bords de son beau Rhin! il nous donna les chants allemands, il nous donna le vin allemand. (A. Schreiber.)

L'Ombre de Kœrner.

Près de Wœbblin, dans le Mecklembourg, est un chêne majestueux et couvert de mousse. Il ombrage un tombeau de pierre neuf; à minuit une ombre s'élève à la clarté de la lune.

Elle regarde l'écorce de l'arbre et lit le nom de celui qui repose dans ce lieu: elle cherche des mains un glaive qui est là suspendu, elle ceint ce glaive.

De l'une des branches elle détache une lyre, et sur le tombeau fait entendre un chant bas et solennel: « Dans le feu de la jeunesse, j'étais un fougueux cavalier, jusqu'à ce que j'aie trouvé le calme et le repos dans cette sombre demeure. »

« J'étais un chasseur volontaire dans la farouche cohorte de Lutzow, et je touchais aussi la guitarre, mon chant du glaive est harmonieux et retentissant. Mes compagnons poursuivent leur carrière, et moi, renversé de mon coursier, je repose ici. »

« Puissiez-vous continuer au loin votre course rapide jusqu'à ce que vous atteigniez le but; les honneurs de la tombe, que j'ai reçus de vous, me comblent de joie. Les deux choses qui me furent les plus chères dans la vie, me restent après la mort, la lyre et le glaive. »

« Je vois aussi que mon nom est impérissable, il est gravé dans le bois d'un chêne fier et libre. Les plus belles couronnes ornent ma sépulture ; à chaque printems une fraîche vapeur les rajeunit. »

« Le chêne s'étend sur ma tête ! Comme la couronne est grande ! Elle suffit à mon repos, je ne luttai pas pour la vaine gloire ; on a voulu me placer dans le tombeau des princes, ah ! laissez-moi reposer au milieu de ces fraîches vapeurs ! »

(Ruckert.)

Le vœu du Gymnaste. (Turner.)

Je t'ai dévoué mon cœur et mon bras, ô pays plein d'amour et de vie, ô Allemagne, ô ma patrie !

Mon cœur s'enflamme, il t'est fidèlement attaché ! O pays des hommes libres et pieux, belle patrie d'Hermann !

O pays riche de gloire où s'éleva Luther, je t'offre mon cœur et mon bras pour ta nationalité !

Ah ! Dieu ! Fais que le sang de mon jeune cœur entretienne une fraîche et joyeuse vie et nourrisse un libre et pieux courage !

Fais-moi acquérir la force du cœur et des bras, afin de vivre et de mourir pour la sainte patrie ! (H. F. Massmann.)

CHANTS DE BANQUET.

Le Vivat de l'étudiant.

Trinquez ! Vive la patrie ! Hurrah haut ! Soyez fidèles aux saintes mœurs de nos pères, et songez aussi à la postérité ! L'étudiant est libre !

Trinquez ! Vive..... ! Hurrah haut ! Celui qui dirige les étoiles dans le ciel, tient aussi nos enseignes. L'étudiant est libre !

Trinquez! A l'amour des femmes! Hurrah haut! Celui qui n'honore pas l'esprit et le caractère de la femme, ne chérit point la liberté, ni l'amitié. L'étudiant est libre!

Trinquez! A la force de l'homme! Hurrah haut! Celui qui ne peut chanter, boire, ni lutter (*turnen*), l'étudiant le regarde avec pitié. L'étudiant est libre!

Trinquez! Aux libres discours! Hurrah haut! Celui qui ne connaît, ni ne dit la vérité, est toujours un pauvre hère sans honneur. L'étudiant est libre!

Trinquez! Aux actions de valeur! Hurrah haut! Celui qui ne pèse pas les conséquences avec angoisses, se courbe devant la prééminence. L'étudiant est libre!

Trinquez! Aux étudians! Hurrah haut! Jusqu'à la fin du monde, et au jugement dernier, étudians soyez fidèles et chantez après moi: l'étudiant est libre!

Venez frères, buvez joyeusement avec moi, voyez comme les coupes sont écumantes! Passons une heure à rêver auprès de nos verres! L'œil brille, les joues s'enflamment, le chant fait entendre des tons vigoureux! Le vin des Dieux nous appelle, versez!

Je veux d'abord saluer l'objet qui veille en silence dans votre cœur: que ce verre soit à l'amie, à l'unique, à la bonne! Le plus grand bonheur pour le cœur de l'homme, c'est l'amour, cette joie divine qui nous élève, trinquez!

Un cœur armé dans les combats contre la sévère destinée, un cœur libre vaut le prix de l'or; vous devez le conserver inébranlable; le bonheur de la vie est périssable, à chaque instant cueillez-vous donc une fraîche guirlande! Buvez!

Maintenant les verres sont vides! Remplissez-les encore! Cette grande et importante santé part du cœur!..... Nous

sommes tous frères, embrasés d'une même flamme... Qu'elle soit portée au peuple allemand, afin qu'il soit heureux et libre ! (Kœrner.)

Les Rœmer. (1)

Allemands, ne buvez le vin du Rhin que dans les *rœmer!* Défiez tous les buveurs qui, dans les plaisirs du printems, n'ont jamais vu le soleil doré du Rhin étinceler sur le *rœmer* verdâtre.

Vous le savez, nos pères buvaient le vin dans les crânes des Romains ! Qu'il soit Romain, qu'il soit Français, la tête de celui qui vient pour ravir la liberté doit servir de coupe pour le jus des raisins allemands.

Elevez les *rœmer* verdâtres! Vive Hermann! Haut! A celui qui, prodigue de son propre sang, est digne de la liberté de nos généreux ancêtres, à celui qui a compris l'exhortation de nos coupes, et n'a jamais courbé sa tête libre.

Voyez! Après des siècles, le bruit des chaînes s'est fait entendre de Rome jusqu'ici ; notre empereur l'a entendu. Mais pour sauver l'esprit de la vie, Luther rompit les chaînes romaines, qu'il ait la première place dans le chant des *rœmer!*

Tous ceux qui admettent l'esprit, doivent être sans hésiter toujours et toujours protestans contre l'esprit de servitude; il doit le confesser librement celui qui boit le vin du Rhin dans les *rœmer.*

---

(1) *Rœmer*, espèce de verre dont on se sert en Allemagne pour boire le vin du Rhin. Il est grossièrement fait et d'un verre verdâtre; il est d'une forme à peu près sphérique et son ouverture est étroite. Sa forme et son nom *rœmer* (romain) tiennent sans doute à cet usage des Germains de boire dans le crâne des Romains leurs plus cruels ennemis.

Ainsi donc, ô Allemands, ne buvez que dans les *rœmer!* Défiez tous les buveurs qui, dans les plaisirs du printems, n'ont jamais vu le soleil doré du Rhin étinceler sur le *rœmer* verdâtre. (Gœttling.)

SUR DIVERS SUJETS.

Dors, petit enfant, dors! Le père garde les moutons, la mère broutille le petit arbre d'où tombe un petit songe. Dors, petit enfant, dors!

Dors, petit enfant, dors! Les moutons marchent dans le ciel: les petites étoiles sont les agnelets, la lune est le petit berger. Dors, petit enfant, dors!

Dors, petit enfant, dors! Je te donnerai un mouton avec une clochette d'or fin, il sera le compagnon de tes jeux. Dors, petit enfant, dors!

Dors, petit enfant, dors! Ne bêle pas comme un mouton! Sinon viendra le petit chien du berger, il mordera mon méchant petit enfant. Dors, petit enfant, dors!

Dors, petit enfant, dors! Va-t-en et garde les moutons! Va-t-en petit chien noir, n'éveille pas mon petit enfant! Dors, petit enfant, dors!

L'enfant de la montagne.

Je suis le jeune pâtre de la montagne, je regarde en bas sur les châteaux; le soleil darde ici ses premiers rayons et ils arrivent plus long-tems jusqu'à moi, je suis l'enfant de la montagne!

Ici est la maison maternelle du torrent, je le bois frais au sortir des rochers autour desquels il mugit dans sa course fougueuse, mais je l'atteins avec le bras; je suis l'enfant de la montagne!

La montagne est mon domaine, les tempêtes roulent autour d'elle, et rugissent du Nord au Sud, pourtant mon chant retentit par-dessus : je suis l'enfant de la montagne!

Les éclairs et les tonnerres sont au-dessous de moi, tant je suis élevé dans l'azur; je les connais et je leur crie: laissez en paix ma maison paternelle! Je suis l'enfant de la montagne!

Et lorsque le tocsin se fait entendre, nombre de feux ondoyent sur la montagne; je descends alors, je me place dans les rangs, je brandis mon glaive et je répète mon chant : je suis l'enfant de la montagne! (Uhland.)

Les héros expirans.

Les glaives de la Germanie se font jour à travers les hordes ennemies, les chars retentissent au loin, l'acier brille aux rayons de la lune; là étendus sur le champ des cadavres, un vieillard et son fils, jeune et beau héros, rendent le dernier soupir.

Le fils. O mon père, que le glaive m'ait atteint dans la force de la jeunesse! Maintenant ma mère n'ajustera jamais en ornement les boucles de mes cheveux; en vain ma bien-aimée chantera en regardant au loin du haut de la tour.

Le père. Elles gémiront dans le crépuscule du soir, et nous verront en songe; console-toi pourtant! Bientôt le chagrin amer brisera leurs cœurs fidèles; alors au banquet d'Hermann, l'amante aux boucles d'or te présentera la coupe en souriant.

Le fils. J'avais essayé sur la harpe un hymne solennel, où je chantais l'amour et les combats des héros de ces tems anciens. Ma harpe suspendue et délaissée semble inquiète, lorsque le souffle des vents réveille quelque sons.

Le père. Le palais majestueux du père commun brille aux

rayons du soleil, les étoiles se meuvent au-dessous, les tempêtes s'éloignent. Là nous serons en paix à la table de nos pères, élève et finis ton chant.

Le fils. O mon père, que le glaive m'ait atteint dans la force de la jeunesse! L'image d'une grande action ne brille point encore sur mon bouclier; les juges siègent sur un trône élevé et redoutable, ils ne m'estimeront pas digne du banquet des héros!

Le père. Une chose l'emporte sur beaucoup d'actions, et ils y ont égard, — c'est la mort héroïque dans le besoin de la patrie! Vois, les ennemis fuyent; regarde en haut, le ciel brille, c'est là qu'est notre sentier! (Uhland.)

Le voyage.

Allons! semble s'écrier le soleil dans le monde; il s'avance plein d'éclat et se promène sur les champs.

Le torrent ne reste pas immobile, il se précipite bruyant et joyeux; entends-tu le souffle gaillard du vent, dont le murmure accompagne la course rapide?

La lune voyage ça et là, le soleil de bas en haut; infatigable il darde ses rayons sur la montagne, et bientôt se plonge dans l'océan.

Et toi homme! Tu restes au logis, ce qui est lointain ne t'inspire point de désirs? Sois dispos; voyage dans les bois et vois l'étranger!

Qui sait où brillera ton bonheur; va et cherche seulement; le soir vient, le matin fuit, marche sur sa trace!

Laisse les soucis et l'inquiétude! Le ciel est bleu, il y a toujours alternative de joie et de douleur; confie-toi seulement à la fortune! (Tiek.)

Le désir.

Un jeune homme assis au bord d'une fontaine, tressait une guirlande de fleurs, il la vit ensuite ballotée et entraînée sur les ondes : comme cette onde, mes jours fuient sans relâche! Et ma jeunesse pâlit comme cette couronne sitôt fanée!

Ne demandez pas pourquoi je suis triste dans l'âge fleuri de la vie! Tout espère et se réjouit, lorsque le printems revient; mais ces mille voix de la nature en réveil n'excitent dans mon cœur que de cruels chagrins.

Que me fait cette joie à laquelle m'invite le beau printems? il en est une seule que je recherche, elle est proche et toujours éloignée; avec désir j'étends mes bras vers cette ombre chérie, mais je ne puis l'atteindre et mon cœur est toujours inquiet.

Descends, belle amie, abandonne ton superbe château, je veux couvrir ton sein des fleurs que fait naître le printems; écoute les chants qui retentissent dans les bosquets, et la limpide fontaine qui ruissèle! Une petite hutte est assez vaste pour un couple d'amans heureux! (Schiller.)

Le courage.

Le vent mugit, la mer écume! Dans mon cœur le brisement est encore plus fort; frappe, tempête du malheur! Le fier courage veut être au-dessus de toi!

Que les flots s'enflent jusqu'au ciel, il ne jettera point d'ancre; que la foudre retentisse jusque dans les profondeurs de l'enfer, son œil libre ne regardera pas obliquement.

Il s'élance dans les dangers comme l'aigle du soleil sur sa proie, il se précipite à la mort avec des joues fraîches et colorées.

Pour la justice et la patrie sa main saisit le fer avec joie, pour le lâche et vénal forfait sa voix sera comme la foudre.

Son armure est Dieu, et il se rit de la crainte ; liberté! est son cri de bataille, car il hait la tyrannie.

Une telle armure, une telle haine répandent la pâleur de la mort sur la face des esclaves ; à sa vue le visage des tyrans blanchit, comme à la clarté vengeresse des éclairs.

Une telle armure rend fort, une telle haine remplit de moëlle; l'acier attire les âmes que ne peut briser aucune destinée.

Oh! Combien est heureux l'homme qui peut dire en vérité: danger, tu es ma fiancée; loyauté, sois moi unie!

Liberté, tu es ma bannière! Ici tous les braves avec moi! Pour la patrie, dans les rangs sanglans de la mort!

Combien est heureux l'homme qui peut dire en vérité: courage, tu es pour moi le soleil; courage, tu es pour moi le vin généreux!

Le soleil conserve sa lumière, le vin généreux ne vieillit pas ; ainsi le vrai courage ne s'éteint pas, ainsi le sang du héros ne pâlit jamais.

Quand le monde s'écroulerait, le courage seul demeurerait calme; oui! Que le ciel même tombe, le courage seul sera un Dieu avec les Dieux! (Arndt.) L.

ANALYSES ET ANNONCES D'OUVRAGES.

1. *C. A. Bœttiger, Ideen zur Kunstmythologie, etc. — Idées pour servir à la mythologie dans ses rapports avec les arts. Première partie. Généalogie des religions de l'antiquité. Introduction à la mythologie des Grecs avant Homère. Dresde et Leipsic*, 1826. 425 *pages, avec* 5 *planches gravées en taille douce.*

Par une erreur fatale, beaucoup de personnes, ignorant qu'il y a des vérités, qui ont leur source intarissable dans l'intelligence de l'homme même, ont cru et croient encore, que la religion est quelque chose de purement accidentel, que l'homme peut avoir ou ne pas avoir, et qui dépend entièrement soit de son éducation, soit de la société dans laquelle il vit, soit de la direction que le hazard ou la volonté ont fait prendre à ses méditations. En considérant la religion sous un pareil point de vue, comment expliquer, qu'on n'a pas encore trouvé un seul peuple, qui, quelque abruti qu'il fût, ait été absolument dépourvu de toute idée et de toute pratique religieuse? Comment expliquer que l'homme, malgré tous les efforts qu'il pourrait faire sur lui-même, est incapable d'éteindre entièrement au fond de son cœur les sentimens religieux? Com-

ment expliquer, enfin, que celui-là même, qui par une aberration fatale d'idées, a été conduit à des résultats subversifs de toute croyance religieuse, a des momens, où, s'élevant au-dessus de tous les doutes du scepticisme, son âme se porte, malgré lui, vers le monde mystérieux de l'infini, pour y puiser le repos et la consolation dont elle a besoin? Non, la religion n'est pas une plante exotique, dont le hazard seul, en la refusant à d'autres, ait fait don à un certain nombre d'hommes; c'est une plante qui est indigène dans l'intelligence humaine, qui y naît spontanément et qu'aucun pouvoir du monde ne pourrait en extirper entièrement.

Le savant auteur du livre que nous annonçons, professe avec une pleine conviction cette importante vérité, qui est d'ailleurs généralement reconnue dans sa patrie. D'accord avec M. Benjamin Constant (1), il attribue à l'homme un certain sentiment d'une nature particulière, qu'il considère comme le principe de toutes les idées religieuses. Il le définit (2) comme une conscience confuse de l'homme, de son rapport avec la somme entière des forces et des pouvoirs, qui ne sont pas lui-même, et qui sont indépendans de sa volonté. On pourrait douter peut-être que cette explication de l'origine des idées religieuses soit tout-à-fait juste. Car, quoiqu'il soit incontestable, que la contemplation des phénomènes majestueux ou terribles de la nature physique, ainsi que des grands mouvemens dans l'histoire des peuples, fait naître en nous des sentimens d'une nature toute particulière, et qui élèvent involontairement toute notre âme vers un monde invisible et infini,

(1) De la Relig. Tom. I.
(2) Pag. 4.

il faut avouer d'un autre côté, que cette contemplation, pour produire un tel effet, suppose que l'homme ait déjà des idées religieuses, et qu'il ait reconnu, que le monde matériel et les événemens historiques se trouvent dans un certain rapport avec ce monde mystérieux, qui est l'objet de ces sentimens. En général le sentiment est sans spontanéité, et suppose dans tous ses mouvemens quelque chose qui l'ait excité, soit une idée, soit une impression extérieure. Nous devons en conclure, que le sentiment ne peut pas être la source première des idées religieuses. Le principe générateur de toute religion est la raison, la plus sublime des facultés de l'intelligence humaine, ou pour mieux dire, cette intelligence même dans son activité la plus pure et la plus indépendante. Pour satisfaire à notre nature intellectuelle, qui, pour s'expliquer l'existence et l'ensemble des choses finies et accidentelles a besoin de s'arrêter à une cause première et entièrement indépendante, la raison produit de son propre fonds, et par une activité conforme aux lois auxquelles elle est soumise, l'idée d'un être absolu, cause première de toutes les existences et de tous les phénomènes, qui, étroitement liés ensemble par leur rapport mutuel de cause et d'effet, s'étendent à l'infini, sans pouvoir jamais refluer vers leur principe, et par lesquels, par conséquent, l'existence de l'être absolu ne peut être modifiée en aucune façon. La contemplation de la nature n'est pas la source de cette idée: comment, en effet, une nature qui dans tous ses phénomènes s'annonce comme dépendante et accidentelle, pourrait-elle nous fournir l'idée de l'absolu? La contemplation de la nature ne fait que provoquer cette activité de la raison, par laquelle est produite cette idée de Dieu, d'où découlent ensuite toutes les autres idées religieuses.

Quoique la raison, pour agir dans toute son énergie, demande le développement des facultés inférieures de l'entendement humain, elle n'est cependant jamais plongée dans une inaction complète. Pour peu que l'homme se soit élevé au-dessus des derniers degrés d'abrutissement, elle commence à essayer ses forces, et à produire les idées dont elle est destinée à être la source. Mais ces idées sont d'abord infiniment vagues et confuses; l'homme ne peut pas encore s'en emparer et en faire des sujets de réflexion; elles ne font, pour ainsi dire, que passer légèrement sur la surface de son âme. Elles arrivent à sa conscience comme les sons mourans d'une voix lointaine; ne se doutant point que cette voix parte de son propre être, l'homme croit entendre le langage des êtres mystérieux mêmes dont elle lui révèle l'existence. Cependant l'homme en avançant peu à peu vers un plus haut degré de civilisation, saisit cette idée confuse de certains êtres invisibles, et infiniment puissans; il l'abandonne aux facultés de son intelligence, qui ont déjà acquis quelque développement, surtout à son imagination; il met en rapport avec elle tous les phénomènes de la nature et les événemens de sa propre vie, il la modifie au gré de ses désirs, et l'enrichit de tout ce qui lui semble beau et sublime. Il en résulte nécessairement que ses idées religieuses non-seulement portent l'empreinte du degré de développement auquel son intelligence était parvenue, mais encore qu'elles réfléchissent en quelque sorte ses besoins, ses mœurs, la nature qui l'environne, les institutions du pays qu'il habite, ses souvenirs et ses espérances. A mesure que l'homme se perfectionne et améliore sa situation extérieure, ses idées religieuses s'épurent et se dégagent de ce qu'elles avaient d'abord d'imparfait et de bizarre. On a donc raison de dire que la religion est l'homme, qu'elle est le peuple qui la professe.

Nous regrettons de ne pouvoir poursuivre plus long-tems ces réflexions, qui, à ce qu'il nous paraît, peuvent expliquer non seulement l'universalité des idées religieuses, mais encore l'extrême diversité des religions qui ont été successivement professées par les hommes, et la bizarrerie de quelques-unes d'entre elles. Nous devons nous occuper plus spécialement de l'ouvrage de M. Bœttiger, qui nous semble mériter à bien des égards, l'attention des savans, qui s'occupent de l'histoire des religions de l'antiquité.

La mythologie des anciens peuples, et surtout celle des Grecs et des Romains, a été de tout tems l'objet des méditations et des recherches les plus laborieuses des savans. Chez les Grecs et les Romains même, dès que le raisonnement se fut élevé au-dessus de la religion du peuple, on commença à se demander, quelle était l'origine et la signification de ce tissu merveilleux de fables, que l'art avait embellies de tous ses charmes, tandis que de leur côté elles avaient éveillé le génie des arts, et avaient imprimé à ses productions un caractère tout particulier. On sait qu'Ephore, disciple d'Isocrate, et Evhemère (de Messine en Sicile vers la 116 — 120 Olympiade) avaient essayé d'expliquer toute la mythologie des Grecs par l'histoire nationale, tandis que le philosophe stoïcien Chrysippe, et plus tard les nouveaux Platoniciens, croyaient y découvrir des allégories, contenant les idées les plus profondes d'une religion épurée. Les études mythologiques, après avoir été abandonnées pendant les siècles d'ignorance et de barbarie, qui suivirent les migrations des peuples septentrionaux, furent reprises à la renaissance des lettres, avec une nouvelle ardeur. Plusieurs savans leur consacrèrent leur vaste érudition, et cherchèrent avec plus ou moins de succès à établir, sur l'origine et

le sens des mythes des anciennes religions, des systèmes complets. Quoiqu'il fût injuste de prétendre que tous ces travaux aient été sans mérite, on ne peut pourtant pas se dissimuler, que la mythologie des peuples de l'antiquité a été cultivée dans les tems modernes avec infiniment plus de succès. Des investigations plus exactes sur la nature intellectuelle de l'homme et sur le principe de toutes les idées religieuses, une étude plus approfondie des langues anciennes, et des recherches savantes sur l'histoire de l'antiquité, avaient préparé les progrès de la symbolique. L'expédition d'Egypte, qui valut à la France et à l'Europe entière une connaissance plus exacte des monumens de ce pays remarquable, l'étude de la langue et des écrits religieux des Persans, et surtout l'étude du sanscrit et des anciens monumens littéraires de l'Inde, répandirent un nouveau jour sur la mythologie, et mirent les savans à même d'entreprendre leurs recherches sur les religions de l'antiquité, dans un champ beaucoup plus vaste, et de mieux saisir le sens des mythes des peuples occidentaux, en suivant les traces de leur affiliation avec les traditions les plus anciennes des peuples orientaux. Sans déprécier les services, que les savans des autres pays de l'Europe ont rendus à cette science, on doit à la justice de dire, que ce sont les Allemands, qui y ont apporté le plus de savoir, et qui, quoique peu d'accord sur les systèmes qu'ils ont établis, lui ont fait prendre une face tout-à-fait nouvelle. Les ouvrages de Heyne, de Voss, de Creutzer, de Herrmann (Gottfried), de Gœrres, de Schlegel, sont connus en France (1). L'ouvrage du savant auteur de *La Sabine à la toillette*, et de l'*Amalthée*, ne doit pas y rester inconnu.

---

(1) Voy. Religions de l'antiquité, etc.; trad. de l'allemand de Fréderic

La mythologie de M. Bœttiger n'est en grande partie que le recueil des feuilles volantes, que l'auteur publia en 1807 et 1809, pour servir de guide dans un cours qu'il donnait à cette époque sur cette partie de l'archéologie, à une réunion de gens lettrés. L'origine du livre en a déterminé la forme. L'auteur n'y entre presque jamais dans des développemens détaillés, il n'y discute point les opinions contraires à celles qu'il émet; il ne donne que les résultats de ses recherches et de ses combinaisons, en citant les auteurs sur les assertions desquels il fonde ses idées. Aussi son livre ne peut-il pas servir à ceux qui désirent acquérir les premières connaissances mythologiques; c'est un ouvrage écrit pour les savans, qui ont déjà approfondi cette science, et qui sont familiarisés avec les anciens auteurs, auxquels il en appelle toujours. Quoique par sa forme même il ne se prête guère aux extraits, nous essaierons cependant de donner une idée générale du système que M. Bœttiger cherche à y établir.

Creutzer par Guigniaut, T. I. part. 2e p. 565. Pour donner un exemple de l'impartialité avec laquelle les Allemands apprécient le mérite littéraire des autres nations, nous ajouterons le jugement que M. Bœttiger, dans l'ouvrage que nous annonçons (Préf. p. XXXIII.), porte sur cette traduction française de la symbolique de Creutzer: « M. Guigniaut, par l'ordre nouveau et plein d'intelligence qu'il a introduit dans la *Symbolique*, par les éclaircissemens qu'il a ajoutés à la fin des différens volumes, et dans lesquels il a rejeté une grande partie des refléxions de l'ouvrage allemand, par la clarté de son style, qui lui était d'ailleurs commandée par la langue dans laquelle il écrit, par les études nouvelles dont il a enrichi sa traduction, et surtout aussi par le mérite des planches qu'il a fait graver par Reveil, a rendu un service éminent à l'archéologie. Son ouvrage est indispensable à tous les savans qui s'occupent de cette science. »

Les ouvrages les plus intéressans sur la mythologie des peuples de l'antiquité, qui ont paru depuis la publication de la dernière édition de la *Symbolique* de Creutzer, et du premier volume des *Religions de l'antiquité* de M. Guigniaut, sont les suivans:

Le point fondamental de tout le système du savant auteur est, qu'il n'existe au fond que *deux religions*, dont l'une se rattache au ciel et aux corps célestes, tandis que l'autre ne se rapporte qu'à la terre et aux phénomènes naturels dont elle est le théâtre (1). « La contemplation des grands luminaires du ciel, le retour périodique de ces astres et les changemens que leur cours produit sur la terre, frappa le plus vivement l'âme paisible des plus anciens peuples pasteurs et nomades de l'Asie. Bientôt on adora les *Elohim* et les *Zebaoth*, les armées du ciel et les génies des nuages. C'est là l'origine du sabéisme, de l'astrolatrie, du culte du soleil et du feu. L'Iran, l'Asie moyenne, la Perse, la Chaldée, la Phénicie, l'Arabie adoptèrent cette religion ; elle s'y allia, naturellement, avec l'astronomie et l'astrologie. Les sources de naphte éternellement brûlantes, les lacs ardens dans les pays situés entre Médine et la

---

Bauer, *Symbolik und Mythologie des Alterthums*. c'est-à-dire, Symbolique et mythologie de l'antiquité. Stoutgart 1824. 2 vol.

Münter, *Religion der Kartagen*, c'est-à-dire, Religion des Carthaginois. Copenhague, 1824. in-4°.

Le même, *Sendschreiben*, Épître à Fréd. Creutzer, sur quelques idoles de Sardes. Copenhague, 1822. in-4°.

Le même, *Der Tempel*, le Temple de la Déesse céleste, à Paphos. Copenhague, 1824. in-4°.

Schwenk, *Etimologick und mythologische Andeutungen*, Indications étymologico-mythologiques, avec un appendice, par Welker. Elberfeld, 1823.

Vælker, *Mythologie des japetischen Geschlechts*, Mythologie de la race Japétienne. Giessen, 1824.

Welker, *Ueber eine Kretensische Colonie in Theben*, *die Gættin Europa und Kadmos den Kænig*, Sur une colonie crétoise établie à Thèbes, sur la déesse Europe et le roi Cadmos. Bonn, 1824.

Le même, *Die Æschylische Trilogie und die Kabireweihe zu Lesbos*, Sur la Trilogie d'Eschyle, etc. Voy. *Bibl. allem.* T. I. p. 251 et 317.

Ottfried Müller, *Prolegomenen*, Prolégomènes à une mythologie scientifique. Götting. 1825. in-8°.

(1) Pag. 7.

mer Caspienne firent prendre le feu pour symbole du soleil. Cela conduisit au culte du feu, qui était consacré dans la religion de Zerduscht ou de Zoroastre et des Mages persans. « Ils adorent, dit Hérodote (L. 1 chap. 131), la terre, les eaux, le feu et les vents. » Mais ils ne personnifiaient pas ces élémens; ils ne les considéraient que comme des puissances spirituelles, des anges, des génies. Dans ces religions, les premiers mouvemens du sentiment religieux étaient l'étonnement et la crainte.

« La terre est l'opposé du ciel. Les peuples chasseurs et guerriers, les usurpateurs et les tyrans choisissent pour leurs apothéoses des symboles terrestres. C'est à la terre que se rattache le fétichisme; le culte des plantes, des animaux, des images, l'idolâtrie grossière en sont des modifications. L'Ethiopie, anciennement peuplée par l'Inde, la vallée du Nil, l'Egypte sont le berceau de cette superstition, qui règne jusqu'à ce jour dans l'intérieur de l'Afrique. Les plus anciens habitans de la Grèce et de l'Italie, les Pélasges et les Etruriens adorèrent aussi, sans contredit, de grossiers fétiches. Chez ces deux peuples l'art des jongleurs et des devins jouait un grand rôle. »

Le sabéisme et le fétichisme ont pris chez quelques peuples une forme plus noble, et pour ainsi dire idéale, tandis que chez d'autres ils ont dégénéré d'une manière hideuse. Il faut, par conséquent, distinguer dans chacune de ces deux religions fondamentales deux pôles opposés. Pour le sabéisme ces deux pôles ont été d'un côté la religion de Zoroastre, de l'autre celle qui fut professée par les Assyriens, les Babyloniens, les Phéniciens et les Carthaginois, et qui sanctionnait la castration volontaire, des prostitutions infâmes (1) et les horribles sacrifices

(1) M. Bœttiger déduit de ces prostitutions le nom même de Vénus, de l'hébreu *Benoth*, *filles*.

d'enfans. Le fétichisme, dans sa dernière dégradation, règna chez les premiers habitans de l'Egypte, avant que leurs idées religieuses eussent été ennoblies et épurées par des théogonies astronomiques et par l'idée d'un séjour des morts; le fétichisme fut idéalisé par les poètes et les artistes des Grecs, et acquit chez ce peuple la forme la plus noble.

Mais ces deux religions ne se maintinrent presque nulle-part sans mélange; elles s'influencèrent et pénétrèrent mutuellement l'une dans l'autre de beaucoup de manières. Le sabéisme admit chez la plupart des nations par lesquelles il était professé, des images, et se rapprocha ainsi du fétichisme. D'un autre coté, le sabéisme asiatique pénétra chez les Autochthones de la Grèce, et y introduisit plusieurs nouvelles divinités, telles que Helios, Seléné, Chronos, Cérès et Proserpine, Castor et Pollux, etc. C'est ainsi, qu'à la religion primitive des Romains, qui paraît avoir été le fétichisme, se mêlèrent de bonne heure quelques élémens sabéiques, tels que, entre autres, le feu sacré de Vesta, et Janus, dont la double face était originairement celle d'un homme et d'une femme, et représentait les deux divinités principales du sabéisme, le soleil et la lune. Numa lui-même, qui introduisit le culte de Janus, paraît avoir adoré les astres. Plus tard, sous Tarquin l'ancien, l'astrolatrie de Numa fit place au culte de plusieurs divinités, empruntées aux Etruriens, chez lesquels elles avaient été introduites par les Grecs.

Cependant ce mélange des deux religions fondamentales, ne s'établit pas toujours d'une manière paisible. M. Bœttiger croit reconnaître dans plusieurs mythes grecs (par exemple dans ceux de la guerre des Titans, d'Orphée, de Penthée et de Lycurgue déchirés par les Bacchantes, etc.) des traces d'une résistance opiniâtre que le fétichisme opposa au culte asiatique,

lorsque ce dernier commença à envahir les provinces de l'Hellade. Cette lutte du sabéisme et du fétichisme, continua même dans les tems historiques, et se manifesta entre autres par la destruction des temples grecs dans la guerre contre les Perses, et dans les guerres puniques par l'ordre qu'Annibal donna de détruire partout les temples, et de briser les statues des dieux romains. L'auteur prétend même que les persécutions dirigées contre les chrétiens, ne furent au fond qu'une de ces manifestations de l'antagonisme naturel entre l'idolâtrie et les religions qui se rattachent au ciel.

M. Bœttiger devait prévoir que son système trouverait des adversaires, et qu'on lui demanderait: comment prouvez-vous que le sabéisme soit essentiellement différent du fétichisme? N'est-il pas plus naturel de penser que le premier n'est pour ainsi dire que le second pas que les hommes ont fait dans leurs idées et pratiques religieuses, et qu'après avoir long-tems adoré des pierres brutes, des animaux et des images grossières, ils ont fini par adorer le soleil, la lune et les autres astres? Pour prévenir cette objection, l'auteur en appelle aux rites sacrés des religions de l'antiquité, et cherche à faire voir, que tous appartiennent à deux systèmes de religion tout-à-fait différens, qui sont précisément le sabéisme et le fétichisme. Peut-être que beaucoup de lecteurs penseront que M. Bœttiger, dans plusieurs de ses opinions, à l'appui de son système, va trop loin, et que tout ce qu'il dit, ne suffit pas pour répondre à toutes les objections. Cependant il faut lui rendre cette justice, qu'il a fait preuve dans cette partie de son ouvrage, non moins que dans toutes les autres, d'une vaste érudition, et qu'il offre une lecture extrêmement instructive. — Selon lui, le sabéisme diffère du fétichisme, 1° par

les usages funèbres. Toutes les nations qui ont professé le culte des astres, considérant la combustion des morts comme une profanation de l'élément sacré du feu, enterraient les morts, tandis que les peuples idolâtres les brûlaient (1). 2° Par la manière de transmettre les idées religieuses. Les peuples professant le sabéisme se servent à cet effet de l'écriture (Taut, Moïse, Zoroastre, Numa, écrivaient); les peuples idolâtres emploient le dessin ou la peinture; de là l'origine des hiéroglyphes (2). 3° Par les rites religieux. La partie essentielle du culte dans les religions sabiennes était la prière (3); dans les religions idolâtres c'étaient les hymnes et les chœurs. Ce n'est que par Pythagore et Socrate que les Grecs apprirent à connaître la véritable prière (4). Dès les tems les plus anciens, les Romains durent à Numa l'introduction de la prière dans leur culte. 4° Par les symboles sacrés, dont les plus remarquables sont le Phallus et le serpent. Le premier, symbole du soleil, considéré comme le principe générateur de la nature, appartient au sabéisme, le second au fétichisme. Il est vrai que plus tard, ces deux religions étant venues en contact, s'empruntèrent l'une de l'autre leurs symboles sacrés; le serpent fut admis dans la religion des Perses, comme l'image d'Ahriman, le Phallus fut introduit en Grèce avec le culte de Sabazios, originaire de la haute Asie. Mais dans le principe, le premier de ces symboles se rattache au culte des astres et des forces de la nature physique, le second au culte des fétiches. 5° Par

(1) Voy. Herod. III. 16. Cyrop. VIII, 7, 25. Lucian. de luctu cap. 21.

(2) Cette opinion ne s'accorde guère avec les recherches savantes de MM. Champollion, Spohn et Seyffarth sur les hiéroglyphes.

(3) Voyez les Pseaumes des Hébreux, le Zend Avesta 3e partie.

(4) Voy. sur cette assertion l'opinion contraire de Creutzer chez Guigniaut, T. I. Partie I. Page 84.

l'art de la magie et de la divination. Au sabéisme appartient l'astrologie, la goëtie (γοητεια, de γοος, cri lamentable) ou la science secrète des formules divinatoires et imprécatoires, des exorcismes, l'onéirocritique (l'art de la divination par les songes) et la nécromancie. Les Grecs et les Romains avaient en horreur toutes ces espèces de divination et de magie; les derniers les avaient formellement défendues dans les lois des *douze tables*, et plus tard par la loi Cornélia (*de veneficiis*). Au fétichisme appartenait la divination par les entrailles des victimes, surtout par le foie qui passait pour le siége de l'ame et des passions (ἱερομαντία, ἱεροσκοπία, *extispicium*, *haruspicium*), et par le vol et le chant des oiseaux (οἰωνοσκοπία, *auspicium*) et les oracles. Il est à remarquer que les oracles n'étaient pas le genre de divination qui fut le premier en usage. Hésiode ne fait pas mention d'oracles. Dans l'Iliade il n'est question que des trésors de Delphes; ce n'est que l'Odyssée, à laquelle l'auteur attribue une origine postérieure à celle de l'Iliade, qui parle de l'oracle de Dodone, et d'un oracle de Pytho, qui est probablement celui de Delphes. Pausanias (1, 14) en parlant du tems où vivait Amphiaräus dit: «Il n'y avait pas encore alors de prophètes (μαντεις) qui prononçassent des oracles; on prédisait l'avenir en consultant les songes, le vol des oiseaux et les entrailles des victimes.» Æschyle (Prometh. vinct. v. 484-495) en faisant l'énumération des moyens de civilisation chez les Grecs, passe aussi sous silence les oracles. M. Böttiger admet pour la divination chez les Grecs trois périodes: La première, qu'il étend jusqu'au rétablissement des jeux pythiques par les Amphictyons (troisième année de la 49e Olympiade), se distingue, selon lui, par un penchant prédominant pour la divination au moyen des songes, des oiseaux et des entrailles. C'est pendant cette époque que ces différentes espèces de divination furent transplantées

en Etrurie et y fondèrent la discipline Etrusque (*vetustissima Italiae disciplina*, Tacite Ann. II. c. 15.). La seconde période fut celle des oracles, dont plusieurs devinrent nationaux. La troisième période fut celle de la décadence des oracles, devenus dépendans du pouvoir politique (la pythonisse qui philippisait), ils perdirent leur crédit et leur influence, et finirent par cesser tout-à-fait. L'auteur, en parlant des oracles, entre dans quelques réflexions fort judicieuses sur la décadence des oracles nationaux des Grecs, et en considère comme causes principales, l'appauvrissement de la Grèce et le despotisme.

Nous ne pouvons pas suivre M. Bœttiger dans ses savantes réflexions sur les purifications, les expiations et les fêtes dans les religions de l'antiquité, et sur le caractère particulier qu'elles portaient, selon qu'elles appartenaient au sabéisme ou au fétichisme. Il termine cette première section de son ouvrage par quelques observations générales sur l'influence que les différens systèmes de religion ont exercée sur la civilisation des hommes, et sur les grandes périodes historiques que le genre humain a parcourues jusqu'à présent. Bien qu'il soit intimement convaincu que le christianisme contient dans sa plus grande pureté, non seulement les idées religieuses les plus sublimes que l'esprit humain soit capable de concevoir, mais encore les principes essentiels de la morale, le jugement qu'il prononce sur le siècle dans lequel nous vivons, est bien sévère (1): « Notre siècle, dit-il, a sans doute dépassé de beaucoup tous les tems antérieurs en culture intellectuelle, mais malheureusement le savoir n'est pas en harmonie avec la morale, ni les lumières avec le caractère. Les connaissances et les raffinemens

(1) Pag. 162.

de la civilisation sont devenus, entre les mains des méchans, les instrumens de l'enfer. Si les sages de l'antiquité revenaient, ils seraient sans doute étonnés de nos progrès dans les sciences et dans les arts de l'industrie, mais ils ne nous en trouveraient pas plus heureux. Pleins de douleur à la vue de nos progrès, ils s'écrieraient : Hommes puissans, que vous êtes faibles ! Vous possédez un pouvoir divin, mais vous êtes méchans et vous n'inspirez que le dégoût. »

Assurément peu de lecteurs trouveront ce jugement impartial. La prédilection de l'auteur pour l'antiquité, l'a rendu injuste envers le siècle dans lequel nous vivons. Ces sages de l'antiquité, s'ils revenaient, nous jugeraient certainement avec plus de justice. Sans doute qu'ils ne nous trouveraient pas parfaits ; mais n'excuseraient-ils pas la plupart de nos fautes par l'imperfection attachée à notre nature même ? Ils ne rencontreraient pas chez nous un bonheur sans mélange ; mais ne diraient-ils pas : malgré les maux qui pèsent sur vous, vous êtes plus heureux que l'on ne l'était de notre tems. Vous n'avez plus de despotes sanguinaires, comme étaient ceux sous lesquels nous avions à gémir ; vous ne tolérez pas non plus une licence effrénée et autorisant les crimes les plus affreux ; vos relations sociales sont devenues plus faciles, vos mœurs ont été adoucies par l'influence de la religion que vous professez ; vous repoussez avec horreur les vices monstrueux, qui règnaient parmi nous sans chercher même à se cacher. Vous avez des défauts ; mais le christianisme vous a imprimé un mouvement de progression qui pourra être ralenti, mais qui ne sera jamais entièrement arrêté ; vous pourrez vous égarer, mais vos égaremens mêmes finiront par augmenter vos lumières, et par hâter votre perfectionnement. (*La suite au prochain numéro.*) B.

2. *Strafgesetzbuch-Entwurf. Mit einer Darstellung der Grundlagen des Entwurfs. — Projet d'un Code pénal, avec un exposé des motifs du projet, par le docteur Charles-Salomon Zachariae, conseiller intime du Grand-Duc de Bade, professeur de droit à l'université de Heidelberg; à Heidelberg*, 1826.

Il est généralement reconnu que la législation criminelle intéresse plus directement la société tout entière; il est reconnu aussi que cette législation est liée plus intimement avec la science de la morale proprement dite; si l'on ajoute à ces deux caractères celui d'être plus susceptible que la législation civile d'un changement prompt et général, on doit, dans l'état d'imperfection du droit criminel positif chez la plupart des peuples de l'Europe, être curieux de connaître toute tentative pour parvenir à l'amélioration des lois criminelles; et on doit l'être davantage encore, quand une pareille tentative est l'œuvre d'un homme versé dans la science de la législation ou de la politique. Ces divers motifs se réunissent pour recommander à l'attention non-seulement du jurisconsulte et du politique, mais encore du philosophe, de l'ami de l'humanité, le nouvel ouvrage que vient de faire paraître M. Zachariæ, déjà avantageusement connu en France par son *Système de droit privé d'après le Code civil français*. M. Zachariæ n'est pas seulement jurisconsulte profond, il est, comme la plupart des savans allemands, philosophe *spéculatif*, et, comme presque tous les jurisconsultes allemands, philosophe politique. Mais, ce qui le distingue, à ce qu'il nous semble, de beaucoup de ses savans compatriotes, c'est la tendance vraiment pratique (qu'on nous passe ce terme) de ses spéculations, et l'ouvrage que nous an-

nonçons en est une nouvelle preuve. Il paraît avec la troisième partie du grand ouvrage du même auteur, intitulé : *Vierzig Bücher vom Staat* (*Traité de la science politique, en quarante livres*), dont les deux premières, publiées en 1820, présentent l'introduction générale à la science politique et la théorie du droit constitutionnel. Celle qui vient de paraître traite de la théorie du gouvernement (*Regierungsrecht*), dont un chapitre important est consacré au *droit de punir*, droit terrible, et qui malheureusement est exercé d'une manière plus terrible encore. Dans un précédent article de la *Bibliothèque allemande* (1), on a fait connaître, par aperçu, la révolution que la théorie de M. de Feuerbach a opérée dans la science criminelle en Allemagne, espèce de réaction, provoquée par l'abus qui avait été fait du système de modération dont le célèbre Chrétien Thomasius fut l'auteur au commencement du dix-huitième siècle. Depuis ce tems, la science n'est pas restée stationnaire, et M. de Feuerbach lui-même a modifié ses premières idées sur le droit pénal, ainsi qu'on le voit dans la dernière édition (la 9e) de sa *Théorie du droit criminel allemand*, qui vient de paraître (Giessen, 1826). Mais si la science a fait des progrès, il n'en a pas été de même de la législation positive; et il est triste de dire que si, vers la fin du dix-huitième siècle, plusieurs états ont amélioré leur législation pénale, et si, parmi ces états, tels que la Toscane, la Prusse, l'Autriche, la Bavière, on doit compter aussi la France, ce dernier pays, après avoir fait de grands pas dans cette belle carrière, a rétrogradé en 1810 d'une manière déplorable. Hâtons-nous cependant d'ajouter qu'après que le Code pénal de Bonaparte eut réintroduit des

(1) Voyez Tome I, pages 29 et 115.

dispositions qu'on aurait voulu voir à jamais effacées de toutes les législations, la Charte et plusieurs lois rendues depuis la Restauration (1), en ont de nouveau abrogé plusieurs des plus blâmables. Espérons que la réformation de notre droit criminel ne s'arrêtera pas là, et qu'elle ira jusqu'où l'exige l'état moral et politique de notre nation. Nous revenons à l'ouvrage de M. Zachariæ. Cet ouvrage est un véritable projet de Code pénal dans la forme de nos Codes français, c'est-à-dire, rédigé en une seule série d'articles, mais divisé méthodiquement en plusieurs *parties*, *titres* et *sections*. Les parties sont au nombre de deux et correspondent à la méthode scientifique généralement adoptée en Allemagne, savoir : la séparation des principes généraux ou des règles générales d'avec les principes ou les règles concernant les objets particuliers de la doctrine. La première partie du Code de M. Zachariæ traite donc des délits en général; la seconde, des différens délits en particulier. Nous donnerons ici le titre des onze chapitres de la première partie qui pose et énonce, en 215 articles, des règles, la plupart très-importantes, et que notre Code pénal a abandonnées à la doctrine et à la jurisprudence. 1er *Chap.* Du domaine (*Gebiet*) des dispositions du Code pénal (c'est-à-dire, de l'objet *matériel* des dispositions du Code). 2e *Ch.* Explication terminologique pour l'intelligence du Code. 3e *Ch.* Des différentes classes de délits et de peines et de leur ordre respectif. 4e *Ch.* De la manière en général de décerner les peines et de les graduer. 5e *Ch.* Des suites légales ou juridiques des peines. 6e *Ch.* Des mesures de

(1) On veut parler de la loi du 17 mai 1819, *sur les délits de la presse*, modifiée, mais non abrogée par celle du 25 mars 1822, et de la loi du 25 juin 1824, *contenant diverses modifications au Code pénal*.

police préventives à combiner avec les peines. 7e *Ch.* Des conditions essentielles de l'imputation du délit et des causes pour lesquelles la peine légale des délits doit être mitigée. 8e *Ch.* de la graduation des peines. 9e *Ch.* Des différentes manières dont la criminalité d'un délit est anéantie ou rendue sans effet. 10e *Ch.* De la criminalité *multiple* ou du cumul des délits, et de la récidive. 11e *Ch.* De l'obligation de donner satisfaction, ou de faire réparation du délit.

La deuxième partie est divisée en deux livres dont le premier a pour objet les délits *dont la punition appartient aux tribunaux*, et dont le second s'occupe des délits *dont la punition doit être attribuée aux administrations locales.*

Mais il s'agit ici moins de faire connaître les différens élémens, dont se compose le Code de M. Zachariæ, que de donner une idée de l'esprit de cet ouvrage. Personne n'ignore les différens systèmes sur lesquels les philosophes et les politiques ont fondé la pénalité. On sait que les uns lui ont assigné pour base la religion et ont donné à la peine le caractère de l'expiation. D'autres sont partis de l'idée de la vengeance; c'est sur cette idée que la législation pénale du moyen âge, ou plutôt la jurisprudence des tribunaux, dans cette période, fut fondée, depuis que dans les états chrétiens de l'Europe la loi *mosaïque* eut acquis une grande influence sur la religion de l'évangile, en même tems que l'idée de l'inviolabilité de la *foi promise* qui s'accordait si bien avec le système féodal, fit considérer aussi sous ce rapport la plupart des délits, et introduire la distinction entre les crimes de *haute-trahison* et de *petite-trahison.* Dans des tems plus rapprochés de nous, et après que la philosophie eut dissipé les ténèbres du moyen-âge, l'idée de la prévention au moyen de la *terrification* (qu'on nous permette

ce terme usité dans le droit criminel) succéda à celles dont nous venons de parler. On peut même dire qu'elle avait toujours existé dans la législation à côté de celles-ci, soit parce qu'elle est la plus simple, soit parce qu'elle avait prédominé dans la législation romaine, telle qu'elle s'est retrouvée dans les usages des nouveaux états européens. Empêcher que les hommes ne commettent des actions contraires à la paix publique, nuisibles *au pays*, en menaçant d'avance d'un certain mal physique, d'une peine, les infracteurs, paraît en effet être le but et indiquer la nature de la loi pénale, laquelle, envisagée ainsi, n'exclut nullement d'autres moyens moins durs et plus conformes à l'humanité, mais trop souvent inefficaces, tels que *l'éducation*. Ce système prévalut d'autant plus facilement, qu'il s'accordait avec le despotisme, et comme il pouvait se concilier avec le système de la vengeance et celui de l'expiation, on ne doit pas être étonné que la confiscation, les peines barbares, les tortures aient subsisté long-tems encore après qu'on fut revenu de l'opinion que la punition est un acte de vengeance ou d'expiation. Un tel état de choses ne put pas résister au progrès des lumières; des voix généreuses s'élevèrent en Italie, en France, en Allemagne, pour demander la réformation d'un système pénal aussi vicieux, et elles obtinrent ces nouveaux codes dont nous avons déjà fait mention. Chez les Allemands, peuple essentiellement porté à la spéculation et par cela même ami des nouveautés spéculatives, il existe plusieurs partis qui se disputent la gloire de *fonder philosophiquement* le droit de punir, et d'en règler l'exercice. Les uns, revenant en quelque sorte à l'idée de l'expiation, et reprochant au système de la prévention par *terrification* ce qu'ils appellent son *aridité morale*, déduisent la loi criminelle du

principe de la justice, qu'ils décrivent plutôt qu'ils ne la définissent en disant, que le délit est une violation de la loi de justice innée dans l'homme, violation qui annonce que *le coupable* est en disharmonie avec les lois de son être et dans un véritable état de maladie qui appelle le remède, et ce remède c'est la peine que le coupable est intéressé à attirer lui-même sur sa tête, comme l'unique moyen de se réconcilier avec sa conscience, et comme condition absolue sans laquelle il ne saurait recouvrer la paix intérieure qu'il a perdue par son crime. De plus, ajoutent les partisans de ce système, la société qui, considérée comme être organique, se ressent nécessairement de l'état de maladie d'un de ses membres, est intéressée à en procurer la guérison par l'application de la peine, afin de recouvrer elle-même sa parfaite santé. (1) On voit que cette manière d'envisager la punition des délits se rapproche beaucoup de celle qui se trouve dans le *Gorgias* de Platon, et que M. Cousin vient de développer avec son talent ordinaire dans l'argument qui précède sa traduction de ce dialogue.

D'autres soutiennent que la peine ne peut être que la réparation du dommage causé par le délit; mais ce dommage ils ne le placent point dans le tort que le délit peut avoir causé à l'État ou aux particuliers, dans leurs biens réels ou leur intérêt *pécuniaire*; cette manière de voir leur paraîtrait trop vulgaire; ils le voient dans le tort fait à la loi blessée comme loi dans son autorité par l'action du coupable. (2)

---

(1) Voyez Henke (professeur à l'académie de Berne), *Lehrbuch der Strafrechtswissenschaft* (à Zurich, 1815). Le Dr Spangenberg, jurisconsulte allemand avantageusement connu, se range à cette opinion, dans son ouvrage sur le *Système pénitentiaire*, (Landshut, 1821) où il a pris pour base l'ouvrage de W. Roscoe.

(2) *M. Welcker die letzten Gründe von Recht, Staat und Strafe.* Giessen, 1813. (Les derniers principes sur le Droit, l'État et la Peine.)

D'autres, se rapprochant du système de la prévention par la terreur, cherchent à combiner avec ce système l'idée de la justice, non point de cette justice idéale ou interne, dont on vient de parler, mais de cette justice externe qui consiste dans l'observation extérieure des lois, abstraction faite de la moralité intérieure de l'homme, et d'après cette idée, ils posent en principe que la peine dont menace la loi répressive, ne doit point être appliquée arbitrairement, mais qu'elle doit l'être au coupable seulement, et seulement dans les cas d'infraction définis par le législateur; que la défense libre est essentielle à l'application de la loi pénale, et que le magistrat doit rechercher également les preuves de la culpabilité et celles de l'innocence. Toutefois les partisans de ce système ne sont pas d'accord sur le principe de la prévention, car les uns, comme M. de Grolman, le trouvent dans l'exemple d'immoralité dangereux pour la société et donné par l'auteur du délit, de sorte que, selon eux, la prévention a pour objet principal l'individu coupable, et ne concerne que secondairement la masse des sujets. Les autres (1) soutenant que personne, pas même la société, ne peut avoir le droit d'infliger un mal à un homme, même déjà convaincu d'un délit, pour cela seul qu'on le croit capable d'en commettre un nouveau, établissent que l'*objet* de la prévention est dans la masse des sujets, et que l'application de la

(1) De ce nombre est M. de Feuerbach. M. de Grolman (autrefois professeur de droit à Giessen, actuellement ministre de la justice du grand-duché de Darmstadt) et M. de Feuerbach continuent, encore aujourd'hui, leur fameuse controverse sur le principe du droit du punir, controverse qui a commencé en 1799, et dans laquelle ils ont toujours été animés de l'amour de la vérité. M. de Feuerbach a dédié la dernière édition de son *Droit criminel* à M. de Grolman.

peine au coupable n'est qu'un acte de nécessité juridique, puisque sans elle la sanction de la loi pénale serait sans effet, et par conséquent nulle.

M. Zachariæ a pris aussi pour fondement du droit pénal, le principe de la justice, mais il entend ce principe autrement que ses prédécesseurs. S'il rejette le système de la prévention par le moyen de la terreur, comme s'adressant seulement à la nature animale de l'homme, il n'en cherche pas la nature morale dans les régions éthérées, comme les partisans du principe de l'expiation, et se souvenant qu'il doit présenter un code pénal qui s'accorde avec l'état d'une société donnée, d'une société *européenne*, il trouve le sentiment moral, auquel, selon lui, le législateur criminel doit s'adresser, dans l'honneur et dans la honte, de manière qu'au lieu d'exciter la peur par la menace, il tend à exciter l'horreur des actions qu'il défend comme contraires à l'ordre ou à la justice. Une conséquence de ce principe c'est que l'auteur ne regarde comme susceptibles d'être incriminées que les actions qui lèsent les droits d'autrui, ou qui les exposent évidemment à quelque lésion. D'un autre côté, voulant aussi fonder en principe le droit de punir relativement à celui qui doit l'exercer, il rejette naturellement l'idée que la punition s'inflige au nom de la divinité, en sorte que l'état ne serait que le ministre de la justice divine. Trouvant que cette idée, qui naît directement de celle de l'expiation, conduit à la théocratie, et par une pente naturelle au système de la vengeance, d'autant plus terrible dans la théocratie, que, comme dit Montesquieu, *les lois des hommes qui auraient à venger un être infini, se règleraient sur son infinité, et non pas sur les faiblesses, sur les ignorances, sur les caprices de la nature humaine*, il veut que la société punisse de son

propre chef; mais devant établir aussi le droit de la société d'infliger des peines, il ne peut en trouver le fondement dans le seul devoir d'empêcher les actions injustes. Il pense que ce serait dégrader le droit de punir, que de lui donner une telle base, et revenant à son idée fondamentale du droit pénal, il pose en principe que l'état est non seulement autorisé, mais obligé d'empêcher les actions injustes en combinant les moyens, qu'il choisit pour cette fin, avec l'idée de la justice, en un mot qu'il doit punir les coupables dans le sens moral de ce mot. « C'est de cette manière seulement, dit-il, que la contrainte physique qu'il faut employer contre le coupable, peut être transformée en une contrainte qui réponde à la dignité morale de l'homme, et qui, par conséquent, soit juste, et c'est seulement ainsi qu'elle peut être justifiée de la part de celui qui frappe au nom de la loi pénale. La société, ajoute-t-il, est à l'égard de celui qui enfreint ses lois, dans l'état de guerre, état de choses purement animal; en punissant le coupable, la société élève cette guerre à la hauteur d'un rapport de justice, ce qui est un état moral. »

C'est en partant de ces idées déjà développées dans la troisième partie de sa *Politique*, à laquelle il renvoie, que l'auteur s'est occupé de tracer un code pénal, et pour cela il s'est proposé d'abord trois questions, savoir : 1° Quelles actions la société doit-elle punir? 2° D'après quelle mesure doit-elle punir ? 3° De quelle manière doit-elle punir, ou en d'autres termes, quelles sortes de maux physiques doit-elle employer comme peines? Dans la discussion de chacune de ces questions, M. Zachariæ commence par poser la règle, qui doit le conduire à leur solution. Voici sa règle pour la première question: « Aucune action ne peut être punie à moins qu'elle ne lèse les droits d'autrui,

ou à moins qu'elle ne les mette *réellement en danger.* » Par *danger réel* l'auteur entend un danger existant hors du coupable, et qui ne consiste pas exclusivement dans sa mauvaise intention. Cette règle aussi sage que salutaire, M. Zachariæ la déduit ingénieusement de son principe fondamental du droit de punir, en supposant d'ailleurs qu'il est admis en axiome que la société ne peut ériger en délit qu'une action extérieure. C'était, en effet, l'unique moyen de passer heureusement entre les deux écueils, qui menaçaient son système, savoir d'un côté le principe de la prévention, ou le droit de la guerre; de l'autre, le despotisme, qui résulterait d'une autorité qui ne connaîtrait aucune limite dans l'application des peines et serait dans ses châtimens aussi absolue que la puissance paternelle ou que la divinité, sans offrir à ceux qu'elle frappe les consolations et les garanties, que le coupable puni par un père ou par la divinité, trouve nécessairement dans ses rapports avec l'un ou l'autre. Déduisant la conséquence de cette règle, M. Zachariæ trouve d'abord que pour constituer un délit punissable, l'action extérieure doit être par elle-même dangereuse; d'où il suit, selon lui, que la falsification d'un titre, ou la fabrication de fausse monnaie n'est pas plus un délit punissable que l'association formée dans un but criminel; il faut pour qu'il y ait délit dans ces actions, que le faussaire ait fait usage du titre falsifié, ou de la fausse monnaie, ou que les associés aient, depuis leur association, agi directement pour réaliser l'intention commune.

Ici le système de l'auteur reçoit de lui-même une restriction. Obligé de convenir qu'à l'égard de certains crimes, comme par exemple, des crimes de lèse-majesté, il est nécessaire d'incriminer l'association, il se range du côté de ceux qui, pour des cas semblables accordent à la société le droit de procéder par la

voie de la terreur, ou, ce qui revient au même, d'agir comme dans l'état de guerre, et il les appelle avec certains criminalistes, *delicta ipso jure excepta* (délits exceptionnels de plein droit).

Peut-être n'est-ce pas un bon signe de la valeur d'un principe que de le voir fléchir précisément là où son application serait le plus utile, et dans cet endroit de la *déduction* de M. Zachariæ, l'on se demande s'il entre dans ses vues d'incriminer toutes les actions injustes, c'est-à-dire, de les punir toutes d'une peine publique, en laissant d'ailleurs à la partie lésée le soin de réclamer son indemnité privée. Car si le droit de punir, appartenant à la société, ne doit, comme on le pense généralement, s'exercer qu'à l'égard des actions qui troublent la *paix du pays*, ou qui la mettent dans un danger imminent, si, quant aux actions qui ne blessent directement que des intérêts privés, il faut laisser aux parties lésées le soin de poursuivre, par une demande purement civile, la réparation du tort qu'elles ont éprouvé, et si, enfin, il est vrai qu'en agissant autrement, en donnant à toutes les actions injustes le caractère de délit, le législateur constitue le juge en inquisiteur, il faut convenir que le système de M. Zachariæ faiblit précisément là où il devrait présenter la plus grande force. Les délits contre l'existence de l'Etat sont en effet ceux qui présentent le caractère criminel dans toute son étendue et dans toute son intensité, et les autres délits ne sont tels que par une ressemblance plus ou moins éloignée avec les délits d'Etat. Dès-lors, et en combinant avec ces idées, la seconde conséquence que pose l'auteur, savoir que le délit n'est punissable qu'autant qu'il a été consommé, on arrive dans son système à cette singulière conclusion, que les seuls délits véritables ne peuvent être punis, puis-

que cette punition est impossible moralement et physiquement; moralement, parce que l'application du principe de la justice est insuffisant pour atteindre les coupables ; physiquement, parce que le délit consommé devant seul être puni, et la consommation du délit d'État supposant la destruction de l'État, il n'existe personne pour appliquer la loi pénale. Cependant un esprit aussi éclairé que M. Zachariæ n'a pu tomber dans l'erreur qui a servi de fondement à l'inquisition. De même qu'il n'incrimine que les actions extérieures, il est contraire au système qui consiste à incriminer toutes les actions injustes; s'il ne l'exprimait formellement, on le verrait par son code même, qui spécifie les délits, non-seulement sous le rapport de la peine, mais absolument et quant à leur nature intrinsèque. Ainsi il ne punit pas plus que d'autres législateurs le *fol appel*, le *stellionat*, l'injure simple ; il donne à la maxime *nulla pœna sine lege* le sens qu'on lui donne ordinairement. Dès-lors on ne peut s'empêcher de remarquer que son système de pénalité fondé sur la justice laisse beaucoup à désirer, puisque d'un côté il embrasse beaucoup plus d'actions qu'il n'ose le dire, et que de l'autre il renvoie à un autre système de répression les actions les plus dangereuses pour la société.

Quant à la seconde question, la règle de M. Zachariæ est la suivante : une action, criminelle selon la première règle, n'est pas punissable en proportion du tort qu'elle fait aux droits d'autrui, mais en proportion de son immoralité interne. Cette règle est la juste conséquence du principe fondamental de l'auteur; aussi fait-elle voir d'avantage l'insuffisance du principe de la justice pris pour base de la législation pénale. Comment, en effet déterminer d'avance avec précision, le degré d'immoralité des différentes actions par lesquelles les droits d'autrui

peuvent être lésés; comment éviter de tomber dans ce système pénal qui a pour principe que *les peines sont arbitraires?* et si, avec la règle de M. Zachariæ, ce dernier système est inévitable, que deviennent ses autres principes et ses autres règles exclusives de l'arbitraire, et auxquelles il tient très-fortement et avec raison. On ne conçoit d'ailleurs pas bien comment une action *in abstracto* peut être plus ou moins immorale; le plus ou moins d'immoralité d'une action dépend de l'individualité de l'agent, et comme cette individualité ne dépend pas entièrement de la volonté, on se demande si le système de M. Zachariæ doit conduire à celui qui était en usage en Allemagne il y a quelque tems et selon lequel la criminalité était appréciée d'après la liberté morale et intime de la volonté de l'auteur du délit, au moment de l'action; ce qui conduirait à ce résultat que plus les passions du délinquant avaient été perverses et fortes, plus il avait été dominé par elles, moins il y avait de criminalité dans son action. Les inconvéniens qui résulteraient de l'application stricte de cette règle, n'ont pu échapper à un esprit aussi éclairé que M. Zachariæ, à un philosophe aussi pratique que lui; mais comme la règle était posée, il n'a pu se tirer des conséquences que par de nouvelles exceptions, et il pose les suivantes: 1re *Exception.* Il y a des actions punissables qu'on ne peut cependant pas punir, parce qu'on ne peut pas en mesurer l'immoralité. 2e *Exception.* Dans la confection d'un code pénal on ne peut se dispenser de déterminer la gravité des délits d'après la grandeur du danger qui en résulte pour autrui, seulement il faut aussi prendre en considération l'immoralité plus ou moins grande de l'action. Ou nous nous trompons fort, ou cette exception détruit à peu près la règle de l'auteur.

La troisième règle, répondant à la troisième question de M. Zachariæ, est celle-ci : Il ne doit y avoir, sauf quelques exceptions, qu'une seule espèce de peine, l'emprisonnement ; il ne doit pas être permis au juge d'aggraver les peines par des peines accessoires. Une des exceptions, que fait l'auteur, consiste à substituer, pour certains délits légers, l'amende pécuniaire à l'emprisonnement. Mais cette exception, il la présente sous la couleur d'un bénéfice de la loi, dont le juge peut faire jouir le condamné, s'il le juge convenable. Les délits dont il s'agit sont de ceux dans lesquels, selon l'auteur, l'immoralité de l'action est douteuse, ou dans lesquels du moins cette immoralité ne doit pas autant entrer en considération que le dommage causé. L'emprisonnement est dans le projet du code d'une seule et même espèce ; rien qui ressemble à la réclusion, aux travaux forcés de notre Code pénal ; tous les détenus doivent être contraints au travail, mais ce travail doit être proportionné aux forces et à l'état de santé de chacun. Il n'y a de différence que dans le local, puisque les condamnés pour délits graves (à peu près ce que nous appellerions *crimes*) sont détenus dans la maison de détention centrale, et les autres dans les prisons communales. L'emprisonnement ne comporte de véritable différence que par sa durée. L'auteur trouve que l'uniformité de la peine a cet avantage, qu'elle exprime d'une manière forte, l'idée que tous les délits ont une même nature, savoir l'immoralité (*omnia peccata aequalia*), qu'ils ne diffèrent entre eux que par le degré de l'immoralité, et que ce degré est indiqué par la graduation établie dans la mesure même de la durée de la peine. Il est inutile d'ajouter que le code de l'auteur n'admet point la distinction entre les délits infamans et ceux qui ne le sont point.

D'après cet exposé, il semblerait que le seul reproche

qu'on pût faire à ce système de pénalité (en accordant d'ailleurs à l'auteur son principe fondamental) serait l'excès de douceur, d'où suivrait l'inefficacité de son code. Il est en effet douteux que la société fût bien garantie par des peines qui, pour la plupart des coupables seraient un adoucissement à leur position ordinaire, résultat de la pauvreté et de mœurs grossières, et qui leur laisserait de plus en perspective la possibilité d'échapper à la peine pour le tout ou du moins en partie. Que la peine de mort ne soit pas prodiguée, que les peines ne soient point barbares, on le conçoit; mais, ou il faut renoncer à employer le droit pénal comme un moyen de sûreté pour la société, et y voir seulement une espèce de système d'éducation morale (et dans ce cas on demandera que l'on rende aux particuliers le droit de se faire justice à eux-mêmes, c'est-à-dire, qu'on rentre dans les guerres et les vengeances privées), ou bien, il faut convenir qu'un système pénal inefficace est un plus grand mal que l'absence de toute pénalité. Le code de M. Zachariæ punit de l'emprisonnement de douze ans au moins l'assassinat, l'empoisonnement, l'incendie, tous les grands crimes, excepté les crimes de lèse-majesté et de haute trahison, le parricide, et, jusqu'à un certain point, la violation des mesures prescrites contre la propagation des maladies épidémiques. A l'égard de ces *crimes exceptés* il admet que la société peut se considérer comme en état de guerre vis-à-vis de leurs auteurs, et il décerne contre eux la peine de mort. Voilà donc encore une exception faite à la règle générale, et cela précisément à l'égard d'infractions qui doivent, plus que beaucoup d'autres, être regardées comme de véritables délits. Ce serait éluder l'objection que de dire que la mort ne saurait être appelée peine dans le sens propre de ce mot, puisque toute

peine doit tendre à l'amélioration morale ou à la correction du coupable ; car en dernière analyse il reste à savoir si l'idée de la punition proprement dite, en d'autres termes, si le principe de la justice doit être la base du droit pénal, de sorte qu'on répondrait à la question par la question. Il ne s'agit point ici de justifier la peine de mort ; nous pensons même que le dernier supplice ne doit être décerné que contre des crimes qui supposent dans le coupable une perversité telle qu'elle expose évidemment et directement la vie ou la sûreté d'autrui ; mais si nous avions la tâche de défendre cette peine, nous ne nous sentirions pas arrêtés par les argumens de M. Zachariæ ; car, à celui dont nous venons de parler, il ajoute cet autre argument assez connu, savoir, que l'homme ne peut soumettre un autre homme à une peine à laquelle ce dernier ne pourrait se soumettre volontairement lui-même. La peine de mort, en effet, peut avoir une influence morale sur celui qui la subit, un moment peut opérer dans l'homme un changement moral, et quant à la dernière objection, elle prouverait aussi que l'homme ne peut faire subir à l'homme une peine qui le prive de sa liberté, celle-ci étant aussi inhérente à sa nature que la vie même. Il nous semble que les difficultés dans lesquelles on tombe, soit qu'on donne pour base au droit pénal la prévention par la terreur, soit qu'on lui assigne pour fondement la justice, peuvent être écartées en combinant les deux principes de manière à faire de la prévention par la terreur le principe fondamental du droit pénal, mais en s'aidant dans l'application de ce moyen, du principe de la justiee, de manière qu'il soit, pour ainsi dire, la maxime de conduite de l'autorité dans l'exercice de la terreur. Ce n'est point ici le lieu de développer cette idée, à laquelle nous reviendrons peut-être plus tard.

M. Zachariæ a prévu le reproche d'inefficacité qu'on ferait à son Code, à raison de la trop grande douceur de ses peines. Il y répond en faisant observer que les conséquences civiles qu'il attache à certaines classes de la peine de l'emprisonnement (ces classes sont au nombre de douze), doivent suppléer à la sévérité qu'on pourrait regretter dans les peines mêmes; ces conséquences sont la mort civile attachée à l'emprisonnement perpétuel; la perte de la noblesse et des autres droits politiques et l'interdiction attachées à l'emprisonnement de six ans au moins. A l'emprisonnement de trois à cinq ans est attachée la perte des droits civiques et celle de tous emplois et marques honorifiques, ainsi que de toute tutèle ou curatèle, la tutèle paternelle exceptée. Ceux qui sont condamnés à un emprisonnement d'une classe inférieure, sont pendant la durée de leur peine en état d'interdiction.

Mais l'auteur prévoit aussi, qui l'eût cru! le reproche d'une trop grande sévérité. La crainte de ce reproche fait honneur à ses sentimens d'humanité, elle fait de plus honneur à sa nation; car, si l'on peut s'exprimer ainsi, la cause en est historique. Le Code criminel de Bavière contient la disposition, que celui qui aura été condamné à la réclusion, ou à l'emprisonnement, devra, si sa conduite dans l'établissement est bonne, être élargi après l'expiration des trois quarts du tems déterminé pour sa détention; disposition pleine d'humanité, et qui ne peut nuire en rien à l'efficacité des peines. On pense bien que M. Zachariæ ne rejette point une loi si humaine et si morale, mais il renvoie à cet égard, de même que pour le bénéfice de la réhabilitation, au Code d'instruction criminelle, qu'il regarde comme le complément nécessaire du Code pénal.

Après avoir exposé les principes de droit et de morale sur

lesquels repose son projet, l'auteur explique quels sont les rapports de ce projet avec la police, avec le droit civil, avec l'état politique du pays, avec le droit des gens. Rien de mieux pensé, rien de mieux exprimé que ce qu'il dit à l'égard des trois premiers points. Le projet de Code étant conçu et rédigé dans la vue de donner une loi pénale à un État représentatif, l'auteur a pris pour maxime, de n'entraver la liberté commune et la liberté individuelle qu'autant qu'il est absolument nécessaire pour le maintien de la tranquillité et de l'ordre public. En effet, un état despotique a besoin d'autres lois pénales qu'une monarchie absolue et paternelle, et les lois de celle-ci ne peuvent s'adapter à une monarchie représentative. Les lois pénales qui conviennent à un gouvernement qui veut être tout à lui seul, ne conviennent pas à un gouvernement qui respecte l'existence individuelle de ses sujets, autant que cela peut s'accorder avec l'ensemble des intérêts de l'État. M. Zachariæ éclaircit sa maxime par quelques applications des plus intéressantes, et qui justifient sa réputation comme politique éclairé et ami d'une sage liberté. Voici le résumé de ces applications : 1° Les tribunaux criminels doivent être indépendans, c'est-à-dire, libres de toute influence de la part du gouvernement, d'où il suit que l'administration doit être séparée de la justice, et que la punition des délits doit être exclusivement conférée aux tribunaux ; 2° Les tribunaux ne doivent point, pour l'application des peines, jouir d'un pouvoir arbitraire. Comme l'auteur a néanmoins, dans son Code, laissé aux tribunaux une certaine latitude, il le justifie sur ce point, par des raisons auxquelles nous souscrivons volontiers ; il vaut mieux, en effet, pourvu que certaines limites soient fixées au juge, qu'il puisse, entre ces limites, choisir parmi plusieurs degrés de peines, celui qui lui pa-

rait le mieux convenir au cas actuel; 3° Un Code pénal pour convenir à une monarchie représentative, ne doit pas vouloir trop bien faire; en d'autres termes il doit s'abstenir non seulement d'incriminer des actions qui peuvent rester permises sans danger, mais encore éviter de punir, lorsque la défense serait un mal plus grand que l'action qu'elle concernerait. « Chaque prohibition, ajoute l'auteur, a contre elle relativement à celui contre qui elle est dirigée, l'intérêt de la liberté extérieure, laquelle ne doit être contrainte par la loi, qu'autant que l'intérêt public l'exige nécessairement. La vie perd son attrait et la protection de la société son prix, lorsqu'on est, sans cesse et de tous côtés, menacé du danger de commettre un délit, et qu'on se sent observé par les regards d'agens de police attachés à nos pas. » En conséquence le Code de M. Zachariæ ne contient point de délits qui supposent l'infraction de lois restrictives de la liberté du commerce et de l'industrie, et n'incrimine point toute association pour cela seul qu'elle se formerait sans permission; il ne place point l'usure au nombre des délits. Il ne veut non plus incriminer d'avance par des définitions trop vagues, des actions qui peuvent, à la vérité, être contraires à la paix publique, mais qui, faute de s'être déjà montrées dans l'Etat, ne pourraient être définies que d'une manière trop large et par conséquent dangereuse; 4° On ne doit point en général incriminer comme délits les actes d'imprudence, de négligence, d'inadvertance, mais on doit se borner à incriminer certains de ces actes éminemment dangereux, et abandonner la répression des autres à l'effet de l'obligation en réparation civile; 5° Il faut éviter que la justice ou la partie publique ne se montre trop active dans la recherche des délits; la poursuite d'office, selon l'auteur, ne doit avoir lieu que là où la punition

ne saurait se faire attendre sans danger pour l'ordre public; relativement aux délits dont l'impunité ne peut avoir cet effet, il veut que l'autorité attende la plainte de la partie lésée.

Quant aux rapports du Code pénal avec le droit des gens, l'auteur reconnaît que les difficultés qui se présentent à cet égard se rattachent principalement à la solution de ces deux questions : doit-on punir les délits commis par les nationaux contre des étrangers, et en cas d'affirmative, de quelle manière doit-on punir ces délits ? L'idée dont il est parti est commune à la plupart des philosophes allemands, savoir que tous les états européens forment une seule confédération politique. Il en déduit la conséquence que les questions posées ci-dessus doivent être résolues comme si elles concernaient plusieurs provinces du même Etat, jouissant d'une administration et de droits différens. Nous n'avons rien à objecter à ce principe ainsi posé, mais c'est son application qui amène les difficultés. Aussi, de graves objections peuvent être faites, il nous semble, aux articles du projet du code, destinés à faire cette application. Ainsi, par exemple, l'article 5 dispose que les nationaux accusés de crimes commis en pays étrangers, doivent être punis d'après les lois en vigueur dans le pays où ils ont commis le crime. Pourquoi reconnaître à une législation étrangère plus de sagesse et plus d'autorité qu'à la nôtre ? Que la punition infligée à l'un de nos compatriotes, par un tribunal étranger, pour une action commise dans le pays dont les lois incriminaient cette action, ne donne pas de notre part lieu à des représailles, rien de plus juste; l'Etat étranger n'a fait qu'exercer ses droits en donnant suite à la guerre que notre compatriote avait commencée contre lui par ses actions, et si l'état étranger offensé traite notre compatriote comme il aurait traité un de ses propres sujets, il serait déraisonnable de s'en

plaindre. Mais que nous-mêmes, que nos tribunaux exécutent chez nous les lois de l'étranger, lors même qu'elles seraient en opposition avec nos propres lois, c'est ce que nous ne pouvons approuver. Faut-il donc livrer le prévenu au gouvernement étranger? M. Zachariæ ne le veut pas; et en effet dans son système cela est assez inutile; mais nous ne le voulons pas plus que lui, et, quoique Français, nous ne pensons nullement que le décret du 23 octobre 1811, qu'il cite comme un pas fait dans son système, soit à appliquer en France. Cet acte par lequel Napoléon s'était réservé d'ordonner, par voie de décret, l'extradition des Français réclamés par des gouvernemens étrangers, accusés par eux de crimes commis sur leur territoire, est incompatible avec la Charte, et dès-lors aboli par elle, et on ne concevrait pas, en effet, l'existence d'une telle loi qui ferait dépendre d'un acte du gouvernement la liberté, et peut-être la vie d'un Français. Le Code de Brumaire de l'an IV (art. 11) disposait ainsi : « Tout Français qui s'est rendu coupable hors du territoire de la République, d'un délit auquel les lois françaises infligent une peine afflictive ou infamante, est jugé et puni en France lorsqu'il y est arrêté. » On regarde cet article comme abrogé avec tout le reste du Code; ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette opinion, contre laquelle il y aurait peut-être d'assez bonnes raisons à alléguer; mais en tout cas nous pensons qu'une telle loi satisfait à la justice, à la politique et au droit des gens.

L'auteur termine son exposé par quelques explications sur l'étendue et la rédaction de son projet de code. Il se justifie d'y avoir compris, à l'imitation du Code d'Autriche et du nouveau Code de Bavière, jusqu'aux simples contraventions, et de ne s'être pas borné aux délits plus graves comme l'ancien Code de Bavière

et le Code du royaume de Hanovre. Nous pensons qu'il a bien fait; un code incomplet ne mérite pas ce nom, il est plus nuisible qu'utile. Il ajoute que dans l'arrangement des matières et dans la rédaction proprement dite, il a eu constamment en vue la différence qui existe entre l'exposition scientifique d'une doctrine juridique, et l'exposition de la même doctrine en forme de loi. La remarque prouve de reste que l'auteur, ainsi que nous l'avons dit, est un philosophe aussi pratique que spéculatif. Nous regrettons cependant qu'il ait seulement désigné la peine décernée contre chaque délit, par l'indication de la classe où cette peine se trouve rangée dans le tableau des différentes classes de peines, qui, comme on l'a vu, forme un des chapitres des principes généraux; il nous semble qu'il est plus digne de la loi pénale et par conséquent plus efficace, de mettre la peine à côté du délit, en sorte que le lecteur n'ait pas besoin, pour la trouver, de faire une opération qui ressemble à une recherche littéraire.

***

3. *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité, par Herder, ouvrage traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Edgar Quinet. T. I, et II. Paris et Strasbourg chez Levrault.* 1827, *in*-8°.

Il n'y a si peu de bonnes traductions, que parce que le plus souvent ceux qui traduisent ne savent faire autre chose. Un poëme ne peut être reproduit dans une autre langue que par un poëte, une histoire ne saurait être traduite que par un historien, et les pensées du philosophe ne peuvent être bien rendues que par un philosophe, fait pour produire lui-même. L'introduction de M. Quinet prouve à la fois l'originalité de son esprit,

et son aptitude à interpréter dignement, à ses compatriotes, les idées d'un des plus beaux génies de l'Allemagne. Sa traduction sort absolument de la ligne ordinaire de cette sorte d'ouvrages. Il ne l'a point entreprise pour faire un livre, mais par amour pour l'auteur. Il a voulu faire partager aux autres le plaisir qu'il a goûté lui-même. « Pour moi, dit M. Quinet (p. 55 de son introduction), je puis dire que depuis l'âge où l'on commence à être ému par le génie et à souffrir par son cœur et par celui des autres, ce livre a été pour moi une source intarissable de consolations et de joie. Il a suppléé pour moi aux affections réelles, qui sont si rares, si semées d'amertume.... Jamais il ne m'est arrivé de le quitter, sans avoir une idée plus élevée de la mission de l'homme sur la terre, jamais sans croire plus profondément au règne de la justice et de la raison; jamais sans me sentir plus dévoué à la liberté, à mon pays, et en tout plus capable d'une bonne action. » M. Quinet s'est indigné de voir qu'un tel livre soit si peu connu parmi nous, et il l'a traduit avec enthousiasme et pourtant avec la plus scrupuleuse fidélité. Nous laissons à d'autres journaux français le soin de signaler toutes les beautés, toutes les idées neuves et profondes dont l'introduction est remplie: elle fera rechercher cette traduction par les Allemands mêmes et par ceux qui connaissent déjà l'ouvrage original. Nous ne pouvons nous empêcher cependant de citer cette page intéressante, où l'auteur sort en quelque sorte de son *moi* pour parcourir les siècles, sur les ailes de la pensée, et où il rend compte des impressions qu'il a éprouvées dans cette contemplation de l'histoire du genre humain. « Prenons garde, dit-il (p. 56), de perdre la chaîne qui nous lie aux siècles passés, de peur que nous ne nous trouvions entièrement égarés sur la terre.... Rien n'a égalé pour moi le jour

où, las de recueillir quelques images éparses qui me semblaient flotter dans la durée, mais sans suite et sans ordre apparent; venant enfin à reconnaître le lien qui les rassemble, j'aperçus, pour la première fois, comme d'un lieu élevé, le nombre presque infini d'êtres semblables à moi, qui m'avaient précédé. A la vue de cet immense assemblage de siècles et de peuples divers, je sentis avec joie que je n'étais pas seul dans le tems. Une merveilleuse sympathie m'attirait vers chacun de mes frères, qui, distribués dans toute l'étendue des âges, ont reçu la même vie, ont joui avant moi de ce même soleil, de cette même terre, se sont assis aux bords de ces mêmes fleuves, et qui, faits comme moi pour le jour et pour le lendemain, ont connu les mêmes vicissitudes de joie et de douleur, d'amour et de haine.... Je vivais en eux comme ils vivent en moi. En même tems je découvrais que, si telle forme de l'humanité eût manqué au monde, mon être, quelque frêle et circonscrit qu'il soit, n'eût point été ce qu'il est. De tous les points de la durée, chaque empire avait envoyé jusqu'à moi la loi, l'idée, l'essence des phénomènes dont s'est composée sa destination. A mon insçu, la vieille Chaldée, la Phénicie, Babylone, Memphis, la Judée, l'Egypte, l'Etrurie s'étaient résumées dans l'éducation de ma pensée et se mouvaient en moi. Ce m'était un spectacle étrange d'y retrouver leurs ruines vivantes, et de sentir s'agiter dans mon sein, au lieu d'un souffle errant, éphémère, que chaque soupir consume, l'âme de l'humanité, que mon être a recueillie, comme un son lointain apporté d'échos en échos, jusqu'à lui. A mesure que se développait cette longue suite d'aventures, je recueillais épars les élémens dont se compose mon individualité; pour comprendre le secret de mon être, il me fallait aller interroger les débris de l'Orient, les oracles muets

de la Grèce, les bruyères des Gaules, les forêts silencieuses de la Germanie. Ainsi je m'arrêtais pour écouter au fond de mon âme le sourd retentissement des siècles passés. Je vivais, non plus en moi, mais dans cette masse confuse de nations et d'existences diverses qui m'ont précédé ; et je me livrais si bien à elles, que je crus quelquetems que ma personnalité allait être absorbée dans la conscience universelle du genre humain. »

Nous citerons quelques-uns des traits par lesquels M. Quinet caractérise le système de son auteur, en parallèle avec celui de Vico.

« L'éternel débat de l'Académie et du Lycée, du spiritualisme et de la sensation, étendit son cercle jusqu'à la *philosophie de l'histoire*. Deux hommes parurent alors, Vico et Herder, qui représentent, chacun à sa manière, les deux écoles qui venaient de naître, et qu'ils avaient créées. Tous deux pleins de génie, zélés novateurs, puissans par l'ame et les convictions : l'un enthousiaste avec méthode, recueilli dans sa force, concis, nerveux jusqu'à la rudesse ; l'autre, tout éclatant de poésie, tout brillant de jeunesse et d'illusions, paré comme la nature qui le séduit par ses formes, riche, abondant, sans obscurités, sans mystères, mais non pas sans profondeur. Le napolitain Vico, le premier, a posé les lois universelles de l'humanité ; de la représentation il s'est élevé jusqu'à l'idée, des phénomènes jusqu'à l'essence. Frappé du principe de la nature identique de toutes les nations, il a rassemblé en un seul tous les phénomènes qui sont communs à chacune d'elles, dans les diverses périodes de leur durée, et, leur ôtant leur couleur et leur individualité, il a composé de leur ensemble une histoire abstraite, une forme idéale, qui tient à tous les tems, qui se reproduit chez tous les peuples sans en rappeler spécialement aucun. Ce qui nous apparait de la

succession des nations, de leur grandeur et de leur chûte, n'est que l'expression du rapport du monde avec cette indestructible *cité*.... Les peuples, à mesure qu'ils se succèdent dans l'ordre des âges, entrent en rapport avec elle, et s'établissent dans son enceinte...; ils promènent quelque tems leur gloire ou leur misère dans ses immuables détours; et quand ils périssent, elle ne périt point: elle se dégage de leurs ruines, et reparaît radieuse dans la région des idées.

« Cependant, où trouver ces annales impérissables qu'aucune main n'a écrites, qu'aucune tradition n'a portées jusqu'à nous? Dans le fait de la Providence, manifesté sur la terre par les lois de la pensée humaine. C'est dans ce système intelligent, partout identique à lui-même dans son essence, que reposent les règles qui donnent aux nations leurs formes et leur mode d'existence, etc. (1)

« Imaginez une méthode contraire en tout à celle qui a été suivie par Vico, ce sera celle de Herder. Si le premier donne pour point d'appui à la série des actions humaines la pensée dans sa plus sublime essence, le second s'élève de la manifestation la plus grossière de l'être matériel; il enchaîne dans une seule idée, partout présente et partout modifiée, l'espace qui renferme les pouvoirs de la création, et le tems qui les perfectionne en les développant. Depuis la plante qui végète, depuis l'oiseau qui fait son nid, jusqu'au phénomène le plus élevé du corps social, il vit tout procéder à l'*épanouissement de la fleur de l'humanité*, les mondes se débrouiller du chaos, et l'être organique préparer, par des modifications suc-

(1) *Vico Scienza nuova intorno alla commune natura delle nazioni*, 1725.

cessives, la substance dont les siècles s'emparent pour l'élaborer à leur tour.... Dans cette série immense, tous les intervalles sont remplis, et des êtres mixtes servent de transition entre des natures entièrement dissemblables. Chacune y remplit sa mission en développant ses germes, en produisant ce qu'il peut produire.... Par une identité admirable, les choses s'avancent toutes d'une forme inférieure à une forme supérieure, de la pierre à la plante, de la plante à l'animal....

« A peine s'est-on élevé au premier élément de l'humanité, que le système prend un caractère singulièrement neuf et hardi. La création se divise alors en deux mondes; immobile comme l'espace où il déploie ses pouvoirs, l'un a beau changer ses saisons, ses climats, ses fléaux et ses bienfaits, identique à lui-même, ce mouvement apparent n'est qu'un éternel repos; l'autre, qui se meut dans le tems, n'est pas moins changeant que lui; il fuit sur son aile, il s'égare, il se brise, il se recompose, il grandit, il diminue....

« Herder fait naître ces deux mondes l'un de l'autre, ou plutôt il n'en fait qu'un seul et même être. Si les lois physiques ont construit l'univers, les lois de l'humanité ont construit le monde de l'histoire. Or, comme l'homme n'est dans sa nature multiple que l'abrégé le plus complet, et, pour ainsi dire, le point central de toutes les forces organiques, les lois de son espèce ne sont autres que celles de la création inerte, qui vont de toutes parts se réunir en lui, pour se manifester sous des formes correspondantes....

« De là, Herder n'arrive point brusquement au milieu des mouvements de l'histoire; il commence par étudier la scène avant qu'elle soit remplie, et que le tumulte des événemens l'empêche de marquer avec précision les accidents du sol. La

demeure de l'homme détermine déjà, par les circonstances du voisinage, les habitudes qui deviennent ses lois..., M. de Humboldt cite ses descriptions des zônes comme des chef-d'œuvres inimitables de vérité et d'éloquence pittoresque.... Souvent avant Herder, on avait fait la description générale des facultés natives de l'homme. L'œuvre du génie, la pensée à jamais originale, qui survivra à toutes les variations des sciences, a été de l'unir intimement aux développemens de l'histoire, pour leur servir de base; c'est de là qu'il part pour déterminer les limites de l'humanité et la sphère de ses actions; il l'environne de caractères fixes; il la protège de lois générales qui doivent répondre à tous les cas; il lui trace l'itinéraire de son long voyage, puis il la suit des yeux sur un sol ferme dont il connaît d'avance les accidens et les détours. »

Ce n'est qu'à regret que nous abrégeons ces citations; il faut pourtant encore ajouter celle-ci : « L'histoire, dans son commencement comme dans sa fin, est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, le triomphe de l'infini sur le fini, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'ame : le jour où la liberté manquerait au monde serait celui où l'histoire s'arrêterait... Captif dans les bornes du monde, l'infini s'agite pour en sortir, et l'humanité qui l'a recueilli, saisie comme d'un vertige, s'en va, en présence de l'univers muet, cheminant de ruines en ruines, sans trouver où s'arrêter. C'est un voyageur pressé, plein d'ennui, loin de ses foyers : parti de l'Inde avant le jour, à peine s'est-il reposé dans l'enceinte de Babylone, qu'il brise Babylone, et restant sans abri, il s'enfuit chez les Perses, chez les Mèdes, dans la terre d'Égypte. Un siècle, une heure, et il brise Palmyre, Ecbatane, Memphis; et toujours renversant l'enceinte qui l'a recueilli, il

quitte les Lydiens pour les Hellènes, les Hellènes pour les Étrusques, les Étrusques pour les Romains, les Romains pour les Gètes, les Gètes.... mais que sais-je ce qui va suivre! Quelle aveugle précipitation! qui le presse? Ah, si dans l'antique épopée, nous suivons de mers en mers les destinées errantes d'Ulysse jusqu'à son île chérie, qui nous dira quand finiront les aventures de cet étrange voyageur, et quand il verra de loin fumer les toits de son Ithaque? »

« Il est remarquable, dit M. Quinet, que l'homme qui a fondé si sévèrement les lois organiques de l'humanité, soit aussi un des premiers qui aient commencé la réforme dans l'histoire, en rendant aux siècles qui ne sont plus leur couleur naturelle, leur allure et leur individualité; » et il prouve, par la manière dont il caractérise le moyen âge, qu'il a bien profité à l'école d'un si grand maître. « Une des parties les plus remarquables de l'ouvrage, dit M. Quinet, est incontestablement celle où l'auteur, près de quitter les civilisations antiques pour entrer dans le labyrinthe du moyen âge, s'arrête au milieu des ruines qui l'entourent, pour recueillir ce que les siècles ont développé d'idées générales et de principes éternels. C'est une noble pensée, que d'avoir raffermi nos croyances philosophiques au moment où le trouble apparent du moyen âge eût pu facilement les ébranler : époque véritablement unique dans les annales du monde, que celle qui réunissait tous les défauts et tous les charmes de l'inexpérience, avec quelques-uns des tristes avantages d'une société vieillie; époque étrange, où il y avait de la naïveté dans les esprits, de la profondeur dans les affections, de la grâce dans les pensées, et je ne sais quoi de contrefait dans les formes; à la fois ignorante et pédantesque, pleine de rudesse et d'émotion, quand les caractères étaient inébranlables, les cœurs soumis et

le dévouement facile. La plupart des idées qui ont illustré les siècles suivans erraient déjà vaguement dans les esprits; mais elles n'apportaient alors, au lieu du repos et de l'espérance, que l'inquiétude et l'effroi, comme toutes les inspirations de la pensée, qui se réveillent en nous sans trouver d'expressions.»

Nous terminons cette annonce par quelques passages de l'introduction, qui caractérisent plus spécialement encore l'ouvrage de Herder. « Au milieu de la foule de mobiles qui semblent briser l'unité historique de ces siècles, l'influence du christianisme est le fait que Herder s'est surtout attaché à reproduire sous son véritable jour.... Si le vicaire savoyard eût pensé jamais à écrire l'histoire du christianisme, c'est ainsi qu'il l'aurait conçue.... Cherchez quelque part un livre qui parcoure une plus grande carrière dans la sphère de l'expérience, vous n'en trouverez aucun, aucun qui soit marqué d'un caractère plus frappant de grandeur, de majesté et d'universalité. Sans doute il ne faut chercher ici ni l'impassibilité de Machiavel, ni la netteté de Montesquieu; quand l'esprit seul fait d'immenses progrès, et que l'âme reste jeune avec toute sa fraîcheur, on a beau choisir un système qui semble n'appartenir qu'aux combinaisons positives de l'intelligence, vos sentimens, vos souvenirs affluent malgré vous, et ils vous importunent au milieu de ces abstractions, presque autant qu'au milieu de la froide contrainte du monde, etc. C'est un des caractères principaux de Herder que, reposant sur le sensualisme le plus rigoureux, le premier développement de ses doctrines morales nous conduise, non point à l'égoïsme d'Helvétius, non pas à la raillerie si fine et si désespérante de Voltaire, pas même au principe d'utilité d'Hutcheson; mais à cette noble théorie du devoir, plus absolue encore que celle du philosophe de Kœnigsberg. Placé entre le scepticisme du dix-

huitième siècle, dont il adoptait en partie la métaphysique, et dont il repoussait la morale, et l'école de Kant, dont il aimait la tendance, et dont il réfutait le principe, Herder, avec la solennité de ses paroles, pleines d'onction, semble avoir reçu d'en haut la mission d'adoucir des discordes qu'une entière réconciliation ne peut pas terminer.

« On a dû voir que sa doctrine est l'idéalisme dans la sensation, une sorte de panthéisme déguisé.... Or, que l'on m'explique comment il se fait que dans Herder cette philosophie n'a point ce caractère effrayant d'instabilité? Pourquoi, au contraire, on s'y arrête sans trouble, comme sur la science éternelle?... C'est qu'il y a véritablement sous ce terrain mobile un point fixe, un refuge inviolable. La conscience de l'être, le sentiment religieux, pur, universel comme la conviction spontanée du génie, sont ici tellement inhérens à toute connaissance, ils ont pénétré si avant, si intimement dans la profondeur et la substance du sujet; ils se présentent avec des caractères si irrécusables, qu'ils suppléent partout au point de départ du *moi* philosophique qui se proclame par eux. C'est là l'élément scientifique qui soutient tous les autres; partout il est présent pour rassurer sur la solidité de l'édifice, et, si ce dernier s'écroule, pour nous retenir avant l'abîme. »

Dans un second article, que nous donnerons lorsque le troisième et dernier volume, qui est sous presse, aura paru, nous présenterons l'analyse complète d'un ouvrage qui, nous n'en doutons pas, sera accueilli en France avec le même empressement qu'il le fut il y a quarante ans en Allemagne, et qui, en faisant mieux connaître parmi nous un des plus grands écrivains de la Germanie, assignera à son jeune et consciencieux interprète un rang distingué parmi les philosophes français. W.

MÉLANGES ET VARIÉTÉS.

Société de critique scientifique de Berlin. — Annales de critique scientifique, publiées par la société. Janvier, 1827. (1)

Il vient de se former dans la capitale de la monarchie prussienne une société de haute critique, qui publiera ses travaux sous le titre d'*Annales de la critique scientifique* (*Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik.*), et qui, dès sa naissance, a fait concevoir à la fois de grandes espérances et quelques alarmes. Les premières se fondent sur les noms honorables qui figurent à la tête de la liste de la nouvelle société, et nous paraissent plus légitimes que les craintes.

La société compte déjà soixante-deux membres, la plupart très-recommandables par leur savoir et par leur caractère. Le comité de rédaction se compose de MM. Bœckh, Bopp, Dirksen, Gans, Hegel, de Henning, Homeyer, Fr. Hufeland, Henri Leo, Marheineke, Pohl, Charles Ritter, C. H. Schulz, Jean Schulze, de Streckfuss, Varnhagen von Ense, Waagen. Parmi les autres membres se trouvent des hommes tels que MM. Boisserée, Cotta de Stoutgard, Creuzer, Daub, Thiebaut de Heidelberg, Guill. de Humboldt de Berlin, Niethammer et Thiersch de Munich, des professeurs de Jéna, de Kœnigsberg, de Halle, de Breslau, de Leipsic, etc. Il paraît une feuille tous les trois jours, ou dix feuilles par mois. La société s'est divisée en trois classes : une classe philosophique, qui embrassera la philosophie, la théologie, le droit et l'économie politique; une classe pour les sciences phy-

(1) A Stoutgard, chez Cotta. Le prix, pour l'année, est de 12 rixth.

siques et mathématiques, et la médecine; enfin, une classe pour les sciences historiques et philosophiques, et pour les beaux-arts. Les annales publiées par la société, ne rendront compte que des ouvrages qui mériteront réellement de fixer l'attention publique, et qui, par leur importance, devront occuper une place dans l'histoire des lettres et des sciences. Pour éviter toute décision arbitraire, chaque récension sera soumise à la classe à laquelle appartient l'ouvrage à juger; et elle ne pourra être imprimée qu'avec l'approbation de la classe, et signée par l'auteur de l'article. Les progrès de la science étant l'unique but du nouvel institut, les annonces et les récensions n'auront pas ce caractère négatif qui domine en général dans les feuilles critiques; mais elles formeront de véritables traités positifs. Tous les ans la société rendra compte de ses travaux, et exposera les motifs de sa conduite.

A la première lecture de ce *prospectus*, on conçoit et on partage jusqu'à un certain point les craintes qu'il a fait naître au moment de son apparition. Qu'est-ce en effet que cette société critique, qui s'érige de sa propre autorité en cour souveraine de la science et de la littérature? C'est un jury qui s'est nommé lui-même, et, quelque recommandables que soient les noms qui le composent, il est loin de renfermer dans son sein tous ceux à qui une assemblée générale de tous les écrivains et de tous les savans, je ne dis pas de l'Europe, mais de l'Allemagne, confierait cette haute mission. C'est un aréopage d'un genre tout nouveau, dont les membres ne sont désignés ni par le sort, ni par une libre élection, mais par un comité central qui ne tient ses pouvoirs que de lui seul. Cette haute cour, divisée en trois chambres, condamnera par le silence, et tous ceux qui ne seront pas cités à comparaître devant elle seront, par là même, jugés et condamnés, puisqu'elle déclare qu'elle ne citera que les écrivains remarquables. Un oubli équivaudra à une condamnation, et rien, dans le *prospectus*, n'indique qu'il y aura un ministère public qui présentera à la chambre ses fins de non rece-

voir, au sujet de tout ouvrage, qui ne sera pas jugé digne d'être cité et examiné. Il est dit seulement qu'aucun jugement ne sera admis que du consentement de la classe respective, et un ouvrage sera condamné par cela seul qu'il ne sera pas jugé, c'est-à-dire sans aucune forme de procès. La société ne pourra donc échapper au reproche très-grave de déni de justice. Il résulte de ces observations que si un pareil institut était le seul de son genre, il faudrait le condamner et le rejeter comme arrogant et arbitraire. Mais il y a dans la république des lettres tant d'autres cours de justice, auxquelles les parties lésées pourront en appeler, qu'on doit voir l'établissement de celle-ci, non-seulement sans alarmes, mais avec plaisir. Ce n'est au fonds autre chose qu'une opposition à la critique ordinaire, et toute opposition est éminemment utile. Il y a d'ailleurs au-dessus de tous ces tribunaux littéraires, un tribunal suprême qui juge en dernier ressort, une cour de cassation souveraine, sans appel, qui juge à la fois les critiques et les auteurs; c'est le public qui finit toujours par mettre chacun à sa place.

Le cahier du mois de janvier renferme les récensions des ouvrages suivans:

1° *Reisen und Untersuchungen in Griechenland*, etc. Voyages et recherches en Grèce, avec l'explication d'un grand nombre de monumens nouvellement découverts, et une revue critique de toutes les entreprises de ce genre, depuis Pausanias jusqu'à nos jours, en huit livres; ouvrage dédié à S. M. le roi de Danemarck, par le Dr Brœndsted, de l'université de Copenhague, et chargé d'affaires du Danemarck à la cour romaine. Premier livre. Paris, chez Firmin Didot. L'ouvrage sera publié en huit livraisons. Prix de la livraison: sur papier ordinaire, 40 fr.; sur papier vélin, avec les planches avant la lettre, 60 fr. Le texte sera publié en allemand, en français et en anglais. L'analyse est du professeur Bœckh, juge compétent dans cette matière.

2° *Histoire de la révolution française, depuis* 1789 *jusqu'en* 1814, par M. Mignet; 3e édition.

Nous donnerons incessamment un extrait de ce jugement.

3° *Ueber die unter dem Namen Bhagavad-gita bekannte Episode des Mahabharata*, sur l'épisode du Mahabharata, connu sous le nom de Bhagavad-gita, par Guillaume de Humboldt. Berlin, 1826. Ce poëme passe, dans l'Inde, pour renfermer les fondemens de la religion indienne. M. A. W. de Schlegel, dans la préface de son édition de cet ouvrage, l'a ainsi caractérisé : *Carmen philosophicum, quo vix aliud ullum sapientiæ et sanctitatis laude per totam Indiam celebratius exstat.* Cet article est de M. Hegel.

4° *Erläuterung der Lehre vom Kreislaufe in den mit Blut versehenen Thieren*, etc. Explication de la théorie de la circulation dans les animaux à sang rouge, où l'on démontre que la circulation du sang n'est fondée ni sur l'observation ni sur la science, par le Dr Willbrand, professeur à Giessen. Francfort-sur-le-Mein, 1826. In-8°.

5° *Ueber gelehrte Schulen*, etc. Sur les Écoles savantes, surtout dans la Bavière, par Fr. Thiersch. C'est l'ouvrage dont nous avons rendu compte dans la dernière livraison de la *Bibliothèque allemande.* (Tome II, page 328.)

6° *Versuch einer Darstellung der Geschichte des angel-saechsischen Rechts*, Essai sur l'histoire du droit anglo-saxon, par George Philipps, Gœttingen, 1825. In-8°.

7° *Die Frithiofs-Sage*, etc. La Tradition de Frithiof, d'Esaie Tegner, évêque de Wexiœ, traduite du Suédois, par Amalie de Helwig. Stoutgard, chez Cotta. 1826.

Le même ouvrage, traduit par Mohnike. Stralsund, 1826.

Le même ouvrage, traduit par Ludolph Schley. Upsal, 1826.

L'auteur de cette annonce, M. Streckfuss, qui s'entend bien en traduction, donne la préférence au travail de Mme de Helwig.

8° *Geschichte des deutschen Volkes*, Histoire du peuple Allemand, par Henri Luden. Gotha, 1825 et 1826. 2 vol. in-8°. Un de nos collaborateurs s'occupe d'une analyse de cet important ouvrage. W.

MÉMOIRES ET NOTICES.

POÉSIE.

ARMINIUS ET THUSNELDA,

Traduction libre de Klopstock.

Il accourt... Le voilà, tout couvert de poussière,
Dégouttant de sueur et du sang des Romains;
Ami, tu n'eus jamais une beauté si fière;
Jamais ce feu n'a lui dans des regards humains.

Je frémis du plaisir que ton aspect me cause....
Donne, donne cette aigle, et ce glaive sanglant:
Viens, Thusnelda t'attend, viens, respire et repose;
Oublie entre mes bras ce combat foudroyant.

Laisse-moi de ce front essuyer la poussière,
Et laver, de ces traits, le sang et la sueur.
Que j'aime, Arminius, cette flamme guerrière!
Jamais de tant d'amour n'a palpité mon cœur.

Il battait moins rapide alors que sous l'ombrage,
Tu m'arrêtas soudain dans tes bras vigoureux:
Timide, j'allais fuir, mais je vis ton visage,
Et l'immortalité déjà luire en tes yeux.

Tu l'as conquise, ami! Publie, ô renommée!
Que le tremblant Auguste embrasse en vain l'autel
De ses Dieux impuissans. Dis à Rome étonnée,
Qu'Arminius triomphe, et qu'il est immortel.

Cesse d'orner mon front de mes tresses flottantes;
Vois ton père sanglant rendre un dernier soupir....
Si tu n'évitais pas nos armes triomphantes,
Auguste! plus sanglant, nous te verrions mourir.

Laisse-moi, relevant ta chevelure blonde,
En mêler les anneaux à tes lauriers vainqueurs.
Siegmar, au sein des Dieux, goûte une paix profonde;
Ami, suis son exemple, et calme tes douleurs.

EUGÈNE BOREL.

PHILOSOPHIE.

RÉVISION DE LA PHILOSOPHIE MORALE DEPUIS KANT ET JACOBI.

(D'après un article de l'*Hermès*, livraison de septembre 1826.) (1)

CHAPITRE I.

Etat de la morale avant Kant.

L'histoire de la philosophie morale du dix-neuvième siècle doit commencer par Kant et Jacobi, qui lui ont imprimé la direction qu'elle a prise. Mais avant d'examiner les travaux de ces deux philosophes à cet égard, il faut jeter un coup-d'œil sur l'état dans lequel ils trouvèrent la science.

Avant Kant et Jocobi la philosophie s'égarait dans deux routes également fausses : l'*empirisme* et le *dogmatisme*. Tandis que d'un côté, l'empirisme, par la voie de l'expérience, cherchait en vain à arriver à des vérités universelles, nécessaires et absolues, et que, de l'autre, le dogmatisme, partant toujours de principes suprêmes, qu'il ne pouvait fonder sur rien, s'efforçait tout aussi vainement de saisir et de fixer la vérité par des syllogismes artistement enchaînés, le scepticisme avait pleine liberté d'attaquer et de nier la réalité de nos connaissances et la faculté de la raison de rien connaître avec certitude. Ni l'empirisme, ni le dogmatisme ne pouvaient fonder la morale. Par la voie de l'expérience il était impossible de démontrer l'existence d'un

(1) Ce travail est du Dr Henri Schmid, l'un des collaborateurs de l'*Hermès*, annuaire critique et littéraire, publié à Leipsic, chez Brockhaus.

principe de morale nécessaire et universel, et la possibilité de s'y conformer dans la pratique, parce que toutes les notions qu'on acquérait par cette voie, tombaient toujours dans le domaine de la nature, et sortaient ainsi de la sphère de la liberté, qui constitue la vie morale. Le dogmatisme, tout en suivant une direction opposée, réussit tout aussi peu. Il restituait, il est vrai, la morale à la raison, et représentait ses lois comme nécessaires et universelles, mais il ne pouvait s'élever à un premier principe véritable. Le dogmatisme, qui ne regarde comme vrai, que ce qui est prouvé, c'est-à-dire, ce qui est dérivé d'une vérité antérieure, ne connait et ne renferme que des vérités médiates, et se détruit ainsi lui-même, en ce qu'il rejette précisément ce qui fait le fondement de ses raisonnemens. Les propositions qu'il place en tête de son système, et auxquelles il donne le nom de principes, ne sont que des jugemens identiques, de vaines formules logiques, destituées de toute vérité matérielle ou réelle, puisqu'il ne reconnait aucune vérité immédiate et antérieure au raisonnement. Tout ce qui est fondé sur de tels principes est donc également vain, purement logique, sans valeur intrinsèque; et s'il y a quelque chose de réel, il n'a pu y entrer qu'à force d'inconséquence. C'est ce qui arrivait en effet; la morale du dogmatisme n'était quelque chose qu'à force d'inconséquence et d'illusion. Le dogmatisme érige ordinairement en principe de morale, le principe de la perfection, qui n'est absolument qu'une forme logique, qui ne détermine rien par elle-même, en ce que ce principe suppose toujours un but d'après lequel la perfection est déterminée. Les systèmes de morale, fondés sur un tel principe, avaient l'apparence de l'unité logique et de la certitude mathématique; mais leur base ne reposait sur rien de solide, et il fallut l'étayer d'appuis étrangers.

Les modifications et les artifices au moyen desquels on s'efforçait de les fortifier et d'en voiler le vuide logique, avaient ordinairement pour résultat de faire retomber insensiblement dans l'empirisme et dans l'eudémonisme. Dans cet état, la science morale s'exposait de toutes parts aux attaques du scepticisme, qui, en révoquant en doute toutes les idées morales, tendait à établir l'égoïsme en principe de la vie humaine. Un coup-d'œil jeté sur l'histoire de la morale avant Kant, prouvera la vérité de ces observations. Depuis Bacon, il s'était formé en Angleterre une école empirique, qui ne déduisait pas la morale uniquement de la raison, que cette école regardait seulement comme la faculté logique de raisonner, mais de certains penchans ou inclinations morales. Cet instinct moral, quelques-uns, comme Hobbès, John Clarke, etc., le bornaient à l'intérêt et au bonheur personnel. D'autres, Richard Cumberland, Shaftsbury, Hutcheson, Adam Smith, Locke, etc., admettaient une nature morale plus pure et plus désintéressée, et cherchaient à concilier ensemble le désintéressement et l'égoïsme. Les deux partis se confondaient dans l'eudémonisme. Mais du moins cette morale était animée de l'esprit scientifique, et la direction que la philosophie prit vers les observations psychologiques fit naître une foule d'aperçus vrais et intéressans sur la nature morale de l'homme, qui préparèrent la réforme opérée depuis par Kant et Jocobi. Ce qu'il y avait de bon dans cette méthode fut corrompu en Allemagne par son mélange avec ce dogmatisme sec et aride, fondé par Leibnitz et perfectionné par Wolf. La domination absolue du syllogisme dans cette école, le manque d'idées et la sécheresse dans les formes anéantirent toute vie et toute profondeur dans la morale; il n'en resta que des formes stériles, qu'un squelette inanimé. L'insuffisance du principe pur

de la perfection, lequel, comme idée purement logique, ne renferme ni le souverain bien, ni motif moral, obligea l'auteur de ce système et ses premiers disciples, à recourir à des complémens étrangers, empruntés à l'expérience. Les tentatives de quelques-uns de ses derniers partisans, d'Eberhard, de Garvé, de Plattner, de Mendelsohn, pour sauver le principe de leur maître, en en modifiant l'expression, portaient en elles le germe de la destruction, en ce que pour remplir le vuide de leur système, ils puisèrent dans le domaine de l'expérience, et donnèrent dans l'eudémonisme. Pour en sortir Crusius chercha à compléter et à réformer le principe de Leibnitz en lui donnant pour motif la volonté de Dieu, et pour but, la perfection divine. Mais le système n'en resta pas moins imparfait, car l'expression de cette volonté de Dieu et la matière de l'idée de la perfection divine, le dogmatisme était incapable de les fournir, sans le secours de ces idées rationnelles, qu'il refusait de reconnaître.

D'un autre côté, si le dogmatisme était obligé de recourir à l'expérience, l'empirisme embarrassé de cette multitude de faits et d'observations expérimentales, s'empressa de revêtir les formes du dogmatisme, à l'effet de ramener cette multiplicité à l'unité et de donner au tout l'apparence du système. Sous les dehors d'une observation profonde et de l'unité systématique, un éclectisme superficiel, ce syncritisme toujours si funeste à la science, s'était emparé de la philosophie et en arrêtait la marche. Les écrits de Meiners, de Basedow, de Gellert, etc. montrent quelle fut l'influence de cette méthode sur la morale. Les meilleurs de ces moralistes éclectiques sont encore ceux qui, comme Feder et Garve, s'attachaient à l'école anglaise et écossaise, et qui, comme elle, s'appuyaient sur l'observation des faits psy-

chologiques. En France l'empirisme était devenu tout matériel, et se montra dans les écrits de Condillac, de Lamettrie, d'Helvetius, d'Holbach, des encyclopédistes, tout athéisme et *déterminisme* (1). Une conséquence directe de ce système fut de révoquer en doute la réalité de la morale, de placer le principe de la vie humaine dans l'égoïsme et les inclinations animales, et de faire dériver toutes les idées morales de la superstition, des préjugés, de l'éducation et de la politique. Ces doctrines enseignées avec plus ou moins de réserve dans les écrits de Montaigne, de Mandeville, de Larochefoucauld, d'Helvetius, de Voltaire, se répandirent rapidement en Allemagne, soutenues par l'autorité de Fréderic II et accueillies avec empressement par les classes élevées de la société. Une ironie superficielle désenchanta la vie et plaça sur le trône un froid et superbe égoïsme, qui se riait avec mépris de tous les mouvemens de l'enthousiasme et de la foi morale. Cependant, en Allemagne, ce matérialisme immoral ne prit jamais bien racine, comme science, et un petit nombre de moralistes seulement, tels que J. H. Schulz et le Dr Bahrdt, osèrent l'y enseigner publiquement, et donner le nom de morale à un *eudémonisme* fondé sur un sensualisme raffiné.

---

(1) L'écrivain allemand commet ici la faute assez ordinaire de confondre ensemble et de condamner en masse tous les philosophes français du dix-huitième siècle. Il y a cependant une grande différence entre l'empirisme de Condillac et celui d'un Lamettrie et d'un baron d'Holbach. Condillac n'était ni athée, ni fataliste, ni même matérialiste dans toute la force du terme. S'il différait des spiritualistes quant à l'origine de l'idée de *Dieu*, il ne mit jamais en question la réalité de cette idée, et s'il faisait naître toutes les facultés de l'âme d'autant de métamorphoses de la sensation, il a toujours soutenu l'immatérialité du principe de la pensée et n'a jamais méconnu le fait de la liberté morale. W.

CHAPITRE II.

Morale de Kant.

Tel était en Allemagne l'état de la philosophie morale, lorsque les deux réformateurs de la philosophie moderne, Kant et Jacobi, parurent en même tems, et donnèrent à la morale une vie nouvelle, quoique suivant des directions opposées. Tout ce qui, dans les derniers tems, s'est fait en morale, est élevé sur les fondemens posés par ces deux grands hommes. La plupart des moralistes qui sont venus après eux, ont suivi, sans déviation notable, l'une des routes, tracées par eux, et se sont en général bornés, à continuer ce que ces deux maîtres avaient commencé, à élaborer les matériaux qu'ils leur avaient fournis, à remplir des lacunes, à éclairer des difficultés, à corriger et à compléter ce qu'ils avaient laissé d'imparfait et d'inachevé.

Les plus indépendans mêmes suivirent plus ou moins l'une de ces deux directions, et dans ce qu'ils produisirent de plus original, on ne peut voir en général que des tentatives pour concilier entre elles les deux doctrines opposées. Un seul système, récemment élevé, celui qui a pris le titre de *philosophie de la nature* (*Natur-Philosophie*), semble entièrement s'éloigner de ceux de Kant et de Jacobi; mais il faut se souvenir d'abord que cette école est sortie de celle de Kant, et ensuite que, ayant détruit toute morale, elle ne peut figurer dans l'histoire de cette science que d'une manière négative. Ainsi, abstraction faite de cette école, toute l'histoire de la morale du dernier demi-siècle, en Allemagne, se réduit à la lutte qui s'ouvrit entre l'école de Kant et celle de Jacobi. Leurs systèmes, quoique nouveaux, eurent néanmoins des rapports intimes avec les systèmes précédens. Les deux directions principales de la philosophie morale, l'empi-

risme et le dogmatisme, sont suivies par Kant et Jacobi, tout en éprouvant d'importantes modifications. Kant se rattache au dogmatisme, en ce que dans son système, comme dans celui-ci, ce sont les formes logiques qui prédominent, tandis que la morale de Jacobi, comme celle de l'empirisme, penche vers le matérialisme. Il convient de commencer par l'exposition du système de Kant, qui exerça une influence prépondérante et qui d'ailleurs satisfait plus aux besoins de la science, que celui de son illustre contemporain.

Le but principal de la morale de Kant a été d'établir l'*autonomie* de la raison, et de la défendre contre toute espèce d'*hétéronomie*. Le résultat des spéculations sur la philosophie pratique avait été jusqu'à lui un eudémonisme empirique. C'était là le vice radical de la morale du jour. Kant attaqua ce mal dans sa racine, et replaça la morale sur son véritable terrain, en s'efforçant de la déduire de la raison *pure*, indépendante de toute expérience. Il s'appliqua avant tout à en bannir l'empirisme. L'expérience ne pouvait fournir la vérité nécessaire et universelle, Kant la retrouva dans la raison *pure*. En récusant l'expérience, il rejetait en même tems tous les motifs impurs qui érigeaient l'égoïsme en souverain. Mais pour purger le domaine de la morale de toute influence étrangère, il fallut, par une opération savante, examiner et épurer tout ce qu'il y avait d'idées morales. De ce besoin nâquit le *Criticisme*. Kant commença par analyser les sentimens, les idées et les jugemens reconnus par le sens commun, pour les purger de tout ce qui s'y était mêlé d'étranger, pour en faire ressortir ce qu'il y avait d'essentiel, pour en séparer les caractères généraux, en faisant abstraction de ce qu'il y avait de particulier, et il parvint ainsi aux principes suprêmes de la connaissance humaine, à la dernière source de tout savoir, la *raison pure*.

C'est ainsi que Kant, en remontant, au moyen de l'analyse, du particulier au général, arrive jusqu'à ce point dans le savoir humain, où toute connaissance empirique et dérivée se sépare de ce qui appartient immédiatement à la raison, où il devient possible de déterminer les lois qui régissent l'activité de la raison, et où se manifestent les limites qu'elle ne saurait dépasser. Du milieu de cette position dans la raison *pure*, il était possible de fonder une morale, qui reposât tout entière et immédiatement sur la raison, et qui se composât d'idées rationnelles pures de tout mélange empirique. Pour faire cette *critique de la raison*, Kant trouvait d'excellens matériaux dans les observations psychologiques des empiriques anglais, de Locke surtout, mais il y fut conduit principalement par le scepticisme transcendant de Hume, qui lui avait préparé les voies et qui lui avait beaucoup facilité l'œuvre de combattre victorieusement l'empirisme et le dogmatisme. Voici les résultats de la critique de Kant relativement à la morale.

Pour purifier la morale de tous les élémens empiriques, il fallut que Kant montrât d'abord, comment la raison pouvait en général s'élever, dans les connaissances, audessus de l'expérience; pour construire une morale d'idées rationnelles pures, il était nécessaire de prouver la possibilité des connaissances rationnelles en général, et de montrer comment la raison peut devenir la source immédiate de vérités universelles et nécessaires. Telle était la tâche de la *critique*, opposée à la fois à l'empirisme, au dogmatisme et au scepticisme. Pour la remplir, Kant commença par distinguer, dans toutes les connaissances, la *matière* et la *forme*. Les impressions, que les objets du dehors font sur nos sens, ne fournissent que la matière de nos connaissances, matière que nous rangeons sous les formes du tems et de l'espace. Ces formes,

que Kant appelle *intuitions a priori*, ne sont point, comme le veut l'empirisme, des propriétés des objets, mais appartiennent au mode sous lequel seul, en vertu de notre organisation, nous pouvons percevoir les choses. Elles sont destituées de toute valeur intrinsèque, jusqu'à ce que la sensation vienne les revêtir de matière et les transformer par là en *intuitions empiriques*. Ces intuitions empiriques, dont les objets ont fourni la matière et les lois de la sensation, les formes, ne sont en elles-mêmes qu'une série, sans liaison (*congregat*), d'objets distribués dans le tems et l'espace, et ne se lient entre elles que par les lois de l'entendement, les catégories, sous les quelles nous sommes obligés de nous représenter les choses comme unies entre elles. Ces catégories aussi, sans leur application aux objets, ne sont que des formes vides de matière, et par conséquent ne peuvent pas en elles-mêmes être une source de nouvelles connaissances. Elles ne sont pas propres aux objets, elles ne sont que les formes, sous lesquelles, en vertu des lois de notre nature, nous nous représentons les choses. Toutes ces connaissances, nées de l'application des lois de la sensation et de la pensée aux objets, et qu'on réunit sous le titre commun de connaissances empiriques, ne peuvent jamais arriver à la perfection et à l'unité, parcequ'elles demeurent toujours dépendantes de sa sensation, et bornées par les formes finies de la pensée. Cependant la raison aspire à la perfection et à l'unité absolue des connaissances. Poursuivant, sous les formes des *idées* (qui sont les lois de la raison), les différentes séries de nos connaissances jusqu'à leur dernière entrêmité, elle cherche ainsi à s'élever à l'absolu. Mais ces efforts demeurent sans résultat pour la raison *théorétique;* ses idées n'ont qu'une signification négative, elles ne sont encore que la négation des bornes de la connaissance, parce-

qu'il n'y a pas d'objet pour la raison théorétique, la matière de toutes nos connaissances nous étant fournie par la perception sensible, qui, comme telle, est dépendante des formes de la sensation et de la pensée. Ainsi les *idées* ne peuvent pas devenir, pour la raison théorétique, une source de nouvelles connaissances, parcequ'elles n'ont point d'objet dans l'empire de l'expérience; elle ne doivent servir à la philosophie que de principes *régulatifs;* elles prouvent seulement la possibilité de vérités universelles et nécessaires, dont l'existence réelle ne saurait être démontrée, mais seulement déduite de la raison *pratique.*

Les résultats de cette *critique de la raison pure ou théorétique* pour la philosophie morale sont d'une haute importance. D'abord les prétentions de l'empirisme et du dogmatisme se trouvent écartées et reconnues inadmissibles, en ce qu'il a été démontré, quant au premier, que la connaissance empirique est de sa nature bornée et relative, et qu'elle ne peut jamais conduire à la vérité absolue et universelle, et quant au second que tout l'appareil de la logique, tout cet échafaudage de syllogismes et d'argumentations, ne sont que des formes de la pensée, d'où l'on ne peut pas déduire la vérité, mais au moyen desquelles on peut seulement reproduire et répéter la vérité donnée. La métaphysique avant Kant ne connaissait d'autre certitude *apodictique* que celle de l'identité (*principium contradictionis*), qui, précisément parce qu'elle est identique, est stérile et ne peut servir à construire la science. Kant montra qu'il y avait en métaphysique d'autres lois *à priori,* qui ne sont pas renfermées dans l'identité, telles que la loi de la *causalité,* les catégories de l'entendement et les principes de la ráison *pratique.* Mais si l'espace et le tems, la cause et l'effet et toutes ces conditions, sous lesquelles nous considérons les objets de l'expérience, d'a-

près les catégories de l'entendement, ne sont pas propres aux choses, mais seulement des formes et des lois qui sont en nous-mêmes, nous ne connaissons pas les choses telles qu'elles sont en *réalité,* mais seulement telles qu'elles nous *paraissent,* d'après ces formes, et il y a donc, à côté de l'être apparent, un être réel, à côté de la vérité relative, une vérité absolue. C'est ainsi que la distinction de la forme et de la matière, dans nos connaisances, conduit à la distinction de l'*aparence* et de l'*être en soi,* d'un monde *phénoménal* et d'un monde *intelligible* (*phaenomena et noumena*). Cette distinction rend seule la science morale possible. Il y a donc un monde où, avec un autre être, il y a d'autres buts et d'autres lois que dans le monde visible. En nous considérant comme appartenant à ce monde invisible et supérieur, nous nous élevons au-dessus du monde visible, au-dessus de sa destination et de ses lois; et si nous ne considérons ce dernier que comme une apparence, un phénomène, il est impossible que nous réglions sur lui notre destination et notre activité. Nous chercherons au contraire les règles de nos actions dans le monde rationnel, où se trouve l'être réel. Là seulement est la *liberté,* sans laquelle il n'y a pas de morale possible, et qui est incompatible avec la loi de causalité qui, dans le monde phénoménal, embrasse toutes choses. Par celà seul que la *liberté* n'est point dans le monde empirique, l'empirisme est à jamais exclu de la morale; l'empirisme ne connait que le monde phénoménal duquel nulle transition au monde spirituel n'est possible, ni par le raisonnement, ni par l'analogie. En même tems cette idée de la liberté détruit de fond en comble le *déterminisme* du dogmatisme, qui, en morale, enfante nécessairement le fatalisme. Il est vrai que cette liberté, ainsi que l'idée d'un monde intelligible en général, n'est encore jusque

ici que possible et ne trouvera sa garantie que dans la critique de la raison pratique; mais cette séparation de la raison *théorétique* d'avec la raison *pratique* est indispensable pour fonder la morale. Par là seulement la morale devient possible comme science indépendante. Elle ne peut se déduire, si elle doit être fondée en raison, que de la raison pratique. L'idée même de moralité le prouve. Cette idée suppose un *devoir* et un *vouloir*. Le premier est objectif, le second subjectif. La théorie ne s'occupe que de la connaissance et non de la volonté, de l'*être* et non du *devoir*. La moralité ne peut donc être fondée que sur la *raison pratique*. D'après Kant la raison est *pratique en tant qu'elle se rapporte à la détermination de la volonté*. Il y a donc, selon cette définition, une détermination de la volonté par la raison. Cette détermination suppose des règles et des principes, d'après lesquels elle s'opère. Il y a donc des principes et des règles pratiques. Plusieurs règles de la raison pratique, ramenées à l'unité, forment un principe, et les principes ramenés à l'unité par la synthèse, fournissent un premier principe *à priori* de toute la morale. Kant distingue les *maximes* et les *lois*. Les premières sont les règles et les principes que suit un sujet, dont la volonté n'est point entièrement et absolument déterminée par la raison; elle sont *subjectives*, en ce qu'elles ne pourraient jamais devenir des règles de conduite pour les autres, qui ont d'autres intérêts, d'autres vues et qui se trouvent placés dans d'autres circonstances. Les *lois*, au contraire, qui sont les principes et les règles déduites de la raison, pures de toute vue personnelle, sont *objectives*, en ce qu'elles sont obligatoires pour tous les êtres doués de raison. De l'opposition qui s'élève, dans notre nature morale, entre les *maximes* et les *lois*, la volonté subjective et la raison universelle (le dé-

sir et la conscience), naît l'idée du *devoir* (*Sollen*) ou de l'*impératif* moral. Cet *impératif* de la raison, Kant l'appelle *catégorique*, parce que c'est un appel absolu, sans condition, de la raison à la volonté: lui seul est une *loi* pratique, lui seul constitue la moralité.

Dans cette idée de l'*impératif catégorique* se prononce la prétention de la raison de se donner elle-même des lois, indépendamment des lois physiques, et de s'élever au-dessus de l'être et de la nécessité. C'est de sa part une protestation formelle contre l'influence de la matière, une déclaration d'indépendance et de souveraineté. Ainsi la morale se déclare indépendante de la théorie du dogmatisme et de l'expérience; elle est fondée immédiatement sur les lois de la raison pratique, et n'a besoin ni de démonstrations, ni d'exemples; ses lois sont immédiates, primitives, antérieures à tout raisonnement et à toute expérience.

Mais pour donner de la réalité à cet *impératif* de la raison pratique, à ce sentiment qu'elle a de ses lois, il faut une faculté qui y réponde, et par laquelle se produise l'action. Cette faculté c'est la *volonté*, qui, d'après Kant, est le *pouvoir de se déterminer à l'action conformément aux lois de la raison*. Le devoir suppose le pouvoir. Ce pouvoir est donné dans la volonté. Or, si les lois, auxquelles la volonté doit se conformer, sont différentes et indépendantes des lois de la nature, il faut nécessairement que la volonté, la faculté de se déterminer par ces lois, renferme en elle une causalité indépendante de l'influence des causes physiques. Cette indépendance de la volonté de la nécessité physique, c'est la *liberté*. La liberté est donc une conséquence nécessaire de la raison pratique, impérieusement postulée (*postulat*) par elle. Elle est la condition indispensable de la mora-

lité ; elle en fournit à la fois le fondement, la réalité et la sphère. La liberté est l'opposé de la nature physique.

Mais cette raison pratique pure, cette liberté, cet impératif catégorique existent-ils réellement? Toutes ces idées se supposent mutuellement. La moralité suppose le devoir et la loi, le devoir suppose la volonté, la volonté suppose la liberté ; et réciproquement l'idée de liberté n'acquiert de réalité que par l'admission et la supposition de la loi morale. Essayer de prouver l'existence de l'une de ces idées par l'existence de l'autre, ce serait tourner dans un cercle, sans pouvoir jamais en sortir. Ainsi la loi morale et la liberté ne peuvent être *prouvées*, c'est-à-dire, déduites de quelque chose d'antérieur ; la philosophie ne peut que reconnaître leur existence. L'analyse des idées morales s'arrête à l'*impératif catégorique*, qui se manifeste dans la conscience comme un fait absolu, immédiat, incompréhensible, mais réel. Telle est la conclusion de la métaphysique morale de Kant (*Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*), résultat qui établit irréfragablement l'*autonomie*, la souveraineté de la raison, et qui fonde l'indépendance de la morale en l'élevant au-dessus de l'expérience et de la dialectique. Ces grands résultats demeureront aussi long-tems qu'il sera question de morale, et suffiraient seuls pour assurer l'immortalité du philososophe de Kœnigsberg. Par là s'est surtout démontrée l'excellence de la méthode critique, qui a toute la subtilité du scepticisme avec plus de science et de bonne foi. C'est par cette voie seulement que la spéculation, proclamant d'un côté ce qu'il y a d'immédiat et d'absolu dans la raison, et reconnaissant, de l'autre, les limites de la raison pratique, a pu arriver à une idée de moralité aussi sublime.

Après avoir reconnu tout ce que Kant a rendu de services

à la morale, nous devons signaler les fautes que Kant fit, dans l'application de ses principes. Plusieurs de ses disciples, et particulièrement Fries, ont reconnu que leur maître fonda sa critique sur des faits psychologiques mal observés, au lieu de l'établir sur une anthropologie exacte : cette circonstance est la principale source des erreurs et des illusions qu'on a signalées dans son système. On peut aussi lui reprocher d'avoir moins bien réussi à montrer l'existence de la liberté dans la raison pratique. Il est vrai que, dans la critique de la raison théorétique, il a, avec une grande précision, fait ressortir la possibilité de la liberté, par la distinction du phénomène et de l'être, de la nature et de la liberté; mais dans la raison pratique, cette puissance n'est, selon Kant, que la faculté de se déterminer soi-même, une propriété de notre nature intime, un fait psychologique, et non cette liberté transcendante, qui est nécessaire pour fonder la morale, puisqu'elle seule est indépendante de la nature, tandis qu'une liberté psychologique est dans la nature même.

Une autre faute capitale de la morale de Kant, c'est qu'il a considéré la volonté comme déterminée *a priori* par la raison pratique, indépendamment de tout but et de toute valeur des choses ou des objets; de sorte que l'*impératif catégorique*, le principe de morale fondé sur la raison pratique de Kant, n'est à son tour qu'un principe purement *formel*, aussi destitué de matière, de valeur intrinsèque, que le principe de la perfection de Wolf et de Leibnitz. Ainsi Kant, à force de vouloir préserver la morale de l'eudémonisme et de l'empirisme, risqua de retomber dans le dogmatisme.

Les détails dans lesquels nous allons entrer sur la marche des spéculations de Kant, prouveront ce que nous venons d'a-

vancer. La première proposition de la *critique de la raison pratique* (p. 38) est ainsi conçue: « Tous les principes pratiques qui supposent un objet de la *faculté appétitive* (*Begehrungs-Vermœgen*) comme raison déterminante de la volonté, sont empiriques et ne sauraient devenir des lois pratiques. » Et il ajoute: « Un objet qui est hors de la volonté ne peut devenir une raison déterminante pour la facuclté appétitive qu'autant qu'il fait naître en elle le *plaisir* ou le *déplaisir* (*Lust* et *Unlust*); or, comme le plaisir ou le déplaisir, que peut apporter une perception quelconque, ne saurait être déterminée *à priori*, un motif fondé sur un objet hors de la raison est toujours empirique. » Ainsi tous les principes pratiques réels sont empiriques et subordonnés en conséquence au principe général de l'amour propre. De là la distinction que Kant a établie entre la *faculté appétitive inférieure* (appétit concupiscible), qui a pour objet le bien-être, et la *faculté appétitive supérieure*, qui est gouvernée par l'*impératif catégorique*; et il ne tient aucun compte des penchans naturels de l'homme, ou il les regarde comme appartenant à la faculté appétitive inférieure. Il arrive ainsi à cette conclusion, que les maximes d'un être raisonnable ne peuvent devenir des lois pratiques qu'autant qu'on fait abstraction de tout objet et de toute matière, et qu'on n'en conserve que la forme. Aussi l'impératif catégorique n'est qu'un principe formel qu'on peut rendre par ces mots: *Agissez de telle manière que la maxime de votre volonté puisse devenir toujours le principe d'une loi universelle.*

Le zèle de Kant contre l'eudémonisme l'a entraîné dans une grave méprise psychologique. Voulant le détruire jusque dans sa racine, il bannit du domaine de la morale toute idée de plaisir et de désir, et méconnut que la raison peut désirer quel-

que chose *a priori*, qu'elle peut aspirer à un bien dont elle trouve l'idée en elle même, sans l'intervention de l'expérience sensible. Il a laissé ainsi une lacune entre la raison théorétique, qui ne s'occupe que de l'être absolu, et la raison pratique, qui prétend se déterminer par elle-même. Il fallait, pour les lier entre elles, admettre la faculté de reconnaître la valeur absolue des choses; par là seulement la raison pratique ou morale acquiert un but, une valeur, un objet; par là seulement se constitue la moralité des actions, et le principe de l'impératif catégorique se transforme en cette loi: *Tu aspireras à ce que la raison reconnaît pour le souverain bien, à ce qui a une valeur absolue.*

En définitive, les services que Kant a rendus à la science sont plus négatifs que positifs, en ce qu'il en a banni une foule d'abus et d'erreurs, sans édifier lui-même un système qui puisse se suffire. Les reproches qu'on a faits à sa morale, d'être trop sévère, et d'avoir trop peu d'égards à la nature de l'homme, sont peu fondés, puisque toute morale idéale ou rationnelle est nécessairement sévère. La principale objection qu'on puisse faire à Kant, c'est qu'il est impossible de fonder sur un principe, qui n'est qu'une forme, une science qui doit se composer de forme et de matière. Un système élevé sur une telle base manquera de réalité, ou la réalité n'y aura été introduite que par une voie illégitime. Le premier principe de Kant n'est pas le principe le plus élevé, parce que, pour devenir applicable, il suppose un principe antérieur, qui détermine la valeur des choses et le but de l'activité morale.

Le principe purement *formel* de Kant exprime seulement qu'il faut agir conformément à la raison, mais il ne dit pas ce qui est raisonnable, et pourquoi il faut agir ainsi. Il y a donc

au-dessus de ce prétendu premier principe une loi, qui détermine la valeur et la fin des actions.

Mais ce n'est pas là le seul inconvénient du système de Kant. L'application de son premier principe à la vie dut nécessairement le faire retomber dans le dogmatisme moral, et toute sa déduction des devoirs n'est ainsi qu'un échafaudage de notions et de propositions logiquement enchaînées, qui sont nécessairement aussi vides de réalité que le principe sur lequel elles sont fondées. Tout le domaine de la vie morale s'y trouve mesuré et ordonné d'après des lois, qui ne sont que le produit de la réflexion de l'entendement, et toutes les actions humaines y sont soumises à la même nécessité. Sa morale ne devient ainsi qu'un code de lois qui impose des devoirs et qui méconnaît l'essence de la vertu, parce qu'elle en méconnoît la source morale, étroite et pédantesque, étrangère à tout ce qu'il y a dans la vie de grand et de noble, de délicat et de sublime; étrangère à tous les enthousiasmes et à tous les dévouemens, à tous les mouvemens de la piété, du patriotisme, de l'amour et de l'amitié, parce qu'elle regarde tous les penchans, toutes les passions, quelque noble que soit leur objet, quelque pure que soit leur source, comme empiriques, et comme destituées de toute moralité.

Kant sentait lui-même ce que son principe avait d'insuffisant dans son application, et pour y suppléer il était impossible, qu'il ne tombât à son tour dans ce même empirisme qu'il mettait tant de soins à éviter. Comment sans lui, en effet, remplir le vide de ces formules logiques dont se composait son système? Ainsi, par exemple, pour prouver qu'il ne faut pas *négliger de cultiver ses talens naturels*, Kant donne pour raison que ces *talens peuvent devenir utiles à toutes sortes d'égards*

(*Fondemens de la métaphysique des mœurs*, p. 56); et au même endroit il dit que *la bienfaisance est un devoir, parce qu'il peut arriver si souvent qu'on ait besoin de l'amour et de l'intérêt des autres, et qu'en pratiquant le contraire, on se priverait de l'espoir de l'assistance d'autrui.* Ainsi Kant n'a pas seulement recours à l'expérience, pour construire son système des devoirs, mais il va jusqu'à s'appuyer sur l'égoïsme.

Par une autre inconséquence, Kant, pour remplir le vide de son dogmatisme, eut aussi recours aux *idées rationnelles:* il admit dans son système des idées qui ont évidemment leur source dans le sentiment ou dans la conscience morale, qu'il rejetait dans le principe. De ce genre sont les idées de *l'homme comme but en soi* (*der Mensch als Zweck an sich*), de la *dignité de l'homme*, *etc.* Kant se trompait lorsqu'il prétendait déduire ces idées de son premier principe, et quoique ce fût précisément à elles que la morale de Kant dut son influence, elles ne s'y étaient introduites qu'arbitrairement et par une inconséquence manifeste.

Kant rejetait tout motif moral tiré de l'objet de l'action, tout motif de bonheur, de prudence, de compassion, de bien public, etc; il voulait que la volonté se déterminât par elle-même sans autre mobile de sa détermination que la légalité de l'action, résultant de sa conformité avec la raison. Ce manque de motifs ajoute beaucoup à la pureté et à la sévérité de sa morale, mais si, d'un côté, la vertu gagne en dignité par son indépendance des penchans de la nature physique, d'un autre côté, n'étant point fondée sur la nature intime et spirituelle de l'homme, les motifs de toute espèce en étant exclus, elle n'est plus qu'un triste devoir, qui ne saurait être rempli qu'avec répugnance et contrainte. Le plaisir même ou la moindre satisfaction qui se

mêlerait à une bonne action, en diminuerait le mérite et la pureté. Ainsi l'amour de la vertu est un amour ordonné, imposé, ce qui implique contradiction.

Pour suppléer à ce manque de motifs moraux puisés hors de la raison pratique, Kant eut recours aux idées d'*estime* et de *sentiment moral*, pour servir d'intermédiaires entre la loi et le désir. De la conscience que nous avons de pouvoir nous élever au-dessus de nos penchans, au-dessus de tous les motifs impurs, de dompter nos passions, naît le sentiment de notre dignité et l'estime de nous-mêmes. Ainsi naît en nous le sentiment moral positif, le seul par lequel nous puissions connaître *a priori* ce qui est bien; c'est le seul motif absolu pour des êtres bornés. Mais ces idées, quelque élevées qu'elles soient, ne suffisent point, puisqu'elles ne sont point fondées sur la faculté immédiate de la raison de juger de la valeur absolue des choses. Le sentiment moral de Kant n'est point immédiat, puisqu'il naît de la réflexion, et l'estime que l'homme fait de sa dignité n'est point puisée à sa véritable source. D'ailleurs le motif fondé sur le sentiment moral du criticisme, ou sur l'estime de la dignité humaine, laisserait en dehors de la morale un grand nombre de relations sociales; ce n'est point, par exemple, par suite du sentiment de notre dignité que nous nous livrons à la piété filiale, à l'amour de nos enfans, à l'amitié, à la bienfaisance, mais c'est en cédant aux plus doux penchans de notre nature.

Mais c'est surtout dans ses rapports avec le bonheur et la religion que le système de Kant se montre erronné et incomplet. Il exclut entièrement la félicité de la morale; il ne veut pas que le souverain bien soit le but de toutes nos actions, et pour bannir à jamais l'égoïsme, il ne se contente pas de dire qu'il ne faut pas faire le bien parce qu'il peut avoir le bonheur

pour conséquence, qu'il faut faire le bien pour le bien; il va jusqu'à déclarer: « que la vertu ne rend pas l'homme heureux, que son but n'est pas la félicité, mais qu'elle rend l'homme digne du bonheur, et parce qu'il en est digne, il en acquiert le droit, et il peut s'y attendre avec certitude. » Mais dans ces propositions presque tout est arbitraire, et l'on ne voit pas comment la félicité peut devenir une suite de la vertu, puisque, dans le système, ces deux idées sont si sévèrement séparées, qu'elles doivent s'exclure. Lorsqu'au contraire on reconnnait l'harmonie de la vertu et du bonheur, en les faisant découler d'une seule et même source, de la nature morale de l'homme, alors la félicité et la vertu se supposant mutuellement, seront toujours dans un parfait accord. On ne doit pas cultiver la vertu pour devenir heureux, mais on sera heureux par cela même et à mesure qu'on aura été vertueux.

Une autre conséquence de cette doctrine de Kant, c'est qu'elle détruit la religion, comme science. Selon lui, en effet, la religion aurait sa source dans le besoin que la nature a du bonheur. Le sentiment qu'il est digne de la félicité en fait naître dans l'homme l'imperturbable attente; et cette attente, qui n'est jamais entièrement remplie sur la terre, ce désir du bonheur, qui n'est jamais entièrement satisfait, quelques efforts que l'homme fasse pour le mériter, donne naissance à la croyance d'un Dieu rémunérateur et d'une seconde vie, conséquence de celle-ci. Outre que cette déduction est loin d'épuiser toutes les idées religieuses, et que la religion, cessant d'être le produit d'une foi immédiate, ne s'y trouve fondée que sur un besoin de la nature inférieure de l'homme et sur la réflexion de l'entendement, la morale perd de sa dignité et de sa vie, lorsque la religion, au lieu d'être sortie avec elle d'une seule et même

source, de la conscience humaine, n'est plus qu'un complément de la morale. Par sa séparation de la religion, la morale a gagné, il est vrai, en pureté et en indépendance, et cette indépendance, il faut la maintenir pour écarter à jamais le mysticisme et l'obscurantisme ; mais cette indépendance demeure intacte, alors même que la morale et la religion sont déduites de la même source. L'une et l'autre se fondent primitivement sur la foi intellectuelle, sur la raison ; mais comme sciences, il est nécessaire de les cultiver et de les développer indépendantes l'une de l'autre. Bien qu'unies étroitement dans l'application, elles doivent rester séparées dans la théorie. Dans la vie, la morale doit être religieuse, la religion, morale ; mais dans la science, il faut les maintenir indépendantes l'une de l'autre. C'est cette espèce de mésintelligence que Kant établit entre la morale et la religion, jointe à l'entière suppression du sentiment, qui suscita à son système ses premiers et ses plus formidables ennemis. Son plus puissant adversaire, Fréd.-Henri Jacobi, saisit précisément ce point tant négligé par Kant, et l'influence que la philosophie de Schelling exerça plus tard, fut dûe principalement à la part qu'elle fit à l'imagination et au sentiment. Dans ces derniers tems, les partisans de Kant ont reconnu ce qu'il y avait à cet égard de faible dans la doctrine de leur maître, et tout ce qu'il y a eu de philosophes indépendans s'est appliqué surtout à combattre ce qu'il y avait d'extrême et d'exagéré dans les deux systèmes opposés.

W.

LETTRES D'UN VOYAGEUR ALLEMAND SUR L'ALLEMAGNE.

(Second extrait.)

Le royaume de Wurtemberg.

Aucun pays allemand, sans en excepter les rives du Rhin, la Franconie et l'Autriche, n'a été traité avec autant de faveur par la nature, que le Wurtemberg. Avec des champs fertiles et de riches vignobles, de magnifiques forêts et de belles vallées, un climat tempéré, de grands et beaux villages, un grand nombre de petites villes florissantes, des habitans laborieux, actifs, sobres et honnêtes, fidèles au prince et à la patrie, avec beaucoup de lumières et d'aisance sans luxe excessif, il ne manquait aux Wurtembergeois qu'un gouvernement paternel et régulier. Ils en jouissent aujourd'hui, sous le règne du roi Guillaume. C'est vers la fin du dixième siècle que le nom wurtembergeois paraît pour la première fois dans l'histoire. Sur les bords charmans du Neckar, entre Cannstadt et Esslingen, est située la montagne dite le Rotheberg, au sommet de laquelle fut le château fort de *Wirtineberg*, le berceau des comtes de ce nom. Une sage économie enrichit ces princes et accrut leur pouvoir. Le comte *Eberhard-l'Illustre* (1308) était près de saisir la couronne impériale, qui échut à Henri de Luxembourg. Sous le premier duc de Wurtemberg, Eberhard-le-Barbu (*im Barte*), en 1482, l'assemblée des états, composée des députés du clergé, de la noblesse et des communes, déclara le duché un et indivisible. Le règne le plus brillant, le plus célèbre à l'étranger, fut celui du duc Charles (1737 — 1793). Fréderic, qui ceignit le diadème royal, régna en dictateur, sous le bon plaisir de Napoléon, à qui il

sut imposer, et doubla la population et l'étendue de ses possessions. Il transmit en 1816 à son fils Guillaume un état parfaitement arrondi, auquel celui-ci donna, en 1819, une charte constitutionnelle.

Presque toute la Souabe, autrefois le cercle le plus morcelé de l'empire, partagé entre 4 princes écclésiastiques, 13 princes séculiers, 26 comtes et seigneurs, 20 prélats et 31 villes libres, sans compter un grand nombre de chevaliers, se trouve aujourd'hui réunie sous le sceptre tutélaire du roi Guillaume. Une portion en appartient au grand-duché de Bade, une autre à la Bavière, une troisième forme la principauté souveraine de Hohenzollern, enclavée dans le royaume de Wurtemberg. Le Wurtemberg, borné par la Bavière, le pays de Bade et la Suisse, a dans sa plus grande longueur 30 milles (50 lieues), et dans sa plus grande largeur 20 milles (33 lieues). Il compte un million et demi d'habitans sur une étendue de 355 milles carrés (à peu près 592 lieues c.). C'est le pays le plus peuplé de l'Allemagne.

Les revenus et les dépenses se montent à 10 millons de florins (22 millions de francs); la dette publique s'élève à 25 millions de florins, et le crédit de l'état est si bien établi que la rente a été plusieurs fois au-dessus du pair.

Le Wurtemberg est divisé en 4 cercles, et en 64 bailliages. De nombreuses collines, de belles et fertiles vallées, une foule de sites rians et pittoresques, en font une des contrées les plus agréables de l'Allemagne. Les montagnes de la Forêt-noire et de l'Alp sont cultivées jusque sur leurs sommets. Les vins du Neckar sont excellens. Il y a des mines de fer, de vitriol et de sel. On y cultive tant de fruits, que, dans quelques endroits, la campagne offre l'aspect d'un grand verger. L'industrie est encore peu considérable; le commerce se borne

en général aux productions du pays. On a, dans les derniers tems, donné beaucoup de soins à l'amélioration des chevaux. On a évalué leur nombre à plus de 100,000.

Le Wurtemberg compte plus de petites villes qu'aucune autre province de l'Allemagne. Ses villages sont presque aussi beaux et aussi propres que ceux des Pays-Bas. Les routes, bordées d'arbres fruitiers, sont excellentes, et partout des poteaux indiquent au voyageur les routes et les distances.

L'armée se distingue par une belle tenue. Elle se compose en tems de guerre de 21,000 hommes (un pour-cent et un demi-pour-cent de la population), et de 6000 hommes en tems de paix. La garde à cheval ne compte que 170 hommes. Les officiers sont pour la plupart des hommes instruits et bien élevés, et ils sont en général aussi citoyens que soldats.

On ne sait trop pourquoi l'on a mis tant de sottises et tant de naïvetés sur le compte des Souabes, mais ils ont passé longtems pour les Béotiens et les Abdéritains de l'Allemagne. Ce préjugé, qui paraît avoir sa source dans la naïve bonhomnie et dans le caractère particulier du dialecte de ce peuple, peut-être aussi dans les bizarreries de la constitution de tant de villes libres d'autrefois, où, tout se faisait au nom du sénat et du peuple, n'est pas encore entièrement dissipé. Un aubergiste wurtembergeois donna, à cet égard, une bonne leçon à un étranger, qui, au moment de se coucher, lui demandait des pantouffles et un tour à la façon des Souabes (*ein Schwabenstreich*): il alla couper la partie inférieure des bottes de l'indiscret voyageur, et vint lui apporter, en une seule pièce, les deux choses qu'il lui avait demandées.

Le Wurtembergeois est fortement attaché à son prince et à sa patrie; il tient beaucoup aux anciens usages et n'aime pas

les étrangers, bien qu'il devienne si facilement étranger lui-même. Il est laborieux et économe; il a de l'âme et de l'imagination, ce qui le porte en général à l'enthousiasme religieux et quelquefois à la mélancolie. Il a toujours été fier de son ancienne constitution, qu'il aimait à comparer à celle de la Grande-Bretagne, bien que Moser et Schubart se plaignissent hautement, qu'il y manquait un point capital, savoir l'acte de l'*habeas-corpus*. Cette garantie de la liberté individuelle n'y manque plus aujourd'hui.

La statistique d'aucun état de l'Allemagne n'est aussi complètement connue que celle du Wurtemberg, et cette publicité cimente de plus en plus les liens de la société, et ajoute à la confiance et au dévouement du peuple pour le prince.

Stoutgart.

La capitale du Wurtemberg est située au milieu du royaume. On dit qu'elle doit son nom (1) et son origine à un harras, qui y fut établi au commencement du treizième siècle; et en effet, ses armes portent une jument noire dans un champ blanc. Le comte Eberhard-l'Illustre en fit sa résidence en 1320. Stoutgart compte aujourd'hui 24,000 habitans, y compris la cour et la garnison. La partie moderne de la ville est réguliere. Le roi Frédéric donna beaucoup de soins à son embellissement. La rue royale est digne de ce nom. Les environs forment un vaste et magnifique jardin. Malheureusement on y manque de deux élémens indispensables à la vie, d'air et d'eau; en hiver d'épais brouillards s'appesantissent sur cette belle vallée, et en été des ex-

(1) Stuttgart, de *Stute*, la jument, et *Garten*, le jardin.

halaisons méphitiques infectent l'air qu'on respire. La ville de Stoutgard est située dans un bassin étroit, entourée de hautes montagnes, qui ne s'ouvrent que vers Cannstadt, par une vallée longue de trois quarts de lieue, et embellie à l'envi par l'art et la nature. En général ses alentours offrent les promenades les plus variées et les sites les plus rians; les hauteurs surtout sont charmantes.

Le château royal, bâti par le duc Charles, est un très-bel édifice; il se présenterait mieux s'il était un peu plus élevé. La place qui le précède est régulière et très-spacieuse. L'intérieur est orné avec beaucoup de goût: la salle blanche, entièrement composée de matériaux originaires du pays, est décorée de tableaux de peintres indigènes. On y remarque surtout un *Joseph interprêtant les songes*, par Seele, une *Cornélie*, un *Œdipe*, un *Régulus*, et *Daniel dans la fosse aux lions*, par Hetsch, *Tullie passant sur le corps de son père*, *Apollon chez Admète*, par Schik, *Oreste et Pylade*, les *adieux d'Hector*, par Seele, et les *adieux de Brutus à Porcie*, par Hetsch. Dans la salle des conférences on trouve les portraits de Pierre I, de Fréderic II et du feu roi.

La salle du trône est ornée d'armoiries, d'horloges, de lustres, d'imitations de pièces antiques, et surtout de l'*Amour* et des bustes de Danneker, l'honneur de la sculpture allemande. Dans la salle d'été, la vue délicieuse du balcon dans les promenades royales (*Anlagen*) fait oublier tous les ouvrages de l'art. Cette superbe création, qui a substitué à des marais infects, un des plus beaux jardins de l'Europe, suffirait seule pour immortaliser la mémoire du roi Fréderic Ier, qui avait autant de goût et plus d'esprit et de connaissances que le duc Charles. Ce prince était, à plusieurs égards, trop grand pour son petit royaume;

on aurait moins de reproches à lui faire, s'il avait été à la tête d'une plus vaste monarchie.

A l'entrée dans le jardin du roi, les regards se portent d'abord sur un vaste bassin d'eau, où se jouent des cygnes, et qui est bordé d'orangers et de rosiers.

A côté de la demeure royale est situé l'ancien château, qui diffère autant du premier, que le moyen âge diffère des tems modernes. Il sert de logement à plusieurs officiers du palais. Derrière le nouveau château s'élèvent les édifices académiques, où se conserve la bibliothèque particulière du prince, et tout auprès sont les écuries du roi. L'autre côté de la rue est occupé par deux grands bâtimens, dont l'un renferme les archives de l'état et le cabinet d'histoire naturelle, et l'autre la bibliothèque publique. On trouve dans cette dernière une foule d'ouvrages utiles, et une collection de plus de huit mille bibles en différens idiômes, dûe à la bibliomanie du duc Charles. On ne saurait assez reconnaître l'obligeance des conservateurs, le savant et infatigable Lebret, le poète Matthison, l'épigrammatiste Haug, et le jeune Moser, qui cultive avec succès les langues slaves.

Les beaux-arts ont deux temples à Stoutgard: l'un chez Danneker, et l'autre chez les frères Boisséré. Le sculpteur distingué Danneker est né dans le Wurtemberg (à Waldenbuch) et fut élevé dans l'académie fondée par le duc Charles, d'où sortirent également les peintres Hetsch, Seele et Wæchter, et d'où Schiller se sauva, parce qu'on ne voulait pas qu'il y fût poète. Un buste colossal de ce grand homme, le groupe d'amour et de Psyché, une très-belle Ariane, qui est aujourd'hui à Francfort, une Hébé et un Christ, dont la tête surtout fait un honneur infini à l'artiste, tels sont les principaux ouvrages de Danneker.

Son Christ a huit pieds de haut, il lève la main droite vers le ciel, la gauche repose sur sa poitrine. Ce bel ouvrage est maintenant à Pétersbourg.

A quelques pas des ateliers de Danneker se trouve (1) le musée de MM. Boisséré, qui renferme plus de deux cents tableaux de peintres allemands, antérieurs à Albert Durer, et parmi lesquels se distinguent surtout Van Eyk, Schoreel et Hemmling, qui ont fait des ouvrages que Raphaël avouerait. Il n'y a dans ces tableaux aucune trace d'imitation de l'antiquité; ils représentent tous des sujets religieux, et étaient destinés à orner les autels. Le coloris en est d'une magnificence et d'une vivacité étonnantes. Les plus remarquables sont la *naissance de J. C.* par Schoreel, la *mort de Marie*, le tableau de Van Eyk, qui dans ses trois divisions représente l'*annonciation*, la *présentation de l'enfant Jésus dans le temple*, et l'*adoration des trois rois*, le *S. Christophe* de Hemmling, et la *tête du Christ*, dite le *vera imago*, de Van Eyk. La chaumière où naît J. C. est surmontée d'une croix, mais cet anachronisme ne nuit en rien à l'effet du tableau. A la vue de Marie mourante, et rayonnant en même tems de gloire et d'immortalité, on oublie qu'elle meurt dans une salle magnifique et entourée de prêtres et de toutes les cérémonies de l'église catholique. Ces peintures font sur le spectateur le même effet que les églises gothiques, lorsqu'elles sont remplies d'adorateurs silencieux et recueillis.

---

(1) Ou plutôt se trouvait ce musée. Depuis le roi de Bavière en a fait l'acquisition, et Munic est maintenant en possession de cette précieuse collection. La description qu'en fait notre voyageur est loin d'être satisfaisante. Nous avons pris des mesures pour donner à nos lecteurs des détails plus précis sur ces intéressans monumens de la peinture allemande du moyen âge, ainsi que sur les ouvrages de Dannecker.

On ne saurait donner assez d'éloges à MM. Boisseré et à leur ami, M. Bertram, pour l'empressement avec lequel ils communiquent et expliquent à tout le monde leurs trésors; ils ont bien mérité de l'art en sauvant de la destruction ces beaux monumens. Ils les ont recueillis à Cologne et dans ses environs, au moment où la révolution atteignit cette antique cité.

Le théâtre de Stoutgard a beaucoup perdu par le départ de l'acteur Esslair pour Munich. L'ancien hôtel de ville peut intéresser les amateurs d'armoiries, mais le voyageur portera son attention sur le bel édifice consacré aux séances des états. Le gymnase, qui compte de 600 à 700 élèves, est un des meilleurs de l'Allemagne. Il y a dans la capitale du Wurtemberg plus de vie littéraire qu'à Munich. Le *musée* ou le casino est un modèle de ce genre d'établissemens, surtout lorsque le docteur Keller en fait les honneurs. C'est là que se réunit tous les jours la meilleure société de Stoutgard, et que les étrangers sont accueillis avec une grande bienveillance.

LA COUR DE BERLIN.

(Extrait de l'ouvrage intitulé: *Berlin, wie es ist*, Berlin, tel qu'il est, Leipsic, 1827, in-8°.)

Il est rare de voir le souverain d'une monarchie aussi importante que la prussienne, faire aussi peu de dépenses que le roi de Prusse actuel. Cette simplicité n'a point sa source dans une avare parcimonie, mais dans une sage économie et dans le caractère du prince, ennemi du faste et de la représentation. Le roi dîne à une heure, comme le simple citoyen, et tout excès est banni de sa table et de sa cour. Lorsqu'il sort, rien ne distingue sa voiture de celle d'un particulier. Elle est attelée

de deux chevaux seulement; lui même est ordinairement habillé d'une simple redingotte, sans aucune marque de sa haute dignité, et il traverse le plus souvent les rues de Berlin sans se faire remarquer. Son exemple est suivi par les princes de sa maison, qui, en général, se distinguent très-peu, à l'extérieur, des riches particuliers. Tout le personnel attaché aux princes du sang mariés, se réduit à trois dames pour une princesse, et à trois grands officiers pour un prince. Mais cette économie dans les équipages, dans le service domestique, dans la table, n'exclut point la bienfaisance. Jamais l'infortune ne s'adresse vainement à la munificence de la famille royale; le roi l'exerce surtout pour l'embellissement de la capitale.

Les fêtes de la cour ne sont ni nombreuses, ni brillantes; elles se bornent ordinairement à quelques bals donnés par le roi et les princes; mais dans les occasions extraordinaires, on a vu la cour de Prusse déployer une pompe vraiment royale: telles furent les cérémonies qui eurent lieu lors du mariage de la princesse Charlotte avec le grand-duc Nicolas, aujourd'hui empereur de Russie.

Dans des occasions moins solennelles, à l'arrivée de quelque prince étranger, aux fêtes publiques, il y a réunion générale à la cour. Ces cercles n'ont jamais lieu à la demeure du roi, dite le palais, mais au château. Tous les employés de l'administration et de l'armée, depuis le simple référendaire et le lieutenant, peuvent s'y montrer sans être invités, et le roi aime à les y voir affluer. Les dames doivent être présentées, mais sans avoir besoin de faire preuve de noblesse. Il y a en général peu de cérémonies et l'ancienne étiquette est entièrement tombée en désuétude. Elle ne s'est plus conservée, dans toute sa rigueur, que pour les mariages des princes et princesses de la famille royale.

Ordinairement l'auguste couple est marié dans la chapelle du château. Après la cérémonie, il se rend dans la salle du trône, et alors tous les fonctionnaires et les dames admises à la cour, rassemblés dans une salle voisine, traversent celle du trône en s'inclinant trois fois devant les nouveaux mariés. Ensuite tout le monde se réunit dans la salle blanche, où a lieu ce qu'on appelle la *danse des flambeaux*. Les nouveaux mariés, précédés de flambeaux que portent tour-à-tour toutes les excellences prussiennes, dansent une polonaise, le prince avec toutes les princesses, la princesse avec tous les princes présens. Après la danse ces mêmes personnages jouent, pendant une heure, à l'ancien jeu du *commerce*, qu'ils n'entendent pas, et où un chambellan fait le souffleur. Pendant le jeu, les ambassadeurs, les ministres, les généraux et autres hauts fonctionnaires viennent faire leur cour à leurs altesses. Enfin, la première dame de la nouvelle mariée distribue à tous les assistans des morceaux de sa jarretière, et tout le monde se retire.

La plus grande décence règne dans les cercles des hautes classes de la société. Le roi et les princes de sa maison, un seul peut-être excepté, se distinguent par une grande pureté de mœurs, et toute la cour suit leur exemple, du moins en apparence. Un scandale public entraînerait une prompte et irrévocable disgrâce.

NOTICE HISTORIQUE SUR ERWIN DE STEINBACH, ET SUR SA FAMILLE.

(Traduite de l'allemand du professeur Schreiber de Fribourg.)

Le fragment suivant est extrait d'un ouvrage qui est sous presse, et qui va paraître à la librairie Herder, à Fribourg, dans le Brisgau, sous ce titre : *La cathédrale de Strasbourg*, en onze feuilles lithographiées d'après les dessins de l'architecte Auguste de Bayer, avec un texte explicatif par le professeur Henri Schreiber, et suivi d'un catalogue des artistes les plus remarquables de l'Alsace, par M. Strobel de Strasbourg. Les planches représentent les plans ichnographiques de l'église et de la tour, la tour même de l'église prise du côté du Nord, le portail principal, la porte du Midi, la perspective de la nef, la coupe de travers de l'intérieur, enfin le tombeau de l'évêque de Lichtenberg et quelques détails. Le texte se compose d'une partie historique et d'une partie descriptive. (1)

C'est la petite ville de Steinbach, située dans le grand-duché de Bade, près de Bühl, qui a eu la gloire de donner naissance au célèbre Erwin, lequel a élevé l'architecture allemande du moyen âge au plus haut degré de perfection dont elle fût susceptible. On ne trouve nulle part des renseignemens positifs sur cette circonstance de la vie d'Erwin, si l'on en excepte quel-

(1) Cet ouvrage est la troisième livraison de la collection intitulée : *Denkmale deutscher Baukunst des Mittelalters, am Oberrhein*, Monumens lythographiés de l'architecture allemande du moyen âge; la première livraison est relative aux édifices de Constance, la seconde à ceux de Fribourg.

ques indications historiques qui viennent à l'appui d'une tradition qu'on a toujours regardée comme fondée, et contre laquelle on n'a jamais élevé aucun doute (1). Il serait au reste encore plus désirable qu'on pût indiquer, d'une manière certaine, dans quel endroit Erwin a formé son talent, et reçu cette impulsion qui l'a rendu capable de résoudre, avec un si rare succès, un problême aussi difficile. Il faut nécessairement admettre qu'il a fait son apprentissage à la construction de quelque grand édifice. Se serait-il formé dans la loge de Strasbourg, dont l'origine est très-ancienne? Il serait possible aussi qu'il eût vu terminer sous ses yeux l'ouvrage le plus glorieux que le génie des artistes allemands eût produit jusqu'alors, je veux dire, la partie supérieure de la tour et de la flêche, qui surmontent la cathédrale de Fribourg, en Brisgau. Une ancienne tradition veut aussi que cette tour soit l'ouvrage du célèbre Erwin, et ce ne serait qu'après son entier achèvement, qu'il aurait entrepris la construction de la tour de Strasbourg.

---

(1) Dans le quatrième supplément aux *Statuts des meuniers de Strasbourg* (dans le livre des statuts de 1568), il est dit: que les meuniers et les meunières, qui appartiennent à la ville de Strasbourg, ne doivent se servir d'aucune meule courante, qui ne soit tirée des carrières de Steinbach; puisque ces pierres surpassent en bonté toutes les autres: et si quelque meunier ou meunière y contrevenait et moulait avec une autre meule courante que de celles qui sont tirées de Steinbach, on leur ferait payer 5 liv. de liards. » (*Es sollent auch alle Müller und Müllerin, so zu unser Stadt Strassburg gehæren, mit keinem andern Leufer malen, dan mit dem Gesteine von Steinbach, dan es besser Gestein ist, dan andre Steine. Und welcher Müller oder Müllerin das verbreche, und mit ainem andern Leufer miele, dan mit dem Gestein von Steinbach, der oder die bessère in jegliche fünf Pfunt Pfenning.* Il est à présumer qu'il se formait de bons tailleurs de pierres là où il y avait de bonnes pierres, et Erwin de Steinbach pouvait bien sortir de là. (Voy. *Badisches Archiv von Mone*, vol. I. p. 258, dans la note.)

Mais quelque digne que soit cet ouvrage d'un tel maître, cette tradition ne s'accorde guères avec des données historiques, qu'on ne saurait révoquer en doute. C'est un fait certain que la tour de la cathédrale de Fribourg a été achevée sous le gouvernement du comte Conrad Ier (1236 — 1272), tandis qu'on n'a jeté qu'en 1277 les fondemens de celle de Strasbourg. Erwin a présidé à la construction de cette dernière jusqu'à sa mort, arrivée en 1318, ce qui donne une suite de 41 années. Par conséquent, en supposant qu'il soit parvenu à un âge très-avancé, on se convaincra aisément, que notre architecte ne pouvait pas encore avoir de voix délibérative, lorsqu'il s'agissait de dresser le plan et le dessin, soit de la tour entière, soit même seulement de la partie supérieure (1). Mais la supposition qu'Erwin aurait fait ses études dans la loge de Fribourg, ne présente aucune difficulté, et acquiert même un certain degré de probabilité.

Fribourg n'est située qu'à quinze lieues de Steinbach (à peu près à la même distance que de Strasbourg) et ces deux villes se trouvent sur la même rive du Rhin. Et quel endroit pouvait avoir plus d'attraits pour le jeune artiste, plein d'ardeur et d'espérance, que cette belle cathédrale, si proche le lui, cet édifice si magnifique, dont la renommée s'étendait si loin, et attirait de tous côtés les jeunes architectes, et dont la loge allait, dans peu d'années, livrer son chef-d'œuvre à l'admiration des contemporains et de la postérité? C'est là que son génie, qui déjà avait pris son essor, dut se développer davantage, et se pré-

(1) *Histoire et description de la cathédrale de Fribourg*, par le professeur Schreiber. Avec 31 figures. 1820; et sa nouvelle *Description de la cathédrale de Fribourg*, avec des vues lithographiées et un texte. 1826. — N° 7.

ses bourgeois, dont il assiégeait la ville avec une force armée considérable. Pendant une sortie l'évêque ayant eu l'imprudence de parcourir à cheval les rangs de la première ligne, pour exhorter les siens, tout-à-coup un boucher de la ville s'élance sur lui, le tue et décide ainsi le combat. (1)

L'évêque fut enterré dans la cathédrale de Strasbourg, d'une manière digne du rang qu'il avait occupé. Il repose, dans l'ancienne chapelle de St-Jean (changée depuis en sacristie), dans l'angle que forme la parois latérale de droite, vers la fenêtre. La statue qui paraît être plus ancienne et que l'embarras, né de la construction de la tour, aura fait enlever d'un autre monument, le représente revêtu de ses habits pontificaux; ses pieds reposent sur un lion. L'inscription, qu'on lit sur le mur, indique en peu de mots l'époque de son règne et de sa mort, et apprécie les grandes qualités de cet homme remarquable. (2)

---

(1) En commémoration de cet événement, la ville de Fribourg érigea une croix de pierre sur le lieu de la scène, dans la proximité du village de Betzenhausen; plus tard on y bâtit une chapelle, et la croix fut murée dans l'autel. Dans les derniers tems, ce monument a été détruit. On trouve des renseignemens plus détaillés sur ce combat et sur le monument dans l'ouvrage intitulé: *Geschichte und Beschreibung der Stadt Freiburg.* Histoire et description de Fribourg et de ses environs, par le professeur Schreiber, avec un plan et une carte. 1825.

(2) *Anno Domini MCCLXXXXIX. Kal. Augusti obiit Dominus Conradus secundus de Lichtenberg natus Argentinensis episcopus, hic sepultus. Qui omnibus bonis condicionibus, quae in homine mundiali debent concurrere, eminebat, nec sibi visus similis est in illis. Sedit autem annis XXV et mensibus sex. Orate pro eo.* Franc. Guillimanus, dans son ouvraage *De episcopis Argentinensibus*, ajoute aux mots de *Conradus secundus*, dans cette inscription, la remarque suivante: « *Tertius fuit sed secundum obliterant, ob administrationis*

Comme l'évêque Conrad, son contemporain le grand Rudolphe de Habsbourg eut son monument dans cette église, mais à la partie extérieure de l'édifice. Une statue, qui le représente à cheval est placée à côté de celles de Clovis et de Dagobert; elle rappelle les nombreux services qu'il a rendus à la ville de Strasbourg. C'est dans l'année 1291, qu'il l'avait vue pour la dernière fois; pendant le dernier séjour qu'il y fit, il tomba malade, et se fit transporter à Germersheim, où il mourut le 30 septembre de la même année. Une nouvelle statue, bien exécutée, a remplacé celle qui avait été jetée à bas et anéantie par les vandales de la révolution.

Gœthe, n'ayant point trouvé dans la cathédrale le monument qui fut érigé à l'architecte, s'est exprimé ainsi: „Lorsque je me promenai sur ta tombe, illustre Erwin, et que je cherchai vainement la pierre, qui devait m'indiquer: *Anno domini MCCCXVIII. XVI Kal. Februarii obiit Magister Erwinus gubernator ecclesiae Argentinensis,* lorsque personne parmi tes compatriotes ne pouvait me la montrer, afin que je pusse te témoigner mon respect, dans ce saint lieu, mon ame se sentit profondement affligée: mon cœur alors plus jeune, plus ardent, plus vertueux, forma le vœu de t'ériger un jour, dès que je pourrais disposer de ma fortune, un monument de sable ou de marbre, selon que mes moyens me le permettraient. Mais aurais-tu besoin d'un monument? Tu t'en

---

brevitatem. » Et plus bas il dit: « *Multae sanae et magnae ejus virtutes erant ut ex rerum gestarum serie patuit, etc. Eo quoque regnante anno* 1292 *primum Argentinae per urbis plateos aquae ex Bruscâ deductae magnâ amonitate et salubritate.* »

es élevé un toi-même: c'est le plus glorieux qui existe; et si les petites créatures qui fourmillent autour de lui, ne se soucient pas de ton nom, tu partages le sort du grand architecte, qui a entassé les montagnes jusqu'aux nues.» (1)

Elle existe cependant cette pierre tumulaire; elle se trouve encore au même endroit où on l'avait vue autrefois, c'est à dire dans la petite cour qui aboutit à la chapelle de St-Jean, au second arc boutant, à fleur de terre. Et dans quel endroit en effet l'artiste aurait-il pu trouver un asyle plus convenable, que vis-à-vis de son maître, le noble évêque Conrad, dans le même lieu où ses compagnons, les anciens frères de St-Jean, plus tard appelés francs-maçons, aimaient à révérer le Saint dont ils portaient le nom; enfin dans un lieu où vraisemblablement ils exerçaient souvent leur culte particulier, et qui de préference à tous les autres était propre à réunir les générations à venir, auprès des manes du plus grand protecteur des arts et du plus grand artiste de la Germanie, et à les initier au génie qui les avait animés? A l'exception de la dernière ligne, l'inscription s'est conservée dans son intégrité, et ne concerne pas seulement notre Erwin, mais encore sa femme et un de ses fils, maître Jean de Steinbach, qui remplaça son père après sa mort, et qui présida pendant vingt et un ans à la construction du même monument.

L'inscription commence par faire mention de l'épouse d'Erwin, nommée Husa, décédée avant son mari (en 1316); ensuite elle rapporte la mort d'Erwin lui-même (1318), et enfin elle indique la date de la mort de son fils (1339) (2). Il est à présu-

---

(1) *Kunst und Alterthum.* Vol. IV. Livr III. P. 12.

(2) Voici l'ordre dans lequel ils se suivent:

mer que l'ingénieuse Sabina, fille d'Erwin, qui de son ciseau délicat orna le portail du côté méridional, a été enterrée dans cette même tombe. Cependant aucune inscription n'en parle. Comme elle a survécu aux autres membres de sa famille, il se peut bien qu'elle ait gravé elle-même ces lignes, qui perpétuent leur mémoire, et qu'après sa mort aucune main charitable n'ait ajouté quelques mots, pour conserver son souvenir.

Un autre fils d'Erwin, probablement nommé Winhing (1),

Anno Domini MCCCXVI. XII. Kal. Augusti obiit Domina Husa uxor magistri Erwini.

Anno Domini MCCCXVIII. XVI. Kal. Februarii obiit magister Erwinus gubernator fabricae ecclesiae Argentinensis.

Anno Domini MCCCXXXVIII. XV. Kal. Aprilis obiit magister Johannes filius Erwini, magistri operis hujus ecclesiae.

Ce qui est très-surprenant, c'est que la dernière partie de cette inscription depuis les mots *magister Johannes* n'ait jamais été citée, dans les vrais termes, par aucun auteur. Schadœus (p. 51) a lu:

Magister Johannes filius hujus Erwini. De même Schilter, dans ses *Additions à Kænigshoffen* (p. 589). Grandidier en donna cette singulière explication: *Magister Johannes, filius Erwini magistri, operis sui aemulus.* Le Livre de la cathédrale (*Münsterbüchlein*), p. 15, a répété la même chose. Ce qui a causé ce malentendu, c'est que la lettre *H*, sans doute par une faute du sculpteur, manque dans le mot *hujus:* la syllabe *us* est représentée par l'abréviation ordinaire. Le mot d'*ecclesiae*, n'est exprimé que par les lettres *E C C E* couvertes d'un trait, comme on le remarque en général dans les inscriptions qui datent de ce tems; cependant les dernières lettres, qui se trouvent tout au bas de la pierre, sont presque entièrement effacées. Au reste cette inscription démontre clairement, qu'Erwin était aussi bien *maître de la loge* (*gubernator fabricae*) qu'architecte (*magister operis*) de la cathédrale.

(1) Ainsi nommé par J. Heckler, docteur en médecine, dans son ouvrage intitulé: *Summum Argentoratensium templum*, c'est-à-dire, *Ausführliche und eigentliche Beschreibung*, *etc.* Strasbourg, 1736, conservé à la bibliothèque publique de Strasbourg. Il s'exprime ainsi: dans le livre salique de Ste-Barbe il se trouve encore un architecte, nommé Winhing, qui a été fils d'Erwin.

fut l'architecte de l'église de Haslach (1), et c'est encore lui qui passe pour avoir construit la belle plate-forme de la cathédrale de Berne (2).

Erwin d'ailleurs n'a pas seulement achevé l'église, dressé le plan de la tour et commencé sa construction; c'est aussi lui qui a réparé l'édifice tout entier, après le terrible incendie de 1298.

Il a en outre construit l'ancienne tribune dans l'intérieur de l'église, ainsi que la chapelle de Notre-Dame (1316). Son fils, qui continua la construction de la tour, bâtit aussi la chapelle de Ste-Catherine (1331.).

Dans un livre qui appartient à la fabrique de Notre-Dame, et qui a pour titre: « *Mes chers enfans, aidez-moi à prier Dieu ardemment pour tous ceux, vivans ou morts, qui ont donné aumône et ont contribué à l'œuvre de Notre-Dame, et ont pris part à tout le bien qui se fait ici par le chant et la lecture, dont les noms sont écrits ci-après :* » Il y a entre autres : *Item M. Erwini hujus operis, etc.... Item M. Wiching natus praedicti Erwini....*

(1) Grandidier en parle p. 48, dans la note. Sa tombe se voit à Haslach, contre le mur du vieux cloître, avec cette inscription : *Anno Dom. MCCCXXX. Nonis decembris obiit magister hujus ecclesiae filius Erwini magistri quondam operis ecclesiae Argentinensis.*

(2) *Fred. Heldmann, die drei aeltesten geschichtlichen Denkmale der deutschen Freimaurerbrüderschaft.* Arau, 1819, p. 183, dans la note.

ANALYSES ET ANNONCES D'OUVRAGES.

MYTHOLOGIE.

4. *C. A. Bœttiger, Ideen zur Kunstmythologie, etc. — Idées pour servir à la mythologie dans ses rapports avec les arts. Première partie. Généalogie des religions de l'antiquité. Introduction à la mythologie des Grecs avant Homère. Dresde et Leipsic*, 1826.

(Second article.)

M. Bœttiger, après avoir exposé dans la première section de son ouvrage, ses idées sur les religions primitives et fondamentales, passe, dans la seconde section, à la mythologie grecque en particulier. On sait que les modernes ont élevé différens systèmes, pour expliquer l'origine et le sens des mythes ingénieux des Hellènes. L'auteur réduit tous ces systèmes à deux, savoir le système allégorique, ou l'idéalisme mythologique, et le système historique. Il les caractérise de la manière suivante:

«L'allégorisme ou l'idéalisme mythologique, en remontant au culte pur de la nature, qui règna aux Indes dans un tems, où le genre humain ne s'était pas encore divisé en tant de peuples divers, et où les rois étaient encore les souverains pontifes, cherche à établir que le paganisme des tems postérieurs, le

fétichisme, ainsi que le sabéisme, n'est qu'une dégénération de cette religion primitive; que les hommes, oubliant le véritable sens des hiéroglyphes sublimes du ciel et de la terre, en firent enfin des objets d'un culte grossier, et que les dernières traces de l'ancien culte de la nature vinrent se réfugier et se cacher dans les mystères.» (1)

Parmi les auteurs qui ont défendu le système historique, les uns ont admis tout simplement que toutes les divinités grecques avaient été originairement des personnages réels, que par exemple Jupiter avait été un roi de Crète, etc.; les autres, partant du principe, que les Grecs ne doivent pas être envisagés comme un peuple absolument isolé, suivent avec une attention scrupuleuse la marche de la civilisation grecque, et tirent parti, dans l'explication des mythes helléniques, du contact dans lequel les peuplades de la Grèce sont venues avec d'autres nations, des colonies qui se sont établies au milieu d'elles, des inventions qui leur ont été apportées des pays étrangers, et de leurs relations commerciales. M. Bœttiger déclare, qu'il considère ce dernier système, qu'il appelle historico-géographique, comme le

(1) Un idéalisme mythologique, d'une nature bien différente, et qui repose sur des principes absolument arbitraires, admet, que la mythologie des Grecs se rattache, dans ses différentes périodes, aux grandes périodes du développement du genre humain et de l'universalité des êtres, et qu'il est, par conséquent, essentiellement allégorique; qu'*Uranus* représente la période, où l'ensemble des choses existantes n'était encore qu'une unité harmonique, dominée par le ciel; que Cronos est le type de la seconde période où une vie céleste règnait encore sur la terre, mais où le *tems* avait commencé à engloutir toutes les choses dans son abime (Cronos dévore ses enfans) etc. Voy. *Ast*, les quatre âges de la mythologie grecque, dans le 1er numéro du journal, intitulé : *Zeitschrift für Wissenschaft und Kunst.* (*Journal pour les sciences et les arts*), et *Othmar Frank*, *la lumière de l'Orient.* Nuremberg, 1808.

seul vrai. « La méthode historique d'expliquer la mythologie grecque, dit-il, est aussi difficile et aussi laborieuse, que la méthode allégorique est commode; c'est la seule qui mérite d'être employée dans les recherches sur cette partie de l'archéologie. La méthode allégorique s'imagine que chaque goutte de rosée qu'elle découvre est une perle précieuse; la méthode historique descend au fond de la mer même, et, tandis que cette goutte de rosée s'évapore, elle ramasse, avec un travail pénible, de véritables perles, destinées peut-être à servir d'ornement à Venus Anadyomène. »

M. Bœttiger prouve, par un grand nombre de citations savantes, que l'allégorisme mythologique était connu des Grecs. Platon déjà, qui considérait la mythologie homérique comme une impiété, à laquelle il défendait l'accès dans sa république idéale (1), expliquait les Mythes grecs d'une manière allégorique (ἐν ὑπονοίᾳ). Les Stoïciens croyaient découvrir dans la mythologie nationale, moyennant l'interprétation allégorique, toute leur physique, et les nouveaux Platoniciens, les idées les plus profondes de leur philosophie.

D'un autre côté, le système historique n'a pas une origine plus moderne. Le seul crime de la plupart des hommes, qui, dans la Grèce furent décriés et persécutés comme Athées, consistait dans l'explication historique qu'ils essayaient de donner de la mythologie nationale. Les uns, comme Prodicus de Céa, prétendaient que les premiers inventeurs des arts les plus utiles avaient été mis au rang des Dieux (2); d'autres,

(1) *De republ.* II. p. 247 — 253. ed. Bipont.

(2) *Cic. Nat. D. Cap.* 41. *Prodicus Ceus ea, quae prodessent hominibus Deorum in numero habita esse dixit.* Comparez *Sextus Emp.* IX, 18.

que la religion avait été inventée par les premiers rois ou législateurs, afin de soumettre les peuples par la crainte des châtimens de l'autre monde (1). D'autres étaient d'avis, que les Dieux de l'Olympe étaient originairement des rois, des législateurs, ou de grands capitaines. Ce fut l'opinion de Charax de Lampsaque, auteur d'un ouvrage intitulé: *Hellenica* et d'un autre intitulé: *Chronica*, qui sont souvent cités par les auteurs anciens (2); d'Héraclite, auquel est attribué un petit écrit, qui porte pour titre: *Explication des fables incroyables*, et qui est inséré dans le *Recueil de mythographes grecs* publié par Gale. La même idée domine dans l'écrit de Paléphate, intitulé: περὶ ἀπίστων, lequel, selon toute vraisemblance, n'est qu'un recueil de fragmens d'un grammairien alexandrin, entremêlés de morceaux d'une date plus moderne. Celui des Grecs, qui paraît avoir apporté à l'explication historique des mythes grecs le plus de connaissances et de sagacité, est Evhemère, de Messine en Sicile. Le livre qu'il avait écrit sur ce sujet, et dont la perte est bien à déplorer, était intitulé: ἱερὰ ἀναγραφή. Il y feignit d'avoir visité dans ses longs voyages une île délicieuse, nommée Panchaia, et située dans l'océan indien, et d'y avoir vu, dans un temple de Jupiter, construit sur une montagne fort élevée, une colonne d'or avec une inscription curieuse (3). Dans le *Commentaire*, qu'il donna de cette prétendue inscription, il dit, que Cronos avait été un roi de la dynastie des Titans; que

(1) Voy. le *Fragm. du sophiste Critias*, faussement attribué à Euripide, dans Sextus Emp. IX, 54.

(2) V. Creuzer, *Historicorum Graecorum monumenta antiquissima*, p. 97.

(3) Heyne, *Historiae scribendae inter Graecos primordia*, inséré dans les *Comment. Gotting.* T. XIV. p. 124. et Creuzer, *Art historique des Grecs*. p. 71.

Zeus, lui ayant succédé dans le gouvernement de l'île de Crète, avait à peu près subjugué tous les peuples de la terre; qu'il les avait civilisés par l'agriculture et la religion, et qu'après avoir parcouru cinq fois tout le globe, il avait fondé, dans l'île de Panchaia, un état composé uniquement de prêtres; qu'enfin il avait été enterré à Cnossus en Crète. Il paraît avoir fait des descriptions semblables des exploits d'Apollon, de Diane, de Bacchus et de quelques autres divinités (1). Il est digne de remarque, que le père de la poésie latine a traduit et commenté l'ouvrage d'Evhémère (2); Lactance nous a conservé quelques fragmens de ce travail d'Ennius.

Pour cultiver, avec quelque succès, les sciences archéologiques, il importe avant tout de connaître les véritables sources où il faut puiser. M. Bœttiger remarque à ce sujet, que les monumens de l'art, dès que l'antiquité en est prouvée, fournissent sur la religion grecque des données beaucoup plus authentiques que les poètes et les mythologues anciens, dans lesquels les savans puisèrent autrefois presque exclusivement leur idées mythologiques. Les monumens de l'art les plus importans pour la connaissance de la mythologie grecque sont à son avis, les monnaies frappées en Grèce avant la domination des Romains, et les patères en bronze, ornées de figures, et qualifiées ordinairement d'étrusques. Les *intailles* semblent à M. Bœttiger fort peu propres à guider le savant dans ses re-

(1) Dans un passage de ce livre cité par Athénée XIV. p. 658. éd. Schweigh. il dit que Cadmus, grand-père du Bacchus thébain, avait été cuisinier d'un roi de Sidon, et qu'il s'était enfui en Béotie, en enlevant Harmonia, joueuse de flûte.

(2) Cic. Nat. D. I, 42. *Non tantum secutus, sed et interpretatus est.*

cherches sur la mythologie des Grecs, parce que la plupart de celles que nous possédons encore ont été gravées à Rome et par des Romains. Il porte à peu près le même jugement sur les bas-reliefs; presque tous ceux que le tems nous a conservés sont des copies souvent fort infidèles et arbitraires, qui ont été faites à Rome, et qui, à ce qu'il paraît, n'ont pas même toujours été copiées sur des originaux, mais sur d'autres copies. On ne peut donc s'en servir dans les recherches mythologiques, qu'en usant de beaucoup de précautions.

Le savant auteur, dont nous analysons l'ouvrage, distingue pour la mythologie grecque trois périodes principales. La première, qu'il désigne sous le nom d'*arcadienne* ou *pélasgienne*, est celle du fétichisme grossier des Autochthones, qui n'étaient encore que des Troglodytes, ou des pâtres sauvages. Tels étaient au moins les premiers habitans de l'Arcadie. Ils se nommaient προσέληνοι (antérieurs à la lune), ce qui prouve qu'ils n'adoraient pas même encore la lune. En général, l'adoration des astres ne commença que dans la période suivante. Le chêne (*quercus esculus*), qui nourrissait ces fils grossiers de la nature, fut leur premier fétiche. Plus tard, quand le culte de Jupiter pénétra chez eux, ils consacrèrent au roi des Dieux le plus sacré des arbres. Presque toutes les plantes et les animaux, que la mythologie des Grecs nous fait connaître comme les attributs des différentes divinités, paraissent avoir été originairement des fétiches, qu'adoraient dans cette première période les Autochthones de la Grèce. L'olivier fut adoré à Athènes avant Minerve; l'aigle était un oiseau sacré et prophétique, avant d'être chargé de porter les foudres de Jupiter; et le serpent avait été pendant de longues années un fétiche prophétique avant d'orner de ses anneaux le trépied de Delphes, ou la baguette d'Esculape.

La seconde période est désignée par M. Bœttiger sous le nom d'*orientale* ou de *phénicienne*. « Les Grecs dûrent à la situation heureuse de leur pays, de voir la civilisation pénétrer chez eux de fort bonne heure. Le grand nombre de ports, de golfes et d'îles y offraient un accès facile aux habiles chefs des colonies, qui étaient sorties de l'Asie mineure, de l'Egypte et de la Phénicie; leurs navires longeant les côtes de la Grèce, y répandirent les connaissances astronomiques, mathématiques et métallurgiques, qu'ils avaient apportées de leur patrie. Les colonies égyptiennes, qui, sous Danaüs et Cecrops, vinrent s'établir dans Argos et dans l'Attique, la colonie phénicienne, qui arriva avec Cadmus à Thèbes, la colonie phrygienne que Pelops conduisit Argos, ne sont que des traditions éparses de cette antique colonisation de la Grèce. De toutes les colonies qui vinrent se fixer dans ce pays, celles qui exercèrent le plus d'influence sur les habitans, paraissent avoir été les colonies phéniciennes, établies sur toutes les côtes et les îles. Ils y importèrent le sabéisme, avec les sanglans sacrifices de victimes humaines, offerts à Moloch. Pendant quelque tems, le culte du soleil et des astres paraît avoir eu la prépondérance sur l'ancien fétichisme. La plupart des fables, touchant Hermès, Aphrodite, Hera ou Junon, et les aventures d'Hercule, paraissent avoir pris leur origine dans cette période. Mais pour éviter des contradictions frappantes, il faut distinguer entre l'idolatrie grossière des Phéniciens et leur doctrine secrète. Cette dernière n'était qu'une adoration spirituelle du soleil et de la lune, symboles du principe générateur et du principe enfantant de la nature, qu'on nommait les *Cabires*, c'est-à-dire, les grands Dieux, et auxquels on adjoignait un génie servant nommé Casmilus, qui est le même que Hermès ou Mercure. Ce sont là les mystères des navigateurs

phéniciens, ce sont les mystères de Samothrace, qui était comme le centre de ce culte. Il n'y avait point d'idoles dans cette île; on n'y trouvait que deux colonnes symboliques en formes de cônes, surmontées d'étoiles; car le culte pur des étoiles excluait les véritables images. Les Grecs, qui rapportaient tout à la figure humaine, introduisirent, de plusieurs manières, ces deux divinités antiques des mystères phéniciens dans leur système religieux. Les deux puissans Dieux (les Cabires) (1) se changèrent en Castor et Pollux; les deux cônes mystérieux, qui représentaient ces cabires, se métamorphosèrent en chapeaux coniques, surmontées d'étoiles, et furent placés sur les têtes des Dioscures. Le mot *Enakim* (2), les forts, les géants, par lequel on désignait ces deux divinités principales, passa dans la langue grecque, pour signifier roi, dominateur, et servit à désigner les Dioscures, dont le temple était nommé ἀναγκῖον. Les monnaies frappées sur les côtes de l'Asie mineure et de la mer noire ont ordinairement pour empreinte ces chapeaux des Dioscures, surmontés d'étoiles, ce qui indique que les Phéniciens y avaient fondé des colonies, où règnait le culte des divinités samothraces. Comme principes de salut et de guérison, ces divinités reparaissent sous une forme nouvelle sous les noms d'Esculape et d'Hygiéia dans les initiations et les fêtes d'Epidaure. On peut démontrer d'une manière très-évidente et par une foule d'argumens, que la médecine ancienne, alliée ordinairement à des exorcismes et à des consécrations, a pris son origine dans les

(1) *Gabir* signifie dans la langue hébraïque, ce qui appartient à la même famille que la langue phénicienne, dominateur, maître.

(2) Ce mot *Enakim* se retrouve dans les *enfans d'Enak* du Pentateuque, peuple d'une taille gigantesque, établi avant l'arrivée des Hébreux dans les environs d'Hébron.

hôpitaux établis par les Phéniciens dans les îles de Cos et d'Egine, sur les côtes du Péloponèse, et surtout à Epidaure, et qu'Esculape n'est autre chose, que le cabire mâle, comme Hygieia est le cabire féminin. La petite figure, appelée Telesphore, qui accompagne ordinairement le premier, rappelle les Pénates de Samothrace ou les *Pataeci* (πάταικοι) des Phéniciens, décrits par Hérodote comme ayant la figure d'un nain. (πυγμαιον ἀνδρος μιμησις.) » (1)

« Les Phéniciens, outre ces deux divinités, auxquelles ils avaient voué un culte mystérieux, avaient encore plusieurs idoles, qui étaient l'objet de l'adoration de la multitude. Cette idolâtrie grossière du peuple phénicien était la même que celle des tribus Cananéennes, qui furent ou soumises, ou expulsées et anéanties par les Hébreux. Au reste, ces idoles représentaient aussi le soleil et la lune. Moloch et Astarté, entre autres, n'étaient que des symboles de ces deux astres. L'un et l'autre furent introduits dans la mythologie des Grecs et des Romains, et y reparurent de plusieurs manières, et sous plusieurs dénominations. »

La troisième période, appelée par l'auteur époque *hellénique* ou *crétoise*, est celle des Dieux olympiens, originaires de l'île de Crète. « Le système mythologique fut créé par les jongleurs et les prêtres crétois, qui descendaient en ligne directe des Corybantes de l'Asie mineure et des Dactyles (2) phéniciens; il reçut plus de développement dans les deux écoles poétiques les plus anciennes, savoir l'école ionique d'Homère, et

(1) Hérod. III. 37.

(2) Voyez sur la signification de ce mot, Creuzer: Symbol. 2 page 304.

l'école béotique d'Hésiode (1), et devint national par l'influence des temples et des fêtes religieuses, auxquelles affluaient les différentes peuplades de la Grèce. Les grottes et les bosquets de chênes, dans lesquels on avait adoré, jusqu'alors, de grossiers fétiches, se changèrent en temples; les arbres et les animaux cessèrent d'être les objets du culte, et devinrent les attributs des nouvelles divinités; les figures grossièrement taillées en bois furent remplacées par des statues de figure humaine, les cônes symboliques de la période phénicienne se transformèrent en figures dédaliennes; l'adoration des cabires ou forces naturelles, se réfugia dans les mystères d'Orphée ou d'Eleusis, et les sacrifices humains offerts à Moloch firent place à d'innocentes hécatombes. Freret (2) a déjà eu l'idée aussi juste que profonde, que la théogonie d'Hésiode n'était au fond que l'assemblage ou plutôt la fusion des différens systèmes religieux successivement introduits en Grèce. On peut désigner les trois périodes de la mythologie grecque par les noms d'Uranus, de Cronos et de Zeus. Le système d'Uranus et des plus anciens Dieux de la terre et du ciel, est celui des Autochthones; le système de Cronos et des Titans, est celui des Phéniciens; enfin le système de Zeus et de sa famille, est le véritable système hellénique. »

« On voit que les Grecs, dès qu'ils se furent élevés au-dessus du grossier fétichisme, empruntèrent toutes leurs divinités à l'Orient. Mais ils les modifièrent selon leur caractère national, et en firent, pour ainsi dire, de nouvelles

---

(1) Hérod. II, 53 dit au sujet d'Hésiode et d'Homère: ὅτοι ἐσι οἱ ποιησαντες θεογονιην Ἕλλησι.

(2) Mémoires de l'Acad. des Inscript. T. 23, hist. p. 21.

divinités. Quelle que fût l'origine du culte de Zeus, de Hera, de Poséïdon et de Phœbus Apollon, la Grèce seule connaissait le Dieu olympien de la foudre, et le roi des rois; Hera la reine du ciel, Poséïdon, qui ébranle et qui pacifie la terre, Apollon, qui lance au loin les traits et qui préside aux oracles, n'appartiennent qu'à la Grèce. Pour bien comprendre en quoi consistait le caractère essentiel de cette transformation hellénique, il faut saisir la différence essentielle, qui existe entre l'Orient et l'Occident. »

« Les divinités orientales représentaient ou des objets naturels, tels que le soleil, la lune, les constellations du zodiaque, etc., ou des forces naturelles, telles que la force génératrice, conservatrice et destructrice, représentées par le *trimurti* indien; ou enfin des phénomènes naturels: ainsi par exemple, l'Adonis Thammuz ou Attis, est le soleil du printems ou celui de l'hiver, la force génératrice agissante ou inactive et liée. Qu'on analyse les divinités des Egyptiens, des Phrygiens et des Phéniciens, on trouvera qu'elles ne sont au fond que les symboles de certaines idées relatives à la nature, auxquelles se rattachait quelque allégorie inventée par les prêtres et transmise par une tradition secrète (ἱερος λογος) mais rarement expliquée. On se servit de bonne heure de la figure humaine pour exprimer cette allégorie; car l'homme a un penchant naturel à tout rapporter à son image, à tel point qu'il croit quelquefois la retrouver dans les montagnes, dans les rochers et les plantes. Mais dans toutes les divinités orientales la forme humaine n'était qu'accessoire; aussi on n'hésitait aucunement à défigurer cette forme humaine de la manière la plus bizarre, dès qu'on croyait pouvoir par là augmenter les significations du symbole. On donna aux divinités une multitude de bras, de pieds; les

Egyptiens représentaient leurs Dieux avec des têtes de différens animaux. Les divinités grecques, ayant été empruntées à l'Orient, étaient aussi originairement surchargées de signes symboliques, et avaient la même bizarrerie de formes qui distinguait les Dieux orientaux. Mais la tendance du génie grec était de les dépouiller de plus en plus de ces accessoires symboliques, et de leur donner une forme plus humaine. Les Dieux des Grecs devinrent ainsi des êtres moraux; non qu'on leur eût attribué une haute perfection morale (car ce fut tout le contraire), mais parce qu'on leur attribua toute la nature morale de l'homme, avec ses perfections et ses imperfections, en y joignant l'idée d'une force physique supérieure, d'un corps indestructible et d'une plus grande beauté. La poésie et l'art plastique concoururent à déterminer le carctère moral des Dieux, et à l'élever à l'idéal. Le père des Dieux et des hommes ébranle par le mouvement de ses sourcils le ciel et la terre; guidé par cette idée poétique, Phidias sculpta son Jupiter olympien, et imprima à tous ses traits le caractère de la toute-puissance. Les artistes s'efforcèrent de donner à chaque divinité la forme humaine la plus parfaite, tout en lui conservant un caractère moral particulier; Apollon, Mercure, Bacchus parurent sous une forme idéale, et cependant distingués l'un de l'autre, non seulement par les traits de la figure, mais encore par la conformation de toutes les parties de leurs corps. Les chants des poètes épiques, surtout d'Homère, prêtèrent aux Dieux une activité morale. Ces poésies se répandirent partout et devinrent la base de la religion nationale. Dès-lors l'art plastique en représentant les Dieux, dut se régler d'après la foi du peuple. L'idée que les Dieux jouissaient des mêmes plaisirs que les mortels, qu'ils aimaient la bonne chère, la danse, la musique, les chants, et les plaisirs de l'amour, influa nécessairement sur les fêtes

que les Grecs instituèrent en l'honneur de ces Dieux et leur donnèrent un caractère riant. Toute la religion, tout le culte fut pénétré d'une douce sérénité. Les spectacles, les jeux gymnastiques firent partie du culte public, et entrèrent comme élément essentiel dans toutes les fêtes nationales. On comprend combien cela dût réagir sur la forme et le caractere, que l'art donnait aux différentes divinités. Du reste les Grecs n'ont jamais eu l'idée de vouloir proposer les Dieux comme des modèles de vertu : voilà pourquoi les faiblesses et les passions qu'ils prêtèrent à leurs Dieux, n'eurent pas une influence considérable sur la moralité du peuple. A cet égard le christianisme est l'opposé de la religion des Grecs. Le chrétien est appelé par sa religion à se rendre semblable à Dieu : et le Dieu qu'il adore étant esprit, il a la sainte obligation de faire prédominer en lui-même la vie intellectuelle. Chez les Grecs, au contraire, la divinité était semblable aux hommes; elle était d'autant plus parfaite, qu'elle ressemblait d'avantage aux plus beaux hommes, qui vécussent alors. Voilà pourquoi chez les Grecs l'art ne pouvait jamais s'égarer dans les bizarreries symboliques qui, dans tous les tems, ont caractérisé les œuvres de l'art chez les Orientaux. Cependant la doctrine orientale de certaines forces naturelles divinisées ne se perdit pas entièrement dans la religion des Grecs; mais elle ne resta que dans les mystères, qui étaient destinés à conserver certaines connaissances de la nature et des forces dont elle est animée, des idées relatives à la cosmogonie, à l'agriculture et à l'immortalité de l'âme. Les mystères seuls ont conservé chez les Grecs le respect religieux des choses saintes. »

Nous avons traduit presque en entier ces pages de l'ouvrage de M. Bœttiger, parce qu'elles donnent un aperçu de l'ensemble de son système sur l'origine de la mythologie des Grecs. On

voit qu'il est d'accord avec le célèbre auteur de la symbolique en admettant que la mythologie grecque se trouve dans un rapport intime avec la mythologie de l'Orient. Mais il diffère de M. Creutzer en plusieurs points; d'abord en admettant pour principe que les Grecs, avant l'invasion de la religion orientale, étaient livrés à un fétichisme grossier, qui, bien qu'ayant succombé sous le sabéisme oriental, n'avait pas laissé d'influer sur la mythologie grecque des tems postérieurs; ensuite par la distinction qu'il fait entre le système oriental et le système olympien, et l'origine presque purement historique qu'il donne à ce dernier; enfin par l'opinion que le système oriental, qui marque la seconde période de la mythologie grecque avait été apporté en Grèce par les Phéniciens, et n'avait été par conséquent que le sabéisme revêtu des formes, qu'il avait prises chez ce peuple navigateur et commerçant. (1)

En faisant attention aux principes qui servent de base au système de M. Bœttiger, on peut deviner d'avance jusqu'à un certain point, comment il expliquera les fables les plus importantes de la mythologie grecque. Cependant nous croirions n'avoir pas entièrement rempli notre tâche, si nous ne montrions par quelques exemples, avec quelle sagacité ce savant sait appliquer les principes de son système, et combiner l'étonnante quantité de données, qu'il s'est procurées par une lecture étendue et attentive. Il s'occupe d'abord de plusieurs divinités appartenant à la seconde période de la mythologie grecque, savoir des Titans en général, et ensuite de Cronos, de Janus, et de Cybèle. Voici en substance l'explication que M. Bœttiger donne de Cronos ou de Saturne et de Janus.

(1) V. Creuzer, Symb. 2 p. 202. — *Briefe über Homer und Hesiodus von Herrmann und Creuzer.* Heidelberg 1818.

Cronos est le Dieu phénicien du soleil, Moloch, qui, comme nous savons par les livres sacrés des Hébreux, a été la principale divinité des Cananéens et des Ammonites, c'est-à-dire, des Phéniciens. On lui sacrifiait des enfans, parce qu'on était persuadé que le soleil, comme principe générateur, avait un certain droit sur tous les premiers-nés. L'endroit où l'on faisait ces sacrifices abominables s'appelait Tophet; ce mot est dérivé de *Tuph*, tambourin, parce que ces sacrifices étaient accompagnés d'une musique sauvage de fifres et de tambourins. Ces offrandes barbares expliquent la fable que Cronos avait dévoré ses propres enfans.

La tradition rapportait que Zeus avait enfermé Cronos et les autres Titans dans le Tartare: mais il en existe une autre, selon laquelle Cronos aurait été éxilé par Jupiter aux extrémités de la terre. L'une et l'autre de ces traditions indiquent la prépondérance que le culte des Olympiens gagna peu à peu sur celui de Cronos. La tradition de l'exil de Cronos aux extrémités occidentales de la terre, donna lieu à la fable d'un règne fortuné de ce Dieu en Italie, jusqu'où s'étendait la géographie des tems les plus anciens; et lorsque la géographie se fut étendue au-delà de l'Espagne, on plaça le règne de Saturne dans les îles *fortunées*, qu'on supposait exister prés des limites occidentales de la terre. Comme Cronos appartient proprement au système religieux qui précéda la formation de la mythologie olympienne, on comprend pourquoi l'antiquité grecque ne l'adorait pas, et n'en formait pas d'images. Toutes les figures de ce Dieu qui se trouvent sur des pierres taillées, des reliefs et des médailles, appartiennent aux tems de la domination romaine.

Janus, qui était déjà une enigme inexplicable pour les Ro-

mains (1), est le soleil dans son cours annuel. C'est pour cela qu'il préside au commencement et à la fin de l'année (2), et porte une clef, qui, selon la symbolique asiatique et égyptienne, est un signe de domination sur le ciel et la terre ou sur les enfers. Le nom de *Janus* est dérivé de Ζὰν, dénomination de Zeus dans l'ancien dialecte éolien. C'est ce qui a fait dire à Varron (3) que dans la doctrine secrète des prêtres, Janus est autant que Jupiter. Pour comprendre d'où vient la tête à deux faces qui caractérise ce dieu, il faut se rappeler que dans le système oriental les deux divinités principales, le soleil et la lune, étaient considérées le premier comme mâle, la seconde comme du sexe féminin. Depuis les tems les plus anciens on se plaisait à représenter ensemble les têtes de ces deux divinités, dirigées en sens opposé, pour indiquer le lever et le coucher des astres, dont elles étaient le symbole. Les plus anciens as romains et étrusques portent pour empreinte ces deux têtes. On finit par la réunir en une seule tête à double face, d'ont l'une était celle d'un homme, l'autre celle d'une femme. Cette tête à double face se trouve non seulement sur des monnaies romaines, mais encore sur d'anciennes monnaies grecques (par exemple de l'île de Ténédos, même d'Athènes) et étruriennes. Les Romains, oubliant peu à peu la signification de ces deux faces de différens sexes, qui composaient la tête de Janus, donnérent aussi à celle, qui représentait une femme, le caractère mâle. — M. Böttiger croit que ce symbole réuni du soleil et de la lune, fut introduit chez les Romains par Numa, dont la religion lui paraît avoir été un sabéisme épuré.

---

(1) Voy. Ovid. Fast. I, 90.
(2) Cic. *De nat.* D. II, 27.
(3) Voy. August. *De civit. Dei.* VII, 10.

Nous avons fait observer que M. Bœttiger fait venir le culte des Dieux olympiens, qui marque la troisième période de la mythologie grecque, de l'île de Crète. Il croit que l'intervalle entre l'an 1575 avant J. C. vers lequel Deucalien entra en Thessalie avec les Curètes, et l'an 1432, époque du règne de Minos, dont l'histoire lui semble tenir de bien près à la mythologie olympienne, est à peu près le tems, dans lequel le culte de Jupiter et des autres Dieux olympiens pénétra en Grèce. M. Bœttiger voit dans la Titanomachie une tradition confuse des efforts que le culte crétois dut faire pour triompher du culte asiatique; la gigantomachie lui semble rappeler les guerres des Autochthones de la Gréce, armés de massues, contre les étrangers, armés de fer, et qui étaient venus pour les subjuguer et pour leur imposer une nouvelle religion. Le développement de cette théorie sur l'origine de la mythologie olympienne est réservée aux volumes suivans, que tous les savans, qui s'occupent de recherches sur les religions de l'antiquité, attendent sans doute, avec une vive impatience. B.

SCIENCES HISTORIQUES.

5. *Monumenta Germaniae historica, inde ab anno Christi quingentesimo usque ad annum millesimum et quingentesimum. Auspiciis societatis aperiendis fontibus rerum germanicarum medii aevii. Edidit Georg Henr. Pertz, serenissimi Britannicarum et Hannoverae regis tabularius. Scriptorum tomus I. Hannov. Librairie Hahn,* 1826. *in fol.* 26 *et* 660 *pages.*

Les éditeurs de cette grande collection ont senti toutes les difficultés qu'ils auraient à surmonter, et ils ont pris pour de-

vise, *Sanctus amor patriae dat animum*, l'amour sacré de la patrie donne le courage. Le moment de la régénération de la Germanie, ressaisissant son indépendance, était, sans aucun doute, le plus opportun pour une si vaste entreprise, qui devait comprendre tous les monumens historiques, relatifs à l'Allemagne, pendant le moyen âge. M. de Stein, alors ministre du roi de Prusse, se plaça à la tête d'une réunion d'amis et de savans, et voua ses loisirs et sa fortune aux préparatifs nécessaires. C'est cette réunion qui forma le premier projet en 1818; des invitations furent envoyées à tous les hommes distingués par leur rang ou par leur savoir, et qui s'intéressaient à l'histoire de leur patrie, pour les engager à secourir par leur influence, ou par leurs connaissances, l'exécution de cette œuvre patriotique. Les premiers qui accédèrent à cette invitation sont MM. le comte de Spiegel, actuellement archevêque de Cologne, de Landsberg-Valen, de Mirbach, de Romberg, Mme la princesse de Fürstenberg, décédée depuis, le prince de Thurn et Taxis, les comtes de Solms-Laubach et de Lippe, de Heinberg, les savans Niebuhr et Bœlling. Tous offrirent de contribuer, tant par leur fortune, que par leurs relations et leur travail. M. Dümge, archiviste du grand-duc de Bade, fut chargé de rédiger un projet plus détaillé, qui fut ensuite confié à une commission centrale, présidée par M. de Stein et composée de MM. d'Aretin (remplacé après sa mort par M. de Carlowitz, ambassadeur du roi de Saxe auprès de la diète de Francfort), de Burckheim, de Plessen, Smidt, de Wangenheim et Schlosser à Francfort, Dümge et Büchler. A ces deux derniers que de nouvelles fonctions éloignèrent de Francfort, succédèrent MM. de Fichard et de Bœhmer. M. Mühlens fut nommé caissier, et M. Büchler fut chargé de la correspondance. La société doit sur-

tout à ce dernier une grande partie de ses succès, car c'est son activité qui y fit entrer une grande partie des savans de l'Allemagne et de l'étranger, dont il a dirigé les travaux, en leur indiquant le but et les moyens qu'ils pouvaient trouver à leur portée.

Dès le 20 janvier 1819, la société se constitua sous le nom de *Société pour la recherche et la publication des documens de l'histoire germanique, pendant le moyen âge*, et sa première réunion eut lieu dans la ville de Francfort. Plusieurs princes règnans, comme le roi de Prusse, l'électeur de Hesse, le roi de Bavière et la diète de Francfort, par leurs déclarations réitérées de 1819, 1820 et 1821, s'associèrent aux travaux de la société et la déclarèrent, par leur adhésion, entreprise nationale.

Pour former un centre commun, un organe, qui mit en rapport les différens collaborateurs, on convint de publier un journal, *Archives de la société pour la publication des monumens de l'histoire germanique*; qui fut commencé en 1819. Des questions y furent proposées, des renseignemens donnés et des rapports publiés sur l'existence et sur l'importance des manuscrits, qui pouvaient servir de guides dans les recherches. Pendant que les savans Docen, Matthiæ, Wyttenbach, Schlosser, de Koch-Sternfeld, Ittner, Ebert, Grimm, Beyschlag, travaillaient dans les bibliothèques de l'Allemagne, d'autres entreprirent des voyages pour faire des recherches dans les bibliothèques de la France, de l'Italie et de l'Angleterre. Dans tous ces pays, les renseignemens demandés furent donnés avec la plus grande bienveillance, et les collaborateurs furent entourés de tous les secours nécessaires.

C'est ainsi que l'entreprise marcha rapidement vers son but; en 1824 on se vit en état de fixer le plan de la publication.

Le premier projet n'avait embrassé que les chroniques et les monumens purement historiques, mais les richesses nouvelles qu'on avait découvertes, permirent d'étendre ce plan, qui comprend maintenant, outre l'histoire proprement dite, tous les documens et renseignemens qui s'y rapportent. Voici les quatre articles qui serviront de base à la publication :

1° Tous les monumens historiques, relatifs à l'Allemagne, depuis 500 jusqu'à 1500, seront divisés en cinq grandes sections : auteurs historiques, lois, diplômes, lettres et autres monumens moins importans, compris sous la dénomination d'antiquités.

2° On ne publiera que les originaux et les ouvrages authentiques, les passages douteux ou interpolés seront exclus ou imprimés en plus petits caractères.

3° On rendra les expressions authentiques des auteurs.

4° Les passages difficiles seront expliqués dans des notes ajoutées au texte; on exposera la vie des auteurs, on fera connaître les manuscrits de leurs ouvrages, on appréciera l'autorité qu'on doit leur attribuer, leurs rapports avec le tems dont ils racontent l'histoire et l'on indiquera les éditions déjà publiées.

Voici, enfin, le premier volume des auteurs historiques, ou de la première section. Il comprend les annales du huitième et du neuvième siécle. La plus grande partie était déjà publiée; mais les éditeurs précédens s'étaient souvent servis de manuscrits incorrects, et se voyaient rarement en état d'en comparer plusieurs. La société a donc ajouté à ces ouvrages une collection de variantes, qui n'ont peut-être pas la même importance que celles des auteurs classiques, mais qui expliquent cependant plusieurs passages obscurs et mal interprêtés jusqu'à présent.

Les huit premières pages sont consacrées à la liste des sous-

cripteurs, parmi lesquels nous trouvons une foule de princes règnans, en Allemagne et dans l'étranger, et beaucoup de bibliothèques publiques; grand nombre d'entre elles est encore en retard.

Dans les *Archives de la société*, M. Pertz avait déjà publié une notice dans laquelle il a développé son opinion sur l'origine des tableaux chronologiques ou des annales en Allemagne. Il en résume les résultats, dans son introduction générale. Tout en admettant que les *runes* servaient de caractères pour l'écriture avant l'établissement de la religion chrétienne dans le Nord, il croit qu'elles étaient uniquement consacrées aux usages domestiques (*communi utilitati*), et qu'on ne s'en servait pas pour des ouvrages historiques. D'ailleurs la religion payenne, qui se règlait dans la fixation des jours de fête d'après une astronomie grossière, et qui se propageait elle-même par la tradition orale, ne réclamait pas l'usage de l'écriture. L'église chrétienne, au contraire, conduite par le désir de fixer d'une manière uniforme ses fêtes, et fatiguée des discussions que ces époques faisaient naître, sentit la nécessité de se servir de tables qui règlassent le tems. Celles de Denys-le-Petit et de Beda-le-Vénérable se répandirent, par conséquent, dans toute l'Europe chrétienne Elles remplissaient ordinairement une ou deux pages, en laissant toute fois une marge assez grande, pour qu'on pût y ajouter les événemens les plus remarquables, arrivés dans le cycle de dix-neuf années qu'elles comprenaient. La première origine de ces additions historiques ne peut être expliquée d'une manière certaine. On les trouve chez les Francs vers la fin du septième, ou plutôt au commencement du huitième siècle; mais il paraît que les premières ont été faites dans quelque couvent des Pays-Bas. En copiant ces cycles, on a copié en

même tems les indications historiques, et c'est par ce moyen, que les uns et les autres ont été répandus dans des contrées assez éloignées. Les notices historiques ont trouvé des continuateurs, qui par la préférence qu'ils ont accordée aux événemens arrivés dans leur patrie, ont fourni les moyens de déterminer la contrée et même le couvent où elles ont été ajoutées.

Le premier volume de la collection comprend d'abord les *Annales S. Amandi*, *Tiliani*, *Laubacenses* et *Petaviani*, avec les continuations (p. 5 — 18). On les a imprimées en regard pour faciliter la comparaison et la rectification des unes par les autres. Elles sont déjà connues par les collections de Du Chesne, de Bouquet et de Baluze. Les quatre annales suivantes appelées *Laurishamenses* (Lorsheim, couvent dans la Bavière) *Alamannici*, *Guelferbytani* (Wolfenbüttel) et *Naziani* sont rédigées et continuées sur des annales écrites dans le couvent de Murbach situé en Alsace. Elles contiennent des particularités relatives à ce couvent, que les continuateurs ont copiées. L'original paraît perdu, mais ces copies justifient suffisamment de leur origine.

Les mêmes rapports existent entre les *Annales sangallenses*, *augienses et weingartenses* (p. 60 — 71). Les annales qui suivent sont rédigées avec plus d'indépendance les unes des autres, et paraissent avoir puisé une partie de leurs notices historiques dans les *Gesta Francorum*. Les *Annales sangallenses* sont l'ouvrage de plusieurs moines qui y travaillèrent successivement. Elles deviennent plus étendues dans le dixième et le onzième siècle, et finissent en 1056. Les éditeurs donnent trois rédactions différentes des *Annales de Salzbourg* (*Juvavienses*), suivies de celles du couvent de S. Emmeran à Ratisbonne, de Fulde, de Cologne, de Brunvillare, couvent près de Cologne, etc.

Les annales écrites sous le règne de Charlemagne se rapprochent déjà de la narration historique, tout en conservant la forme des chroniques. Telles sont les annales d'Eginhard mises en parallèle avec celles du couvent de Lorsheim (*Laurishamenses*, appelées aussi *Plebeji* ou *Loiseliani*) parce qu'elles comprennent le même nombre d'années (741 — 829) et s'accordent tellement dans la manière de représenter les faits, que les unes semblent être la copie des autres, si elles n'ont pas puisé à une source commune. Les éditeurs ont ajouté beaucoup de notes géographiques, qui se rapportent à l'état de l'Allemagne pendant le moyen âge, et qui éclaircissent un grand nombre de points, défigurés ou mal interprêtés dans les éditions précédentes. Les annales du poète saxon sont connues, mais, dans la collection dont nous parlons, on a pu corriger plusieurs fautes échappées à Leibnitz. La chronique suivante, appelée *Chronicon Moissiacense*, ou *de Beda*, a été écrite par un auteur inconnu sur les tables chronologiques du vénérable savant. Les annales de Metz, de Fulda et du moine Enhard, sont des continuations de celles d'Eginhard et de Lorsheim, et forment, avec la *Chronique de Regino*, les principales sources historiques du neuvième siècle. L'*Histoire abrégée des Francs*, par Pierre le bibliothécaire, se trouve déjà dans *Du Chesne*, T. III. Les *Annales Bertiniani*, qui sont une continuation de celles d'Eginhard, sont divisées en deux parties. L'auteur de la première (830 — 835) est inconnu, celui de la seconde (835 — 861) est l'évêque Prudence. Le célèbre Hincmar, archevêque de Rheims, y a ajouté l'histoire de 861 — 882. Les annales *Vedastini* (877 — 900), la chronique des guerres des Normands en France (837 — 911), celle de Regino, qui commence avec la naissance de Jésus-Christ, et se termine en 906, et une continuation jusqu'en 967, rem-

plissent, avec une table des matières très-exacte, les dernières feuilles de ce beau volume, orné de huit planches, qui représentent des *fac-simile* des différens manuscrits. J.

6. *Zur Geschichte des Kœnigreichs Hanover, etc. — Pour servir à l'histoire du royaume de Hanovre, pendant les premières années après sa délivrance de la domination Westphalienne et française. Gœttingue,* 1826. *Chez van den Hœck et Ruprecht,* 1 *vol. in*-8 *de* 261 *pages.*

Tout ouvrage rédigé dans l'intérêt de l'histoire, quelles que soient l'étendue et l'importance du pays ou de l'état pour lequel il est particulièrement écrit, n'intéresse pas seulement ce même état, mais encore l'histoire générale des nations; surtout quand une connaissance pratique et approfondie des choses, la bonne foi et le désir d'être utile à ses contemporains, ont présidé à sa rédaction. En effet, il est peu de détails d'administration si particulièrement adaptés à un seul état, surtout après les crises politiques du tems auquel notre ouvrage se rapporte, qui, du moins par comparaison, ne puissent offrir quelque sujet de réflexions utiles aux administrateurs d'autres états, et leur suggérer des idées avantageuses au bonheur de leurs administrés. — C'est considéré sous ce point de vue que l'ouvrage, dont nous venons de transcrire le titre, se recommande à l'attention des hommes d'état et des amis de l'histoire. Et c'est aussi sous ce rapport qu'il nous paraît mériter d'être plus connu.

Quoique l'auteur ait gardé l'anonyme, on a, en Allemagne, soulevé le voile sous lequel il voulait rester inconnu, et l'on sait généralement que c'est M. le conseiller privé du cabinet de

Hanovre, Aug. Guill. Rehberg, déjà avantageusement connu par plusieurs ouvrages sur l'économie politique, sur la révolution française et sur le *prince* de Machiavel. M. Rehberg occupait déjà en 1803 un poste important près du ministère de Hanovre, et la contestation qui s'éleva dans le tems entre M. Berlepsch et ce gouvernement, et qui fit tant de bruit, le concernait principalement. Après la restauration du Hanovre, en 1813, M. Rehberg ayant été nommé *conseiller privé* du cabinet, c'est par ses mains que, d'après la constitution du pays où la principale influence n'est, depuis long-tems, plus au pouvoir des ministres, mais attachée aux places secondaires des conseillers qui préparent toutes les affaires pour la décision du gouvernement, c'est par ses mains, disons-nous, que passaient presque toutes les affaires. Dans ce poste éminent, il eut le malheur, non-seulement de se brouiller avec plusieurs des principaux députés des états du pays, mais encore d'exciter, par ses principes, le mécontentement du ministre tout-puissant, M. le comte de Munster. On lui fit des reproches sur son administration, et on l'éloigna du conseil. Il est de notoriété publique qu'il a été justifié de ces reproches; mais il a été mis en retraite et pensionné.

En écrivant cette espèce de mémoire sur l'administration provisoire du royaume de Hanovre, après sa restauration, M. Rehberg, qui connaît parfaitement les faits, expose les mesures que le gouvernement a dû prendre pour rétablir l'ordre, présenter aux administrés, épuisés par onze ans de guerre et d'oppression, quelque espérance de bonheur, en dédommagement des sacrifices qu'ils avaient faits, et assurer aux divers états composant la masse des sujets du royaume, quelque garantie mutuelle en proportion des progrès de la civilisation. Ensuite il présente une discussion savante des principes qui, par rapport à la situation de l'électorat

avant 1803, et celle du royaume et des divers pays nouvellement acquis, dont il se trouvait composé en 1814, ont dû lui servir de base, et déterminer les mesures adoptées par le gouvernement provisoire. Et c'est justement cette exposition et cette discussion qui justifient l'administration de M. Rehberg, et qui font que son livre, qui semble n'être relatif qu'au Hanovre, est cependant un ouvrage intéressant pour d'autres pays, et surtout d'une grande utilité pour étudier l'histoire générale de l'Allemagne à cette époque.

Tel qu'il est, cet ouvrage n'est pas susceptible d'une analyse régulière. Nous nous contenterons d'indiquer quelques-uns de ses passages les plus remarquables. L'auteur (page 7 à 9) commence par jetter un coup-d'œil sur la différence de la disposition des esprits des peuples du nord et du midi de l'Allemagne; ceux-là, dit-il, étaient dominés par une aversion décidée non-seulement pour le souverain détrôné, mais encore pour toutes les institutions et tous les changemens qu'il les avait contraints d'adopter ou de faire; tandis qu'il en était tout autrement dans les pays du midi de l'Allemagne, dont les princes, par politique, avaient été obligés, à la vérité, de faire un grand nombre de concessions, mais avaient cependant en même tems maintenu leur indépendance, Vient ensuite (page 14 à 20) le récit des événemens relatifs à l'occupation de 1803; on y trouve des particularités et des détails peu connus et très-intéressans. Il en est de même jusqu'à la page 37, où l'auteur parle du royaume de Westphalie et de l'état de ce pays après la restauration. La page 51 offre une notice intéressante sur le savant professeur de Gœttingue, Charles de Villers, et sur le caractère qu'il a montré sous le gouvernement Westphalien. De la page 52 à 71, l'auteur traite de la réaction relative aux droits civils; et de là

jusqu'à la page 100, de l'établissement du gouvernement en 1813 et 1814. Cette partie est à la vérité d'un intérêt plus local; mais l'exposition des motifs qui ont déterminé la réforme de la constitution des états de ce pays, est, par contre, très-intéressante. Cependant le tableau que M. Rehberg présente des rapports qui existent entre la noblesse et les autres classes nous paraît manquer un peu de vérité. L'influence de la noblesse dans l'assemblée provisoire des états, rendit impossible l'ajournement des exemptions à un tems plus opportun, et fut ainsi cause de la division actuelle des états en deux chambres, ce qui a beaucoup d'inconvéniens. La partie de l'ouvrage qui traite de l'impôt foncier, offre également un vif intérêt. Enfin plusieurs notices sur le royaume de Hanovre depuis 1805 jusqu'en 1813, et quelques détails sur le but que s'était proposé le gouvernement hanovrien après 1813, et sur la marche qu'il a suivie, en facilitant l'appréciation des rapports administratifs dans l'intérieur des états de l'Allemagne, donnent à ce livre un intérêt assez général.

Quoique ce genre d'ouvrage ne permette guère d'en faire des extraits, nous terminerons cette notice en citant quelques réflexions sur les finances, qui nous paraissent très-vraies. « Il n'y a pas, dit M. Rehberg (page 163), de travail en général plus ingrat que celui de l'administration des finances d'un état. Chacun est empressé de recevoir d'elle, personne ne veut lui fournir des fonds. Tous les articles du budget sont minutieusement soumis à la censure; mais personne ne s'inquiète de la balance. Les non-valeurs, dit-on, doivent être couvertes par les financiers qu'on se représente comme une espèce d'enchanteurs qui savent procurer les moyens de payer des dettes, sans qu'il en coûte rien à ceux pour qui elles ont été faites. Cette

idée a été très-favorisée, et a reçu un grand développement par les opérations que tant d'états ont faites, en papier monnaie, qui devait remplacer le numéraire. On aime beaucoup toutes ces mesures artificielles, parce qu'elles créent, pour un tems, une baisse générale des prix des denrées, et offrent à beaucoup d'individus l'espoir du gain, jusqu'à ce que, le jour de la reddition des comptes étant arrivé, le peuple, qui à la fin est obligé de payer, s'aperçoive qu'il a vécu à ses propres dépens. Alors s'élèvent des plaintes amères contre ces artifices tant loués d'abord, et des malédictions contre leurs auteurs tant admirés. Jamais dans le pays de Hanovre rien de pareil n'a été essayé. »

Le volume est terminé par un petit supplément de page 225 à 260, contenant quelques pièces à l'appui. L.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

---

7. *Sammlung auserlesener Stücke aus der schœnen Litteratur der Deutschen, etc. — Recueil de morceaux choisis de la littérature des Allemands, par MM. Noël et Ehrenfried Stœber, 2 vol. in-8°, de 528 et de 530 pages. Paris et Strasbourg chez F. G. Levrault, 1827. Prix : 12 francs.*

En publiant en 1824 ses *Leçons italiennes de littérature et de morale*, M. Noël annonça la publication prochaine de *Leçons allemandes*, impatiemment attendues, malgré l'apparition récente de plusieurs recueils de ce genre. M. Noël a rendu un

nouveau service à la littérature, en coopérant à ce *Recueil de morceaux choisis de la littérature allemande*, lequel peut non seulement servir de livre élémentaire aux commençans, mais encore offrir une lecture instructive à ceux qui sont plus avancés. M. Noël se félicite avec raison d'avoir trouvé, pour ce travail, un collaborateur aussi habile que M. Stœber, qui s'est acquis lui-même un rang honorable parmi les poètes allemands de nos jours. Français par sa naissance et ses affections, allemand sous le rapport littéraire, personne n'était plus propre que M. Stœber à devenir le guide des jeunes Français dans leurs paisibles excursions dans le domaine de la littérature si riche et si originale de la Germanie.

Le plan suivi dans les *Leçons de littérature allemande*, n'est pas tout-à-fait le même que celui que M. Noël et ses autres collaborateurs ont suivi dans leurs recueils du même genre. La partie prosaïque est divisée ainsi qu'il suit :

1° *Style narratif: Fables* de Lessing et de Meissner; *Paraboles* de Herder, de Liebeskind, de Caroline Pichler, de Schlosser, de Jakobs, de Lavater, de Nonné, de Krummacher; *Contes* de Meissner, d'Engel, de Stark, de Kotzebue, de Pfeffel, de Musæus, de A. Schreiber, de Hebel, de Gustave Schilling; *Idylles* de Gessner et de Bronner; *Romans* d'Engel, de Caroline Pichler, de Gœthe, de Lafontaine, de Lamotte-Fouqué.

2° *Style épistolaire: Lettres* de Gellert, de Gleim, de Jean de Müller, de Heinse, de Gessner, de Hœlty, du baron de Dalberg, de Pfeffel.

3° *Style dramatique: Dialogues* d'Engel, de Rochlitz, de Fessler; *Scènes* de Kotzebue, d'Iffland, de Lessing, de Klinger, de Schiller, de Gœthe.

4° *Style didactique: Sentences, Maximes, Aphorismes* de

Hirzel, de Leisewitz, de Lavater, de Schlosser; de Knigge, de Zimmermann, de Jung Stilling, de Herder, de Schulz, d'Engel, de Pfeffel, de Blessig, de Gellert, de Jean de Müller, de Kant, de Schiller, de Gœthe, de Novalis (Hardenberg), de Lafontaine, de Jean-Paul, de Hamann, de Tiek, d'Œlenschlæger, de Wolfgang Menzel, de Witschel, de Weisser, de Hippel, de Claudius, de Lichtenberg, etc; *Caractères* de Gellert, de Westphal, de Plattner; *Traités* d'Abbt, de Mendelsohn, de Garve, de Mœser, d'Eberhard, de Kant, de Fichte, de Schelling, Herder, de Jerusalem, de Hufeland, de Kœppen, de Schiller, de A. W. Schlegel, de Bouterweck (on n'aurait pas dû oublier J. Henri Jacobi); *Satires* en prose de Rabener, de Lichtenberg, de Wieland, de Weisser.

5° *Style historique: Anecdotes* de Pfeffel, de Wagenseil, de Heinsius, de Dœring, de Gleim; *Biographies et Caractères historiques et littéraires* de Jean de Müller, de Schiller, de Posselt, de Sturz, de Gœthe, de Bœttiger (cette partie pourrait être plus riche); *Narrations et Considérations historiques* de Müller, de Schiller, de Posselt, de Haken; *Descriptions et Tableaux* de M. de Humboldt, de Forster, de Heinse, de Winkelmann, de Gœthe, de Spæth.

6° *Style oratoire:* Eloge de Fréderic-le-Grand par Engel, éloge de Musæus par Herder, sermon sur les sentimens du chrétien à la vue du ciel étoilé par Schott. (En admettant des discours entiers, les éditeurs ont privé leur ouvrage de l'avantage de faire connaître un plus grand nombre d'orateurs; nous regrettons surtout de ne retrouver rien ici de Reinhard, de Schleiermacher, de Rœhr, et des auteurs du recueil célèbre sous le titre de *Stunden der Andacht* (*Heures de recueillement.*)

7° *Style* appelé *humoristique:* du génie par Claudius, le

bonheur d'un pasteur suédois par Jean-Paul, la nuit du nouvel an d'un infortuné, la résurrection, l'éclipse de lune, etc, par le même.

La partie poétique se compose :

1° De *Fables* de Gellert, de Hagedorn, de Lichtwer, de Gleim, de Michaëlis, de Willamow, de Kleist, de Nicolaï, de Pfeffel, de Müchler, de Krummacher et de Gœthe; 2° de *Contes poétiques* de Gellert, de Hagedorn, de Langbein, de Pfeffel; 3° de *Paraboles* de Schiller, de Krummacher, de Nonne, de Herder, de Kosegarten; 4° d'*Allégories* de Burger, de Schiller et d'A. W. Schlegel; 5° de *Légendes* de Krummacher, d'A. W. Schlegel, de Herder, de Kœrner; 6° de *Romances* et *Ballades* de Burger, de Schiller, de Pfeffel, de Mahlmann, de F. Kind, de Th. Hell, de Gœthe, d'A. W. Schlegel, de Louise Brachmann, de Tiek, d'Uhland; 7° d'*Idylles* de Voss et de Kleist; 8° de *Descriptions* de Haller, de Kleist, de Fernow, de Matthisson, de Fréderique Braun, de Salis; 9° d'*Epîtres* de Gœckingk, de Wieland; 10° de *Morceaux didactiques* de Schiller, de Matthisson, de Conz, d'Arthur de Nordstern, de Mahlmann, de Neuffer, de Gœtz, de Gubitz, de Gœthe, d'Uz, de Gleim, de Neubeck, de Tiedge; 11° de *Satires* de Lichtwer, de Falk; 12° d'*Epigrammes et distiques* de Hagedorn, de Kæstner, de Lessing, de Thümmel, de Kretschmann, de Kleist, de Gœckingk, de Voss, de Pfeffel, de Haug, de Weisser, de Herder, de Burger, de Schiller, de Gœthe, de Matthison, de Baggesen, de Novalis, de Ch. Hell; 13° de *Madrigaux, Rondeaux, etc.* de George Jakobi, de Hagedorn, de Tiedge, d'Ernest Schulze; 14° de *Sonnets* des frères Schlegel, de Burger, de Mnioch, de Fr. Krug de Nidda, de Schulze, de Kœrner; 15° de *Chansons* de Fr. Léopold Stolberg, d'Uz, de Hebel, de J. G. Ja-

kobi, de Schulze, de Chr. Schreiber, de Zachariæ, de Tiedge, de Tiek, de Gerstenberg, de Matthisson, de Gœckingk, de Gœthe, de Miller, de Schubart, de Claudius, de Lamotte-Fouqué, de Salis, de Hœlty, de Novalis, de Schiller, de Gœthe, de Kœrner, de Blumauer, de Werner, de Gleim, de Pfeffel, de Bouterwek, de Lavater, de Gleim, etc.; 16° d'*Odes* et *Hymnes* de Haller, de Kleist, d'Uz, de Ramler, de Hœlty, de Voss, de Fr. Léop. de Stollberg, de Lavater, de Klopstok, de Sonnenberg, de Gœthe, de Schiller, de Græter, de Seume; 17° de *Dithyrambes* de Willamov, de Niemeyer, de Schiller, de Matthisson; 18° d'*Elégies* de Klopstock, de Claudius, de Gotter, de Hœlty, de Tiedge, de Salis, de Matthisson, de Gœthe, de Schiller, de Louise Brachmann; 19° d'un *Dialogue poétique* de Gœthe; 20° d'une *Cantate* de Ramler; 21° de *Morceaux dramatiques* de Gœthe, de Schiller, de Kœrner, de Castelli, de Raupach, de Collin, de Mullner, de Houwald, de Grillparzer, de Werner; enfin 22° de *Morceaux épiques* de Wieland, de Zachariæ, de Klopstock, de Voss, de Gœthe, d'E. Schulze, de Ladislas Pyrker.

Nous avons à dessein cité tous ces noms, pour faire voir que les auteurs de cet utile recueil n'ont rien négligé pour rendre leur anthologie aussi complète que possible, et que la littérature allemande ne le cède à aucune autre, en richesse et en variété. En terminant cette annonce des *Leçons de littérature allemande*, nous rappelons à nos lecteurs que M. E. Stœber a publié, l'année passée, un *Précis historique de la littérature des Allemands*, destiné à servir d'introduction à ce recueil (1). L'exécution typographique ne laisse rien à désirer. W.

(1) *Kurze Geschichte und Charakteristik der schœnen Litteratur der Deutschen.* Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, in-8°. Voir la *Bibliothèque allemande*, tom. I, pag. 350.

8. *Beitraege zur deutschen Literatur und Litteraergeschichte, etc. — Documens pour servir à l'histoire littéraire de l'Allemagne, renfermant* 1° *quelques poésies inédites de Sébastien Brandt, avec une notice biographique;* 2° *des lettres de Thomas Murner, avec un facsimile;* 3° *un poëme de Conrad de Danckrotzheim, intitulé: Das heilige Namenbuch, par A. W. Strobel. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, in-*8° *Prix :* 3 *francs.*

L'auteur de cette intéressante publication s'occupe depuis plusieurs années d'une *Histoire littéraire de l'Alsace*, et il offre ici les prémices de ses recherches. La notice biographique de Sébastien Brandt (1) renferme des renseignemens tout nouveaux sur la vie du fameux auteur de *La Nef des fols* (*Narrenschiff*). S. Brandt naquit à Strasbourg en 1458, fit ses études à l'université de Bâle, et devint en 1487 docteur en droit. En 1501, il fut nommé chancelier de la ville de Strasbourg, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1521. Brandt fut membre de la société littéraire de Strasbourg, fondée en 1498, et qui comptait parmi ses fondateurs Wimpheling, Jacques Sturm de Sturmeck et Gaspard Hédio. Il fut aussi admis dans la société rhénane des sciences, fondée par Conrad Celtis. L'empereur Maximilien Ier lui demanda souvent des conseils, et le nomma conseiller impérial et comte palatin. M. Strobel donne la liste des nombreux ouvrages de S. Brandt, des éditions du *Navire des fous*, et de ses nombreuses traductions, qui procurèrent à ce satirique une réputation européenne. Cet ouvrage fut tra-

(1) Voy. *Bibliothèque allemande*, tom. I, p. 356.

duit en bas-saxon, en français, en hollandais, en anglais, en latin. La dernière édition latine a paru à Bâle en 1572, in-8°. Les épigrammes allemandes de S. Brandt, qui paraissent ici pour la première fois, sont au nombre de 49 : la plupart renferment des moralités assez communes, mais qui sont le plus souvent rendues avec toute la concision des maximes. Il y a en général moins de malice qu'on ne devait s'y attendre de la part de l'auteur de *la Nef des fols*. La correspondance inédite de Thomas Murner, contemporain de S. Brandt, et auteur de *la Corporation des fripons* (*Schelmenzunft*) et de *la Conjuration des fous* (*Narrenbeschwœrung*) (1), jette une lumière nouvelle sur la vie de ce satirique atrabilaire. Conrad de Danckrotzheim (aujourd'hui Dangolsheim, près de Molsheim) est un *maître chanteur* du quinzième siècle, qui vivait à Haguenau. Le poëme que M. Strobel a fait réimprimer est une espèce de *Calendrier poétique*, comme les fastes d'Ovide, dans un langage populaire. L'auteur décrit les fêtes, les saisons et les travaux depuis le mois de janvier jusqu'au mois de décembre, et finit par un mémoire très-curieux de toutes les dépenses de l'année. On doit savoir gré à l'éditeur du soin avec lequel il a conservé partout, dans ces documens, les singularités du vieux langage et de l'orthographe primitive. Cette exactitude diplomatique fera rechercher son livre de tous les amateurs de la vieille poésie, et de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire littéraire de l'Alsace et de l'Allemagne. W.

---

(1) Voy. *Bibliothèque allemande*, tom. I, p. 357.

9. *Résumé de l'histoire de la littérature allemande, par M. Loève-Veimars, Paris, chez Louis Janet, 1826, in-18.*

Ce résumé de l'histoire littéraire d'Allemagne est le fruit de recherches faites avec soin, et bien que nous soyons loin de souscrire à tous les jugemens portés par l'auteur, nous regardons son ouvrage comme très-propre à servir d'introduction à l'étude de la littérature des Allemands. La plupart des faits et des noms propres qu'on a si long-tems et si ridiculement estropiés en France, y sont exactement rapportés. M. Loève-Veimars a suivi la division générale établie dans le grand ouvrage de Bouterweck (1), et l'on reconnaît souvent dans son résumé les idées de cet excellent critique. Il ne pouvait choisir un meilleur guide. Nous transcrivons ici la table des matières et quelques-unes des considérations de l'auteur.

Première période. Depuis les tems les plus reculés jusque vers la fin du treizième siècle: Considérations générales. Chants populaires. Lettres monacales, les Minnesinger, prosateurs souabes. « L'Allemagne ne retrouva jamais, dit M. Loève-Veimars, un siècle aussi poétique que celui des empereurs souabes: c'est l'âge d'or de la poésie chevaleresque. » Il y a ici (p. 7) une méprise que nous ne pouvons nous empêcher de relever. L'auteur dit que les poètes trouvèrent un protecteur éclairé en Fréderic II, et *après lui en Henri V*. Fréderic II mourut en 1250, et eut pour successeur le dernier des empereurs souabes, Conrad IV. Henri V est antérieur à Fréderic II de tout

(1) *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit*. Histoire de la poésie et de l'éloquence, depuis la fin du treizième siècle.

un siècle, puisqu'il mourut en 1125. C'est de Henri VI que l'auteur a sans doute voulu parler, mais Henri VI est le prédécesseur et non le successeur de Fréderic II. — *Seconde période. Depuis la fin du treizième siècle jusque vers le commencement du dix-septième:* Considérations générales; dernières lueurs et décadence de la vieille poésie romantique; les maîtres chanteurs au quatorzième siècle; renaissance des chants populaires; chants de guerre des Suisses; ballades, chroniques rimées, poésie didactique, naissance du théâtre allemand; mascarades, tragédies romantiques, comédies latines. — *De la poésie au seizième siècle*, le Teuerdank, Hans Sachs, Luther, Ulrich de Hutten, fables d'Erasme et de Waldis, poésies de Fischart; de l'art dramatique aux quatorzième, quinzième et seizième siècles.

« L'histoire de la littérature allemande, durant cette longue période, se divise en trois époques bien distinctes. A la première de ces époques appartiennent les poésies que vit éclore la fin du siècle des Souabes; la seconde embrasse les écrits composés sous l'influence de la nouvelle école poétique, qui s'éleva du milieu du peuple, celle des *maîtres chanteurs;* la troisième commence au tems de la révolution religieuse, qui changea la face de l'Allemagne, et s'étend jusqu'aux préludes de la désastreuse guerre de trente ans. Nous verrons le dialecte des Souabes perdre peu-à-peu son influence; puis, les différens dialectes de l'empire, prendre successivement une importance à peu près égale; et enfin, le langage poétique formé de l'allemand supérieur, acquérir des formes précises, et devenir l'idiôme littéraire de la Germanie.. »

Troisième période. Depuis le commencement du dix-septième siècle jusque vers le milieu du dix-huitième. Considérations générales. De la poésie: de quelques poètes antérieurs à Opitz et

son école; poésies d'Opitz; ses disciples Flemming, Gryphius, Logau. Influence de l'école d'Opitz; Hoffmann et son école. De l'art dramatique dans cette période; sciences historiques et *rhétoriques*. — *Quatrième période. Des lettres dans le milieu du dix-huitième siècle:* Considérations générales. Gottsched et Bodmer, Haller et Hagedorn, Klopstock, Wieland, Lessing, Rabener, Ramler, Gessner. *De la prose:* Sciences historiques: Schlœzer, Mascow, Cramer, Winkelmann; Prose didactique: Mœser, Mendelsohn, Zimmermann. « L'Allemagne nous présentera, durant cette période, le tableau consolant d'un peuple qui se régénère, et nous la verrons se préparer, par des essais pleins de jugement et de vigueur, à l'établissement de la belle littérature nationale qui l'a placée, en moins d'un demi-siècle, au rang des nations les plus avancées dans les arts de l'esprit... Une circonstance caractéristique dans l'histoire des lettres allemandes, c'est cette supérioté intellectuelle des protestans que nous avons déjà signalée. Les lettres furent illustrées dans le Nord par les seuls partisans de la communion évangélique, et ces poètes se montrèrent tous pleins de zèle pour leur religion. Wieland seul, après avoir fait éclater dans sa jeunesse la piété la plus vive, embrassa sur ses vieux jours les doctrines de l'école philosophique des encyclopédistes... Ce sentiment général de ferveur chrétienne se montrait toutefois aussi éclairé qu'on pouvait l'attendre d'un siècle si fertile en esprits supérieurs. Les écrits du pieux Gellert, et surtout le beau poëme de Klopstock, prouvèrent que le génie pouvait pénétrer dans les mystérieuses profondeurs de la religion, sans se montrer étranger aux ressources de l'imagination et à la magie du style. Les lettres trouvèrent peu de protection dans les cours. De tous les princes allemands aucun ne se montra disposé à encourager

les lettres; et ce ne fut qu'à la générosité d'un souverain étranger, de Fréderic V, roi de Danemarc, que le chantre du Messie dut les jours d'aisance qui lui permirent de terminer son chef-d'œuvre. Le prince Henri de Prusse fit, il est vrai, présent d'un cheval à Gellert, mais si l'on veut absolument regarder cet acte de munificence comme une protection accordée aux lettres, il faut placer auprès du nom de ce Médicis du Nord, celui du paysan saxon qui apporta une mesure de bois devant la porte de ce poète, pour le remercier du plaisir que lui avaient fait éprouver ses fables. » *Cinquième période. Depuis les dernières années du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours :* Gœthe, Schiller, Burger, les deux Stollberg, Herder, Voss. — *Art dramatique :* Tragédies de Klinger, de Collin, de Kœrner, de Werner, de Mullner, de Grillparzer ; comédies d'Ifland, de Kotzebue, d'Engel, etc. *De la prose*: romans d'Auguste Lafontaine, de Jean-Paul; légendes de Musæus; romans historiques de Meissner; romans chevaleresques de Wæchter, de Lamotte-Fouqué; sciences historiques et philosophiques : Herder, Jean de Müller, Jacobi, Lichtenberg, Lavater, Kant, Archenholz, Woltmann, etc.

Cette cinquième période est celle qui nous paraît la moins bien traitée dans le *Résumé*, surtout quant aux prosateurs. La partie poétique est assez satisfaisante, bien que l'auteur ait omis plusieurs poètes vraiment distingués, et que notamment il ait tenu si peu de compte des travaux des deux frères Schlegel, de Tiek et de leur école, qui exerça une très-grande influence sur la poésie allemande de nos jours. Il n'a consacré que vingt pages aux historiens et aux philosophes, et de ces vingt pages Herder et Muller en occupent à eux seuls douze, de sorte qu'il n'en reste que six ou sept pour Jacobi, Kant, A. de Humboldt et les autres; il est vrai que l'auteur s'excuse

sur ce que sa tâche se borne aux lettres; mais l'art d'écrire l'histoire ne fait-il pas partie des lettres? Les jugemens portés sur les prosateurs des derniers tems, et même sur quelques poètes, autres que Schiller et Gœthe, sont exprimés dans des termes trop vagues et trop généraux. Ainsi, par exemple, la *Louise* de Voss est un *ouvrage digne de louanges*, Fréd.-Henri Jacobi, le rival de Kant, un des plus grands écrivains allemands, *se fit aussi remarquer comme l'un des bons prosateurs de l'Allemagne, son roman de Woldemar acquit une grande célébrité;* Reinhard, le Bourdaloue de l'Allemagne, *a porté à la perfection l'éloquence évangélique.* Et après Reinhard l'orateur vient, sans transition, à *Schmidt dont l'histoire des Allemands est généralement estimée;* puis reparaît encore une fois Schlœzer, qui a déjà trouvé sa place dans la précédente période. Archenholz se trouve avec Posselt, Woltmann et Heeren, et l'auteur ne cite de Heeren que son *Manuel d'histoire ancienne!*

Cette dernière partie est entièrement à refaire; c'est ce que l'auteur fera sans doute dans une seconde édition. Alors il rendra aussi un compte plus exact et moins précipité de l'état actuel de la littérature allemande; il aura soin de faire disparaître quelques fautes qui se sont glissées dans les noms propres et dans les citations allemandes, et il ne mettra plus sous la même rubrique Lavater et Archenholz, Lichtenberg et Heeren, Schmidt et Reinhard. W.

POÉSIE.

10. *Stimmen aus Hellas, etc. — Cris de l'Hellade, ouvrage dédié aux mânes des martyrs de l'indépendance des Hellènes, et vendu aux profit des Grecs, par J. M. Colmar, chez Decker* 1826. *XV et* 63 *p. in-4°; à Strasbourg, chez Treuttel et Wurtz.*

Cette œuvre poétique est le fruit des heureux loisirs d'un pasteur protestant du Haut-Rhin. Ne pouvant aller servir les Grecs de son bras, il a voulu contribuer à leur indépendance, en réveillant, par les mâles accens de sa lyre, une généreuse compassion pour cette nation valeureuse et infortunée. M. J. M. dont nous taisons le nom à regret, plaide, dans sa préface, la cause des Grecs, avec autant de chaleur que de raison. On peut dire du reste que la cause de ce peuple est entendue. Personne n'ose plus soutenir ouvertement la légitimité du cimeterre et la justice du Karatsch; et si quelque voix insolente s'élève en faveur des Turcs, l'indignation qu'elle inspire tourne encore au profit des Grecs. Nous félicitons M. J. M. du noble usage qu'il a fait de son talent, en le consacrant à un peuple héroïque et malheureux. Cette conduite est bien digne d'un ministre de l'évangile, qui comprend toute la grandeur de sa mission. Mais son ouvrage ne mérite pas seulement de fixer l'attention publique, à la faveur de la cause qu'il soutient, il se recommande encore aux amateurs de la belle poésie. Le recueil de M. J. M. se compose de 21 pièces, dont plusieurs sont très-remarquables tant par la noblesse des sentimens, que par la beauté de l'expression. Nous citerons particulièrement *le Songe de Blachavas*, de ce capitaine des Armatolis de Katschia, qui, dès 1808, fit

retentir les hauteurs de l'Olympe des mots magiques de *patrie* et de *liberté* (Voyez l'*Histoire de la régénération de la Grèce* par M. de Pouqueville, T. I, p. 337.); *le dernier chant des Parganiotes*, imité du grec, *le chant d'Hypsilanti dans la prison de Munkatsch, le cri de bataille des Souliotes pendant la nuit, les adieux de Chrysé*, épouse de Marko-Botzaris (Pouqueville, T. IV.), *le père et le fils mourant de leurs blessures dans Ipsara; l'hymne de Rhiga*, imité du grec. Des notes instructives ajoutent à l'intérêt de cet ouvrage, que nous recommandons vivement à tous les amis des Grecs et de la poésie.

W.

NOUVELLES DIVERSES.

M. Ladislas de Pyrker, patriarche de Venise, auteur de *Rodolphe de Habsbourg*, a été nommé archevêque d'Erlau, en Hongrie.

— On annonce, comme devant paraître bientôt, une *Histoire de Prusse*, en 7 volumes, par Jean Vogt.

— Il doit paraitre à Bonn, sous le titre de *Rheinisches Musaeum*, un nouveau journal, consacré à la jurisprudence, à la philologie, à l'histoire et à la philosophie de l'ancienne Grèce; on nomme parmi les collaborateurs Bœckh, Hasse et Niebuhr.

— Le roi de Bavière a fondé le 22 septembre 1826 une maison d'éducation pour les aveugles. Il y a dans plusieurs provinces de l'Allemagne, des établissemens pour les sourds et muets. Le premier fut formé, il y a cinquante ans, aux environs de Hambourg. Un sourd et muet, élève de l'institut de Berlin, cherche dans ce moment-ci à en fonder une sem-

blable à Hambourg. Le grand-duc de Bade en a établi une à Pforzheim.

— *Académie de St-Pétersbourg.* Le 10 janvier cette compagnie a célébré le premier jubilé de sa fondation. S. M. l'empereur, l'impératrice Alexandria, l'impératrice-mère, ainsi que l'héritier du trône, le prince Michel, la princesse Hélène, plusieurs membres du haut clergé, la cour, les ministres, le corps diplomatique, les autorités civiles et militaires et un grand nombre de personnes distinguées assistaient à cette séance solennelle. Elle a été ouverte par un discours prononcé par M. le conseiller Ouwaroff, en langue russe, et dans lequel l'orateur a présenté l'histoire de l'académie, et rappelé les bienfaits qui lui ont été accordés par les empereurs. Le secrétaire perpétuel, M. le conseiller Fuss, dans un discours français, a exposé les travaux de l'académie pendant le premier siècle de son existence, et les services nombreux qu'elle a rendus aux différentes sciences. Le président offrit ensuite à sa majesté et aux membres de la maison régnante des médailles d'or, frappées en mémoire de cette solennité. Après cette cérémonie, M. Fuss a lu les questions proposées par l'académie, et proclamé les noms des savans reçus à cette occasion membres honoraires et correspondans.

— L'académie de Berlin a célébré la mémoire de Fréderic II par une séance extraordinaire, qui a eu lieu le 24 janvier. M. le professeur Lichtenstein a lu un rapport de M. Alexandre de Humboldt, sur les voyages de MM. Ehrenberg et Hemprich en Egypte, dans le Dongola, la Syrie, l'Arabie et la partie occidentale de l'Abyssinie, que ces voyageurs ont parcourus dans l'intérêt de l'histoire naturelle, pendant les années 1820 à 1825. Le rapport a été fait conjointement par MM. Alexandre de Humboldt, Lichtenstein, Link, Rudolphi et Weiss.

— Le 18 janvier, la société royale de Kœnigsberg a célébré, par une séance solennelle, l'anniversaire du couronnement du roi. M. le président Wald a ouvert la séance par un discours, qui rappelait l'objet de la solennité. Le directeur, M. le professeur Schubert, a prononcé un discours sur l'importance de l'histoire de Prusse, et sur les moyens d'en répandre la connaissance. M. de Bær, professeur, a lu un rapport sur le développement de la vie organique.

— Le savant orientaliste, M. Gesenius, professeur à Halle, vient d'être nommé membre de la société royale asiatique de Londres.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. (1)

Poésie et romans.

11. *Theater*, Théâtre de Deinhardstein; un vol. Vienne, 1827 in-8°. Prix: 7 fr. 35 c. Ce volume renferme cinq pièces, l'Hôte, drame en deux actes, Florette, drame en un acte, Boccace, drame en deux actes, l'Image de Danaé, comédie en deux actes.

12. *Adam und Eva*, Adam et Eve, ou histoire de la chûte des premiers hommes, épopée *humoristique*, en 12 livres, par Jens Immanuel Baggesen. Leipsic, 1826, in-12. Prix: 6 fr. 70 c. L'auteur est mort pendant qu'on imprimait ce dernier fruit de sa muse.

---

(1) Tous les ouvrages que nous annonçons ici, se trouvent à la librairie de MM Schmitt et Grucker, anciens propriétaires de la maison J. G. Pfæhler et Comp^e^, rue du vieux marché-aux-grains n° 10 et petites arcades n° 6 à Strasbourg.

13. *W. Gerhards Gedichte,* Poésies de W. Gerhard. Leipsic, 1826, 2 vol. in-8°. Prix: 12 fr. Ces poésies sont divisées en neuf parties, qui portent les titres des neuf muses, Erato, poésies érotiques; Euterpe, chansons et romances; Terpsichore, chansons de société; Uranie, poésies graves; Melpomène, chants de deuil; Calliope, ballades; Thalie, des mascarades et des prologues; Clio, chants de guerre et poésies adressées à de grands personnages; Polymnie, poésies adressées aux amis de l'auteur. Un grand nombre de ces poésies, placées sous la protection des muses, peuvent être avouées par elles, et il y a dans ce recueil beaucoup plus qu'il n'aurait fallu en 1770 et 1780 pour devenir célèbre en Allemagne; les imitations d'Anacréon surtout font preuve de talent; mais pour se faire lire aujourd'hui, et pour faire impression, il faut plus que des madrigaux bien galans, plus que des sonnets, eussent-ils même toutes les qualités qu'exige Boileau, plus que des chansons à boire, des romances et des complimens de condoléance, ou de félicitation bien tournés; il faut des accens patriotiques, qui expriment les sentimens, les vœux, les souvenirs et les espérances des générations nouvelles. Ce n'est plus désormais qu'à ce prix qu'est la gloire: un âge nouveau a commencé pour la poésie, comme pour tout le reste: que les poètes le comprennent, et ils n'auront plus à se plaindre de la froideur du siècle, et au lieu de n'être goutées que par quelques amis, et de se voir confinées dans la ville ou la province qui les a vues naître, leurs inspirations, pour peu qu'elles soient bien exprimées, seront célébrées par la nation tout entière. W.

14. *Liederkranz für Kinder, etc.* — Guirlande poétique pour les enfans et leurs amis, par Ehrenfried Stœber. Strasbourg, chez G. L. Schuler, 1827, in-12. Ce petit recueil est un pré-

sent très-agréable à faire aux enfans. Le nom de l'auteur, plusieurs morceaux en dialecte alsacien, et surtout la destination du produit de la vente de ce recueil, le recommandent particulièrement aux Alsaciens. Le produit sera consacré à l'établissement qui vient de se former au Neuhof, près de Strasbourg, pour l'éducation des enfans protestans pauvres.

15. *Der Erlæser,* le Sauveur, poëme épique-élégiaque, suivi de cantiques et de prières en vers, pour servir à l'édification publique et domestique, par J. J. Gœpp, l'un des pasteurs-présidens de l'église consistoriale de la confession d'Augsbourg à Paris. Leipsic, 1827, chez Vogel, Paris et Strasbourg, chez Treuttel et Wurz. Prix : 5 francs.

Cet ouvrage dont le produit est également destiné à la maison protestante d'éducation du Neuhof pour les enfans pauvres, ne peut manquer de prendre un rang distingué dans la poésie ascétique. L'auteur y exprime dignement les sentimens et les pensées d'une religion éclairée. Le poëme principal est en hexamètres, comme la Messiade de Klopstock.

16. *Die Inseln im Sudmeere,* les Iles de la mer du Sud, roman par Œhlenschlæger. Stoutgard, 1826, 4 vol. in-8°. Prix : 24 fr. 30 cent.

17. *Briefe über den Dichter Ernst Wagner,* Lettres sur le poète Ernst Wagner, par Fr. Mosengeil, 2 vol. in-12. Smalcalde, 1826. Prix : 8 fr. Outre des détails sur la vie du poète, il y a dans ce livre des lettres du duc Auguste de Saxe-Gotha, de Jean-Paul, de Fichte, qui sont d'un grand intérêt.

18. *Phantasiegemaelde,* Tableaux de fantaisie par le Dr George Dœring. Francfort-sur-le-Mein, chez Hermann, 1826, in-8°. Prix : 6 fr.

19. *Euripides Hecube,* l'Hécube d'Euripide, traduction mé-

trique par Fréd. Stæger. Halle, 1827, in-8°. Prix 2 fr. 70 c. Le produit de cette traduction est destiné aux Grecs.

20. *Des Maurers Leben*, la Vie du maçon, en neuf chants, par le frère K. G. Th. Winkler, Dresde, 1825. Prix: 5 fr. 35 c. Ce poème est dédié au maçon prince Bernard de Saxe-Weimar, fils du vénérable protecteur de la loge d'Amélie à Weimar.

Histoire.

21. *Geschichte der englischen Staatsumwaelzung*, Histoire de la révolution d'Angleterre, traduite de M. Guizot, par le traducteur de Lascaris, première partie, tome premier, Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1827, 1 vol. in-8°. Prix: 7 fr. Le second volume est sous presse, et paraîtra en même tems que l'original.

22. *Erinnerungen aus den Zeiten und dem Leben Eugens*, Souvenirs des tems et de la vie d'Eugène, duc de Leuchtenberg, d'après des sources authentiques, par Henri Seel, Soulzbach, chez Seidel, 1827, un vol. in-8° de XII et 492 pages. Ces mémoires sur le prince Eugène, sont un hommage rendu à sa mémoire, et cet hommage n'est que l'expression de son histoire. « Le duc de Leuchtenberg, dit l'auteur dans sa préface, qui sut réunir la plus généreuse humanité avec l'héroïsme, a mérité d'être compté parmi les meilleurs princes des tems anciens et des tems modernes. » Il y a peut-être trop d'enthousiasme, pour un historien, dans ces premières lignes, mais elles prouvent combien le prince Eugène sut se faire aimer des Bavarois. Son histoire est divisée en 12 chapitres: 1. Eugène Beauharnais, sous la république française; 2. Eugène Napoléon, prince impérial de France et vice-roi d'Italie; 3. Alliance de famille de l'ancienne maison de Wittelsbach avec la dynastie

de Napoléon Bonaparte; 4. Administration d'Eugène dans le royaume d'Italie; 5. Campagnes d'Eugène en Italie et en Hongrie; 6. Eugène Napoléon et Marie Louise; 7. Eugène Napoléon prince héréditaire du grand-duché de Francfort; 8. Sa conduite dans l'expédition de Russie; 8. Eugène commandant dans l'Allemagne septentrionale, en 1812 et 1813; 10. Eugène, général en chef en Illyrie et en Italie; 11. Eugène, duc de Leuchtenberg et prince d'Eichstædt; 12. Mort d'Eugène. Voici le commencement de ce dernier chapitre: « Napoléon, l'auteur de la fortune d'Eugène, alla, le 5 mai 1821, des rochers inhospitaliers de Ste-Hélène, joindre les grands hommes de tous les siècles. Le 16 août, le prince Eugène fit célébrer, dans l'église d'Ismaning, sa résidence d'été, une grand'messe pour le repos de l'âme de l'illustre défunt. Le cœur d'Eugène fut douloureusement affecté par la mort du plus grand héros des tems modernes, qui avait été pour lui un second père. La séparation ne fut pas de longue durée. »

23. *Geschichte der Jungfrau von Orleans*, Histoire de la pucelle d'Orléans, d'après les sources et l'ouvrage de M. Le Brun des Charmettes, par le baron de la Motte-Fouqué. Berlin, 1826. 2 vol. in-8°. On reproche à l'auteur d'être plus romancier qu'historien.

24. *Bruder Klaus und sein Zeitalter*, Le frère Nicolas et son siècle, ou histoire de la vie et du tems du bien-heureux Nicolas de Flue, d'Unterwalden, par J. Businger, chanoine à Gros-Glogau. Lucerne, 1827. in-8°. 1 fr. 80 c.

25. *L. Tim. Spittlers Geschichte des Papstthums.* — Histoire de la papauté, par Spittler, avec des notes du docteur Gurlitt, nouvelle édition, publiée par le docteur Paulus, professeur à Heidelberg. Heidelberg, 1826. Prix: 9 francs.

L'ouvrage de Spittler est un des meilleurs qui aient été écrits sur cette importante matière. Comme l'ouvrage français intitulé: *Histoire de la puissance temporelle des papes*, il ne s'occupe pas de la personne des Pontifes, mais de l'institution même, et de son influence sur les nations chrétiennes.

26. Αριστοτελους Πολιτειων τα σωζομενα. — *Aristotelis rerum publicarum reliquiæ, collegit, illustravit atque prolegomena addidit* C. F. Neumann, in-8°. Heidelberg 1827, chez Oswald. Nous nous empressons d'annoncer ce recueil des fragmens d'Aristote sur les constitutions anciennes; entrepris pour la première fois, il satisfait à un véritable besoin.

27. *Die Krankheiten des Menschengeschlechts, historisch und geographisch betrachtet*, etc. — Les Maladies de l'espèce humaine considérées sous le rapport historique et sous le rapport géographique. Partie historique, ou *Chronik der Seuchen.* Chronique des épidémies, dans leur rapport avec les révolutions contemporaines du monde physique et de l'histoire des hommes, par le Dr Frédéric Schnurrer, médecin supérieur du bailliage de Vayhingen, en Wurtemberg. Tubingen, 1823-1825. Première partie, depuis les commencemens de l'histoire jusqu'au milieu du 15e siècle; seconde partie, depuis le 15e siècle jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, qui a beaucoup de succès en Allemagne, traite un sujet presque entièrement neuf, et mérite, sous tous les rapports, de fixer l'attention des savans de tous les pays. Nous en ferons, dans un des plus prochains numéros de notre Revue, un examen détaillé.

28. *Untersuchungen über die Geschichte der Harzburg, etc.* Recherches sur l'histoire de la Harzbourg, et la prétendue idôle de Krodo; par Delius, Halberstadt, 1826, in-8°. 7 fr.

29. *Darstellung der merkwürdigsten Schweizerschlachten,*

Tableau des batailles suisses les plus remarquables depuis 1298 jusqu'à 1499, décrites d'après les principes de la stratégie et de la tactique, par François-Louis de Haller de Kœnigsfelden, avec huit plans de bataille, Constance, 1826, in-8°. Prix: 10 fr. Ce volume contient : 1° combat du Donnerbühl, ou du Jammerthal, 2 mars 1298. 2° Bataille de Morgarten, 16 novembre 1315. 3° Bataille de Laupen, le 21 juin 1339. 4° Bataille de Sempach, le 9 juillet 1386. 5° Bataille de Næfels, le 9 avril 1388. 6° Combat de St-Jacob, le 26 août 1444. 7° Bataille de Granson, le 4 mars 1476. 8° Bataille de Morat, le 22 juin 1476. 9° Combat de Dornach, le 22 juillet 1499.

Economie politique.

30. *Staatsrecht der constitutionnellen Monarchie,* Droit public de la monarchie constitutionnelle, par le baron Chrét. d'Aretin, président de la cour d'appel du royaume de Bavière, continuée par Charles Rotteck, professeur des sciences politiques à l'université de Fribourg. Vol. 1, Altembourg, 1824, première partie du second volume (par Rotteck) 1827, in-8°.

Contenu du premier volume:

Introduction: 1) idée de l'état, division des états et des formes de gouvernement. 2) Sources, méthode et littérature du droit constitutionnel. 3) Histoire littéraire du droit constitutionnel jusqu'à Montesquieu. 4) La monarchie constitutionnelle selon Montesquieu. 5) Le droit constitutionnel depuis Montesquieu jusqu'à la révolution française. 6) Histoire du droit constitutionnel depuis la révolution française jusqu'à nos jours. 7) Résultats des recherches faites jusqu'ici sur le droit constitutionnel. 8) Etat actuel des institutions politiques.

Droit public de la monarchie constitutionnelle. Première partie:

De l'état, du chef suprême de l'état et des citoyens en général :

1° Du pays; 2° du peuple; 3° de la monarchie constitutionnelle; 4° du monarque constitutionnel; 5° de la prérogative du monarque constitutionnel; 6° du successeur présomptif du monarque constitutionnel; 7° du citoyen et du sujet; 8° de l'établissement et de la modification de la constitution représentative.

Second volume; seconde partie : de la liberté civile dans la monarchie constitutionnelle.

1° De la liberté et de la sureté personnelles et de la propriété.

2° De la liberté de penser et d'écrire, de l'instruction publique, des sciences et des arts.

3° De la religion, de l'église, de la liberté de la conscience et du culte, dans un état constitutionnel.

4° De la direction des relations extérieures.

5° De la milice dans la monarchie constitutionnelle.

6° De la police.

7° De l'administration de la justice.

8° De l'économie politique en général.

9° Des finances.

Technologie.

31. *Vollstaendige Feuerungskunde, etc.* — Théorie complète du chauffage, par Jean-Charles Leuchs. Nuremberg, 1827, in-8°. Prix 6 fr. 75 c.

Cet ouvrage est divisé en dix sections : 1. De la chaleur en général; 2. de l'usage des sources du calorique; 3. de la force calorifique des diverses matières combustibles, et des moyens de la renforcer; 4. des poëles et fourneaux; 5. histoire des

diverses améliorations des poëles ; description des meilleurs poëles, et des moyens de conserver la chaleur; 7. de différens appareils de chauffage; 8. des appareils de cuisine; 9. du chauffage et de la cuison au moyen de la vapeur; du chauffage au moyen de l'air chauffé.

32. *Sammlung neuer Abhandlundlungen über Eisen und Stahl bereitung*, Recueil de nouveaux traités sur la fabrication du fer et de l'acier, avec plusieurs planches de fourneaux et autres machines, par Jean-Ch. Leuchs. Nuremberg, 1827, in-8°. Prix: 4 fr. 50 c.

Philosophie.

33. *Lehre von den gœttlichen Eigenschaften*, Théorie des attributs de la divinité, par Christ. Fréd. Bœhme. Altenbourg, 1826, in-8°. Prix: 2 fr. 70. c.

Journaux.

Annales de critique scientifique, publiées par la société de critique de Berlin. (Voir le précédent num. p. 93.)

Le cahier du mois de février renferme les annonces critiques des ouvrages suivans :

1. *Mein Antheil an der Politik*, Ma part à la politique par M. de Gagern, 1° sous Napoléon; 2° après la chûte de Napoléon, congrès de Vienne, etc. Stoutgard, 1823 et 1826, 2 v. in-8°. La Revue germanique donnera, dans un prochain numéro, un extrait de ces mémoires.

2. *Robert Brown's vermischte botanische Schriften*, Traduction allemande, des mélanges de botanique de Robert Brown, Smalcalde, 1826, 2 vol. in-8°.

3. *Zur vergleichenden Physiologie des Gesichtsinnes des Men-*

schen und der Thiere, Physiologie comparée du sens de la vue dans l'homme et dans les animaux, avec un essai sur les mouvemens des yeux et le regard humain, par le Dr Jean Müller, professeur à Bonn. Leipsic, 1826, in-8°.

4. *Ueber die phantastischen Gesichtserscheinungen*, Sur les visions phantastiques, dissertation physiologique, suivie d'un document d'Aristote sur le songe, par le même. Coblentz, 1826, in-8°.

5. *Ueber die Epochen der bildenden Kunst, etc.* Sur les époques de l'art plastique chez les Grecs, trois dissertations académiques par Fr. Thiersch, Munic chez Lindauer.

6. *Deutsche Grammatik*, Grammaire allemande du Dr Jacques Grimm. 2de édit. Gœttingue, 1822 à 1826, 2 vol. de 1082 et 1020 pages, in-8°. Nous donnerons incessamment un aperçu de ce prodigieux travail, qui embrasse les origines de toutes les langues germaniques, et qui est plutôt une grammaire comparée de tous les idiômes du tudesque, qu'une grammaire allemande.

7. *Ardschuna's Reise zu Indra's Himmel, etc.* Voyage d'Ardschuna au ciel d'Indra, avec quelques autres épisodes de la grande épopée indoue du Mahabharata, publiés pour la première fois dans l'original, avec une tradition métrique et des notes critiques par Fr. Bopp, professeur à Berlin. 1824, in-4°.

8. *Jupiter imperator*, bronze antique du musée de Berlin, expliqué par Conrad Levezow. Berlin, 1826, in-4° avec deux planches et une vignette.

MÉMOIRES, NOTICES ET EXTRAITS.

LITTÉRATURE.

34. *Das vergangene Jahrzehend der deutschen Literatur, etc. — Les dernières dix années de la littérature allemande; Considérations par W. F. Massmann, de Berlin; docteur en philosophie, membre de la société de Berlin pour la langue allemande. Munic, chez Lentner,* 1827, 173 *pages, in*-12.

Ces fragmens sur la littérature germanique, pendant les dix dernières années (depuis 1815 jusqu'en 1825), furent originairement destinés à être insérés dans la *Bibliothèque allemande.* Ce fut à la prière des rédacteurs de ce journal, que l'auteur entreprit de présenter l'état actuel des lettres en Allemagne; nous l'en remercions ici publiquement, en regrettant toutefois qu'il n'ait pas eu assez d'égards pour les besoins des lecteurs auxquels son ouvrage était d'abord destiné, et, qu'au lieu de suivre dans son exposé, un plan plus régulier et plus didactique, il se soit laissé aller, comme il le dit lui-même, à des écarts d'imagination et d'esprit, fort amusans sans doute, mais très-peu instructifs pour nous. Il s'est fait une joie maligne, ajoute-t-il,

de nous rendre par là notre tâche de traducteurs plus difficile, et, il faut l'avouer, il y a merveilleusement bien réussi. De notre côté, nous nous voyons dans la nécessité d'omettre plusieurs considérations de son livre, qui nous y paraissent peu à leur place, et de ne traduire que ce qui est réellement traduisible, et franchement, nous croyons que c'est ce qu'il y a de meilleur. Ce sont des jugemens portés, avec une spirituelle franchise, sur la littérature contemporaine de son pays, par un jeune littérateur, qui aspire lui-même à y occuper une place distinguée; ce sont des considérations sur l'état intellectuel de l'Allemagne, par un homme qui a lui-même vivement coopéré à son affranchissement. Nous porterons sous différens titres les fragmens que nous traduisons. (*Note du réd.*) W.

(Premier extrait.)

1. *Coup-d'œil jeté sur le premier quart du siècle.*

« Il vient d'expirer le premier quart de ce siècle, que Schiller salua de ces paroles :

Ein Jahrhundert ist im Sturm geschieden,
Und das neue œffnet sich mit Mord. (1)

L'homme qui l'introduisit dans la vie et dans l'histoire, n'est plus; il repose sur la pointe solitaire d'un rocher, au milieu de l'océan, loin de cette Europe qu'il bouleversa et qu'il avait domptée. Plusieurs de ses amis et de ses adversaires les plus notables, princes, généraux, hommes du peuple, l'ont suivi ou le suivent.....

« Les peuples, si long-tems soulevés les uns contre les autres,

(1) Un siècle a expiré au milieu de la tempête, et le nouveau s'ouvre par le meurtre.

se réconcilient sur son tombeau, et s'unissent par le commerce de l'esprit et la circulation des pensées, ne reconnaissant et ne combattant plus d'autre ennemi commun, que celui du droit et de la nature... Ils aspirent au même but; et le progrès des idées, la puissance de l'esprit a opéré ce que Henri IV se préparait à établir par la force de l'épée. Toutes les nations de l'ancien et du nouveau monde sont unies par une même chaîne et se transmettent incessamment, avec la rapidité de l'étincelle électrique, leurs sentimens, leurs pensées et leurs vœux...

« Pour comprendre le présent, et pour se mettre en état de travailler avec succès pour le grand et heureux avenir qui se prépare, il est indispensable de se rappeler sans cesse comment le tems est devenu ce qu'il est. Il faut pénétrer dans le mystérieux atelier de *l'esprit du tems;* pour comprendre ce qu'il veut, il faut chercher à connaître, ses ouvriers, ses forgerons et ses prêtres.....

« Les actions et la littérature d'un peuple sont le miroir de sa vie intérieure. Celles-là parlent d'elles-mêmes, et leur écho retentira, jusqu'au jour du jugement, dans les portiques de l'histoire. Celle-ci, le monde des livres, est une galerie de tableaux qui représentent le passé et le présent. Là, l'état, la science, l'art, l'église ont leurs pilotes, leurs orateurs et leurs pontifes. C'est sous tous ces rapports que nous allons ici considérer la littérature des Allemands; nous l'envisagerons sous toutes ces faces; dans ses progrès comme dans ses aberrations, en nous efforçant toujours de saisir l'esprit, qui est la source de toutes les manifestations de la vie des peuples....

« La république des lettres, qui salua le nouveau siècle à sa naissance, a perdu la plupart de ses chefs et de ses représentans: Fichte, Kæstner, Lichtenberg, Reinhold, Jakobi, Klopstock,

Wieland, Voss, Wolf, Rühs, Jean de Müller, Woltmann, Reinhard, Vater, Maass, Mansø, Falk, Novalis, Kœrner, Collin, Castelli et tant d'autres ne sont plus, ainsi que ceux qui furent surtout les hérauts du génie des Allemands: Schiller, le prophète de son peuple, nous a quittés depuis long-tems; Seume, l'éloquent défenseur de la lumière, du droit et de la nature, a terminé sa *Promenade* (1) sur la terre; tous les deux ont été rappelés sans avoir vu le réveil de leur nation régénérée; Herder et Claudius, les représentans de la vie religieuse et intérieure, ont passé dans un meilleur monde; et Jean-Paul-Fréderic Richter, le prêtre du beau, de l'amour et de l'esprit, les discours funèbres retentissent encore sur sa tombe: enfin Gœthe, le profond interprête de la nature, et jadis son vrai poète, est près de s'éteindre; il a depuis long-tems écrit lui-même sa vie, et Pestalozzi, le père du peuple, a déjà fait entendre le chant du cygne.

« Autrefois, aux élections des empereurs, un héraut demandait à haute voix: « N'y a-t-il pas de Dalberg ici? » C'est ainsi qu'au commencement du nouveau quart de siècle, l'Allemagne, veuve de ses grands écrivains, pourrait demander à son tour: N'y a-t-il plus de Schiller ici? Où sont les nouveaux Gœthe? Où sont-ils ceux qui doivent remplacer les fils que j'ai perdus?

2. *La foire de Leipsic, et le commerce de la librairie.*

« Les catalogues de la foire de Leipsic, qui paraissent deux fois par an, renferment chaque fois les titres d'une multitude

---

(1) Seume a publié une *Promenade de Leipsic en Sicile*, voyage que, de son propre choix, il fit presque tout à pied.

de livres écrits ou à écrire. Leur nombre va toujours en augmentant. Depuis quelques années on écrit beaucoup surtout sur l'économie, la technologie et l'industrie. Il n'existe plus d'art mécanique qui n'ait eu son Aristote et son catéchisme. Nos libraires enchérissent les uns sur les autres en sens inverse; c'est à qui, par la modicité des prix attirera le plus d'acheteurs; il y a des volumes à 18, à 12, à 6 kreuzer (4 sous) Frankh de Stoutgard offre toute la littérature française en plusieurs livraisons de 100 petits volumes. On traduit tout. Hartmann à Leipsic annonce une traduction des œuvres choisies de Voltaire et de Rousseau; on publie un Chateaubriant allemand; il existe déjà plusieurs versions des méditations de A. de Lamartine. L'Allemagne est inondée de vingt mille exemplaires des œuvres du *grand inconnu*, qui est connu de tout le monde; cent mille mains s'arrachent les productions exotiques de Walter Scott, de Washington Irwing et de Cooper. Pour satisfaire au besoin général de connaissances plus utiles et plus solides, on publie une foule de *Lexiques de conversation* (*Conversations-Lexicon*) et d'encyclopédies, de magasins et de catéchismes, de bibliothèques à étui et de poche, etc.

« En même tems la librairie publie des éditions complètes des bons écrivains nationaux. Ainsi nous l'avons vue reproduire les œuvres de Schiller, de Gœthe (40 vol.), de Herder (60 vol.), de Jakobi, de Pestalozzi, de Jean-Paul, de Tiek (20 vol.), de Novalis (Hartenberg), de Henri de Kleist, de Klamer-Schmidt, de Klopstock, de Contessa, de Hoffmann, de Wieland, de Heeren, de Seume, de Zschokke (28 vol.), de Winkelmann, de Lessing, etc. Après les œuvres complètes, et souvent en même tems qu'elles, il en paraît des extraits sous le titre d'*esprit* ou de *choix*. A peine Reimer à Leipsic a-t-il an-

noncé la publication des œuvres de Jean-Paul, qu'on offre, dans la même ville, un choix de ce qu'il a écrit de meilleur (*Auswahl, oder das geistreichste und gediegenste aus J. Pauls Werken*, 6 vol.), et à peine Cotta de Stoutgard a-t-il terminé sa grande édition des *Œuvres complètes de Herder*, qu'Enslin à Berlin annonce l'*esprit* de Herder; il paraît de même des *esprits* de Wieland, de Thümmel, etc. A la tête de ces *esprits* se trouve de droit celui de Gœthe, publié par le professeur Schutz de Halle (1). Viennent enfin une foule d'*anthologies*, de *recueils*, de *couronnes* et de *guirlandes de fleurs*, de tous les formats et de toutes les couleurs.

3. *Des Almanachs.*

« Que dirons-nous de ces Almanachs et de ces *Livres de poche* (*Taschenbücher*) qui, tous les ans, paraissent en foule vers la fête de Noël? Ils servent ordinairement de dépôt aux chastes soupirs des jeunes filles, aux rêves du soir des vieilles matrones du Parnasse, aux gouttes de sueur des forçats de l'Hélicon, aux veilles des rimeurs logés aux mansardes. Quelle nombreuse progéniture de cet *Almanach des Muses*, qui parut pour la première fois en 1770! Presque toutes les déesses de l'Olympe ont été forcées à servir de marraines, et à prêter leur nom à ces poétiques enfans, de même que les déesses du Nord, Thusnelda et Hulda. Les pauvres muses surtout ont été mises à contribution. Ces établissemens profitent également aux écrivains et aux lecteurs. Chaque canton, chaque ville de l'Allemagne a sa Muse, chaque capitale sa patronne du Parnasse. (2)

---

(1) *Gœthe's Philosophie*, Hambourg, 1825, 6 vol. in-16, et la *Vie de Gœthe*, en 2 vol. 1827.

(2) Nous ne partageons pas le dédain de l'auteur pour les almanachs;

4. *Des Journaux littéraires.*

« Les opinions de la foule, dit Tiek dans ses *Feuilles dramaturgiques*, ses louanges et ses critiques trouvent aujourd'hui leur place dans les magasins de nos journaux, dont la plupart sont le rebut de notre littérature. Là sont admis les contes les plus insipides, les plus pauvres plaisanteries, et les opinions les plus embrouillées qui se donnent l'air de la critique. La partie la plus superficielle de ces feuilles, est ce qu'on y trouve sur le théâtre; mais que dire des jugemens qu'on y porte sur les auteurs? » Nous n'ajouterons rien à ce qu'on vient de lire, et nous recommandons vivement à nos contemporains les *Œuvres complètes de Tiek.*

« Les trente-trois états confédérés de l'Allemagne, qui ont ensemble à peu près 300 libraires, offrent les uns aux autres un nombre presque infini de journaux, feuilles quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles, annales, etc. Il y a depuis 1801, une gazette pour le *monde élégant*, depuis 1807, une *Feuille du matin* (*Morgenblatt*), depuis 1817, une *Gazette du soir* (*Abendzeitung*), et même une *Feuille de minuit;* enfin depuis 1827, Tiek et Kind publient leur *Gazette du matin* (*Morgenzeitung*). Il y a des journaux pour toutes les époques du jour, pour toutes les sciences et tous les arts, pour tous les états et toutes les professions, pour tous les goûts et toutes les curiosités. (Ici l'auteur aurait dû nous dire quels en sont les meilleurs, et qui les rédige; quels intérêts les divisent, et quel esprit anime les différens partis; au lieu de cela il se livre à des

---

c'est là que Schiller publia sa première édition de son histoire de la guerre de trente ans. Les almanachs sont pour les classes supérieures ce que les calendriers pourraient être pour le peuple.

réflexions fort justes sur les désordres des nombreux contrefacteurs, ces flibustiers de la librairie allemande, qui apportent un si grand préjudice aux libraires de bonne foi et aux auteurs. Mais tout le monde sait combien la constitution fédérative de l'Allemagne offre peu de garantie aux entreprises littéraires. A l'occasion des journaux, il était indispensable de nous faire connaître les lois qui, dans les diverses états de la confédération, régissent la liberté d'exprimer les opinions.)

5. *Des poètes et des romanciers.*

« Parmi le nombre infini de poètes qui se sont élevés dans ces derniers tems, on distingue surtout: Wilhelm Müller, Immermann, H. Heine, L. Robert, Trinius, L. Rellstab, Wilibald Alexis (Hering), L. Kruse, Zimmermann, Gruneisen, de Uechtritz, W. Gerhard (Revue germanique, tom. I, p. 184), Castelli, Crisalin (anagramme de Sinclair), Fr. Fœrster, J. C. L. Nagel, Bercht, Otton comte de Lœben, Charles Holtey, Müllner, l'auteur de *l'Albanaise*, du *Crime* (*die Schuld*) et du *Roi Yugurd*, Grillparzer, auteur de *Sapho* et de *l'Ayeule* (*die Ahnfrau*), d'*Ottocar* et de *la Toison d'or*, Houwald (voir *Bibliothèque allemande*, tom. I, p. 125, 235 et 303), Raupach, Œhlenschlæger.

« Entrez dans un cabinet de lecture, vous y trouverez les 33 volumes de H. Clauren (W. Hauff), le rédacteur principal de la *Gazette politique* (*Staatszeitung*) de Berlin, les 25 volumes de Van der Velde, les œuvres de Théodore Hell (Winkler), rédacteur de la *Gazette du soir*, et celles de Fréd. Kind, auteur de la *Gazette du matin*, et de *Robin des bois* (*Freischütz*). Plus loin vous trouverez Weisflog, Glaz, Krug de Nidda, Arthur de Nordstern, G. Schilling, Fr. Laun, puis le *Trifolium* formé par

Fr. de Cologne, Adolphe de Schaden, et Jules de Voss; Gubitz, Ch. Müchler, Lindau, J. de Soden, Harro Harring, la troupe des Dœring, des Schutz, des Müller, et des Schulz; Ch. Stein, Ed. Stern, Ziegler, Lotz, Ch. Lappe, Knigge-Wilmsen, Petiscus, Meynier, Maurice Thieme, Lœhr, Lehr, Hildebrand, pasteur dans le pays de Halberstadt, qui en 1822 avait déjà fourni 52 volumes de romans, le pasteur Müller du pays de Magdebourg, qui, de 1817 à 1823, fit paraître chez Basse à Quedlinbourg 26 volumes de romans, Nicolaï de Halberstadt, et Cramer, qui, de 1782 à 1807, fit imprimer près de 80 volumes.

« Les poètes allemands sont très-ingénieux à varier les titres de leurs recueils : il y a des *sacrifices des bardes* (1), des *sons de cloche*, des *sons de luth*, des *sons du cœur*, des *accords de noël*, des *accords du printems, du matin, du soir, du tems, etc.* D'autres ont donné à leurs poésies les noms plus bizarres de *flocons de neige* (2), de *coups de marteau*, d'*œufs de pâques, etc.* Les titres empruntés aux plantes sont si nombreux et si variés qu'on en peut composer une *Flora parnassi germanici.* Il y a des *feuilles de palmiers*, des *feuilles allemandes*, des *feuilles de chêne, de violettes, de treffle*, des *feuilles romantiques*, des *feuilles d'automne* (3), *etc.* Il y a de même des fleurs de toutes les espèces : des *fleurs d'orange*, des *fleurs d'hiver*, des *fleurs d'es-*

---

(1) *Bardenopfer, Bardenhaine, Glockentœne, Lautentœne, Tœne des Herzens, Herzenstœne, Weihnachtsklaenge, Frühlingsklaenge, Vesperklaenge, Zeitklaenge, etc.*

(2) *Schneeflocken, Hammerschlaege, Ostereier, Nebel und Lichtstreifen, etc.*

(3) *Palmblaetter, deutsche Blaetter, Eichblaetter, Winterblaetter, Kleeblaetter, Herbstblaetter, etc.*

prit, d'argent, d'alliance, de vie, de tems, d'imagination, de sentiment (1), et un nombre infini de fleurs proprement dites, telles que des *perce-neige*, des *oreilles d'ours*, toutes les variétés des *roses*, des *amaranthes*, des *cyanes*, des *mauves*, des *polyanthées*, des *impériales*, des *colchiques*, des *anémones*, des *jacinthes*, des *tulipes*, des *asters*, des *myrthes*, des *cyprès* (2), et une foule d'autres, parmi lesquelles nous n'oublierons pas les fleurs que Helmina de Chezy mêla aux lauriers de 1813 (3). Viennent ensuite des *fruits* (4), des *germes* et des *bourgeons* (5), des *boutons* (6), puis les *prémices poétiques* (7), des *rameaux* et des *branches* (8), enfin des *bouquets* et des *guirlandes* (9) par douzaines.

« Nous ne pousserons pas plus loin cette nomenclature qui est loin d'être épuisée; nous dirons encore un mot sur les cabinets de lecture et de ceux qui les alimentent. Le *Gœz de Berli-*

---

(1) *Orangenblüten, Winterblüten, Lebensblüten, Silberblüten, Bundesblüten, Geistesblüten, Blüten des Gefühls, Phantasieblüten.*

(2) *Schneeglœckchen, Aurikeln, Rosen, Alpenrosen, Purpurrosen, Amaranten, Cyanen, Polyanthen, Malven, Kaiserkronen, Zeitrosen, Sternblumen, etc., etc., etc.*

(3) *Blumen in die Lorbeeren von Deutschlands Rettern*, 1813.

(4) *Sardellen, Feigen, Oliven, Stachelnüsse.*

(5) *Dichtungssprœsslinge, Zeitsprossen, Keime im Garten meiner Muse.*

(6) *Knospen.*

(7) *Erstlinge, Dichtungserstlinge, Poetische Erstlinge.*

(8) *Myrtenzweige, Myrtenreiser, Oelzweige.*

(9) *Dramatische Straeusschen, allegorischer Blumenstrauss, Blumenkœrbchen von Iduna, Kraenze und Gaben, Kraenze der Liebe und Freundschaft gewunden, œsterreichischer Blumenkranz, Anecdotenkranz, deutsche Frühlingskraenze, Liederkranz, Krantz der Zeit, etc., etc.*

chingen de Gœthe a suscité une foule de mauvaises imitations: il faut en excepter les romans historiques de Hauff (*Lichtenstein*), d'Œhlenschlæger (*les îles de la mer du Sud*), de Spindler (*der Bastard*), de Caroline Pichler (*Agathoclès etc.*), de L. Tiek et de quelques autres. Les pourvoyeurs des cabinets de lecture ne manquent pas. Auguste Lafontaine qui a si bien connu l'art de reproduire les enfans de son imagination sous les formes les plus variées, a déposé la plume, mais il a eu de nombreux successeurs; Langbein, Haug, Weisser, Matthisson, qui furent si long-tems en possession de régaler les amateurs, ont fait place à de nouveaux aspirans à l'immortalité. Le fécond et infatigable Henri Zschokke (de Magdebourg, naturalisé citoyen de l'Argovie) poursuit toujours sa carrière; tour-à-tour journaliste, romancier, historien, moraliste, il a publié les *Traditions du tems* (1), où il enregistrait les phénomènes contemporains du monde moral et politique les plus remarquables, une *Histoire populaire de la Suisse*, *le Fou du dix-neuvième siècle*, dans lequel il signalait toutes les folies et tous les extrêmes des hommes de ce tems; il continue de publier son *Messager suisse* (*Schweizerboten*), journal quotidien et populaire, et ses *Délassemens* (*Erheiterungen*), qui, commencés en 1811, n'ont jamais cessé d'avoir du succès. C'est en Suisse aussi qu'a trouvé un refuge Benzel Sternau, qui, sous Napoléon, se fit en Allemagne une réputation et des ennemis par son *Veau*

(1) *Ueberlieferungen der Geschichte.* Ce journal paraissant en Allemagne, a succombé sous les coups de ciseaux de la censure, qui a frappé aussi la *Nemesis*, les *Feuilles de Kiel*, le *Mercure du Rhin* et la *Gazette des villages* (*Dorfzeitung*), de sorte qu'il n'existe guère d'autres journaux de ce genre que *l'Ermite*, de Panse, et *le Solitaire* (*Einsiedler*) de M. de Gagern.

d'or (*das goldene Kalb*, Gotha, 4 vol. 1802 à 1803), par son *Jason* et d'autres ouvrages, et qui a reparu en 1819, avec son *Vieil Adam*, tableau de famille. (*der alte Adam*, 4 vol. in-8°. Gotha.)

« Il y a tant de poètes en Allemagne, qu'on peut demander: *Qui en sa vie n'a pas fait de vers?* Tout le monde s'en mêle. Les maîtres chanteurs ont encore de nombreux successeurs. La liberté poétique est arrivée à son comble, et dans ce genre du moins il n'y a plus de privilège. Il y a des aubergistes poètes, des marchands poètes, des libraires, des apothicaires, des maîtres d'armes, des brossiers, des relieurs, des cordonniers, des tailleurs et jusqu'à des paysans et des soldats poètes, sans parler des improvisateurs rustiques et naïfs du Tyrol, de l'Autriche, de la Styrie. Le laboureur Maus, des environs de Creuznach, a publié des épîtres en 1819, et des poésies lyriques en 1821. Presque tous les dialectes provinciaux ont leurs poètes, et quelques-unes de leurs productions ne sont pas des moins remarquables de la poésie allemande. Telles sont surtout les *Poésies allémanniques* de Hebel, les *Poésies suisses* de Wyss et le drame en langage strasbourgeois, intitulé *le Lundi de la Pentecôte* (1) par M. le professeur Arnold.

« Mais quels sont, au milieu de cette foule, les véritables élus? Quels sont ceux que le peuple doit nommer avec reconnaissance? A qui sera décernée la couronne de chêne en signe de nationalité et de classicité? Qui osera se placer à côté de Schiller? Il est vrai, et nous l'avons déjà proclamé, plusieurs

---

(1) *Der Pfingstmontag*, Strasbourg, 1816. Gœthe en a fait le plus grand éloge dans son journal intitulé: *Kunst und Alterthum*, vol. II, n° 2.

sont animés d'un esprit original, souvent hardi et même noble et élevé. Mais la question est de savoir si ces esprits ne sont que les enfans du moment, des feux-follets, qui, à peine nés, se consument et s'évanouissent, ou des comètes, qui, faute de pouvoir former un noyau, s'éteignent aussitôt, après avoir brillé d'un éclat passager, sans devenir une source durable de lumière? Quels sont ceux qui se maintiendront impérissables au milieu des vicissitudes du tems? Il faut le dire, parmi tout ce qui s'est élevé dans les derniers tems, il n'y a encore que des espérances, mais rien qui promette de la durée (1). D'où vient cette dissette de grands esprits, cette stagnation littéraire du moins apparente et momentanée; d'où viennent cet interrègne et cette anarchie? Cette question se résout par la considération du passé et du présent.

« Nous sommes toujours encore à l'aurore d'une ère nouvelle, et les douleurs de l'enfantement de ce tems nouveau ne sont pas encore passées. Napoléon, en mettant un terme à la révolution extérieure, a donné naissance à l'insurrection des esprits. Mais l'objet de cette seconde révolution n'est point de bouleverser et de détruire; son but est l'édification, le repos, la pacification; et tandis qu'en politique le tems veut une légalité libre, ferme, inviolable, à laquelle soient également soumis les princes et les peuples, il veut arriver dans la science à des résultats certains et essentiels, il veut établir la connaissance sur des bases inébranlables, appuyées sur l'expérience des siècles et sur la nature, et sur lesquelles puissent s'élever régulières

(1) Ce jugement ne frappe que la belle littérature; la plupart des sciences sont cultivées en Allemagne avec le plus grand succès : l'histoire surtout brille dans ce moment d'un vif éclat. *Note du rédacteur.*

Hausmeyer) par Pertz, l'*Histoire des Hohenstaufen* par M. de Raumer, l'*Histoire de Fréderic Barberousse* par Kortum, l'*Histoire de la Souabe* par Pfister et Leichtlen, l'*Histoire de la Bavière* par Mannert (1826), l'*Histoire des Ostrogoths* par Manso, l'*Histoire des peuples romano-germaniques* par Ranke, l'*Histoire du tribunal Veimique* par Wigand, l'*Histoire des colonies hollandaises* par Wersebe, l'*Histoire de la Thuringe* par F. Wachter, etc., les travaux sur l'histoire universelle par Schlosser, Rottek, Wachler, Dippold, etc., etc., les recherches savantes d'Ideler sur la *Chronologie mathématique et technologique*, l'*Histoire romaine* par Niebuhr, le travail de Humbold sur les Basques, le bel ouvrage de Bœckh *Sur la constitution d'Athènes* (*Staatshaushalt der Athener*), les recherches ingénieuses de Buttmann sur la langue et l'histoire des Hellènes. (1)

« Les philologues mêmes ne vivent plus seulement dans le passé, et travaillent pour le présent, et la philologie, loin d'y perdre, y a gagné en profondeur et en intérêt. Comme exemples de l'esprit de la science allemande, nous ferons ici une mention particulière de deux ouvrages vraiment gigantesques et par leur étendue et par l'énergie qui a présidé à leur composition. Le premier est la *Géographie* de Charles Ritter, qui met à découvert les galeries secrètes de l'atelier du génie de la terre, et qui nous conduit aux sources vives de la vie des peuples et de l'histoire. Le second est la *Grammaire allemande*, ou plutôt teutonique de Jacques Grimm, ouvrage qui aura une influence incalculable

(1) Cette liste est loin d'être complète, quelques-uns des plus beaux noms y manquent. La Revue consacrera un travail spécial à l'état actuel de la littérature historique en Allemagne. Dans un champ aussi riche et aussi vaste, il est impossible de faire tout à la fois.

(*Note du rédacteur.*)

sur toute la philologie, et par des résultats fondés sur les recherches historiques les plus profondes, la forcera à devenir plus large et plus libre (1).

« Ces deux ouvrages ont ouvert une source d'idées toute nouvelle, et la nécessité d'en publier une seconde édition, en prouve à la fois le mérite et le succès.

« Ainsi la science est de nouveau devenue le domaine des esprits les plus élevés et les plus énergiques; elle se montre également sévère contre le pédantisme, les courtes vues et l'esprit rétréci des écoles, et contre la légèreté et l'orgueil d'une imagination effrénée et impie, et se déclare avec force contre le mysticisme et l'hypocrisie. Ayant à lutter contre tant d'ennemis de la lumière et de la vie, elle est forcée de veiller sur elle-même, de se maintenir pure et vraie, et sa vérité assurera sa liberté. (2)

7. *De l'éducation.*

« Mais la science est vaine sans une bonne éducation. On a compris que pour consolider le bien, il faut surtout opérer sur la génération nouvelle qui s'élève. Voilà pourquoi tant d'esprits énergiques et aimans se sont tournés vers l'éducation et

---

(1) A ce genre d'études appartiennent aussi les ouvrages de Fr. Bopp sur la langue sanscrite (*Ueber das Conjugationssystem des Sanskrit*, Francf. 1826, et l'ouvrage intitulé *Lehrgebaeude*, Berlin.), ainsi que la *Grammaire serbe* de Wak, les recherches de Raske sur les langues de l'Islande, de la Thrace, de la Perse; les ouvrages sur la langue latine de Struve, de Schneider, de Ramshorn, de Zumpt, le lexilogue de Buttmann, les grammaires grecques du même, de Thiersch, de Mattiæ, de Rost.

(2) Il a paru presque en même tems trois ouvrages sur la dignité et la liberté de la science: *Ueber die Würde der Wissenschaft* par Ringseis, Munich, 1826, in-8°. *Ueber die Freiheit der Intelligenz*, Munich, 1826, in-8°. *Ueber wissenschaftliche Freiheit*, Jéna, 1826, in-8.

l'instruction publique. Les gouvernemens de l'Allemagne, et particulièrement ceux de la Prusse et de la Bavière, secondés par des hommes aussi zélés qu'instruits, n'ont rien négligé pour faire fleurir les écoles, et spécialement les écoles populaires. Plusieurs écrits ont fait sentir les inconvéniens de faire, dans les écoles qui ne doivent former que des citoyens, de l'étude des langues anciennes et surtout du latin, l'objet principal de l'enseignement; un grand nombre d'écrivains s'occupent incessamment du perfectionnement des méthodes. Tandis quà l'imitation de la feuille hebdomadaire de Pestalozzi (1), plusieurs journaux publiés à Breslau par Harnisch (2), à Leipsic par Ziehner, à Breslau par Beckendorf, à Magdebourg par Zerrenner (3), en Bavière par Stephani (4), à Heidelberg par Schwarz, Schellenberg (5), etc., à Darmstadt par Zimmermann (6), à Cologne

---

(1) Pestalozzi *Wochenschrift für Menschenbildung*, Aarau, 1807 et années suivantes.

(2) W. Harnisch *und* D. Kruger *Erziehungs- und Schulrath*, Breslau, et Leipsic. Les six premières livraisons parurent de 1814 à 1816 sous le titre: *Der Schulrath an der Oder*. Ce journal s'applique surtout à développer les principes de Pestalozzi.

(3) Zerrenner *Neuester deutscher Schulfreund*, Magdebourg. C'est la continuation de *L'Ami des écoles*, publié depuis 1791 par le père de l'éditeur actuel.

(4) L. H. Stephani, *Der Schulfreund für die deutschen Bundesstaaten*, Erlangen. C'est la continuation de *l'Ami des écoles de la Bavière*.

(5) *Freimüthige Jahrbücher der allgemeinen deutschen Volksschulen*. Annales des écoles populaires de l'Allemagne, publiées par le Dr Schwarz, le Dr Wagner, d'Autel et le Dr Schellenberg, Heidelberg chez Oswald, commencées à Darmstadt en 1819.

(6) *Allgemeine Schulzeitung*, par les Drs Zimmermann et Dilthey, Darmstadt, 1825.

par Grashof (1), à Aix-la-Chapelle par Rossel, à Keilhau par Frœbel, à Ronnebourg par Schuderoff (2), dans le Wurtemberg par Müller, à Fribourg par Dœhne, à Altona par Carstensen, à Schnepfenthal par Gutsmuths (3), etc., ne cessent d'entretenir le public des progrès et des défauts de l'enseignement populaire et de l'instruction savante, de proposer des institutions et des améliorations nouvelles; une foule d'écrits paraissent sur l'ensemble de l'art de l'éducation et de l'enseignement (4). Ce qui caractérise surtout notre tems à cet égard, ce sont ces nombreux établissemens fondés partout en faveur des enfans *pauvres* et des *artisans* (*Armen- und Handwerksschulen*). La plus remarquable de ces institutions est celle de Weimar, fondée par

---

(1) *Jahrbücher des niederrheinischen und westphälischen Schulwesens*, par le Dr Grashof. Cologne.

(2) *Neue Jahrbücher des Religions- Kirchen- und Schulwesens.* Ces annales en sont aujourd'hui à leur cinquantième volume.

(3) *Gutsmuth's neue Bibliothek für Paedagogik, etc.* Neustadt-an-der-Orla. Cette feuille la plus étendue de toutes, fut commencée en 1800 sous le titre de *Bibliothèque de la littérature pédagogique.* Continuée depuis 1806 sous le titre de *Journal de la pédagogique*, elle reparut en 1808 sous le premier titre. Voir sur toute cette branche de la littérature allemande la gazette intitulée : *Litteraturzeitung für Deutschlands Volksschullehrer*, Sondershausen, 1819, et l'excellent petit ouvrage publié par Natorp sous le titre *Kleine Schulbibliothek*, cinquième édition, Essen, 1820, in-12.

(4) Les principaux écrivains de ce siècle sur l'éducation sont: Kant, Niemeyer, Schwarz, Herbart, Pœliz, Stephani, E. M. Arndt, Jean-Paul, Ignace-Mich. Sailer, Niethammer, G. F. Hoffmann, Salzmann, Campe, Pestalozzi, Vœlter, Dinter, Harnisch, Zeller, Overberg, Denzel, Natorp, Hein, Weiller, Thiersch, Wilmsen, Dolz, Græffe. Il serait facile d'allonger cette liste. Un plus grand nombre encore ont publié des livres élémentaires pour les instituteurs, et des ouvrages pour l'amusement et l'instruction des enfans de toutes les classes. Un de nos collaborateurs s'occupe d'en faire connaître en France les plus remarquables.

Jean Falk, ancien poète satirique (1), devenu le père des orphelins. A la fin des guerres d'Allemagne, Falk, pour se consoler de la perte d'un fils unique, recueillit et adopta un grand nombre d'enfans pauvres et abandonés, de toutes les nations qui avaient pris part à ces guerres. Dans l'asile qu'il leur ouvrit, plusieurs centaines d'enfans, qui semblaient voués à l'abandon, à la misère ou au crime, ont été sauvés et rendus à la société (2). Outre l'institution-mère de Weimar, des établissemens semblables à Jéna, à Erfurt, à Spandau, à Aschersleben, etc. au nombre de vingt-cinq, perpétuent le nom de ce généreux citoyen, et la maison que ses élèves construisirent de leurs propres mains à Weimar sera son plus beau monument.

(*La suite dans un prochain numéro.*)

---

(1) Ses poésies ont été recueillies sous ces trois titres : *Liebesbüchlein*, *Osterbüchlein*, *Narrenbüchlein*, Livret d'amour, Livret de Pâques, Livret des fous.

(2) Falk mourut pendant que ces lignes furent tracées. On peut voir sur la vie de cet homme respectable, *Joh. Falk's Leben*, par A. Wagner — la *Gazette universelle*; 1826, n° 96 — 97 — le *Journal des modes de Weimar*, 1826, n° 15.

ANALYSES ET ANNONCES D'OUVRAGES.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

35. *Friederich Heinrich Jacobi's auserlesener Briefwechsel, etc. — Correspondance choisie de Fréd.-Henri Jacobi. Vol.* 2, *Leipsic*, 1827.

Nous avons annoncé dans le numéro 8 de ce journal le premier volume de cette correspondance. Le second volume qui vient de paraître, s'étend depuis l'année 1789 jusqu'à la mort de Jacobi, arrivée en 1818. Les littérateurs avec lesquels Jacobi, dans cette seconde moitié de sa vie, s'est trouvé dans les relations les plus étroites, et auxquels la plupart de ses lettres insérées dans cette collection sont adressées, sont Lavater, Herder, Fréd.-Léop. comte de Stolberg, Forster, Dohm, Jean-Paul Richter, Schiller, Gœthe. L'éditeur a eu soin de mêler aux lettres de Jacobi un grand nombre de celles qui furent écrites à ce philosophe, par ces hommes célèbres auxquels l'Allemagne doit, en grande partie, l'éclat littéraire dont elle brille au milieu des nations européennes. Ce mélange de lettres de différens auteurs, qui possédaient chacun un autre genre de talens, et dont plusieurs, indépendamment de leur mérite lit-

téraire, se distinguaient par une individualité remarquable, qui se réfléchissait d'autant plus fidèlement dans leurs lettres, que vis-à-vis d'un ami elle était moins gênée, offre une lecture extrêmement attachante. Nous sommes embarrassés du choix des passages que nous nous sommes proposés d'extraire de cette intéressante collection.

Les correspondances d'hommes à talens offrent un intérêt particulier, lorsqu'elles contiennent des détails sur la vie et le caractère des contemporains marquans avec lesquels les auteurs, pendant le cours de leur vie, se sont trouvés en contact. Sans doute que leur jugement se ressent quelquefois de l'humeur qui les animait momentanément et des rapports agréables ou désagréables, dans lesquels ils se trouvaient avec ces hommes. Mais d'un autre côté, leur jugement étant pour ainsi dire le reflet d'impressions vives et fraîches, est rarement dépourvu de toute vérité, et les portraits qu'ils tracent, se distinguent toujours de ceux qui sont faits sur les rapports d'autrui, par plus de verve et un coloris plus vrai et plus naturel.

La correspondance de Jacobi est riche en de pareils détails sur la vie et le caractère de plusieurs hommes célèbres, contemporains de ce philosophe. Nous avons déjà extrait du premier volume de cette *Correspondance* (1) le portrait qu'il trace de Wieland. Voici ce que, dans ce second volume (2), le comte Fr.-Léop. de Stolberg écrit au sujet de Necker, dans une lettre datée de Genève, 14 octobre 1791 : « Nous revenons dans cet instant de Copet; j'y avais déjà été plusieurs fois pour voir Necker. On a eu raison de dire que le ca-

(1) Voy. *Bibliothèque allemande*, tom. II, p. 71.

(2) Pag. 66.

ractère de Necker est très-froid. Mais cette froideur ne m'éloignait pas de lui. Elle ne ressemble pas au froid des climats stériles du Nord, mais à celui des hautes montagnes, qui s'allie facilement à une *végétation* vigoureuse de pensées et de sentimens. L'idée de son grand mérite personnel m'a aidé à pénétrer à travers la croûte de glace, dont il est environné, et je me suis senti très à l'aise avec lui. — La femme de Necker est une petite-maîtresse de Paris. — N'en parlons pas. »

Le même comte de Stolberg s'exprime dans une lettre (1) datée de la même année, de la manière suivante sur le célèbre Lavater : « Nous sommes arrivés ici (à Zuric) vendredi dernier, et, comme cela va sans dire, nous avons été voir Lavater dès le soir même de notre arrivée. Je retrouve en lui tout-à-fait l'ancien ami. Mais son extérieur a singulièrement vieilli. En 1775 il avait l'air bien plus jeune, qu'il n'était alors; actuellement on le croirait dans les soixante. Le terrain sur lequel il s'est placé, serait-il bien de nature à pouvoir en porter d'autres? Oui, ce terrain sacré peut nous porter tous; mais si Dieu ne le soutenait sur l'échafaudage qu'il s'est élevé sur ce terrain, il en tomberait et se casserait le cou. Il fait des efforts inouis, pour mettre sa vue intérieure à même de découvrir, dans le clair de lune qui nous environne, autre chose que des rayons réfléchis du soleil. Voilà d'où viennent les rides qui sillonnent sa figure. Car les tracasseries de ses ennemis ne le mettent guère en souci. »

L'Allemagne déplore encore la perte assez récente d'un de ses auteurs les plus spirituels, Jean-Paul Richter. La Bibliothèque allemande, en annonçant la mort de cet illustre écrivain, a

(1) Corresp. vol II, p. 65.

donné quelques détails sur sa vie et le caractère de ses écrits (1). Voici le jugement de Herder sur J. P. Richter, dans une lettre adressée à Jacobi en 1798 (2): « Le ciel m'a accordé en Richter un trésor, que je n'ai pas mérité, et auquel je ne me suis pas attendu moi-même. A chaque entrevue il m'ouvre une nouvelle boite, plus riche, que toutes les précédentes, en toutes les choses précieuses que les trois rois ont offertes au Christ. Bien plus, les trois rois mêmes sont réunis dans sa personne, et leur étoile plane toujours sur sa tête. — Je dois avouer qu'il est tout esprit, tout cœur. C'est un son pur et délicieux de la grande harpe d'or de l'humanité, dont beaucoup de cordes sont cassées ou en désaccord, comme par exemple moi-même. Mais, dit l'apôtre St-Paul, j'ai éprouvé miséricorde. Richter t'aime de tout son cœur. »

Dans une autre lettre adressée à ce même J. P. Richter (3), Jacobi en parlant du livre de St-Martin intitulé: *Des erreurs et de la vérité*, donne sur cet auteur, dont les ouvrages paraissent avoir fait plus de sensation en Allemagne qu'en France, les détails suivans: J'ai fait à Paris la connaissance de l'auteur de cet ouvrage. Les chapitres sur la liberté dans son livre *sur les rapports qu'il y a entre Dieu, l'homme et l'univers*, son épître sur *La révolution française*, son *Eclair*, son *Ecce homo*, et son introduction à l'ouvrage de *l'Esprit des choses*, m'avaient rendu St-Martin intéressant comme homme et comme écrivain. Comme il vit d'une manière très-retirée, méprisé de tous les théologiens, de tous les beaux esprits et savans français, et que

(1) Vol. I, p. 67.

(2) Corresp. 2, pag. 266.

(3) Corresp. 2, pag. 309.

je ne voulais pas aller le chercher dans sa demeure, dont j'eus même beaucoup de peine à trouver l'adresse, je ne réussis que peu de semaines avant mon départ à faire sa connaissance. Plus tard je l'ai vu encore quatre fois, et toujours pendant quelques heures de suite. Il tient bon dans des discussions philosophiques comme peu d'hommes, et il est toujours gai et spirituel. A mon départ il me dit: « Tout le monde vous avait dit que j'étais un fou; du moins vous avez vu que je suis un fou heureux: j'ai cette insolence. Je pense d'ailleurs que s'il y a des fous à lier, il y en a aussi à délier, et je m'estime au nombre de ces derniers. » Il est précisément de mon âge, et il a commencé il n'y a que dix ans à apprendre l'allemand uniquement pour pouvoir lire les ouvrages de Jacob Bœhme (1), qu'il traduit maintenant en français, et qu'il prend pour l'aigle de tous les philosophes. »

Pendant son séjour dans le Holstein, Jacobi eut l'occasion de faire la connaissance du comte d'Angivillers, autrefois menin de Louis XVI, et qui vivait alors à Kiel sous le nom de Charles de Truemann. Plein d'admiration pour le roman philosophique de Jacobi, intitulé *Woldemar*, ce comte lui adressa en 1796 une lettre extrêmement flatteuse (2), et qui contient entre autres les détails suivans sur Buffon: « Je me souviens, qu'un jour me promenant seul avec M. de Buffon, et causant de ses ouvrages, il me dit: « En vérité, on y attache trop de prix; tout autre, qui y aurait pensé aussi long-tems, en aurait fait tout autant. « Permettez-moi, monsieur, lui dis-je, de profiter de

(1) Né en 1575 dans la Haute-Lusace, cordonnier de profession, et auteur de plusieurs livres théosophiques très-obscurs.

(2) Corresp. T. II: p. 231.

l'occasion pour vous dire, que vous êtes une bête; vous ne l'offrirez pas souvent. Croyez-vous qu'il soit si aisé de penser long-tems à la même chose? Quant à moi, je crois que cette faculté pourrait bien être ce qu'on appelle le génie. En effet, dès qu'une idée est complète pour nous, nous l'abandonnons, elle nous quitte; mais pour les esprits plus élevés il est un instinct secret, qui les avertit, qui leur fait sentir, qu'il y a quelque chose au-delà, qu'il y a des rapports qui échappent; et c'est alors que l'âme, en se repliant sur elle-même, s'abandonne à son sentiment; c'est cet abandon que l'on nomme très-improprement l'esprit de méditation. L'esprit n'y est pour rien. Bien différente de la réflexion, la méditation n'est qu'un état vague, une espèce de demi-sommeil. La faculté de sentir mise en mouvement et en action sans un objet bien déterminé, et l'instant du réveil, la découverte et l'apparition de l'objet: c'est l'éclair du génie. — Quand on dit que c'est le cœur qui rend éloquent, quand M. de Vauvenargues a dit plus simplement et plus profondément encore, les grandes pensées viennent du cœur — ils avaient senti le leur. M. de Buffon n'avait jamais senti le sien. Cet homme tout grand, tout extraordinaire, tout sublime même qu'il est quelquefois, lorsque la nature l'environne, l'anime ou l'oppresse, combien il devient petit, étroit et commun, quand il y rentre et qu'il s'y mêle. Il devient centre, et tout se rétrécit ; il anime l'homme, et il se lève transporté de sa grande et magnifique existence, et il se heurte la tête contre un palmier! Tout le frappe et rien ne l'entraîne; il ne s'associe à rien; il regarde, il admire, il décrit; jamais il ne sent, on ne sent rien avec lui; tout est au-dehors; on admire avec lui, on se mêle à son admiration. »

Peu de tems avant sa mort, Jacobi ayant fait la connaissance

de deux philosophes français M. Cousin de Paris et M. Bautain, professeur de philosophie à Strasbourg, s'exprime ainsi sur ces deux professeurs, dans une lettre datée du 17 septembre 1818 (1): « Vous savez que M. Cousin a fait un second voyage en Allemagne. Il est resté trois semaines et au-delà à Munic, et je l'ai beaucoup vu, surtout pendant les premiers quinze jours; il m'a un peu négligé pour suivre les instructions de M. Schelling, dont la philosophie me semble mieux l'accomoder à tous égards que la mienne, trop remplie de *Je n'en sais rien*, et ne songeant pas même à vouloir saisir les deux bouts de l'univers, pour s'en faire une ceinture. Malgré ce desaccord, je me suis affectionné de plus en plus et bien véritablement à M. Cousin, et je pense qu'il m'a quitté avec des sentimens pour moi à peu près pareils. — Deux jours après le départ de M. Cousin il nous est arrivé un autre voyageur philosophe de France, M. Bautain, disciple de M. Cousin, et depuis deux ans professeur de philosophie à Strasbourg; voulant, ainsi que M. Cousin, faire surtout la connaissance des deux philosophes Jacobi et Schelling. M. Bautain n'ayant pas trouvé M. Schelling ici, et ne voulant pas s'en retourner à Strasbourg la moitié de sa besogne faite, est parti avant-hier pour Andechs, où M. Schelling est allé prendre l'air. Je suis curieux de voir dans quelles dispositions me reviendra ce jeune homme, qui m'a inspiré un vif intérêt. »

Nous avons cherché dans un autre article à déterminer les rapports qui existent entre la philosophie de Kant et celle de Jacobi (2). Ce dernier ne cessa jamais de professer pour le

(1) Corresp. 2e vol. p. 488. Cette lettre est écrite en français.

(2) Voy. *Bibliothèque allemande*, tom. II, p. 148.

philosophe de Kœnigsberg la plus haute estime. Il écrit encore en 1790 (1) : « La terre n'a jamais porté un philosophe plus conséquent que Kant : il s'élève au-dessus de ses confrères dogmatiques comme un géant, parce qu'il s'est placé sur les pointes les plus élevées de leurs montagnes ; et aussi long-tems que ces montagnes ne crouleront pas sous lui, son règne ne finira pas. » Cependant il était d'avis que le système de Kant reposait sur des principes qui n'étaient rien moins qu'inébranlables, et que tout en condamnant la méthode exclusivement spéculative et dogmatique de l'école de Wolf, il s'était laissé entraîner, à son propre insçu, à se servir de la même méthode. Voici le jugement que Jacobi, dans une lettre adressée en 1790 à M. Guill. de Humboldt (2), porte sur Kant et son système : « Je conçois aussi bien la fortune qu'a faite la philosophie de Kant, que la vive impression qu'a produite dans le tems le livre de l'Esprit, et l'influence que cet ouvrage n'a cessé d'exercer jusqu'à ce jour. C'est pourquoi je ne suis pas même étonné que personne n'ait encore découvert la grossière illusion qui sert de base à la philosophie morale et à la théologie de Kant. Mais cette illusion même est plus ancienne que Kant. On peut appliquer à cet homme vraiment remarquable et grand sous plus d'un rapport, un mot de Turgot : « Il a perfectionné les abus. » En effet, il a perfectionné au plus haut point l'abus de la spéculation, il l'a achevé, et il a produit ainsi une révolution, par laquelle il fait époque. Mais les services positifs qu'il a rendus à la logique et à l'anthropologie, perpétueront sa gloire, aussi long-tems que *le rouage de nos jugemens conservera ses dents.* »

(1) Corresp. V. II, p. 45.
(2) Corresp. 2, p. 41.

Une lettre très-intéressante de Jacobi est celle (1), dans laquelle, en blâmant sous plusieurs rapports, l'exposé de son système dans l'ouvrage de M. Degérando (2), il s'explique sur les idées fondamentales de toute sa philosophie: « Depuis avant-hier je possède le livre de M. Degérando. J'y ai d'abord cherché mon article et je l'ai trouvé page 257 — 262 du second volume. L'exposé qu'on y donne de ma doctrine est assez bien fait. J'ai été surtout content de mon épitomateur à l'endroit où il dit: « Jacobi analyse avec une exactitude nouvelle la nature de la croyance; il ne lui accorde pas le droit de suppléer aux démonstrations, encore moins celui de les contredire, mais il la fait consister au contraire dans le sentiment de cette vérité, de cette réalité absolue et primitive, qui doit être antérieure à toute démonstration, parce qu'elle doit servir de point d'appui aux leviers de la raison. » Mais quel a été mon étonnement ensuite, quand, en feuilletant dans le troisième volume, je suis tombé sur la note p. 231 — 233. L'écrivain du passage cité du deuxième volume semblait m'avoir compris; celui de cette note ne m'a certainement compris en rien. Ma croyance est la vue des principes, tant de ce qui est dans la nature, que de ce qui est au-dessus de la nature (3). Je crois un Dieu, comme je crois un monde sensible; je suis entre deux, et ma raison fait que je me trouve, pour ainsi dire, comme un mot composé de cette voyelle *Dieu* et de cette consonne *Univers*. Je voudrais bien que vous fissiez entendre cela à M. Degérando, et que vous lui expliquassiez comment toute ma

(1) Corresp. 2, p. 353. Cette lettre est écrite en français en 1804.

(2) *Histoire comparée des systèmes de philosophie.* 1re éd.

(3) Comparez l'exposé des idées fondamentales du système philosophique de Jacobi. *Bibl. all.* Tom. II, p. 154 et suiv.

philosophie repose sur le dualisme et l'antagonisme d'une nécessité aveugle et d'une liberté intelligente, dont le problême fait l'essence de l'homme. Ce problême, l'homme est appelé à le résoudre d'une manière effective et en quelque sorte miraculeuse par la vie et par la mort. C'est un miracle que nous puissions apercevoir les objets que nous appelons matériels; qu'un *non-moi* puisse entrer dans le *moi*, le contraire de la pensée dans la pensée. C'est un plus grand miracle que l'homme puisse échapper en tout sens, en toute direction, au mécanisme qui le contraint de toute part, non-seulement au dehors mais encore au dedans de lui-même, et créer, par cet instinct divin, que nous nommons liberté, le génie des arts, le génie des vertus, la vraie religion, qui n'est que la raison se contemplant dans sa source. — M. Degérando est inexcusable d'avoir hésité finalement sur le sens que je donnais au mot de croyance, puisque je me suis expliqué vingt fois là-dessus dans mes ouvrages, de la manière la plus nette. Il n'avait qu'à relire dans son propre ouvrage ce qu'il avait écrit au deuxième volume, pag. 258: « Jacobi fit sentir que le système de nos connaissances doit reposer sur un fondement vrai, certain et réel par lui-même, que son absolue vérité, son absolue réalité sont nécessairement attachées à ce caractère même de primauté qui lui appartient; que tout effort pour le démontrer ou le définir devient par-là même déraisonnable, puisqu'il tendrait à donner une preuve à ce principe de toutes les preuves, *à éclairer le foyer même de la lumière.* »

Fichte, dans une lettre remarquable adressée à Jacobi en 1795, et insérée dans cette collection, cherche à expliquer ce qu'il entend par le *point de vue spéculatif* et le *point de vue pratique*, dont il parle souvent dans ses différens écrits. Selon

lui, le point de vue spéculatif est celui, où l'homme cesse de se considérer comme un individu, où il se sent comme un avec le monde entier, qui, d'après le système de ce philosophe n'existe pas en réalité, mais seulement d'une manière idéelle, et qui n'est au fond que le produit de l'activité du moi, arrêté dans sa tendance infinie par une répulsion mystérieuse, que Fichte admettait sans la définir autrement. L'homme se trouve dans le point de vue pratique, quand il croit apercevoir en dehors du moi un monde réel, indépendant du moi et susceptible d'être modifié par lui; alors l'homme, qui ne peut jamais perdre entièrement la conscience du moi pur, met ce moi en dehors de lui-même et le nomme Dieu : d'où il arrive que nous ne pouvons pas nous empêcher d'attribuer à Dieu nos propres qualités, quoique nous les lui attribuions dans un sens éminent et infini. Dans la vie ordinaire, l'homme se trouve toujours dans le point de vue pratique; mais il n'en est pas moins vrai, que, pour établir une harmonie parfaite entre la philosophie et le sens commun, il faut s'élever au point de vue spéculatif.

Fichte termine cette lettre par les paroles suivantes : « A quoi serviraient le point de vue spéculatif et toute la philosophie, si l'on n'en peut tirer aucun profit pour la vie? — Si le genre humain n'avait jamais goûté de ce fruit défendu, il pourrait se passer de toute la philosophie. Mais il y a en l'homme un penchant naturel à vouloir contempler cette région qui est au-delà de notre individu, non pas dans une lumière réfléchie, mais d'une manière immédiate. Le premier qui proposa la question : *si Dieu existe*, ébranla tout le genre humain jusque dans ses fondemens, et le mit en une certaine dissension avec lui-même, dissension qui n'est pas encore conciliée, et qui ne pour-

rá l'être à moins que l'homme n'avance jusqu'au plus haut point, où le point de vue spéculatif et le point de vue pratique paraîtront confondus. Les hommes ont commencé par faire de la philosophie par présomption, et ont perdu ainsi leur innocence; ils ont aperçu leur nudité et ils continuent maintenant de s'occuper de philosophie pour regagner leur salut. »

Il y a dans ce passage de Fichte quelque chose de cette déclamation et de cette exagération trop ordinaires à ce philosophe, qui, à bien d'autres égards, mérite notre admiration. Il est tout au moins bizarre, de supposer un premier homme, qui tout-à-coup aurait mis publiquement en question l'existence de Dieu; et s'il avait existé, sa question, bien loin d'ébranler tout le genre humain, n'aurait pas été comprise par l'immense majorité de ses contemporains. Il est ensuite absurde de dire que c'est la présomption qui a poussé les hommes aux spéculations philosophiques, puisque la philosophie est fondée sur un besoin de notre nature intellectuelle, et qu'il est aussi naturel pour l'homme civilisé de se livrer à des réflexions philosophiques, que de cultiver la terre qu'il habite. Mais d'un autre côté, Fichte exprime une grande vérité, en disant qu'il y a dans l'homme une certaine dissension intérieure, et qu'il n'y a que la philosophie qui soit capable de rétablir en lui la paix et l'harmonie. L'homme en faisant usage de ses sens, n'aperçoit aussi loin que s'étendent ses observations et ses expériences, que matière, forces aveugles, nécessité; et cependant sa raison lui fait reconnaître que ce monde matériel, quelque immense qu'il soit, étant dépendant, changeant, périssable, ne peut pas contenir en lui-même la raison de son existence et des phénomènes variés qui y ont lieu; l'homme en consultant ses désirs, se sent porté vers les jouissances des sens, et répugne à tous les sacri-

fices que pourrait exiger de lui un intérêt plus élevé; mais en consultant sa raison, il l'entend promulguer des lois, qui n'ont aucun égard aux jouissances des sens, et à toute notre situation extérieure, et qui demandent une obéissance absolument désinteressée et des sacrifices sublimes. Comment concilier cette discorde intérieure? Il n'y a qu'un moyen; il faut que l'homme s'élève par la réflexion au-dessus de ce monde matériel, compris entre les bornes de l'espace et du tems; qu'il cherche à pénétrer dans le monde de l'infini, qui, en échappant à nos sens et à toutes nos expériences, se révèle à la raison; qu'il saisisse l'idée d'un être absolu, qu'il examine les rapports dans lesquels cet être se trouve avec l'homme et le monde entier! — Cette discorde ne fera place à une harmonie pure que lorsque l'homme aura résolu les plus hautes questions de la philosophie. Mais voilà aussi pourquoi la philosophie lui est nécessaire, pourquoi il y revient toujours involontairement. On s'y est livré dans tous les tems, on ne cessera jamais de s'y livrer, et avec d'autant plus d'ardeur, qu'on s'élevera à un plus haut degré de civilisation et de perfectionnement moral.

Le comte Fréd.-Léop. de Stolberg, en s'élevant dans un ouvrage intitulé *Numa*, contre l'enthousiasme que l'on porte dans l'admiration de l'antiquité, avait dit, que les anciens n'avaient pas connu une vertu pure et désintéressée. Jacobi lui écrit en 1794 au sujet de ce passage (1): « Si Bonnet, ce philosophe *de bois* (pardonne-moi ce blasphème; je sais bien apprécier les autres mérites de cet homme.), si Bonnet dit, que le plus grossier artisan parmi les chrétiens en sait plus sur les choses divines, que

(1) Corresp. 2, p. 142.

Socrate et tous les philosophes payens, je puis souffrir une telle assertion; mais si c'est toi qui t'exprimes ainsi, cela m'impatiente. « Il y a, dit Hamann (1), une plus grande différence entre le sentiment et un article de doctrine, qu'entre un cheval vivant et le squelette de cet animal! » Le même demande : « Qu'est-ce qui supplée dans Homère à son ignorance des règles de l'art, qu'Aristote a établies long-tems après lui: qu'est-ce qui remplace dans Shakespeare les lois de la critique qu'il ignorait et qu'il viole à chaque instant? » Le même dit enfin: « S'il y a quelqu'un qui ne veuille pas souffrir que Socrate soit au nombre des prophètes, il faut lui demander: Qui est le père des prophètes? Et notre Dieu n'a-t-il pas déclaré et prouvé qu'il est aussi le Dieu des payens? »

« Le même Hamann, que j'aime mieux citer que d'exprimer mes propres idées, me dit un jour à l'oreille: « Tout attachement exclusif aux mots et à la lettre d'une religion, est culte de Lama. On prétend que la seule religion des chrétiens offre à la vertu de grands et nobles sacrifices: qu'au contraire les philosophes anciens n'avaient pas connu d'autres motifs pour être bons et vertueux que des motifs fondés sur l'égoïsme et sur les intérêts de cette vie courte et fugitive; que leur καλον καγαθον, leur *honestum per se*, n'avaient été que de belles paroles sans signification. Mon frère, comment as-tu pu écrire pareille chose? Je te renvois à Fénélon, à son traité sublime de l'amour pur. Cet homme divin que le monde chrétien expulsa comme enthousiaste mystique, se réfugia chez les payens, dont la vie et les doctrines, pénétrées du génie du christianisme qu'il professait, en avaient démontré la vérité. Qu'en faisant

(1) Voy. sur Hamann, *Bibliothèque allemande*, T. II, p. 77.

une certaine action j'y sois porté par l'espoir d'un bonheur de 10, 20, 30 ans, ou d'une félicité de plusieurs milliers d'années, peu importe, et cela ne saurait augmenter, ni diminuer le mérite intrinsèque de cette action. Dans l'église chrétienne, c'est-à-dire, dans l'église visible, à force de parler de ciel et d'enfer, la véritable vertu a fini par s'échapper, et l'on en est venu au point de considérer comme chimère et folie ce qui en fait l'essence. Sans doute que l'espérance d'une vie à venir est douce et consolante; mais je ne donne pas une obole pour une vertu, qui n'a d'autre motif que cette seule espérance. »

Stolberg répondit à Jacobi (1): « Un homme qui n'agirait que par le seul motif d'être récompensé dans une vie à venir, en se représentant le monde invisible, en réfléchissant sur les profondeurs de l'éternité, en se convaincant de plus en plus, que l'auteur de toutes choses a établi une alliance indissoluble entre la vertu et la félicité, finirait cependant par s'élever peu à peu au-dessus de tout motif intéressé; son espérance se changerait en amour. Depuis Adam jusqu'à nos jours, le caractère distinctif, le génie, l'âme de notre religion, a toujours été ce principe qu'il faut rapporter toutes nos actions, notre existence entière à Dieu. — Mon cher frère, je me réjouis toutes les fois que je trouve chez les Grecs et les Romains une idée, qui est conforme à la dignité de notre nature et qui élève l'esprit vers Dieu. Mais il me semble, que selon le proverbe ils avaient fait de nécessité vertu, et cette vertu n'était qu'une vertu civique, dont l'homme civilisé ne peut pas se passer. Leur καλον και ἀγαθον, leur *honestum*, n'était ordinairement que la fleur de cette vertu civique. Il leur semblait beau, *dulce*

(1) Corresp. 2, p. 149.

et decorum pro patriâ mori! Mais leur plus belle récompense n'était que l'immortalité de la gloire. Une preuve que cette vertu est bien imparfaite, c'est qu'elle n'augmenta pas chez les Grecs, malgré les efforts de Socrate, qui était un homme véritablement divin. Avec lui, ou peu après lui, l'âge d'or des Grecs s'évanouit. Le luxe et l'injustice étouffèrent dans cette nation la liberté et tous les sentimens généreux. Il en fut de même chez les Romains, dont la vertu s'éteignit, lorsqu'ils eurent connu la philosophie. Est-ce que l'ignorant Valerius Publicola fut un patriote moins grand et moins bon, que l'aimable Valerius Messala, l'ami de Brutus? Ne fut-ce pas Brutus, cet homme si grand et si aimable, cet élève du Portique et de l'Académie, cet homme de l'antiquité, qui en mourant s'écria: « Vertu, tu n'es qu'une ombre, qu'un vain nom! Ils sont insensés tous ceux qui te suivent? » Caton à l'heure la plus solennelle et la plus belle de sa vie, après avoir lu le sublime Phédon du divin Platon, tout rempli de l'espérance de l'immortalité, Caton dont le caractère était si grand, fut tellement irrité de la bonté de son esclave, qui cherchait à lui arracher le poignard, qu'il le frappa au visage de manière à l'ensanglanter. »

Dans ce conflit d'opinions contraires, de quel côté se trouve la vérité? Il y a, à notre avis, de la vérité d'un côté et de l'autre, mais aussi de l'exagération de l'une et de l'autre part. Dire que la vérité dans sa pureté, est restée tout-à-fait inconnue aux anciens, c'est outrager le génie de l'antiquité et accuser de mensonge toute l'histoire, qui nous offre tant de caractères sublimes. Mais soutenir d'un autre côté que le christianisme n'a exercé aucune influence salutaire sur la moralité des hommes, c'est méconnaître les effets qu'il a produits et juger d'une manière bien partiale

les mœurs de l'antiquité et celles de notre tems. L'antiquité au milieu des égaremens de la philosophie et d'une religion absurde a produit des hommes, dont la vertu commande notre admiration. Car la vertu, pour paraître dans toute sa grandeur, n'attend pas toujours que la philosophie ou la religion vienne instruire les hommes des principes sur lesquels elle se fonde, et des devoirs qu'elle impose. Semblable à ces végétaux, qui, produits sans le secours de l'homme par la seule nature, se développent avec une vigueur étonnante et se peignent du coloris le plus brillant, la vertu sans le concours de l'instruction humaine, naît quelquefois spontanément dans le cœur de l'homme, où elle a des racines indestructibles, et parvient à une hauteur sublime. Mais il est incontestable, qu'un tel développement spontané de la moralité suppose des hommes extraordinairement bien nés et un concours de circonstances extrêmement favorables. Le christianisme n'enseigne pas une seule vertu, dont l'antiquité n'offre pas d'exemples. Mais à côté de quelques grands hommes, la masse des peuples anciens était presque toujours plongée dans une dépravation extrême. Le mérite du christianisme ne consiste pas à avoir enseigné des vertus nouvelles, mais à avoir donné plus d'autorité aux principes moraux, à les avoir portés à la connaissance du peuple et à avoir épuré et adouci ses mœurs. S'il y a encore tant de contrées, où la masse du peuple n'est pas moins corrompue que ne l'étaient les peuples de l'antiquité, ce n'est certainement pas la faute du christianisme, mais bien de l'ignorance dans laquelle le peuple se trouve encore relativement aux vrais principes de cette religion. Partout où son génie divin pénètre la masse d'une nation, on voit la barbarie faire place à des relations sociales douces et paisibles, et la grossière dépravation, à des mœurs pures et honnêtes. B.

SCIENCES HISTORIQUES.

36. *Mein Antheil an der Politik, etc. — La part que j'ai prise à la politique, sous la domination de Napoléon et après sa chûte, par M. de Gagern.* 2 *vol. in-8°, Stoutgard et Tubingue chèz Cotta.* 1823 *et* 1826.

Cet ouvrage contient à proprement parler les *Mémoires* de M. de Gagern, car il ne se borne pas à publier la part qu'il a prise à la politique de son tems, il fait encore connaître quelques autres parties de sa vie, et même plusieurs traits remarquables de son enfance et de sa jeunesse. La carrière de M. de Gagern a été, il est vrai, presque entièrement politique, et ainsi toutes ses autres relations ont dû s'en ressentir. En Allemagne où la vie publique est encore si peu solidement établie, et où elle est encore plus en théorie qu'en action, il est curieux de voir un homme d'état, qui a vécu sur la scène des événemens, qui en a vu de près les acteurs, et qui a souvent agi lui-même, venir rendre compte au public de ses actions, de ses observations et de son expérience. A l'exception de Fréderic-le-Grand et de Dohm (1), M. de Gagern eut, dans ce genre d'écrire, peu de prédécesseurs dignes d'attention, en Allemagne, où les personnes d'un rang élevé paraissent craindre de compromettre leur dignité en écrivant pour le public, surtout quand il s'agit d'affaires d'état. M. de Gagern a aussi quelques-uns des préjugés

(1) *Denkwürdigkeiten meiner Zeit, etc.* — Choses mémorables de mon tems (1778 à 1806) par Chr. W. de Dohm, 5 vol. Hanovre; 1814 à 1819. Dohm a été long-tems employé sous Fréderic II. Il est mort en 1820.

de son rang, mais ce ne sont que les plus nobles, qui, souvent, peuvent être très-utiles à la société. Son ouvrage prouve qu'il a beaucoup d'esprit, et qu'il a reçu une éducation distinguée; il réunit à un profond savoir, une parfaite connaissance du monde et des hommes de son tems. Et quel tems que le sien! Au commencement de la révolution française, il était parvenu à la maturité de la jeunesse; il se trouvait près du point central d'où jaillirent pendant trente ans presque tous les événemens, qui ont bouleversé et changé la face du monde. Il a assisté et souvent coopéré, durant ces trente années, à une série de faits qui auraient pu occuper des siècles entiers.

Cette seule circonstance devait donner de l'intérêt à l'ouvrage de M. de Gagern; mais cet intérêt s'accroit encore par la manière spirituelle dont il a assez généralement traité son sujet dans plus d'une partie, par le sentiment de bienveillance qui règne dans son livre, par sa véracité et sa franchise, par son enthousiasme pour tout ce qui est grand et noble, enthousiasme qui souvent même devient poétique. Plusieurs fois on serait tenté de reconnaître en lui le Ségur de l'Allemagne, si toutefois l'Allemagne pouvait avoir un Ségur. D'un autre côté, il est à regretter que beaucoup de passages paraissent avoir été écrits avec légèreté. Souvent le style n'est pas en harmonie avec le sujet, et l'on y trouve même des fautes de langue. M. de Gagern écrit avec facilité le latin, le français, l'anglais et l'allemand, mais peu de ses lecteurs ont les mêmes avantages que lui, et cet écrit, qui est destiné au public, présente des échantillons de toutes ces langues. Cependant, eu égard au sujet, on doit passer sur l'accessoire, si toutefois le style est un accessoire, comme le pensent encore bon nombre d'Allemands, surtout les hommes d'affaires et les savans. Nous ne sommes pas de cet avis, et

nous adoptons entièrement l'opinion de Buffon qui disait : *Le style est l'homme.*

L'auteur s'explique avec tant de modestie sur le but de son ouvrage, que ce serait une injustice que d'exiger de lui ce qu'il n'a point promis, d'autant plus qu'il outrepasse souvent cette promesse. Il dit (pag. 6) : « Je n'ai pas pour but de donner un aperçu complet des grands événemens de mon tems. Mon ouvrage, plus modeste, ne sera qu'un résumé, mais qui, j'ose l'espérer, jetera cependant quelque jour sur une multitude d'événemens concernant principalement les états de l'Allemagne ; aussi l'ai-je spécialement consacré aux Allemands. On me pardonnera des digressions et des détails accessoires, s'ils servent à mieux lier l'ensemble ; et l'on ne me blâmera pas si je dépeins les mœurs du tems, ou si je signale leurs diverses phases. Je pardonne d'avance à ceux qui critiqueront, dans certains passages, les causeries d'un vieillard. Les jeunes Allemands, qui se vouent à la diplomatie, ne liront pss sans fruit ces feuilles, car ils me trouveront mainte fois dans des positions fort délicates. Je ne sépare jamais la vertu de la politique ; partout je réunis ces deux questions : *Qu'est-ce qui est utile ? Qu'est-ce qui est juste ?* Ce sera donc un exercice pour leur esprit d'examiner où je me suis trompé. On verra que souvent je n'avais pas à choisir entre le bien et le mal, mais entre deux devoirs dont il fallait remplir le plus impérieux.

« Trois grandes catastrophes, continue l'auteur (p. 4), ont rendu remarquables les tems au milieu desquels ma jeunesse s'est écoulée. Ce sont : 1° le partage de la Pologne, conception malheureuse, suprême injustice, servant constamment de prétexte pour en commettre de nouvelles.... Je ne ferai qu'une observation préliminaire à cet égard : C'est qu'au con-

grès de Vienne, cette énorme injustice fut le principal obstacle, l'écueil contre lequel toutes les négociations, pour arriver à une fin raisonnable, échouèrent. 2° L'affranchissement des états de l'Amérique du Nord. J'étais homme avant d'être Européen. Comme Européen, je ne fus pas vivement alarmé de cet événement; je me réjouis, au contraire, de tout ce qui peut contribuer à faire fleurir et perfectionner l'espèce humaine; si à cette époque j'avais été indépendant et capable de porter les armes, j'aurais été bien tenté d'aller dans ce pays. Jean-Louis de Closen, l'un de mes plus proches parens, porte encore l'ordre de Cincinnatus; il était l'officier de confiance, chargé des dépêches secrètes de Rochambeau et de Washington. 3° La révolution française. Nous avons vu les événemens, nous en avons supporté les maux, personne n'en a encore calculé les suites. Je fais seulement remarquer que la révolution française est dans un rapport intime avec les deux autres catastrophes. »

Ces citations donnent une idée de la manière dont l'auteur a considéré les événemens politiques les plus récens. Le lecteur impartial n'y trouvera rien, ou du moins très-peu de chose à objecter.

Parmi les notices caractéristiques qui sont dans cet ouvrage, nous ne citerons que celle sur M. le prince de Talleyrand, dans l'intimité duquel M. de Gagern a vécu long-tems:

« Charles-Maurice Talleyrand de Périgord, issu de l'une des familles de la plus ancienne noblesse de France, était l'aîné de trois frères. Une chûte qu'il fit dans sa jeunesse, ayant empêché son corps de se développer, ses parens jugèrent à propos de le destiner à l'église, et de faire passer la primogéniture sur son second frère Archambault. Il n'en aima pas pour cela

l'église davantage, et l'idée de la violence qu'on lui avait faite dût agir fortement sur l'esprit du jeune homme et de l'évêque d'Autun. Il ne négligea cependant pas ses études théologiques; il s'enferma des années entières, sans daigner adresser la parole à qui que ce fût. Doué d'une grande force de mémoire et de conception, il acquit bientôt un savoir extraordinaire. Je l'ai entendu dire qu'il se croyait l'un des théologiens les plus forts de notre tems, et s'étonner du savoir immense qu'on a appliqué à cette science. Jamais, que je sache, il n'a attaqué la religion en elle-même. C'était un courtisan et un homme du monde dans la plus large acception du mot; plus jeune, il avait été adonné au plaisir. Peu favorisé extérieurement par la nature, quoique d'une santé robuste, il ne gagna que trop les faveurs des dames par son esprit. Je n'ai jamais vu en France d'homme plus spirituel et plus aimable que lui, quand il le voulait, et qui eût une conversation plus attachante. Il joua un rôle important dans l'assemblée constituante. Pour échapper à la terreur, il passa en Angleterre et en Amérique, où il resta plusieurs années, quoique ses opinions actuelles ne soient pas très-favorables à ce pays. Le directoire le rappela et le mit à la tête des affaires étrangères. Le désordre et la désunion qui augmentaient sans cesse, donnèrent à Napoléon Bonaparte le pouvoir consulaire; ce dernier lui accorda toute sa confiance. M. de Talleyrand faisait élever dans sa maison, avec les plus grands soins et la plus grande tendresse, un enfant adoptif, la petite Charlotte; elle était, pour ainsi dire, un personnage important. Combien de fois n'ai-je pas vu de vieux matadors tels qu'Aranda, Philippe Cobenzl, Lucchesini, jouer avec cette enfant, et regarder avec timidité s'ils réussissaient à la faire rire, pour être remarqués! Combien de fois ne les ai-je pas vus caresser un pe-

tit chien et le porter dans leurs bras ! J'aimais aussi à jouer avec cette aimable enfant, qui est maintenant une femme charmante, mariée à l'un des parens de M. de Talleyrand; mais M. Jean de Gagern n'a jamais subi la punition germanique de porter un chien.

Ce que M. de Gagern dit du caractère et de la politique de Napoléon, n'est pas sans fondement, quoique cela puisse déplaire aux admirateurs absolus de ce grand homme. L'histoire du soulèvement de l'Allemagne contre la domination étrangère est attachante et instructive, quoiqu'elle ne soit pas très-détaillée. Les étrangers nomment désertion et trahison, ce que nous appelons défense légitime et nécessaire. Chez eux ils décoreraient cette action du nom d'héroïsme. La postérité ne pourra désapprouver ce qui est arrivé à cet égard, jusqu'à la bataille de Leipsic. L'auteur dit avec raison (p. 208): « Lorsque la guerre eut pris cette tournure affreuse, lorsque parurent les désastreuses journées de la Bérésina, lorsque Napoléon revenait en traîneau et que les Français disaient encore en plaisantant: *Il s'est mis en traîneau pour glisser sur les événemens*, le général prussien York, pénétré des sentimens de sa nation, et comptant sur l'assentiment et la grâce du roi, franchit le pas audacieux qui l'illustra. Il n'est pas possible de peser au poids ordinaire, des momens si décisifs et si riches en événemens. La postérité rendra justice à ceux qui ne désespérèrent pas de leur patrie et qui se laissèrent entraîner par la colère, l'indignation, la hardiesse, l'espérance et la fierté, à secourir leur pays; elle rendra justice aux Stein, aux Albini, aux Brunswick, aux Schill, aux York, aux Dœrnberg, à l'archiduc Jean, aux Hofer et aux Schneider, aux Hormayer et aux Speckbachen, sans distiction de naissance et d'état. »

Le second volume traite du congrès de Vienne. Nous connaissons déjà assez bien la partie ostentible des actes de cette assemblée, et Schœll, Martens et principalement Klüber nous ont initiés dans ses délibérations et ses résultats. M. de Gagern donne peu de nouvelles pièces officielles, cependant les observations et les anecdotes qu'il y joint ça et là, sont très-importantes. Jusqu'à présent on ne peut pas s'attendre à une histoire exacte et fidèle du congrès de Vienne, telle qu'en aura peut-être la génération future. M. de Gagern s'occupe principalement dans ce second volume de ses travaux auprès du congrès, où il représentait le prince d'Orange. G. S.

(*Gazette littéraire de Leipsic*, mars 1827.)

37. *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit, etc. — Histoire des Hohenstaufen et de leur tems, par Fréderic de Raumer, professeur d'histoire à l'université de Berlin. Six volumes, in-8°. Leipsic chez Brockhaus,* 1823 *à* 1825.

Nous ne croyons pouvoir mieux nous acquitter de notre tâche, de rendre un compte exact et détaillé de ce grand ouvrage, qu'en donnant avant tout la riche table des matières qu'il embrasse. On comprendra, après l'avoir lue, toute l'étendue de cette grande composition historique, toute l'immensité des recherches auxquelles l'auteur a dû se livrer; il nous restera ensuite à examiner jusqu'à quel point il a rempli le vaste cadre qu'il s'est tracé, et à donner une idée de son style et de sa méthode, en traduisant quelques-uns des endroits les plus propres à le caractériser sous ce double rapport.

L'histoire des empereurs de la maison de Hohenstaufen et de leur tems est divisée en neuf livres.

Livre premier. Depuis le partage de l'empire romain jusqu'à la mort de Godefroy de Bouillon, de 395 à 1100. Il se compose de sept chapitres. Dans le *premier*, qui sert d'introduction, l'auteur donne un précis rapide de l'histoire du moyen âge, depuis la migration des peuples jusqu'au commencement des croisades; il rappelle d'abord les différens établissemens fondés par les barbares sur les ruines de l'empire d'Occident, expose l'état de l'empire de Byzance à la même époque, signale le mouvement imprimé par Mahomet aux peuples de l'Orient, et revenant ensuite à l'Occident, il retrace les faits et les institutions qui exercèrent le plus d'influence sur le sort des peuples de l'Europe, la puissance de Charlemagne, le système féodal, l'accroissement du pouvoir des papes, les fausses décrétales, la lutte de l'empire avec la papauté, Grégoire VII et Henri IV, la constitution que le génie de Grégoire imposa à l'église romaine. Un coup-d'œil jeté sur la situation des différens états de l'Europe, vers la fin du onzième siècle, termine ce résumé. Le *second chapitre*, qui est plus spécialement destiné à servir d'introduction à l'histoire des croisades, expose la décadence du califat, l'élévation des Turcs seldjoucides, les pélérinages à la terre sainte, la prédication de la première croisade par Urbain II et Pierre l'ermite, enfin le sort des premières expéditions en Asie, conduites par Pierre lui-même et par Gauthier-sans-avoir. Le reste de ce livre renferme l'histoire de la première croisade jusqu'à la mort de Godefroi de Bouillon.

Le Livre second, divisé en six chapitres, commence à la révolte du roi Conrad contre son père l'empereur Henri IV, en 1093, et se termine à la croisade entreprise par Conrad III, en 1146. *Chapitre premier:* Depuis la révolte de Conrad jusqu'à la mort de Henri IV, 1105. *Chap. II:* Le règne de

Henri V jusqu'en 1115. *Chap. III:* Histoire de Henri V jusqu'à la mort de ce prince, 1125. *Chap. IV:* Histoire du roi Lothaire de Saxe jusqu'à sa réconciliation avec les Hohenstaufen Fréderic et Conrad, 1135. *Chap. V:* Histoire des Danois, des Huns et des Normands, et leurs rapports avec l'empire germanique. *Chap. VI:* Reprise de l'histoire de l'empire jusqu'à la croisade de Conrad III, premier empereur de la maison de Hohenstaufen.

Livre troisième: Histoire de l'Orient depuis la mort de Godefroi de Bouillon jusqu'à la fin de la seconde croisade et à la mort de Conrad III, de 1100 à 1152. Ce livre est divisé en cinq chapitres. *Chap. Ier:* Depuis la mort de Godefroi de Bouillon jusqu'à celle de Boëmond, 1110; Baudouin Ier, guerre contre l'Egypte, Robert de Normandie, prise de St-Jean d'Acre, Baudouin d'Edesse, etc. *Chap. II:* Depuis la mort de Boëmond jusqu'à celle de Baudouin II, 1131; troubles et dissensions parmi les Chrétiens, siège de Tyr, etc. *Chap. III:* Etat de la Palestine et de la Syrie, des tribus diverses qui l'habitent, constitution du royaume de Jérusalem, ordres de chevalerie, les hospitaliers, les templiers, sectes chrétiennes et mahométanes, les *assassins*. *Chap. IV:* Histoire du royaume de Jérusalem depuis la mort de Baudouin II jusqu'à la prise d'Edesse, 1146. *Chap. V:* Histoire de la seconde croisade et de l'Occident, jusqu'à la mort de Conrad III, 1152. Bernard de Clairvaux, Louis VII et l'église, siège de Damas; guerre de Roger de Sicile contre l'Afrique et contre l'empereur grec; croisades des Allemands contre les Slaves, et contre les Arabes du Portugal, etc. Les notes ajoutées au premier volume traitent: 1° de l'établissement des Normands en Italie, 2° de la légende de la sainte lance trouvée dans Antioche. Des tableaux généa-

logiques des princes chrétiens qui ont régné en Palestine et en Syrie, et une carte de l'Europe centrale et méridionale et de l'Asie mineure terminent ce volume.

Le Livre quatrième contient l'histoire du règne de Fréderic Ier, dit Barberousse, jusqu'à la croisade de 1188. Il est divisé en neuf chapitres. *Chap. I:* Depuis l'avénement de Fréderic Ier jusqu'à la fin de sa première expédition en Italie (1152 — 1155); caractère de Fréderic; affaires du Danemark, évêchés slaves, état de l'Italie, villes de la Lombardie, siège de Cortone, le pape Adrien IV et Arnauld de Brescia, etc. *Chap. II:* Affaires d'Allemagne; des Normands, des Grecs, des Lombards, et querelles avec le pape Adrien IV, jusqu'à la seconde expédition de Fréderic en Italie, (1155 — 1557). *Chap. III:* Seconde expédition en Italie, réduction de Milan, nouvelle querelle avec le pape Adrien; siège et prise de Crême (1157 — 1160). *Chap. IV:* Concile de Pavie, destruction de Milan, concile de Lodi, séjour du pape Alexandre III en France, entrevue de Fréderic Ier et de Louis VII à Launes (1162). *Ch. V:* Histoire de l'Allemagne du Nord depuis 1154, relations de Henri-le-Lion, duc de Saxe et de Bavière, avec les Slaves et Lübeck, affaires du Danemark, troubles de Mayence, assassinat de l'archevêque Arnold, jusqu'en 1163. *Chap. VI:* Troisième expédition de Fréderic en Italie, mort du pape Victor, troubles de Lombardie, de Gènes et de Pise, Henri II et Thomas Beket; retour d'Alexandre III à Rome, insurrection des Lombards, couronnement de Fréderic par le pape Pascal III (1162 — 1167). *Chap. VII:* Guerres de Henri-le-Lion dans le Nord; prise d'Arkona (île de Rügen), chef-lieu des Slaves payens du Nord, par les Danois; affaires de l'église; fondation d'Alexandrie, ligue lombarde; défection de Henri-le-Lion, nouvelle

guerre contre les Lombards, bataille de Legnano, paix de Venise, 1178. *Chap. VIII:* Chûte de Henri-le-Lion, concile de Latéran, mort d'Alexandre III, paix de Constance, diète de Mayence, paix avec Milan 1185. *Chap. IX:* Affaires de Naples; mariage de Henri, fils de Fréderic Ier, avec Constance, héritière de Naples; prise de Jérusalem par Saladin 1187.

Livre cinquième. Histoire de l'Orient depuis la fin de la seconde croisade jusqu'à la mort de Saladin 1149 — 1193. *Chap. I:* Depuis la fin de la seconde croisade jusqu'à la mort du roi Baudouin III, 1162. *Chap. II:* Depuis la mort de Baudouin III jusqu'à celle du roi Amalric et du sultan Nureddin, 1173. *Chap. III:* Les tems de Baudouin IV jusqu'en 1185. *Chap. IV:* Baudouin V et Saladin; prise de Jérusalem, 1187. *Chap. V:* Croisade de Fréderic Ier et sa mort, 1188 — 1190. *Chap. VI:* Croisade de Philippe-Auguste et de Richard-Cœur-de-Lion, jusqu'à la mort de Saladin, 1193.

A ce cinquième livre qui termine le second volume, se trouvent jointes des tables de tous les princes, papes, empereurs, rois, patriarches, archevêques et évêques souverains, ducs, comtes palatins, margraves, landgraves, doges, grands-maîtres qui régnèrent en Europe depuis 1100 jusqu'après l'extinction de la maison des Hohenstaufen; plus, des notes diplomatiques sur le séjour des empereurs, depuis Henri V jusqu'à Rodolphe Ier; enfin une table généalogique de cette maison jusqu'à Henri VI.

Le Livre sixième, divisé en neuf chapitres, comprend l'histoire des vingt-six années écoulées depuis l'avénement de Henri VI jusqu'à la mort du pape Innocent III (1190 — 1216). *Chap. I:* Histoire de Henri VI jusqu'à la fin de sa première expédition contre Naples, 1191. *Chap. II:* Depuis le retour de Henri VI jusqu'à son couronnement à Palerme, 1194. *Chap. III:* Depuis

le second retour de Henri en Allemagne jusqu'à sa mort et celle du pape Célestin III, 1198. *Chap. IV:* Le pape Innocent III, et affaires d'Italie, jusqu'en 1208. *Chap. V:* L'Allemagne divisée sous les deux rois Philippe de Hohenstaufen et Otton IV; assassinat du premier et départ du second pour l'Italie, 1198 — 1209. *Chap. VI:* Expédition d'Otton IV en Italie, rappel de Fréderic de Hohenstaufen en Allemagne, bataille de Bouvines, avénement de Fréderic II, 1215. *Chap. VII:* Affaires d'Orient; croisade contre Constantinople et fondation de l'empire latin, de 1196 — 1215. *Chap. VIII:* Innocent III et ses rapports avec les prélats, les princes et les rois. *Chap. IX:* La théologie et la philosophie de cette époque; des hérésies des Vaudois, croisade contre les Albigeois, concile de Rome, jusqu'à la mort d'Innocent III, 1216.

Le Livre septième comprend le règne de Fréderic II de 1216 à 1250. *Chap. I:* Depuis l'exaltation du pape Honorius jusqu'au couronnement de Fréderic comme empereur, 1220. *Chap. II:* De l'arrivée de Fréderic à Naples jusqu'au traité de St-Germano entre le pape et l'empereur, 1225. *Chap. III:* Histoire de l'empire latin à Constantinople jusqu'en 1227; affaires d'Italie jusqu'à la mort d'Honorius III. *Chap. IV:* Depuis l'exaltation de Grégoire IX jusqu'au départ de Fréderic pour l'Orient, 1228. *Chap. V:* Croisade de Fréderic, son retour et sa réconciliation avec le pape, 1230. *Chap. VI:* Législation de Fréderic dans le royaume de Naples. *Chap. VII:* Les ordres de moines mendians; St-François, règle des Franciscains, St-Dominique et règles des Dominicains; les Tertiaires, les Carmes, etc. influence de ces ordres. *Chap. VIII:* Affaires de l'Italie et de l'Orient jusqu'à l'alliance des Lombards avec Henri, roi des Romains, fils de Fréderic II, de 1230 à 1234.

Chap. IX: Etat de l'Allemagne jusqu'à la révolte du roi Henri, 1220 — 1235. *Chap. X:* Mariage de Fréderic avec Isabelle d'Angleterre, diète de Mayence, lois nouvelles, état de l'Autriche et de la Prusse, 1536. *Chap. XI:* Guerre de Fréderic contre les villes lombardes, jusqu'à la bataille de Cortenuova, 1238. *Chap. XII:* Continuation de la lutte de Fréderic avec les Lombards et avec le pape Grégoire IX. *Chap. XIII:* Suite de l'histoire de Fréderic jusqu'à l'invasion des Mongols, 1241. *Ch. XIV:* Histoire des Mongols, de Gengiskan, depuis 1154, et de l'Allemagne en 1241. *Chap. XV:* Concile de Rome, Fréderic et Louis IX, mort de Grégoire IX, 1241. *Chap. XVI:* Depuis la mort de Grégoire jusqu'à la fuite d'Innocent IV à Lyon, 1244. *Chap. XVII:* Histoire de l'empire latin et de l'Orient depuis 1238 jusqu'à 1244. *Chap. XVIII:* Concile de Lyon, 1245. *Chap. XIX:* Mesures prises par l'empereur; affaires d'Italie, de l'Angleterre et de la France jusqu'en 1246. *Chap. XX:* Affaires allemandes; Henri Raspe, Landgrave de Thuringe; siège de Parme (1244 — 1248). *Chap. XXI:* Suite de l'histoire d'Allemagne, Guillaume de Hollande, troubles d'Italie, captivité d'Enzio, mort de Fréderic II, 1250.

Le Livre huitième raconte l'histoire de l'empire et de l'Europe, depuis la mort de Fréderic II jusqu'à la mort de Conradin et celle de St-Louis, depuis 1250 jusqu'à 1270. Il se divise en dix chapitres. *Chap. I:* Histoire de St-Louis et de sa première croisade, de 1244 à 1254. *Chap. II:* Histoire de l'Allemagne et de l'Italie jusqu'à la mort du roi Conrad IV, 1254. *Ch. III:* Histoire de Naples et de Sicile depuis la mort de Conrad IV jusqu'au couronnement du roi Mainfroi, 1258. *Chap. IV:* Histoire de l'Allemagne sous les rois Guillaume de Hollande, Richard de Cornouailles et Alphonse de Castille; ligue des villes

du Rhin, et abolition du califat ; 1252 — 1258. *Chap. V:* Rome et les papes, la Toscane et la Lombardie, jusqu'à la mort d'Ezelin et d'Alberic de Romano, 1255 — 1260. *Chap. VI:* Mainfroi et les papes, Florence, fin de l'empire latin, 1258 à 1261. *Chap. VII:* L'Italie depuis la mort d'Alexandre IV jusqu'à celle du roi Mainfroi, 1266. *Chap. VIII:* Histoire de l'Allemagne sous Alphonse et Richard, et du règne de Charles d'Anjou, roi de Naples, de 1256 à 1267. *Chap. IX:* Depuis le départ de Conradin pour l'Italie jusqu'à son arrivée à Rome, 1268. *Chap. X:* Expédition de Conradin contre Philippe d'Anjou, sa défaite à Tagliacozzo, la mort du dernier des Hohenstaufen, et celle de St-Louis, 1270. A ce livre, qui termine le quatrième volume, se trouvent jointes une notice sur Pierre-des-Vignes, ministre de Fréderic II, la seconde partie du tableau généalogique des Hohenstaufen ; des observations sur ce second tableau, la généalogie des Ezelins, celle des Lanzia, celle des Frangipani, une note sur le champ de bataille de Scurcola ou de Tagliacozzo, et une note sur le mariage de Conradin.

L'auteur a réuni dans le Livre neuvième et dernier, qui forme le cinquième et sixième volume, sur l'état politique, la législation, les constitutions, sur l'industrie et le commerce, sur les finances, sur l'état militaire et la marine, sur les antiquités ecclésiastiques, les rapports de l'Église avec l'État, sur la culture des lettres, des sciences et des arts, enfin sur les mœurs du moyen âge, des renseignemens et des considérations qui n'auraient pu entrer dans l'histoire même, sans entraver la marche de la narration, et surtout sans perdre de leur intérêt et de leur utilité. C'est un tableau complet, dans le genre de la célèbre Introduction de Robertson à l'histoire de Charles-Quint, *de l'État social de l'Europe pendant le douzième et le treizième siècle.* Pour donner une

idée de l'étendue avec laquelle M. de Raumer a traité son sujet, nous allons encore en transcrire la Table des matières.

La première moitié du neuvième livre est divisée en cinq sections.

I. Antiquités du droit politique et du droit privé.

1. *Rapports personnels :* Des esclaves, des hommes libres, des hommes dépendans, tels que les serfs et les vassaux; de la noblesse; des princes, comtes, margraves, landgraves, comtes palatins, ducs, grands dignitaires de l'empire, électeurs; du roi et de l'empereur; des diètes et des états; des rapports de l'empire avec l'Italie, le royaume arélatique et les autres états; des villes et des bourgeois, et d'abord des cités italiennes et de leurs rapports avec les rois et les empereurs et entre elles, ensuite des villes de l'Allemagne, de leurs franchises et de leurs ligues; enfin des villes anglaises, françaises, espagnoles; de l'état des Juifs.

2. *Rapports réels ou des choses:* Des sources du droit allemand, ecclésiastique, romain; de l'administration judiciaire; du droit des successions; du droit criminel et pénal; de la mise au ban de l'empire; du combat judiciaire et des jugemens de Dieu; du droit féodal.

II. De l'Économie rurale, de l'Industrie et du Commerce.

III. Des Monnaies, Poids et Mesures.

IV. Des Finances, des impositions, tributs, péages, droits régaliens, corvées, emprunts, dettes publiques, etc.

V. De l'État militaire et de la Marine; ban et arrière-ban, armées, campemens, armes et munitions, fortifications, bannières, musique guerrière, code militaire, traitement des prisonniers, trève de Dieu, guerres maritimes, etc., etc.

La seconde moitié du neuvième livre, laquelle traite de l'Église et de l'état intellectuel, se divise en trois sections :

I. Antiquités ecclésiastiques.

1. *Des rapports personnels des hommes d'église entre eux et avec les laïques :* Des dignités ecclésiastiques, des prêtres, des évêques et des évêchés, de leur élection et de l'investiture; renonciation, translation et déposition des prélats; de leurs droits et de leurs devoirs; des archidiacres et des pénitenciers; des chapitres et des fondations; des archevêques; des papes; des cardinaux et de l'élection des pontifes suprêmes; des légats; des patriarches; rapports des évêques avec les curés; rapports des évêques entre eux, avec les chapitres, avec les monastères et avec les ordres de chevalerie; rapports des papes avec les évêques et les archevêques; de la collation des dignités ecclésiastiques par le pape, etc. — Rapports de l'empereur avec l'église; rapports des rois avec les papes et le clergé: rapports de la noblesse, des villes et des paysans avec le clergé; des ecclésiastiques comme membres des états, et comme princes de l'empire, etc.

2. *Rapports non personnels de l'église*: Des possessions et des revenus de l'Église et de leur administration; du droit canon et de la discipline; juridiction ecclésiastique: conciles, indulgences, excommunications, service divin, célibat, dispenses, etc. des études théologiques, dogmes, canonisation, reliques, hérésies, propagation du christianisme, pélerinages et croisades; rapports de l'Église latine avec l'Église grecque, et des Chrétiens avec les Mahométans; du monachisme et des cloîtres, de leur origine, de leur discipline, de leurs possessions et de leurs divers rapports avec le siècle, etc; de la constitution et du gouvernement des principaux ordres et congrégations, règle de Saint-Basile, Bénédictins, moines de Clugny, de Citeaux, Camaldules, Chartreux, congrégation de Valombrosa et de Grammont, ordre de Fontévraud, Prémontrés, etc.

II. *État de la science, des lettres et des arts* : 1) Écoles et universités; 2) des différentes sciences : théologie, jurisprudence, philosophie, mathématiques, médecine; des arts : poésies, musique, architecture, sculpture, peinture.

III. *Rapports domestiques, mœurs et usages:* 1) Du mariage, des enfans et des domestiques ; 2) logement et costumes; 3) mœurs et usages : funérailles, aumônes, police, cérémonies et pratiques superstitieuses, luxe, fêtes et jeux publics; 4) chevalerie.

On voit par cette table des matières que l'ouvrage de M. de Raumer embrasse l'histoire complète de l'Europe et de l'Orient, depuis l'an 1000 jusque vers la mort de St-Louis et l'avénement à l'empire de Rodolphe de Habsbourg (1270). Il ne présente pas seulement un excellent résumé de tous les événemens importans du moyen âge jusqu'à cette époque mémorable, mais il entre dans tous les détails sur cette période, où l'Europe moderne sortit du chaos politique et social dans lequel l'avaient plongée la décadence de l'empire romain et l'invasion des barbares. Tous ces détails se groupent mutuellement autour des empereurs de la maison des Hohenstaufen, qui furent les princes les plus puissans et les plus influens de ce tems.

L'illustre historien de la Suisse, le plus grand historien allemand, Jean Müller, avait déjà conseillé à un de ses amis de traiter ce beau sujet. M. de Raumer s'en est emparé, et nous avons acquis la conviction qu'il n'a pas trop présumé de ses forces et qu'il a rempli sa tâche avec succès. Au lieu de se borner strictement à l'histoire des Hohenstaufen, que Jean Müller jugeait digne d'occuper toute la vie et tous les efforts d'un écrivain, M. de Raumer nous a donné l'histoire

universelle de cette époque, la plus importante du moyen âge. Le trône impérial occupé par des princes d'un grand caractère, Fréderic Barberousse et Fréderic II, le siège de Rome rempli par des pontifes comme Grégoire VII et Innocent III, la lutte des deux pouvoirs soutenus de part et d'autre avec une égale obstination, les croisades, les pélerinages armés, qui furent pour les tems modernes ce que la guerre de Troie et l'expédition des Argonautes furent pour les Hellènes, Richard Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste, Louis-le-Jeune, Saint-Louis; l'Europe et l'Asie agitées dans tous les sens, les républiques italiennes luttant contre le despotisme des papes et des empereurs, la décadence de l'empire de Bysance, le royaume éphémère de Jérusalem, l'empire latin à Constantinople, la raison humaine se débattant dans les entraves qui la retiennent captive, les hérésies religieuses et philosophiques réprimées par l'inquisition naissante et par les nouveaux ordres de St-François et de St-Dominique, la poésie des troubadours, le système féodal et la chevalerie: quel sujet pour un historien habile! Nulle époque des tems modernes ne fut plus féconde en grands et puissans caractères, en révolutions importantes, en scènes variées et intéressantes, que celle que M. Raumer a choisie; nulle époque ne fut plus riche en faits extraordinaires; aucune ne se distingue par autant d'originalité. Les jugemens qu'on a jusqu'ici portés en Allemagne sur l'ouvrage de M. de Raumer, lui sont en général très-favorables. Sa méthode a paru généralement bonne, et digne de trouver des imitateurs; il a étudié les sources avec soin, et y a puisé avec sagacité, sans crédulité et sans ce pyrrhonisme exagéré qui voudrait douter de tout ce qui n'est point palpable: il raconte sans enthousiasme et sans sécheresse, sans engoûment et sans dédain, sans solennité et

sans persifflage; ses jugemens bien qu'indépendans ne visent jamais au paradoxe: en un mot il n'est ni partisan exclusif, ni détracteur superficiel d'un âge, où tout était encore imparfait, mais où tout ce qui est se préparait. Son style est tour-à-tour simple et pittoresque, naïf et didactique, sans enflure et sans bassesse, varié et quelquefois original comme les siècles qu'il retrace. On sent presque partout combien, par une étude très-spéciale et très-approfondie des monumens, l'auteur s'est pénétré de l'esprit du tems dont il s'est fait l'historien, et partout cependant on retrouve l'homme du dix-neuvième siècle.

La table des matières que nous avons fait connaître, montre suffisamment avec quelle étendue M. de Raumer a traité son sujet: histoire politique, civile et religieuse, guerres, institutions, conciles, commerce et industrie, querelles des rois et mouvemens des peuples, mœurs publiques et privées, sciences et arts, tout ce qui est digne de fixer l'attention de la postérité, parce qu'elle en a recueilli les fruits et ressenti les effets, se trouve réuni dans son histoire.

Dans la préface du premier volume, l'auteur prévient deux objections qu'on pourrait lui faire, d'abord d'être entré dans trop de détails sur les croisades, sur les Normands, les Danois, les Slaves et sur d'autres matières qui, à en juger par le titre de l'ouvrage, sembleraient devoir en être bannies, et ensuite d'être remonté trop haut, et d'avoir trop étendu son introduction. Il s'explique ainsi, quant au premier de ces reproches: « On ne peut plus, il est vrai, dans l'ordonnance des ouvrages historiques, suivre l'exemple d'Hérodote; mais on ne doit pas non plus exiger de l'historien qu'il parte d'un point fixe, et qu'il tende en ligne droite, et sans la moindre déviation, vers son but, au risque de laisser inaperçues les plus

belles choses qui se trouvent à côté de sa route. » Il s'appuie de l'exemple de Gibbon, qui a beaucoup ajouté à l'intérêt et à la richesse de son ouvrage, en y admettant tout ce qui, sans appartenir rigoureusement à son sujet, n'en était pas moins mémorable, et qui sut rattacher à l'histoire du Bas-Empire, des détails sur les Arabes, les Mongols, les Normands, sans pour cela rompre l'unité de son travail. Cette justification nous paraît superflue avec le titre que M. de Raumer a donné au sien. L'histoire des Hohenstaufen et de leur tems devait nécessairement embrasser l'histoire de tous les peuples, qui se trouvèrent dans des rapports plus ou moins éloignés avec l'Allemagne et l'Italie. Quant au second reproche que M. de Raumer a cru devoir prévenir, il est moins fondé encore. Thucydide et Machiavel n'auraient point donné d'exemple, que la chose parlerait assez haut d'elle-même. Un drame sans exposition serait une œuvre imparfaite. La récapitulation des faits principaux qui ont précédé et préparé une époque historique, nous paraît indispensable pour rendre le récit de cette époque intelligible et profitable. D'après un premier plan, l'auteur se proposait de ne commencer à entrer dans des détails qu'à l'avénement de Conrad III, premier empereur de la maison de Hohenstaufen; mais il ne tarda pas à se convaincre que le point de départ de l'histoire d'une période n'est point dans cette période même; il comprit que sa narration devait nécessairement commencer avec les croisades, et se terminer à la mort de Conradin. Mais quelle nécessité de raconter encore une fois l'histoire de ces croisades, après le bel ouvrage de Wilken (1)?

(1) L'histoire des croisades a trouvé de nos jours plusieurs historiens d'un grand talent, et qui ont porté sur ces mémorables expéditions

L'auteur répond à cette objection qu'il commença son travail sur ce sujet, avant que celui de Wilken parût, qu'il soumit dès 1807 le récit de la prise de Jérusalem par Saladin, au célèbre Jean de Müller, et qu'il eut la satisfaction de le voir approuvé par ce célèbre historien. D'ailleurs Wilken a bien voulu revoir cette partie de l'ouvrage de M. de Raumer.

En tête du troisième volume, l'auteur s'exprime ainsi sur la manière dont il a cru devoir traiter l'histoire de Fréderic II, le plus illustre des princes de la maison de Hohenstaufen, et dont le règne occupe presque toute la première moitié du treizième siècle. « La multitude des événemens, la complication des rapports, la difficulté du classement de tant de faits vont toujours en croissant. L'histoire de Fréderic II surtout est pleine de difficultés: depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours les jugemens sur ce prince et ses contemporains, ont été d'une diversité incroyable. Quant à ceux qui, dès l'abord se rangent du parti du pape, ou de celui de l'empereur, ou qui se déclarent invariablement pour les villes, ou pour l'église, ou pour les hérétiques, je ne m'engagerai dans aucune discussion avec eux, non plus qu'avec ceux qui sont d'un autre sentiment sur l'autorité et l'importance de certains auteurs. Depuis bien des

---

des jugemens bien différens de ceux de quelques écrivains du dix-huitième siècle. Mills en Angleterre, M. Michaud en France, ont traité dignement cet intéressant sujet. En Allemagne il l'a été avec le plus d'étendue par Wilken: *Geschichte der Kreuzzüge*, Histoire des croisades d'après des sources orientales et occidentales, Leipsic, 1807 — 1819. 3 vol. Nous devons citer encore: *Gemaelde aus dem Zeitalter der Kreuzzüge*, Tableaux des croisades, par Haken, Leipsic, 1821 — 1822. 2 v. in-8°, et surtout l'excellent ouvrage de Heeren, *Versuch einer Entwicklung der Folgen der Kreuzzüge für Europa*, Essai sur l'influence des croisades sur l'Europe, Gœttingue, 1808.

années, j'ai étudié les sources, dont plusieurs n'ont pas été consultées jusqu'à ce jour; je me suis familiarisé avec ces tems reculés; j'ai entretenu un commerce intime avec les hommes de cette époque, et j'ai pesé sur eux toutes les opinions aux balances de la justice, sans haine et sans faveur.... Si l'on me reprochait que ma narration entre dans trop de détails, que je donne trop d'extraits des documens, je répondrais que ce n'est que par ce moyen qu'il m'a paru possible de répandre sur les événemens assez de jour, pour mettre le lecteur en état de juger par lui-même, et d'abjurer d'anciennes préventions. »

Le neuvième livre, qui forme le cinquième et le sixième volume, est comme un ouvrage à part. Nous avons déjà exposé les raisons que l'auteur a eues pour renfermer dans ce supplément tout ce qui se rapporte spécialement aux constitutions politiques, aux lois, aux finances, à l'industrie, aux mœurs, à l'église, aux arts et aux sciences de cette époque. Thucydide, Tite-Live, Tacite, ces grands modèles de l'art, marchent droit au but et n'interrompent jamais le fil de la narration, par de longues digressions sur l'état politique et religieux, sur les sciences, le commerce, la marine; aussi n'est-ce pas chez eux qu'il faut chercher des renseignemens satisfaisans sur tous ces objets. Si, par exemple, on ne savait par d'autres sources jusqu'à quelle hauteur les sciences et les arts étaient portés chez les Athéniens, dans le siècle de Périclès, ce ne serait pas Thucydide qui nous l'apprendrait. Il est donc indispensable, pour présenter un tableau complet et fidèle des tems passés, sans ralentir et couper sans cesse la marche du récit, de réunir dans un cadre séparé des notices exactes et suffisantes sur les institutions et sur l'état des lumières et des mœurs. Cette manière d'opérer n'empêche pas d'admettre sur ces choses, dans le corps de l'histoire même, assez

de notions pour faciliter l'intelligence des événemens. Par cette méthode, on satisfait à la fois aux exigences de l'art, et aux besoins de la science.

Il résulte de la liste des sources auxquelles l'auteur a puisé, qu'il a consulté sur son sujet près de 1200 auteurs, opération savante et difficile, qui seule peut donner du crédit à l'historien des siècles reculés; travail consciencieux, qui seul profite à la science et en hâte les progrès.

L'ouvrage de M. de Raumer est imprimé en beaux caractères et sur d'assez bon papier; il est orné d'une vue des environs du château de Hohenstaufen, et des portraits de Fréderic Ier, du roi Philippe de Souabe, de Fréderic II, du pape Innocent IV, de St-Louis, de Charles d'Anjou et de Conradin, enfin d'une vue des environs pittoresques de Scurcola, où le dernier rejeton des Hohenstaufen fut défait par l'armée de Charles d'Anjou.

Nous terminerons ce premier article par la traduction du passage (Liv. II chap. 3) où M. de Raumer expose l'origine de la maison des Hohenstaufen, et où il décrit les environs du château qui fut le berceau de leur grandeur.

« A l'est de Stoutgard et d'Esslingen, deux petites rivières, la Rems et la Fils, forment deux des plus fertiles et des plus agréables vallées de la Souabe. A leurs côtés se prolongent des ramifications très-variées de la chaîne des montagnes dite la *Rauhe Alp*. Parmi toutes ces montagnes avancées, se distingue le *Hohenstaufen*, qui s'élève rapidement de la plaine en forme de cône; à ses côtés, vers le nord-est, se rapprochent de lui, les beaux *Rechberg*; partout ailleurs la vue du Hohenstaufen s'étend, presque sans bornes, sur les champs, les prairies, les forêts de ces riches contrées. Dans un plus grand lointain se présentent le petit *Staufen* (le *Staeufele*) et la pointe pitto-

resque de *Staufeneck*, par-dessus de laquelle on reconnaît distinctement le tronc de toutes ces montagnes, la *Rauhe Alp*; tandis que du côté opposé une trace nébuleuse marque les sommets de la Forêt-noire. Du haut de ce point de vue élevé, un œil exercé aperçoit, dans cette vaste enceinte jusqu'à Elwangen, plus de soixante villes et villages. Au nord-ouest du pied du Hohenstaufen est situé le village de *Buren*, qui appartenait à une famille de ce nom, d'une origine inconnue, jusqu'à ce que, vers le milieu du onzième siècle, Fréderic de Buren quitta la vallée et transporta sa demeure sur le sommet du Hohenstaufen. La vue étendue du haut de ces crénaux semblait inviter à la domination et dût susciter les projets d'agrandissement: aussi depuis ce tems la famille de Hohenstaufen s'éleva, non-seulement au-dessus de celles qui jusqu'alors avaient été ses égales, mais au-dessus de toutes les maisons régnantes contemporaines. Mais après avoir brillé d'une gloire éblouissante, et s'être élevée à une hauteur prodigieuse, elle fut la proie d'une infortune sans exemple, et précipitée soudain dans une obscurité si profonde, qu'il n'en resta plus aucun vestige, et que le persévérant attachement de l'historien peut seul tenter d'en ressusciter la race.

« Fréderic, le fondateur de la puissance de Hohenstaufen, était le fils de Fréderic de Buren et de Hildegarde, issue d'une famille franque d'Alsace; il avait une sœur nommée Adelaïde et quatre frères, dont l'un fut évêque de Strasbourg, et un autre comte palatin; mais Fréderic était supérieur à tous par sa prudence, son courage et son activité; il ne le cédait à aucun des plus nobles comtes de la Souabe, et se montra dans toutes les occasions le constant défenseur de l'empereur Henri IV. Celui-ci, qui n'avait que trop souvent éprouvé l'inconstance et

la vanité des anciennes maisons, crut trouver plus de fidélité dans des princes qui lui devraient leur élévation, et sut apprécier tout ce que valait, dans les circonstances où se trouvait un homme tel que Fréderic de Hohenstaufen. Il l'appela, en 1070, auprès de lui, à Ratisbonne, et lui dit: « Excellent homme, que j'ai de tout tems reconnu pour le plus fidèle et le plus vaillant de mes serviteurs, tu n'ignores pas que les attentats se multiplient sans cesse dans l'empire romain, et que, par l'influence du démon, les ligues séditieuses sont réputées saintes, tandis que la loi divine, qui commande de respecter le prince et les magistrats, est méprisée et foulée aux pieds. Ainsi que jusqu'à ce jour, continue à combattre ce fléau, le plus grand de tous, et reçois, pour ton épouse, Agnès, ma fille unique, avec le duché de Souabe pour dot, comme une preuve de ma reconnaissance pour tes services passés et de la confiance que je mets en toi pour l'avenir. » W.

38. *Peter der Grosse als Mensch und Regent, etc. — Pierre-le-Grand considéré comme homme et comme prince, par le Dr Benjamin Bergmann, prédicateur à Ruien en Livonie. Tome premier, Kœnigsberg,* 1823. *XX et* 394 *pages, in-*8°.

Un journal allemand (la *Gazette littéraire de Leipsic,* cahier de mars 1827, n° 60) s'exprime ainsi sur ce livre: « Nous avons tardé jusqu'ici de faire l'annonce de cette première partie, parce que nous voulions en attendre la suite. Nous regrettons qu'elle ne nous soit pas encore parvenue; car ce livre est le résultat de recherches nouvelles et profondes, l'auteur a quel-

quefois puisé dans des sources inconnues jusqu'à lui. Il aurait dû cependant s'exprimer avec moins de dédain sur ses devanciers dans l'histoire du héros de la civilisation russe, et notamment sur le compte de Voltaire. Non que nous prétendions que celui-ci soit sans reproche et qu'il ait donné une histoire complète et exacte de Pierre-le-Grand, mais, pour saisir en général l'image de ce grand prince, Voltaire avait le coup-d'œil du génie. Il reconnaissait du reste ce qui manquait à son ouvrage, et disait qu'il mériterait cette épitaphe: « Ici repose celui qui aurait voulu écrire l'histoire de Pierre-le-Grand. » Que M. Bergmann, qui s'est déjà fait connaître par son *Magasin pour l'histoire, la géographie et l'ethnographie de la Russie* (à Mitau), ait pu donner plus et être plus exact que ses prédécesseurs, cela ne suffit point pour la peinture biographique. Dans cette première partie de son ouvrage, M. Bergmann raconte en cinq livres l'histoire de la Russie depuis Rjurik jusqu'à la naissance de Pierre, le 30 mai 1672; puis la vie du Czar jusqu'en 1700: il suit en général Gholikow (dont l'ouvrage parut à Moskow de 1788 à 1797), en consultant avec une critique judicieuse les auteurs hollandais et allemands qui ont écrit sur l'histoire de la Russie, et qu'il nomme dans sa préface. Il a reçu en outre des communications importantes de la part de plusieurs hommes versés dans cette matière. Il a donc disposé d'une plus grande masse de faits, mais on ne trouve dans son livre aucune trace de l'art avec lequel Voltaire a traité son sujet, ni de l'ordre et de la méthode qu'on remarque dans la *Vie de Pierre-le-Grand* par de Halem. Néanmoins la connaissance que l'auteur s'est acquise de la langue et de la littérature russes, doit faire désirer la continuation de son ouvrage. »

MUSIQUE.

39. *Ueber Reinheit der Tonkunst, etc. — Sur la pureté du style musical. Seconde édition. Heidelberg*, 1826.

Les arts, comme les sciences, ne peuvent que gagner par une critique saine et judicieuse, qui prend pour règle de ses jugemens les principes invariables du vrai et du beau, et qui rejette tout ce qui s'en éloigne, ou ce qui y est contraire. C'est surtout dans ces époques d'égarement, qui se présentent dans l'histoire des arts, comme dans celle des lettres, qu'éclate la vérité de ce principe, et c'est par ce seul moyen qu'une réforme salutaire puisse s'opérer. On revient alors aux ouvrages reconnus pour classiques, aux productions des meilleurs maîtres; on fait une étude assidue et raisonnée tant des idées qu'ils ont émises, que de la forme dont ils les ont revêtues; on établit des principes et des règles, et en comparant avec les résultats trouvés, les assertions des meilleurs auteurs sur cette matière, on parvient à se former une idée claire et vraie, de l'état actuel d'un art, du degré de corruption où il est tombé et de ce qu'il faut nécessairement pour l'en retirer.

L'art musical surtout est aujourd'hui livré à l'anarchie. Un grand nombre de compositeurs modernes, recherchant plus qu'il ne fallait des couleurs variées, nouvelles et éclatantes, pour en revêtir leurs idées, ont contribué à donner insensiblement au goût musical une direction fausse et arbitraire. De longues suites de tons souvent mal combinées, des passages rapides d'une idée à une autre, sans qu'on ait d'abord développé suffisamment la précédente, des transitions hardies, qui ont pour but de surprendre et d'étonner, tous les genres témérairement confondus: voilà à peu près le caractère d'une infi-

nité de productions nouvelles, qui retentissent à nos oreilles et qui les fatiguent, au lieu de produire sur nous l'effet agréable d'une pièce de musique bien composée. Il est impossible de déterminer jusqu'où ce mépris hautain et nuisible des règles de l'art entraînerait les compositeurs, si, d'un autre côté, il ne s'élevait des voix sévères, qui tâchassent de réprimer ces abus et de ramener le goût égaré, et qui, invoquant de nouveau les principes éternels du vrai et du beau, rappellassent les productions classiques des grands maîtres de l'art, qui ont tantôt ravi, tantôt profondément ému leurs auditeurs, par des ouvrages remplis de verve et d'imagination, pleins de belles et de grandes idées, et écrits d'un style simple et noble, dépourvu de toutes ces parures inutiles et superflues. Plusieurs ouvrages de ce genre ont enrichi dans les derniers tems la musique allemande; un des plus remarquables d'entre eux, tant pour les idées que pour le style, est celui que nous annonçons.

La seconde édition a suivi de près la première; ce qui suffirait pour prouver l'intérêt que cet ouvrage a inspiré et le succès qu'il a obtenu. L'auteur anonyme, qu'on dit être un célèbre jurisconsulte allemand, y a développé une foule d'idées solides et profondes: il parle avec connaissance de cause, et l'on remarque à chaque page de son écrit, que non-seulement il a réfléchi mûrement sur le sujet qu'il traite, mais encore qu'il en connaît parfaitement la partie historique, et qu'il a étudié, avec un intérêt suivi, les chefs-d'œuvre de musique qui ont paru tant en Allemagne qu'en Italie. Ses réflexions sont celles d'un homme sage et circonspect, que la forme extérieure, quelque brillante qu'elle fût, n'a pu entraîner, et qui s'est rendu un compte exact des diverses impressions que les ouvrages qu'il a parcourus, ont produites sur lui.

Il a divisé son ouvrage en dix sections, 1° Sur la musique *chorale*. 2° Sur la musique d'église, abstraction faite de la *chorale*. 3. Sur les chants nationaux. 4° Sur l'imitation des modèles. 5° Sur l'effet. 6° Sur la musique instrumentale. 7° Sur l'exacte comparaison des ouvrages des grands maîtres. 8° Qu'on ne doit pas s'attacher à l'étude d'un seule maître. 9. Sur la corruption des textes de musique. 10. Sur les sociétés musicales (*Singvereine*).

Nous finirons ce rapport par un extrait de ce que l'auteur a dit sur l'étude des compositeurs classiques, comme faisant en même tems preuve de la manière dont il a traité son sujet.

« De nos jours, plus que dans tout autre tems, on convient généralement que les études historiques, la connaissance des productions classiques du tems passé, est et doit être le fondement de tout savoir solide. On ne saurait faire de véritables progrès à moins qu'on ne soit instruit par les leçons des autres. La connaissance des chefs-d'œuvre anciens, présente encore indirectement le grand avantage de faire sentir aux fausses prétentions leur manque de talens, pour qu'elles cessent de produire et de créer, et qu'elles se contentent de répandre les modèles que les tems passés nous ont transmis et d'en jouir paisiblement. Des génies élevés, tels que Platon, Raphaël, Shakespeare sont des phénomènes extrêmement rares; mais ils dominent bien des générations, et peuvent exercer une influence qui s'étend sur une longue série de siècles. C'est pourquoi de toutes les prétentions, la plus misérable est celle qui ne se fie qu'à sa propre force et qui croit pouvoir se passer entièrement de l'étude des productions classiques. C'est vouloir se mettre sur les rangs occupés par les talens des anciennes époques. Les jeunes artistes de notre tems, se piquent de revenir sur les anciens mo-

dèles, et tel jeune peintre oserait aussi peu déclarer superflue l'étude des ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange, de Van Eyck et de Dürer, qu'un jeune poète croirait pouvoir présenter au public une nouvelle Iliade, ou un autre King Lear, sans avoir précédemment connu les ouvrages immortels d'Homère et de Shakespeare. C'est pour cela que la poésie, la peinture, et l'architecture sont de nos jours d'une fraîcheur et d'une vie qui ne peuvent que réjouir, quand même le défaut de vrai génie ne permet pas à la bonne volonté d'atteindre son but.

« Mais tout est autrement dans le domaine de la musique. Un orgueil présomptueux, qui dédaigne les études historiques, est, pour ainsi dire, à l'ordre du jour, bien que les maîtres les plus distingués, qui se sont illustrés dans l'avant-dernière époque, en aient agi tout différemment. Hændel, Hasse et Graun étudièrent avec ardeur la musique italienne... Sébastien Bach, auquel sa position ne permettait pas de voyager, parcourut avec zèle les ouvrages des autres maîtres, et notamment Caldara de Venise, fut un de ses auteurs favoris. Mozart même, que son génie rendait indépendant sous bien des rapports, estimait cependant beaucoup les ouvrages renommés des anciens maîtres, nommément ceux de Hændel et de Sébastien Bach.... Mais que tout a changé de nos jours! Presque partout confiance en sa propre force, fabrication infatigable d'ouvrages nouveaux, et mépris honteux des choses qu'on dit avoir vieilli. Les maîtres révérés par Hændel et Hasse, comme A. Lotti, A. Scarlatti et autres, ne sont presque plus connus que de nom, et notre immortel Hændel lui-même, n'est pas partout traité avec le respect que l'on doit à son génie inépuisable et original sous tant de rapports. »

St.

MÉLANGES ET VARIÉTÉS.

La doctrine physiologique de M. Broussais jugée en Allemagne.

Nous nous étions proposé d'abord de faire connaître l'examen de la doctrine physiologique, inséré par M. Conradi dans les *Annales de Heidelberg*, et publié plus tard séparément. (M. Conradi était d'abord professeur de médecine pratique à Marbourg et à Heidelberg, il est actuellement à la tête de la clinique de Gœttingue.) Mais, comme cet examen remplit près de cent pages, nous avons craint de dépasser les bornes, prescrites dans notre journal à des articles de cette nature; et nous n'avons rapporté que ce qu'il dit, à la fin de son examen, sur le jugement que M. Broussais a porté sur l'état de l'art de guérir en Allemagne. « Quant aux objections que M. Broussais a faites aux doctrines des autres médecins, c'est ainsi que M. Conradi termine l'opuscule, dont nous avons parlé, leur réfutation n'est pas dans notre plan et exigerait un livre à part. Nous nous bornerons donc ici aux observations suivantes. M. Broussais, ainsi qu'il le dit lui-même dans la préface de son livre, et ainsi comme on devait s'y attendre, a jugé les doctrines des autres medecins suivant les principes,

qu'il a cherché à établir. Nous reconnaissons volontiers qu'il a souvent fait des observations fort justes sur les systèmes nosologiques autrefois en vogue, sur la doctrine de Brown, sur celle du *Contrastimulus* des Italiens, ainsi que sur les dogmes reçus par ses compatriotes ou par les autres médecins de l'Europe. Mais, outre que la plupart de ces observations ont déjà été faites par d'autres médecins, et surtout par des médecins allemands, ses reproches sont en général injustes et exagérés. Ce qui nous a frappés surtout, c'est qu'il ose examiner et juger les principes qui guident les médecins allemands dans leur pratique, sans connaître les ouvrages les plus marquans de leur littérature médicale. Ainsi, quoiqu'il cite l'*Epitome de curandis hominum morbis* de l'immortel J. P. Frank, il se tient cependant dans sa critique aux *Praecepta praxis medicae* de son fils Joseph Frank, professeur à Wilna, et il regarde celui-ci et Hildebrand comme *les plus célèbres classiques de l'Allemagne.* Il n'examine de ce dernier que son *Traité sur le typhus contagieux*, et il le réprimande sur ce qu'il croit que cette maladie n'est pas simplement une gastro-entérite, et sur ce qu'il lui donne une période nerveuse, pendant laquelle il recommande les nervins. Mais en admettant même que plusieurs de ses reproches soient fondés, est-il juste, est-il raisonnable de juger de l'état de l'art de guérir en Allemagne, relativement à cette maladie par un seul ouvrage? Tout le monde sait d'ailleurs qu'il n'y a point de maladie sur la nature de laquelle les opinions des médecins allemands soient aussi divisées que sur celle du typhus, et qu'un grand nombre parmi eux recommandent dans le traitement du typhus, les évacuations sanguines que M. Broussais reproche à Hildebrand de ne pas avoir prescrites. C'est ainsi qu'il juge M. Hufeland non suivant son système de la médecine pratique, dont il semble ignorer

l'existence même, mais sur des articles isolés, insérés dans le journal dont il est le principal rédacteur. Pour juger l'état de l'art de guérir en Allemagne, M. Broussais a le plus souvent recours à des extraits des journaux allemands, communiqués par des journalistes français. Par rapport à l'anévrisme du cœur, il cite Hopfengærtner, mais il ne dit pas un mot de l'excellent ouvrage de M. Kreysig sur les maladies du cœur, qu'il semble aussi peu connaître que son *Manuel de la doctrine pathologique.* Mais peut-on porter un jugement compétent sur les principes des médecins allemands quand on ignore l'existence de tels ouvrages? M. Broussais a une singulière prédilection pour certaines expressions, telles que celles-ci: *Quel jargon! voilà du roman, de l'ontologie, etc.*, expressions peu convenables, ce me semble, dans un sujet aussi grave. Pour se faire une idée de la hardiesse de ses assertions, il faut voir sa page 194, où il dit que les médecins allemands, au lieu d'employer les évacuations sanguines dans l'angine, y prodiguent une foule d'irritans. Pour prouver la fausseté de cette assertion, on n'a qu'à ouvrir les *Manuels de médecine pratique* de Selle, de S. G. Vogel, de J. P. Frank et d'autres. En lisant le mémoire de M. Albert sur la trachéitis, qui a remporté le prix au concours établi par Napoléon, il aurait pu voir que les Allemands ne négligent point les évacuations sanguines dans cette maladie, et qu'ils connaissent encore des moyens efficaces, dans une période, où les médecins qui ne connaissent que les sangsues et les remèdes antiphlogistiques, sont au bout de leur latin. C'est ainsi qu'il prétend (pag. 194, 195) que les médecins allemands n'ont que des idées vagues et erronées sur les phlegmasies pulmonaires, et que le mot catarrhe ne leur présente que l'idée d'une affection toute glaireuse; que la péritonite aiguë commence à être connue des médecins allemands,

mais ils en parlent peu (198); que dans la phlegmasie du foie ils emploient le traitement stimulant (198); qu'ils méconnaissent les gastro-entérites, et n'ont point encore avoué que la dyssenterie est une phlegmasie de la membrane muqueuse du colon (224); qu'ils abusent, enfin, du phosphore. On ne peut point nier que, lorsque le système de Brown était encore en vogue en Allemagne, on n'y ait méconnu la nature inflammatoire de plusieurs maladies, qu'on n'y ait abusé des remèdes irritans, et que quelques médecins en abusent encore; mais les bons médecins n'ont jamais donné dans cette erreur ou en sont revenus depuis longtems. Plusieurs médecins allemands même, comme M. Broussais, sont tombés dans un excès contraire. Son assertion que la péritonite commence à être connue des médecins allemands et qu'ils n'avouent point que la dyssenterie est une phlegmasie, prouve sa grande ignorance de la littérature médicale des Allemands. Lorsqu'on a la prétention de juger la méthode curative des médecins d'un pays, il faudrait mieux en connaître la littérature médicale, et les différentes écoles, auxquelles appartiennent les praticiens les plus célèbres. »

Nous voulions terminer cette série d'articles (1), où nous rapportons les jugemens que les médecins allemands ont portés sur la doctrine physiologique, ou du moins sur les erreurs échappées à M. Broussais, lorsqu'il entreprend de juger l'état de l'art de guérir en Allemagne, par l'analyse d'un petit écrit que M. Formey, écrivain distingué et un des meilleurs praticiens de Berlin, a publié dans la collection de ses opuscules. Mais nous avons bientôt vu qu'il ne connaissait que la première édition de l'*Examen* de M. Broussais, publié en 1816, et qu'il ignore le développement qu'a pris plus tard son système et les

(2) Voy. *Bibliothèque allemande*, tom. II, p. 215 et 279.

jugemens qu'il a portés sur l'état de l'art de guérir en Allemagne. Le but de M. Formey était simplement de faire connaître le nouveau système en Allemagne, où l'on n'en avait encore alors qu'une notion imparfaite, et il ne critique qu'en passant, quelques assertions, qui ne lui paraissent pas encore assez fondées. C.

Atlantis. — Etat de la peinture dans la Pensylvanie.

L'Atlantis, espèce de Revue américaine (1), publiée depuis quelque tems à Leipsic, par un Allemand résidant aux Etats-Unis (Ed. Flor. Rivinus), renferme la lettre suivante sur l'état de la peinture dans la Pensylvanie.

« Dans les premiers tems de mon séjour aux Etats-Unis je cherchai des peintres et des tableaux, mais j'en fus si mécontent que je perdis bientôt courage, et que je résolus de ne m'occuper que de ceux que je rencontrerais sur ma route. Les académies des beaux-arts de New-York et de Philadelphie ne renferment que peu de tableaux. L'académie des beaux-arts de Charleston, la galerie de Paff à New-York, ainsi que celles de Sully et d'Earles à Philadelphie, et celle du peintre King à Washington, sont encore moins riches. Outre ces cabinets, il y a encore plus ou moins de tableaux dans chaque musée. Mais ces musées, dont le nombre augmente prodigieusement, même dans les petites villes, telles par exemple que Cincinnati dans l'Ohio, où il y en a en ce moment plusieurs, sont au-dessous de toute critique, si l'on en excepte celui de Peale et peut-être quelques autres encore. Les tableaux que l'on transporte de ville en ville et qu'on fait voir pour de l'argent, ne sont aussi en général que des croûtes; tels sont entre autres le

(1) Voy. *Bibliothèque allemande*, tom. II, p. 63.

Siméon de Strect, le *Christ* de Dunlap, le *Festin d'Hérode* par Rubens ; ce sont des compositions d'anciens et de nouveaux maîtres, exposées au regard du public américain, pour le prix de vingt-cinq centimes. L'accès des collections particulières est très-difficile; encore sont-elles peu nombreuses. Je doute qu'il en existe de quelque valeur, si l'on en excepte celle du comte de Survilliers. M. R. W. Mecade à Philadelphie, ancien consul américain à Cadix, possède quelques beaux tableaux qu'il a rapportés d'Espagne. C'est à Baltimore que se trouvent, dit-on, les plus belles collections particulières. Un grand nombre de tableaux sont dispersés dans les maisons particulières; il peut y avoir du bon.

« Bien que ce pays possède si peu de bons tableaux, et qu'il n'y en ait presque point qui soient d'un mérite supérieur, tandis que les mauvais abondent, qu'ils sont exposés souvent même dans les galeries principales, et prônés avec emphase, il me paraît cependant que les Américains font en général preuve d'un jugement sain et d'un goût pur, lorsqu'ils ne renient pas leurs propres connaissances; car une modestie outrée les y porte souvent.

« Je demandai un jour à deux jeunes artistes, qui avaient visité l'académie des beaux-arts à Philadelphie, quel était le tableau qui leur avait plu davantage, et ils me répondirent: *La Madelaine expirante du Corrège*. Ce tableau tout noirci est ce qu'on peut imaginer de plus pitoyable, tant sous le rapport du dessin, que sous celui du coloris; mais il est monté dans une armoire en bois d'acajou et couvert d'une draperie en soie, et dans le catalogue imprimé de la collection on lit: *An exquisite and invaluable original picture by Corregio* (1). Je demandai à ces messieurs s'ils n'avaient donc pas remarqué que la figure de la sainte ressemblait plutôt à un poisson qu'à une

(1) Peinture exquise et inestimable du Corrège.

face humaine, et que si le personnage entier était vivant il ne serait qu'un monstre dégoûtant. Alors l'un d'eux ayant fait remarquer cette objection à son ami, celui-ci répliqua : « Ne savez-vous donc pas que le Corrège est l'un des premiers peintres ? » Quelques mois plus tard je retrouvai le même tableau à l'académie des beaux-arts de Charleston : il en était le plus bel ornement. Lorsque je visitai cette galerie, je vis un monsieur, qui me parut être l'un des directeurs de l'académie, s'asseoir vis-à-vis du tableau et le regarder avec la plus grande attention ; je crus remarquer qu'il lui importait de s'ériger en connaisseur, et qu'il paraissait s'efforcer de découvrir et de sentir les beautés de ce tableau tant vanté.

« Pendant mon séjour à Boston, j'assistai à une vente publique où l'on mit à l'enchère le *Festin d'Hérode* de Rubens, pour 200 dollars ; personne n'enchérissant, le crieur répéta plusieurs fois : « Est-il possible qu'un tableau qui se serait vendu facilement à Londres 1000 ou 2000 livres sterling, ne trouve pas un amateur ici qui veuille l'acheter pour 200 dollars ? » Plusieurs assistans me témoignèrent alors le regret que dans ce pays on estimât si peu les produits de l'art ; mais je leur répondis, que dans le cas où il y aurait effectivement disette d'amateurs, les spéculateurs ne manqueraient certainement pas d'acheter ici 200 dollars ce qu'ils pourraient revendre à Londres 5000 dollars, et que les propriétaires auraient sûrement envoyé ce tableau à Londres et non pas à Boston, s'il était réellement si précieux. Après cette observation, ces messieurs convinrent qu'en effet il ne leur plaisait pas, mais qu'ils l'avaient attribué à leur ignorance.

« Souvent j'ai eu occasion de remarquer que les Américains ne manquent pas de dispositions pour les arts ; j'ai été même

très-souvent étonné de la promptitude avec laquelle ils saisissaient et appliquaient les notions qu'on leur donnait à cet égard. Jamais cependant il n'y aura ici de sujets distingués, tant que les bons modèles et les bonnes écoles manqueront. Les trois académies des beaux-arts que nous avons citées plus haut, ne répondent pas à leur nom; la faute en est principalement aux directeurs, qui ne sont, en grande partie, que des individus sans connaissances et des peintres qui aiment l'or et non les arts. A New-York il s'est formé une société de jeunes gens, parmi lesquels il y a plusieurs artistes distingués, qui ont tâché de changer le plan de l'académie, mais leurs efforts ayant été inutiles, ils ont ouvert au commencement de l'année dernière une école de dessin particulière, sous le nom de *National Academy of Design*; cette entreprise mérite une mention honorable.

« L'erreur qui domine ici le plus, et surtout dans les beaux-arts, c'est qu'on veut tout apprendre en très-peu de tems et sans se donner beaucoup de peine. C'est ainsi que des commençans dessinent de suite d'après la bosse, avant que d'avoir étudié les formes précises de chaque partie séparée, et avant que d'avoir acquis une certaine hardiesse dans la main. Je n'ai jamais vu un dessin fait par un Américain, qui se soit distingué par une méthode correcte et soignée.

« Les jeunes Américains devraient donc, pour bien apprendre et devenir des bons peintres, aller en Europe, ce qui est, à la vérité, impossible à beaucoup d'entre eux, et ce dont surtout la nécessité est en général trop peu sentie; car on n'est pas encore initié dans ce pays aux vrais secrets de la peinture, et l'on y professe même beaucoup de principes erronés sur cette matière: aussi n'y voit-on

pas de bons tableaux et y expose-t-on tant de croûtes sous le nom des premiers maîtres. En général, on considère comme des traits de génie, chez les peintres, ce qui est fait avec légèreté. Les portraits sont traités très-légèrement, et l'on néglige surtout les accessoires. Il en est de même des paysages, et lorsqu'ils ont quelque mérite, ce n'est que dans la composition. Les peintres ne veulent pas se soumettre à étudier les détails; même lorsqu'ils peignent d'après nature, ils ne font aucune attention aux caractères des parties séparées: ils esquissent avec le pinceau de larges paysages sur de petits bouts de papier. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la légèreté de leurs dessins et de leur peinture provient en grande partie de ce que les artistes de ce pays se sont formés à l'école anglaise. Parmi leurs peintres les plus estimés, je n'en connais que deux, Alston et Rembrandt Peale qui aient étudié sur le continent d'Europe, aussi se distinguent-ils par une méthode pure et par le fini de leurs ouvrages.

« Alston, qui vit à Boston, passa plus de dix ans à Rome, à Paris, à Londres, en Suisse et dans les Pays-Bas. Il est sans contredit le meilleur peintre de l'Amérique, peut-être le seul qui travaille par amour pour la science. Par un caprice assez original, il choisit ordinairement les sujets de ses tableaux dans l'histoire des prophètes. Le premier ouvrage que j'ai vu de lui est un grand tableau exposé à l'académie des beaux-arts à Philadelphie, représentant la *Ressurrection des morts par l'attouchement des os du prophète Elie.* Ni le choix du sujet, ni son exposition ne m'intéressaient, mais je reconnus le talent du maître par l'exécution. Plus tard, je vis à Boston plusieurs de ses ouvrages dans des maisons particulières, qui me plurent d'avantage; ainsi par exemple *le Prophète Jérémie inspiré dic-*

tant dans sa prison à un jeune homme. Ce tableau me parut conçu et exécuté avec supériorité, et répondre à tout ce qu'on peut exiger d'un pareil sujet; les figures sont de grandeur colossale; la composition est simple et pleine de noblesse. Un autre de ses ouvrages que j'ai vu représente *l'Enlèvement d'une paysanne hors d'un château fort;* c'est un tableau soigné et fait avec goût; il prouve qu'Alston peint très-bien le paysage. Depuis huit ans il travaille à un grand tableau dont le sujet est *le Festin de Belsazer.* On m'a dit qu'il lui avait été commandé par une société de spéculateurs, qui lui en payeront 10,000 dollars, et qui veulent l'exposer. On assure qu'il l'a terminé depuis deux ans, mais qu'il trouve toujours encore à y corriger et qu'en attendant il ne le montre à personne. D'après ce qu'on m'a dit de cet artiste distingué, il paraît qu'il se sent dans sa patrie éloigné du sol des arts, et je crois qu'il devrait aller se recréer et se restaurer aux bords du Tibre.

« Rembrandt Peale à Philadelphie, étudia pendant trois ans à Paris, et ses ouvrages portent l'empreinte de l'école française. Plusieurs grands tableaux qu'il a exécutés, ont donné au public une preuve de son savoir faire; mais il se borne presque exclusivement aux portraits.

« J'ai aussi vu à New-York deux tableaux faits avec talent à Rome et à Paris par Vanderlin, ce sont *Marius sur les ruines de Carthage* et une *Ariane endormie.* Mais il paraît presque que le génie de l'artiste sommeille avec son Ariane, car depuis son retour en Amérique, qui date de long-tems, il n'a rien fait de nouveau. Cependant j'ai appris qu'il s'est imposé la tâche difficile de peindre les chûtes du Niagara, et qu'il veut les terminer encore cette année (1827).

« Le colonel Trumbull étudia en Angleterre. Vers la fin du

dernier siècle, il exécuta plusieurs scènes de la guerre de l'indépendance de l'Amérique. Ces peintures, dont plusieurs ont été gravées par d'habiles artistes d'Europe, dénotent beaucoup de talent. Plus tard, il exerça son pinceau sur des sujets tirés de la Bible et à des idylles, mais il fut moins heureux. En général, lorsqu'il entreprit de grands tableaux, on s'aperçut qu'il manquait d'étude. Nonobstant cela, et malgré son grand âge, le congrès lui a commandé quatre grands tableaux historiques chacun de la valeur de 8,000 dollars, qui devront décorer la rotonde du capitole de Washington. Il paraît qu'on n'a pas compris pas qu'un homme, qui, dans la vigueur de son âge, ne s'était occupé que de petites peintures, ne parviendrait pas, quarante ans plus tard, à exécuter avec tout le talent et toute la force nécessaires, de grands tableaux historiques. Peale, le père, à Philadelphie (mort au mois de février 1827, et qu'il ne faut pas confondre avec son fils Rembrandt), duquel j'avais vu précédemment un beau tableau de famille, fit aussi dans sa vieillesse de grands tableaux en déclarant toujours que le dernier était le meilleur, et l'on croyait à ce qu'il disait. Néanmoins le tableau de Benjamin Wert, exposé à l'hôpital de Philadelphie, et représentant *Jésus guérissant les pauvres*, est une preuve éclatante qu'un artiste peut se survivre. Les grands tableaux de Rumbull, représentant des scènes de la révolution, n'ont pas rempli l'attente du gouvernement, et, en effet, ils laissent beaucoup à désirer. Je trouvai cependant dans deux de deux que j'ai vus, ce goût simple et pur, que j'avais admiré dans les ouvrages antérieurs de cet artiste, et, c'est avec plaisir que mes regards s'arrêtaient à contempler la noble expression de plusieurs têtes de ces tableaux.

« M. Moose, de New-Haven, dans le Connecticut, a égale-

ment passé plusieurs années à Londres. C'est un artiste zélé et de mérite ; il s'occupe quelquefois de sujets historiques.

« Le peu de tableaux que je vis à Philadelphie du peintre Sully, n'attirèrent pas beaucoup mon attention ; cependant il passe aussi pour un des peintres les plus distingués.

« Une dame Plantou à Philadelphie, a fait un grand tableau allégorique, représentant *la Paix de Gand*. On m'a dit qu'elle était Américaine, et qu'elle avait épousé un Français. C'est probablement cette circonstance qui lui a procuré l'occasion d'apprendre la peinture à Paris ; et s'il en est ainsi, ce serait une nouvelle preuve des dispositions des Américains pour les arts et de leurs rapides progrès. Ce tableau, surtout si l'on songe qu'il est d'une femme, mérite en général des éloges, surtout dans certaines parties.

« Il n'y a pas, à ma connaissance, d'autres peintres d'histoire dans ce pays. Le nombre des peintres de paysage est aussi très-borné. Plusieurs de ces derniers ont été prônés devant moi, mais comme leurs ouvrages ne répondent pas à ma manière de concevoir l'art de la peinture, je ne les nommerai pas. Un Anglais, nommé Shaw, demeure à Philadelphie ; il peint supérieurement bien le paysage, mais il m'a dit que ne pouvant en vendre en Amérique, il les envoyait en Angleterre. A New-York, un peintre de paysages, nommé Cole vient de se produire tout récemment ; c'est un jeune homme très-modeste, dont les premiers essais portent l'empreinte d'un génie poétique très-élevé, et doivent, par leur exécution, faire concevoir de lui les plus hautes espérances. Il tâche, à force de travail, de se procurer les moyens d'aller étudier en Europe ; comme ami de l'art et de l'Amérique, je souhaite qu'il puisse bientôt exécuter son dessin. Un autre jeune peintre,

Fisher de Boston, est revenu tout récemment d'un voyage en Europe, et quoiqu'il n'y ait séjourné que dix-huit mois, il a cependant fait de grands progrès. Il peint les animaux. J'ai vu un de ses derniers ouvrages: il ne défigurerait pas une galerie de tableaux d'Europe.

« Il y a un grand nombre de peintres qui ne s'occupent que de portraits. Peu d'entre eux méritent d'être cités. En général, ils saisissent assez le caractère de la figure et rarement ils tombent dans la carricature. A leur tête se trouve Huart de Boston; c'est un homme jovial rempli de génie et peintre distingué. Ses têtes sont pleines de vie et de feu, et quoique traitées avec légèreté, elles sont cependant dessinées avec régularité. Un jour un artiste lui ayant demandé comment il était parvenu à peindre aussi juste avec tant de vitesse, il chercha dans une armoire un portrait qu'il avait fait dans sa jeunesse, et qui joignait beaucoup de raideur, à beaucoup d'exactitude dans le dessin, et dit en le montrant: « C'est par ce chemin que je suis parvenu à devenir un maître. » Quoiqu'il soit très-âgé, et accablé de beaucoup d'infirmités, ses ouvrages sont toujours encore à la hauteur de sa renommée.

« L'Anglais Garris, qui réside dans ce pays, est un peintre de portraits habile et plein de génie. Je le rencontrai pendant l'été de 1825 à Richmond en Virginie. Il me dit que probablement il retournerait à la Nouvelle-Orléans, où il fit jadis d'abondantes recettes.

« On regarde en ce moment Ingham comme le premier peintre de portraits de New-York. C'est un jeune homme, Irlandais de naissance, qui a été élevé pour devenir peintre. Ses tableaux sont bien composés et exécutés avec soin. Il excelle surtout à faire des portraits de femmes. Il choisit les poses selon son goût

et se donne beaucoup de peine. Il refuse constamment de peindre des habits de luxe, et malgré cette idée si contraire aux mœurs du pays, il ne manque jamais d'ouvrage. On lui paye 60 écus pour un portrait à l'huile et 50 pour une miniature.

« L'Anglais Robinson à Philadelphie, est un habile peintre de miniatures.

« Wood, à Washington, était orfèvre et son penchant l'entraîna à se faire peintre; il peint la miniature avec beaucoup de goût; ses petits portraits légers à l'aquarelle me plurent le plus.

« Ce fut avec plaisir que je trouvai des portraits même chez les Indiens, aux bords du Chatahoochée en Georgie. Chilly M'Intosh possède le portrait en pied de son père, alors général du Haut et Bas-Creeks. Il lui avait coûté 60 dollars. Le colonel Lovet, chef indien, s'est fait peindre par le même artiste, et lui a payé 50 dollars. Ce tableau se trouve dans la charmante habitation du colonel.

« Un des artistes les plus expérimentés d'Amérique, m'a soutenu que ce pays ne pouvait, par plusieurs raisons, jamais devenir le siège des beaux-arts, et qu'ils y fleuriraient difficilement. Cette idée défavorable me déplut, surtout parce qu'elle sortait d'une source imposante; et je tâchai de me persuader du contraire, en songeant à la Hollande. Mes espérances reposent, d'un côté, sur la présomption qu'un jour les richesses et l'ambition deviendront héréditaires dans les familles des grandes villes, et, d'un autre côté, sur l'influence du climat des états méridionaux. Il m'a semblé que déjà en Virginie il existe un certain amour pour les arts. Je trouvai Monticello et Montpélier, résidences de Jefferson et de Madison, richement ornés

d'objets d'art. On m'a dit qu'il a à Lynchbourg, ville très-éloignée du centre et qui n'a que 3000 habitans, dont plus de la moitié sont nègres, trois peintres et deux maîtres de musique qui font bien leurs affaires. L'un des derniers, précédemment officier napolitain, a assuré qu'il gagnait 2000 dollars par an; et un jeune Anglais avança, que, dans les premières sept semaines de son arrivée, il avait gagné 400 dollars, en donnant des leçons de peinture, et en vendant les objets nécessaires à cet art. Ce jeune homme s'était annoncé comme un artiste distingué, et il sut conserver cette réputation. Il promettait de faire apprendre dans un cours de six leçons, chaque leçon à un dollar, tout l'art de la peinture. Il eut aussitôt trente-cinq élèves et chacune rapporta à sa mère, après les six leçons, une bourse en velours ornée de fleurs peintes, et ce qui semblait extraordinaire, c'est que les élèves paraissaient avoir été aussi loin que le maître. Il disait que sa principale partie étaient les paysages. Ceux que je vis de lui étaient tellement pitoyables, que je ne pus m'empêcher de lui faire convenir qu'il n'avait aucune idée de la peinture. Il me dit que c'est parce qu'il sentait son incapacité, qu'il avait besoin d'en imposer par ses propres louanges, et qu'il ne visitait que les endroits éloignés; que cependant il était honteux de rester dans cette voie, et qu'il songeait à gagner les moyens de retourner en Europe, pour y apprendre la peinture.

« Je trouvai un semblable peintre à Boston. Il s'était fait annoncer dans les papiers publics, comme l'inventeur d'une nouvelle méthode pour apprendre la peinture complettement en peu de leçons. Il peignait des fleurs et des fruits avec des couleurs à l'eau, les couvrait alors d'une feuille de papier vernissée, en découpait ce qui devait être jaune, en prenait une autre

et en découpait ce qui devait être rouge, et ainsi de suite, pour chaque couleur une feuille de papier. Les élèves mettaient ensuite ces feuilles vernissées l'une après l'autre sur une feuille blanche, et couvraient les espaces découpés de la couleur nécessaire, et faisaient ainsi des tableaux, sans avoir jamais appris à dessiner. Ce jeune homme aussi, qui était Danois, avoua que, inexpérimenté dans la peinture, il n'avait employé cette industrie que parce qu'il manquait de pain.

« A Cincinnati, le hasard me fit rencontrer un jeune homme d'un rang élevé, du Nord de l'Europe. Des événemens politiques l'avaient fait venir en Amérique. En peu de tems ce jeune homme fut dépouillé de tout l'argent qu'il avait apporté, grâce aux soins officieux de quelques compatriotes. Par délicatesse et par amour-propre, il ne voulut pas faire part de cette circonstance à sa famille, et songea aux moyens de gagner sa vie. Dans son enfance, il s'était amusé à faire de petits dessins au crayon. Il se décida à se faire passer pour peintre, sous un nom supposé d'artiste. Il se rendit dans ce but à Kentucky, fit des portraits, des tableaux d'histoire et d'église, et en général tout ce qu'on voulait avoir. Quoique ses productions ne fussent pas exécutées avec l'expérience du talent, elles prouvaient cependant des dispositions naturelles et du goût. A force de zèle et d'économie, il se fit ainsi, en peu d'années, une assez belle somme, mais qu'il reperdit dans une spéculation. Il se rendit alors à Cincinnati et recommença sa carrière honorable, où il dit avoir réussi à réunir de nouveau quelques centaines de dollars. Cette somme devait lui servir à retourner en Europe, pour prendre des leçons de peinture, si son sort n'avait pas changé.

« A New-York je rencontrai un jour, dans une galerie de tableaux, un jeune Français. Il me raconta que lorsque Napo-

léon fut exilé à lile d'Elbe, il avait passé en Amérique, dans l'espoir que ses connaissances mathématiques seraient pour lui une ressource : mais qu'ayant reconnu que cela était impossible, il avait suivi les conseils qu'on lui avait donnés de commencer un institut de jeunes demoiselles, et de donner des leçons de langue française et de peinture. Qu'il avait bien eu quelque talent pour le dessin, mais qu'il n'avait aucune notion de la peinture, et que néanmoins il fut obligé de se faire passer pour un peintre de paysages à l'huile. Ce jeune homme se donnait cependant toutes les peines pour étudier les principes de son nouvel état, et il mérita par sa conduite exemplaire l'estime publique et des moyens abondans de subsistance.

« L'enseignement de la peinture est du reste traité ici d'une manière toute particulière. En général, il n'est considéré que comme un objet d'agrément et de mode, et n'est par conséquent introduit que dans les écoles de demoiselles. Et pour que la bonne maman soit contente du maître, il faut que son salon soit bientôt orné de tableaux faits par sa fille; les larges bordures en or y jouent à la vérité un grand rôle. Les demoiselles peignent ainsi de grands paysages à l'huile, sans avoir passé par les études préliminaires, sans avoir étudié la nature, sans avoir acquis de bons principes, souvent d'après de petites gravures, et cependant elles réussissent quelquefois assez bien. J'admirai surtout les tableaux d'une jeune dame de Charleston, et j'eus un grand plaisir lorsqu'un jour je trouvai l'occasion de lui faire voir un tableau d'une beauté supérieure. Un jeune homme avait rapporté du Mexique une certaine quantité de vieux tableaux, parmi lesquels il y en avait un peint sur bois, qui était fendu au milieu. Un marchand de tableaux le raccommoda et le nétoya, ou plutôt le replâtra : c'était une Madonne très-con-

nue de Raphaël; le marchand le fit passer pour l'original; j'eus lieu d'en douter, néanmoins je reconnus que c'était une très-belle figure, et je courus chercher la dame et une de ses amies. Lorsque je priai le marchand de le montrer, il me répondit: « Impossible, le petit enfant Jésus n'a pas de culottes. » Je pris cela pour une plaisanterie, cependant je me retirai dans une pièce voisine. Mais à peine le marchand eut-il montré l'auguste figure à ces dames, qu'elles se retournèrent subitement, et lorsque plus tard on leur montra un tableau flamand, représentant un dentiste, elles me dirent amèrement: « Nous voyons avec plaisir un tableau pareil à celui-ci, mais non pas comme celui de Raphaël. » Vous savez comme les plâtres antiques, exposés à l'académie de New-York, ont été mutilés par les femmes; à Philadelphie elles ont commencé à en agir de même, et on a été obligé de placarder à la porte une défense sévère à cet égard. Cette pudeur si ridicule des dames américaines, pourrait bien être un obstacle aux progrès des arts dans les Etats-Unis.

« Vous savez qu'il y a dans ce pays-ci beaucoup de graveurs, parmi lesquels il en est plusieurs qui se distinguent par leur habileté toute particulière à graver des billets de banque, lettres de change, etc. Mais aucun d'entre eux ne se voue à un genre plus élevé. Cependant M. Durand de New-York, né et élevé en Amérique, et son associé, M. Wright, ont fait des essais très-heureux. A Philadelphie, M. Lawson se distingue parmi les graveurs de cette ville. »

G. S.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE (1).

Philosophie.

40. *Christliche Zeugnisse*, c'est-à-dire, Témoignages chrétiens de J. G. Hamann. Munster, 1826, XI et 358 pages, in-8°.

C'est sous ce titre que l'on vient de publier un extrait raisonné des ouvrages de Hamann, de ce philosophe si profond et si original, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (Voy. *Bibliothèque allemande*, tom. II, p. 77). Ces fragmens sont divisés ainsi qu'il suit : 1. Hamann sur lui-même. 2. Fragmens biblico-chrétiens. 3. Fragmens divers.

41. *Das Verhaeltniss von Seele und Leib*, Rapports de l'âme et du corps, ouvrage dédié aux philosophes et aux médecins, par le Dr Beneke. Gœttingue chez Vanderhœk et Ruprecht, 1826, XXXII et 301 p. in-8°. Prix : 1 thaler et 8 gr.

42. *Grundlinien der Ethik*, Fondemens de l'Ethique ou de la morale philosophique, par G. Benj. Jasche, à Dorpat, 1824, in-8°.

43. *Der Pantheismus*, le Panthéisme considéré dans ses formes principales, dans son origine et ses progrès, ainsi que sa valeur spéculative et pratique, par le même. Vol. 1er, à Berlin chez Reimer, 1826, in-8°. Nous reviendrons sur cet ouvrage.

44. *Die Werke des tschinesischen Weisen Kung-fu-dsu und seiner Schüler*, Œuvres du sage Chinois Confucius et de ses

---

(1) Tous les ouvrages que nous annonçons ici, se trouvent à la librairie de MM. Schmitt et Grucker, propriétaires de la maison J. G. Pfæhler et Compe, rue du vieux marché-aux-grains n° 10 et petites arcades n° 6, à Strasbourg.

disciples, traduites pour la première fois en allemand d'après l'original, avec des notes, par le Dr W. Schott. Première partie. Lun-Yu, Halle chez Renger, un vol. in-8°, 1827.

Philosophie religieuse.

45. *Briefe über Religion und christlichen Offenbarungsglauben, etc.* — Lettres sur la religion et sur la révélation chrétienne. Paroles de paix adressées aux partis ennemis, par le Dr Henri-Auguste Schott, professeur de théologie à Jéna. Jéna, 1826, 546 p. in-8°.

Ces propositions de paix et de réconciliation auront le sort de toutes les autres; mais si l'esprit de parti pouvait jamais entendre raison, ce serait sans doute lorsqu'on lui parle ainsi, avec cette tolérante bienveillance, avec cette énergie de conviction et avec une science aussi profonde, que celle que l'auteur de cette production remarquable y a déployée. Nous la recommandons à tous ceux pour qui la religion n'est pas seulement un instrument, mais la plus grande des affaires et la première des sciences. Les extraits que nous en donnerons prochainement prouveront toute l'importance de ce livre.

Sciences historiques et politiques.

46. *Die Staatswissenschaften im Lichte unserer Zeit*, les Sciences politiques exposées à la lumière de notre tems, par Ch. H. Louis Pœlitz, professeur à Leipsic. Seconde édition. Leipsic, 1827, chez Hinrichs. Prix : 30 fr.

Le premier volume contient le droit de la nature et des gens; le droit public et constitutionnel, et la politique. Le second volume traite de l'économie publique, des finances et de la

police. Le troisième volume renferme l'histoire du système politique des états de l'Europe et de ceux de l'Amérique. Cette histoire est divisée en deux périodes : la première de 1492 à 1789, la seconde de 1789 à 1827.

Si cet ouvrage n'a rien de remarquable sous le rapport de l'invention et de l'originalité, il se recommande par une exposition claire et une critique impartiale des différens systèmes politiques, et surtout par l'indication complète des meilleurs ouvrages sur les diverses parties de la science.

47. *Lehrbuch der Weltgeschichte, etc.* — Manuel de l'histoire universelle, pour les écoles et les classes moyennes des gymnases, par Fréderic Nœsselt. 2 vol. Leipsic, chez Fleischer, 1827. Prix: 12 fr.

48. *Grundzüge einer Geschichte des Repraesentativsystems, etc.* — Précis de l'histoire du système représentatif dans le royaume de Portugal, par le Dr Ern. Münch, professeur à l'université de Fribourg en Brisgau. Leipsic, 1827, in-8°. Prix : 5 fr. 35 c.

49. *Untersuchungen über Zulaessigkeit der Todesstrafe aus dem christlichen Standpunkte*, Recherches sur l'admissibilité de la peine de mort, considérée dans l'esprit du christianisme. Leipsic, 1826, 110 p. in-8°.

Dans un moment où une si haute question occupe si vivement les méditations de plusieurs sociétés, nous nous empressons d'appeler leur attention sur un ouvrage aussi fortement pensé que bien écrit. L'abolition de la peine de mort est depuis long-tems le vœu d'un grand nombre de bons esprits, et ceux-là mêmes qui désireraient qu'elle continuât à exister dans le Code pénal, pour inspirer une terreur salutaire à la perversité incorrigible, voudraient qu'elle fut moins prodiguée, et réservée à ces grands coupables qui viennent de tems en tems

jeter l'épouvante dans la société. Après Beccaria, elle a été condamnée en Allemagne par Tannenfels (*Ueber die Abschaffung der Tortur*, De l'abolition de la torture, 1782), par E. K. Wieland (*Ueber den Geist der peinlichen Gesetze*, De l'esprit des lois pénales, 1783), et par Grævell (*Welches ist der beste Staat*, Quel est le meilleur état? 1818). Mais jamais la question n'a été traitée avec autant de science et de circonspection. L'auteur, tout en rejetant avec chaleur la peine de mort en thèse générale, a su faire la part des circonstances et des nécessités locales et temporaires; il admet des exceptions à la règle, et à l'exemple des anciens Germains, il reconnaît la nécessité du dernier supplice pour le cas de trahison et de lâcheté en tems de guerre. Mais ce cas excepté, il déclare la peine de mort aussi contraire à la saine raison qu'au christianisme.

50. *Mœurs russes. Der Eremit in St-Petersburg*, L'Ermite à St-Pétersbourg, ou Vie et mœurs de la capitale du nord de la Russie, dans le genre de l'ermite de M. Jouy, par J. C. de Thiele, conseiller impérial de Russie, 176 pag. in-8°. Kaschau. C'est, au jugement des *Annonces savantes de Gœttingue*, janvier 1827, p. 168, l'ouvrage d'un excellent et judicieux observateur.

51. *Justus Mœser's osnabrückische Geschichte*, Histoire d'Osnabruck, par Justus Mœser. 3e vol. d'après le manuscrit de l'auteur. Berlin chez Nicolaï, 1824, XXXII et 390 p. in-8°.

On sait que l'histoire d'Osnabruck de Justus Mœser est un des meilleurs ouvrages historiques. Ce troisième volume, publié pour la première fois, long-tems après la mort de l'auteur, complète et termine ce travail. Des documens inédits ajoutent encore à son mérite.

52. *Memoiren des Grafen Alexander von T.*, Mémoires du

comte Alexandre de Tilly, traduits sur le manuscrit de l'auteur. Berlin chez Dunker et Humblot, 1825, 2 vol. in-8°. Le comte de Tilly était page de la reine Marie-Antoinette. Il émigra et mourut à Berlin. Ses mémoires sont l'apologie de cette infortunée princesse.

53. *Handbuch des preussischen Militaerrechts*, Manuel du code militaire prussien, publié avec l'agrément du roi, par Charles-Gust. major de Radloff. Berlin chez Rücker, 2 vol. in-8 1826. Voir *Gœtt. gelehrte Anzeigen*, n° 30, février, 1827.

54. *Ein Blick auf die Geschichte des Kœnigreichs Hanover, etc.* — Coup d'œil sur l'histoire du royaume de Hanovre, par Charles-Chrétien de Leutsch; seconde édition, avec une carte de l'ancien grand-duché de Saxe. 1 vol. in-8° de LXXXIII et 92 pages. Prix : 3 fr.

Economie politique.

55. *Ueber den gegenwaertigen Zustand des Acherbaus, des Handels und der Gewerbe im Kœnigreich Hanover*, De l'état actuel de l'agriculture, du commerce et de l'industrie dans le royaume d'Hanovre, par Gustave de Gülich, 1827, 127 p. in-8. Hanovre chez Hahn.

Première section: de l'état de l'agriculture, du commerce et de l'industrie dans l'Allemagne septentrionale, pendant les cinquante dernières années. Seconde section: de l'état de ces mêmes branches d'industrie dans le royaume d'Hanovre. Troisième section: projets d'amélioration.

Histoire ecclésiastique.

56. *Antignostikus, Geist des Tertullian, etc.* — L'Antignos-

tique, ou esprit de Tertullien, avec une introduction à ses écrits, suivie de recherches archéologiques et historiques sur le dogme, par le Dr Néander. Berlin, 1825, 525 p. in-8°.

M. le Dr Néander, professeur à l'université de Berlin, a successivement publié une *Histoire de l'empereur Julien et de son siècle* (*Ueber den Kaiser Julian und sein Zeitalter*, Berl. 1812), une *Histoire de St-Bernard et de son tems* (*der heilige Bernhard und sein Zeitalter*, 1813), une *Explication des principaux systèmes gnostiques* (*Genetische Entwickelung der vornehmsten gnostischen Systeme*, 1818), et en dernier lieu *l'Esprit de Tertullien* que nous annonçons. Tous ces ouvrages sont composés avec autant de connaissance de cause que de bonne foi, et répandent une lumière très-vive et souvent toute nouvelle sur les principales époques du moyen âge. Pour saisir l'esprit de Tertullien, M. Néander a divisé les écrits de ce père de l'église en trois classes. Dans la première il a compris ceux qui sont consacrés à la défense du christianisme contre le polythéisme; dans la seconde, ceux qui traitent de la vie chrétienne et de la discipline; dans la troisième enfin, les ouvrages dogmatiques et polémiques.

Bibliographie.

57. *Bücherkunde, etc.* — Bibliographie, ou Manuel de tous les ouvrages qui ont paru dans la librairie de 1750 à 1823, avec l'indication du format, des éditeurs et du prix, et avec une préface sur le commerce de la librairie par Fr.-Aug. Ebert, 2 vol. à 8 rixd. sur papier ordin. et à 10 rixd. sur vélin, à Leipsic chez Gleditsch. Un supplément, renfermant les romans et les pièces de théâtre, paraîtra séparément.

58. *Jahrbuch der gesammten Literatur und Ereignisse, etc.* —

Annuaire de toute la littérature et des événemens, concernant la géographie, la généalogie, le blason, la numismatique, la statistique, les sciences politiques, la chronologie, l'histoire politique et l'archéologie, de 1824 à 1826, par Ernest-G. Woltersdorf, professeur à Berlin. Berlin chez Oehmigke, 1826, XXII et 556 pages, in-8°.

59. *Geschichte und Litteratur der Kirchengeschichte,* Histoire et littérature de l'histoire de l'église, ouvrage posthume de Stæudlin. Hanovre chez Hahn, 1827, XVIII et 376 p. in-8°. Ce livre se recommande par son utilité et par le nom de son auteur.

Poésie et romans.

60. *Gedichte von Friederich Haug*, Poésies de Fréd. Haug. 2 vol. in-8°, Leipsic chez Gœschen, 1827. Prix, 16 fr.

Haug, aujourd'hui l'un des conservateurs de la bibliothèque de Stoutgart, est un des poètes vivans les plus chéris du public allemand. Il s'est exercé dans tous les genres, depuis l'ode héroïque jusqu'au madrigal; mais il excelle surtout dans l'épigramme et dans l'anecdote satirique.

61. *Mittheilungen aus den Mémoiren des Satans,* Fragmens des mémoires de Satan, publiés par W. Hauff. 2 vol. Stoutgart chez Frankh, 1826 et 1827.

Puisque tout le monde écrit des mémoires, le prince des ténèbres a bien pu écrire les siens, et cela avec d'autant plus de raison, qu'il joue, sans contredit, un grand rôle dans les affaires de ce monde. Entre autres secrétaires qu'il a choisis pour cet effet, il semble avoir destiné à M. Hauff la partie satirique et plaisante de son histoire. Cette partie de ses mémoires renferme des contes, où le diable est intervenu, et

qui lui ont paru dignes de piquer la curiosité publique. M. Hauff est le même qui, il y a deux ans, fit paraître un roman intitulé: *l'Homme dans la lune,* destiné à parodier la manière et le style d'un autre romancier très-populaire, Charles Heun, connu sous le nom pseudonyme de *H. Clauren.* Pour rendre la plaisanterie plus piquante, il fit paraître sa parodie sous ce même nom de Clauren, tromperie qui fit condamner l'éditeur à une amende.

62. *Der Aufruhr in den Cevennen, etc.* — Le soulèvement des Cévennes, nouvelle, première et seconde partie, par Louis Tiek. Berlin chez Reimer, 1826, 440 p. in-8°.

Nous nous contentons aujourd'hui d'annoncer ce premier volume du dernier roman de l'auteur des *Pélerinages de Sternbald* (*Sternbald's Wanderungen*). M. Tiek paraît avoir été engagé à traiter ce sujet (la guerre des Camisards) par ce qu'il y avait de mystique dans la conduite des Cévenols insurgés. Le principal héros jusqu'ici est un jeune catholique, que la curiosité attire dans le camp des Huguenots, et qui, subitement converti, se fait Camisard lui-même. Quoique ce nouvel ouvrage de Tiek ne soit pas sans intérêt, les critiques allemands trouvent qu'il ne soutient pas dignement la réputation de l'auteur.

63. *Erzaehlungen,* Contes de Fréderic Jakobs, 4e volume. Leipsic chez Dyk, 1827, in-8°.

M. Jakobs est un des romanciers les plus remarquables de l'Allemagne; il est infiniment supérieur à tous ces conteurs de profession, qui remplissent les almanachs et les journaux littéraires. Quelques-uns de ses ouvrages auraient sans doute en France le même succès que les contes de Musæus et de Van der Velde.

Philologie.

64. *Sophoclis Tragœdiae septem ad optimorum librorum fidem recensuit Ed. Wunderus. Accesserunt brevis annotatio et conspectus metrorum.* Leipsic, 1824, XV et 606 p. in-8°.

Technologie.

65. *Geist der Kochkunst*, Esprit de l'art de la cuisine, par Joseph Kœnig, vu et publié par M. le baron de Rumohr. Stoutgart chez Cotta, 1822 : 1 vol. de 202 p. in-8°.

Cet ouvrage d'un écrivain distingué sur la *Philosophie de la cuisine*, ouvrage, qui a quelques rapports avec la *Physiologie du goût*, survivra à cette foule de *Poétiques de la gastronomie*, qui paraissent tous les ans sur cet art important. Il est divisé en deux parties : la première traite des élémens de l'art de la cuisine, et des alimens tirés du règne animal ; la seconde énumère et caractérise les alimens tirés du règne végétal. Nous recommandons ce livre à tous les amis de l'humanité et de la paix publique.

Journaux. Littérature des Hindous.

66. *Vjàsa, über Philosophie, Mythologie, Literatur und Sprache der Hindu*, Sur la philosophie, la mythologie, la littérature et la langue des Hindous, ouvrage périodique publié par le Dr Othmar Frank, professeur à l'université de Munic. Première livraison. Munic et Leipsic, 1826, X et 52 pag. in-4°.

L'auteur a établi à Munic une imprimerie sanscrite. L'esprit qui préside à ce nouveau journal, consacré à la littérature an-

cienne des Hindous, mérite une entière confiance, et pourra se maintenir à côté de la bibliothèque hindoue de Schlegel. La première livraison renferme une dissertation sur l'importance scientifique de la littérature sanscrite, et surtout sur la littérature des Hindous, plus un fragment de l'Iadschurveda, avec une traduction latine.

NOUVELLES DIVERSES.

L'université de Berlin comptait l'année passée, en hiver 1642, en été, 1602 étudians. Sur ce dernier nombre, 466 étudiaient la théologie, 602 le droit, 346 la médecine, 188 les langues et la philosophie. On vante l'application et la bonne conduite de cette jeunesse. Quatre jeunes gens seulement ont été rayés du tableau.

— *Le voyageur hongrois.* Le savant Hongrois, Alexandre de Kœrœsy, du pays des Szeklers de la Transylvanie, forma, il y a quelques années, le projet d'aller à la recherche de l'ancien siège des Madgiares ou des Hongrois en Asie. Il s'y rendit en 1820, et se trouve aujourd'hui dans le Thibet, où il se livre à l'étude de la langue et de la littérature de ce pays. Après avoir fait depuis 1815 à 1818 de très-bonnes études au collége réformé de Nagy Enged en Hongrie, et étudié les langues orientales, sous le célèbre Eichhorn à Gœttingue, il se rendit en 1819 à Temeswar pour y apprendre les langues slaves; il passa ensuite quelque tems à Agram en Croatie pour se familiariser avec l'idiôme de cette province. C'est de là qu'il se rendit en novembre 1819 en Romanie, en traversant la Wallachie et la Bulgarie. Il arriva, en février 1820, à Alexandrie.

De cette ville il s'embarqua pour la Palestine, d'où il se rendit à pied à Alep. Au mois d'octobre de la même année, nous le trouvons à Téheran en Perse. Après un séjour de quatre mois dans cette résidence, le consul anglais lui fournit les moyens de poursuivre son voyage. Le 14 mai 1821 Kœrœsy arriva à Kaschemir. A Himbat il rencontra l'Anglais Moorcroft qui le conduisit à Lei. Depuis le mois de juin 1822 jusqu'au mois d'octobre 1824 il séjourna auprès du Lama de Tanskar, sous la direction duquel il étudia la langue tibétaine.

(*Gaz. litt. de Leips.* mars 1827, n° 81.)

— On annonce dans la *Gazette littéraire de Leipsic*, mars, 1827, n° 81, la vente de 43,000 dissertations sur le droit, recueillies par un célèbre jurisconsulte qui vient de mourir. S'adresser au pasteur Niemann à Altona. Ces dissertations forment prés de 3000 volumes in-4°.

— *Instrument pour faciliter le dessin microscopique.* Le professeur Schilling de Breslau vient d'inventer un instrument destiné à faciliter les dessins anatomiques au moyen du microscope. Cet instrument n'est au fond autre chose qu'une lanterne magique, avec cette différence, qu'au moyen d'un miroir, l'image se projette sur le papier, placé non pas verticalement, mais horisontalement, de telle manière qu'on peut aussitôt la dessiner. Cette invention sera utile à la botanique microscopique, non-seulement en facilitant le travail de l'observateur, mais encore en ajoutant à la fidélité du dessin.

— *Nécrologie.* W. Soltau, sénateur à Lauenbourg, traducteur de Cervantes, de Boccace, de Thomson, etc., vient de mourir à l'âge de 82 ans.

MÉMOIRES, NOTICES ET EXTRAITS.

CORRESPONDANCE.

Au Rédacteur de la Revue germanique.

Heidelberg, 1827.

Monsieur,

Je viens de lire dans le 14me numéro de la Revue germanique, l'extrait d'une lettre d'un voyageur allemand sur l'Allemagne. Peut-être vous serait-il agréable de connaître comment un Français voit l'Allemagne, et juge nos voisins. Vous pourrez faire de cette lettre ce que bon vous semblera. Si vous croyez qu'elle contienne quelque chose d'intéressant pour vos lecteurs et que vous en publiez quelques parties, je la ferai suivre de plusieurs autres. Je ne vous promets pas des dissertations, ni des recherches profondes; on ne peut se livrer à de semblables travaux, que lorsqu'on se repose des fatigues et des distractions du voyage. Pour le moment tout occupé de marcher, de voir et d'écouter, je ne puis prendre que des notes rapides, afin de ne pas oublier les premières impressions. C'est une partie de ces esquisses faites d'après nature, que je vous communiquerai dans mes lettres.

Avant d'avoir quitté le territoire politique de la France, avant d'avoir atteint Strasbourg, je sentais que sous plus d'un rapport je n'étais déjà plus en France: la physionomie des habitans, leur caractère, leur langage, la vivacité remplacée par l'assiduité et l'application, la propreté dans les maisons, m'apprenaient que j'entrais au milieu de la grande famille germanique. Un paysage dépouillé de forêts, dont quelques restes attestent combien elles sont peu soignées, des routes mal entretenues, les gendarmes, les passe-ports à viser, me disaient que j'étais encore sur le territoire gaulois.

Sur cette plage immense, qui forme la rive droite du Rhin, des forêts s'élèvent de distance en distance, et empêchent que le voyageur ne soit fatigué par la monotonie de la plaine et d'un immense horizon. On voit peu de maisons isolées; les villages sont plus ramassés qu'en France, la propreté des habitations et de ces villages tous pourvûs de fontaines jaillissantes, annoncent que les magistrats de la commune ne demeurent pas dans la ville voisine. Les routes en général bordées d'arbres fruitiers, sont bien entretenues et commodes pour les piétons aussi bien que pour les voitures. Les champs travaillés avec soin, annoncent l'assiduité et l'intelligence des paysans. Auprès des villages catholiques, les ponts sont souvent ornés de croix et de statues de saints, qu'ils adorent sans affectation, et que respectent aussi leurs voisins, les protestans. A mesure qu'on approche des montagnes de la Forêt-noire, les yeux s'arrêtent avec plaisir dans ces vallées profondes, ombragées de sombres forêts, sur lesquelles se détachent admirablement bien les ruines rougeâtres des antiques châteaux, célèbres par les traditions et les chants que répètent les paysans de la contrée.

La petite ville d'où je vous écris ces lignes, située au débou-

ché de la vallée romantique du Neckar, est non moins célèbre par son ancienne université, que par les belles ruines du château qui s'élevait au pied de la montagne, sur la colline granitique de *Jetta*. Jetta était l'une de ces vierges révérées dans l'Allemagne, et à peu près contemporaine de la célèbre Velleda. C'est là, disent les traditions, qu'elle fixa sa demeure, et faisait retentir les bois de ses chants prophétiques, dans lesquels elle prédisait l'avenir à ceux qui venaient des contrées les plus éloignées, pour la consulter à la fenêtre de sa chapelle. Un soir, au moment où les rayons du soleil coloraient encore les escarpemens de grès rouge que couronnent des chataigniers au branchage majestueux, elle chanta les héros qui devaient habiter ce palais, et la gloire de cette ville, où seraient cultivés avec tant de succès, les arts et les sciences. Absorbée dans ses rêveries poétiques et dans la contemplation des siècles futurs, elle s'égara au travers des forêts, en remontant le Neckar, et vint pour se reposer, auprès d'une fontaine, dont les eaux fraîches arrosent une petite vallée solitaire au pied du *Kœnigstuhl* (siège du roi). A peine eut-elle raffraichi ses lèvres dans les eaux limpides de la fontaine, qu'une louve affamée et ses petits s'élancèrent sur Jetta et la mirent en pièces; on l'appelle encore *la Fontaine des loups*.

Le château dont on admire aujourd'hui les ruines, fut fondé en 1295 par Rodolphe Ier. On y peut étudier l'architecture de plusieurs époques, car il a été construit à différentes reprises, et plusieurs parties ont été successivement ruinées. D'abord, en 1537, une tour qui était remplie de poudres fut enflammée par la foudre, et fit sauter une partie du château. Ensuite, il fut plusieurs fois pris et repris pendant la guerre de trente ans. Mais dans les années 1689 et 1693, au mépris d'une capitula-

tion, la ville et le château furent pillés; tout ce qu'épargna le feu, la poudre le renversa, et les soldats du grand roi, ami des arts, détruisirent tout, et réduisirent le palais à l'état où il est aujourd'hui. Partout en Allemagne, où j'ai vu des ruines, des statues mutilées, des bas-reliefs brisés, je n'ai pas osé dire que j'étais Français, car partout mes compatriotes ont laissé de semblables traces de leurs différentes excursions dans ce pays. Comment auraient-ils respecté les monumens de l'étranger, puisqu'ils n'ont rien soigné chez eux, où journellement encore leurs monumens historiques, tels que le Paraclet et autres, sont démolis et exploités comme des carrières. En Allemagne, les monumens nationaux sont conservés avec soin, non-seulement on ne démollit rien, mais on soutient, par des constructions nouvelles, les parties qui menacent de s'écrouler. Il serait trop long de décrire le beau jardin, dont le château fait le principal ornement. Il n'y manque rien: points de vue aussi variés qu'étendus, ruines pittoresques, eaux fraiches et limpides, antiques forêts. Chaque étranger y fait une promenade; dans ce lieu, qui semble être consacré aux muses, l'étudiant vient se délasser de ses travaux; et chaque garçon de métier veut au moins avoir vu le grand tonneau de la capacité de 236,000 bouteilles.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire sur cette ville et son université, mais j'attends d'en avoir visité d'autres, afin de comparer et de rassembler des notions plus générales. En attendant que je revienne sur ces différentes matières, je vais vous parler de Gymnastique, parce que j'ai déjà visité plusieurs établissemens de ce genre.

Ce sont les Allemands, qui, dans notre époque, se sont occupés, avec le plus de zèle, des exercices du corps. Cette partie

de l'éducation, si soignée chez les anciens et dans le moyen âge, était entièrement négligée, et n'était qu'une théorie consignée dans les écrits de quelques philosophes. Gutsmuths est le premier qui l'introduisit dans des établissemens d'éducation, et, dès 1796, publia un *Traité de gymnastique;* mais il n'aperçut pas tous les heureux résultats que l'on pouvait obtenir, et ne le considéra que sous un point de vue purement hygiènique. La gymnastique resta comme cloîtrée dans quelques instituts, jusqu'au moment où Jahn fit ses efforts pour la réintégrer dans ses anciens droits, et lui rendre une existence toute nationale. Ce fut en 1811, lorsque l'Allemagne avait besoin de développer toutes ses forces physiques et morales, que Jahn établit à Berlin la première place d'exercice. Le nombre des élèves s'accrut rapidement, et bientôt plus de 200 places furent établies dans différentes parties de l'Allemagne.

Jahn forma une nomenclature à peu près complette pour la gymnastique; elle dérive toute entière d'une racine allemande *Turn*, d'où est venu aussi le mot *Tournois*, usité dans la langue française. *Turner* servait dans le moyen âge à désigner un jeune soldat, un gars dégourdi qui s'exerçait aux faits et gestes de la chevalerie. Avec cette racine sont formés ces mots: *Turnkunst*, gymnastique; *turnen*, se livrer aux exercices; *Turnplatz*, gymnase; *Turnzeug*, instrumens de gymnastique, etc. Les philosophes, les médecins, les instituteurs, les hommes d'état, tous écrivirent pour ou contre la gymnastique; jamais peut-être on ne vit en si peu de tems éclore tant d'écrits sur une seule matière, car on en a publié à peu près 150 dans l'espace de douze années. On attaqua violemment cet art nouveau, il y eut des enquêtes; enfin la gymnastique et ses propagateurs obtinrent les honneurs de la persécution; les places

d'exercice furent partout supprimées. Que l'on ait voulu détourner cette institution de son but primitif, la chose est possible; mais vous conviendrez avec moi, que la manière dont on se conduisit dans cette affaire, a été aussi ridicule que celle d'un juge, qui condamnerait à mort le fusil avec lequel un homme aurait tué son semblable. Les gouvernemens ont senti ce ridicule, ils ont senti qu'il était utile de ne pas négliger cette partie de l'éducation, et déjà dans plusieurs états on encourage la création de semblables établissemens.

En France, on n'a considéré la gymnastique que comme un moyen de fortifier, d'entretenir la santé, de rendre adroit pour se tirer des dangers, auxquels on peut être exposé dans un incendie, dans un naufrage, etc. On n'a pas même entrevu les liens qui font du physique et du moral un tout indivisible, dont chaque partie réagit continuellement sur l'autre. Alors les opposans ont dit, qu'il était inutile de s'exposer à se casser un bras ou une jambe, pour se prémunir contre des dangers, auxquels probablement on ne sera jamais exposé; aussi ridicules en cela que ces éducateurs, qui, afin de prévenir certains vices, empêchent que leurs élèves ne contractent les liens de l'amitié. Il est deux moyens d'éviter les chûtes: c'est de rester toujours dans le lit, ou de s'exercer à marcher d'un pas ferme et assuré.

Les Allemands sont partis de ce principe que l'homme est l'œuvre de l'éducation; que le corps, aussi bien que l'âme, a besoin de ses soins, tandis que sous l'empire de notre civilisation, et avec notre manière de vivre, l'action de la nature est presque toujours empêchée, surtout dans les classes élevées, où le corps est toujours tenu comme une plante dans une serre-chaude. Pour le plus grand nombre de ceux qui étudient le

latin, le grec, les mathématiques, etc., cette étude n'est point un *but*, mais bien un *moyen* de fortifier la mémoire, d'exercer l'intelligence et de développer toutes les facultés de l'esprit. De mêmes les exercices du corps ne sont point un *but*, mais un *moyen* pour développer les forces du corps, et en même tems pour entretenir l'âme et l'esprit dans une disposition plus favorable au développement de toutes nos facultés morales. En conséquence un gymnase ne doit point être comme un manège pour se livrer à toutes sortes d'extravagances, ou comme un spectacle de danseurs de corde; mais une place publique pour rassembler la jeunesse de la patrie. Là, les exercices exécutés sous les yeux des maîtres, doivent avoir pour but, en fortifiant le corps, d'apprendre à supporter les travaux les plus durs, d'entretenir la santé du corps et de l'âme, de conserver les mœurs et l'innocence de la jeunesse, d'apprendre aux jeunes gens à braver les dangers.

Le gymnase le plus considérable que j'aie visité, est celui de Stoutgart, sous la direction du professeur Klump. Là j'ai vu à peu près 160 jeunes gens se livrer à toutes sortes d'exercices; aux jeux les plus animés, sans jalousie; j'y ai vu règner la joie la plus vive, sans désordre. Les momens de repos étaient remplis par des chants, exécutés en chœur, et qui expriment les sentimens d'un noble patriotisme et d'une morale pure. Je ne puis me refuser au plaisir de vous en traduire quelques-uns.

Conduite du Turner (1).

« Frères, laissez nous atteindre à la hauteur de l'esprit alle-

(1) Je laisse le mot *Turner*, parce que je n'en connais pas dans notre langue pour désigner le jeune homme qui se livre aux exercices du gymnase.

mand, et mépriser les frivolités étrangères: par là seulement on obtient le véritable prix.

« Un sentiment plein de noblesse enflamme l'Allemand; la force fait bondir sa poitrine, si on lui montre un noble but.

« Aimer la patrie, la vertu et la justice, s'exercer à de nobles jeux, et haïr tout esclave :

« Voilà ce qui convient au *Turner* qu'anime un joyeux courage; que chaque brave acquière le bien le plus grand et le plus précieux!

« Mais avant tout, liberté, bien céleste, que nos hommages, qui partent de l'intimité du cœur, s'élèvent jusqu'à toi.

« Oui, que la liberté et la vertu, étroitement unies, procurent le bien-être et la joie à notre jeunesse.

« Nous voulons vivre libres, et d'un commun accord, faire arriver nos remercimens jusqu'à toi, noble gymnastique (*Turnerei*).

« Dans la joie, comme dans la douleur, observez fidèlement et gravez dans votre cœur la maxime du *Turner : Pieux, joyeux, alerte et libre.* (Daniel Runge. 1825.)

Les Turner.

»Notre troupe s'élance avec joie dans notre libre arène: l'aigle des rochers n'est pas plus joyeux dans les champs élevés qu'éclairent les premiers rayons du soleil. Le sentiment divin, qui anime le *Turner*, produit en lui ce miracle, sentiment divin, qui produit ce miracle. Allons! Courage!

« Nous nous livrons de rudes combats, comme si nous étions d'implacables ennemis; pourtant on ne voit nulle part une réunion d'amis aussi sincères. Si nous mettons tant d'ardeur dans nos jeux, c'est tout pour l'amour de la patrie, cœur et bras pour la patrie. Allons! Courage!

« Nous ne nous fatiguons pas pour des bagatelles dorées, l'envie de dominer et l'honneur d'être esclave: nous luttons pour que la fière liberté reparaisse dans la patrie. Nous mettons comme *en défends* un empire libre, où tous sont égaux par la condition et le rang. Libre empire! Tous égaux! Allons! Courage!

« Un lâche troupeau de pygmées débiles veut nous persiffler; de vils mercenaires aiguisent contre nous l'arme des bandits. Bon Dieu! dans ta longanimité, pardonne à ces pauvres hères leurs menaces et leurs moqueries! Menaces et moqueries! Bon Dieu! Allons! Courage!

« Nous portons un cœur pur dans notre poitrine de rocher; monde, que veux-tu avec tes joies? Que veux-tu avec tes douleurs? Lors même que sur notre route s'élèveraient les retranchemens de l'enfer, un fier courage passe au travers! Retranchemens de l'enfer, au travers! Allons! Courage!

« Courage! Restons fermes comme nous avons commencé; la parfaite gymnastique (*Turnerei*) nous fera jouir du bonheur le plus parfait; courage religieux, et union, affranchiront le cher et pauvre peuple. Union affranchit le peuple! Allons! Courage!

(K. A. Hoffmann.)

Chez les anciens, un gymnase était sous la surveillance d'un *gymnasiarque*. Le *gymnaste* surveillait spécialement les exercices et les mettait en rapport avec les différens âges; le *Paidotriba* ou prévot, enseignait mécaniquement les exercices, que quelquefois aucun de ces officiers n'était très-habile à exécuter. Chez les Allemands, un gymnase est soumis à l'inspection d'une commission, composée de magistrats et de médecins; ils doivent empêcher qu'il ne s'y introduise aucun exercice qui puisse compromettre la santé des jeunes gens; ils doivent y

maintenir en vigueur les lois d'une saine morale et celles de la gymnastique. Le président, ou *Turnwart*, a sur lui une grande responsabilité : il doit surveiller chaque jour les exercices, et les proportionner aux forces des élèves ; les pensées, le caractère et les inclinations des jeunes gens lui sont connus, rien n'est secret pour lui ; il les suit pas à pas, il doit être leur conseiller et comme leur ange gardien. Il doit négliger tout ce qui n'a que de l'éclat et l'abandonner aux histrions ; s'il n'est lui-même habile, il vaut mieux qu'il s'abstienne de tout exercice, plutôt que de prêter à rire. En tout il doit donner le bon exemple, se soumettre aux lois du gymnase, ne pas fumer ni boire pendant le tems des exercices, faire sentir l'importance de la chose, plutôt que de briller lui-même, et enfin se faire estimer et chérir comme le plus ancien ami de tous les élèves. Le président fait choisir par ses élèves un ou plusieurs *Vorturner* (moniteurs), qui instruisent les nouveaux et maintiennent l'ordre dans les diverses sections.

Je ne crois pouvoir mieux terminer cette lettre, qu'en vous transcrivant ici quelques passages du discours que M. Klump a adressé à ses élèves, lorsqu'ils ont supendu leurs exercices, à l'entrée de l'hiver dernier. Mieux que tout ce que je pourrais dire moi-même, ils vous feront connaître ce que doit être le président d'un gymnase.

« Nous sommes parvenus à la fin du quatrième été, et je me retrouve au milieu de mes chers élèves, pour clore les exercices de cette année, et dire adieu à des amis éprouvés. »

« Quoique dès le commencement, un certain nombre d'opposans et de sceptiques nous eussent prédit une durée éphémère, nous pouvons assurer que vous avez fait vos preuves, puisque vous avez persisté quatre années sans être

ébranlés. Vous avez travaillé utilement quoiqu'en silence et sans éclat. »

« Sans doute, nous n'avons pas vu se réaliser toutes les espérances que l'on s'était promises dans le commencement; mais nous ne devons pas nous dissimuler que nous avons eu à vaincre beaucoup de difficultés, à surmonter beaucoup d'obstacles, qui, pour être presque inaperçus, ne rendaient pas moins notre réussite difficile. »

« Nous sommes restés fermes et fidèles, et le nombre des amis et des protecteurs est toujours allé en croissant. Il est arrivé ce que je vous ai déjà fait remarquer plus d'une fois: c'est que tout véritable bien s'accroit et se consolide lentement, mais d'une manière sûre, et porte enfin des fruits, qui sont une récompense d'autant meilleure et plus vraie, qu'elle est quelquefois moins éclatante. Notre entreprise a-t-elle jusqu'à présent répondu au but que l'on se proposait? Un simple examen nous donnera la réponse. »

« Notre but est double : *physique* et *moral*. Combien le premier n'est-il pas important, non-seulement pour conserver, raffermir la santé de l'individu et le rendre apte à sa vocation future, mais aussi pour fortifier toute la génération? Combien surtout n'est-il pas important pour le savant et l'homme d'affaires, que sa profession enchaîne dans le cabinet au détriment de sa santé, aux dépens du bien-être du corps et de l'esprit? En faut-il une autre preuve que l'aveu de nos adversaires? C'est que cette institution créée en Allemagne, a trouvé un asyle chez les Anglais et les Français, qui comprennent aussi ce qui est utile à leur nation..... »

Après avoir rappelé quelques écrits, dans lesquels on faisait un grand éloge de Jahn et de la gymnastique, il ajoute: « Main-

tenant on se tait là-dessus ; mais ce qui était bon autrefois, l'est encore et le sera toujours. Lorsque vous tous et vos amis serez devenus hommes, vous vous réjouirez un jour de ce que vous avez acquis de santé, de force et de persévérance par la fréquentation du gymnase ; alors vous porterez en arrière des regards reconnaissans. N'est-ce donc point un grand avantage? »

« Jetons aussi un coup-d'œil sur le but moral. Sous ce rapprapport nous avons dit que notre réunion se proposait de hâter les progrès du perfectionnement moral dans l'intérêt de la patrie. Quel est l'homme assez froid et assez égoïste pour ne pas s'enflammer à cette idée? Celui qui s'en moque se déshonore lui-même. Qu'est-ce qui a rendu nos ancêtres si grands? Qu'est-ce qui embellit leur histoire, leurs écrits et leurs actions, si ce n'est l'idée de patrie à laquelle se rattachent toutes les autres idées de droit et de devoir, de liberté et de bonheur? Regardez comme un bonheur d'être entrés dans une réunion d'amis, qui, animés d'un jeune courage et pleins de joie, sont cependant assez sérieux pour se proposer un noble but et y tendre avec toutes leurs forces réunies. Je vous ai déjà fait remarquer plus d'une fois l'importance des liens d'une amitié contractée de bonne heure. Si vous êtes un camarade et un ami pour le jeune homme que charment encore les songes du matin de la vie, que l'idéal enflamme encore, si vous répandez des fleurs sous ses pas ; que ne serez-vous point pour l'homme qui, si souvent resté seul, est accablé de la chaleur étouffante du midi de la vie? Ce ne sont pas de vaines paroles, j'en ai l'expérience, j'en ai éprouvé toute la vérité dans maintes heures sérieuses. Pourquoi ne souhaiterais-je pas procurer le même bonheur à mes jeunes amis? »

Il passe ensuite en revue les travaux de l'année qui s'est écou-

lée, l'état des finances, les voyages, les fêtes, le chant, la bibliothèque. Il parle de leurs amis qui vont les quitter et dont les exemples et les paroles leur ont été si utiles, car il est bon d'apprendre de bonne heure à parler et agir pour les autres hommes..... « Amis, secondez-moi de toutes vos forces, saisissez clairement le but de notre réunion : *le perfectionnement physique et moral dans l'intérêt de la patrie.* Vous, les plus anciens, soyez à la tête par vos instructions, vos avertissemens et par votre exemple, toujours avec amour pour nos communs efforts, avec unité, avec bienveillance envers les plus jeunes, avec ardeur dans les exercices, avec sérieux dans les discours, avec un consciencieux accomplissement de vos devoirs et une conduite digne de vous. Plus vous satisferez vos parens et vos maîtres, plus vous serez utiles à notre entreprise. »

Il reproche à quelques-uns des plus jeunes d'avoir négligé leurs autres études, pour parvenir à être les premiers dans les exercices, sotte émulation, qui est un reste des pédanteries de l'école, et ne convient nullement dans le gymnase. Il adresse ensuite des conseils paternels à ceux qui, ayant fini leurs études, vont passer dans les universités, et termine par ces mots : « Adieu donc, recevez les adieux d'un ami fidèle, recevez mes remercimens pour votre loyauté comme membre de cette réunion, et mon remerciment particulier pour l'attachement que vous m'avez montré, et dont, dans cette heure même, j'ai reçu une si belle preuve. Si un jour les vicissitudes de la vie nous éloignent les uns des autres ; si des montagnes, des fleuves et la froide cloison des circonstances nous séparent, nous ne serons pourtant pas étrangers les uns aux autres. Les liens d'une antique amitié doivent nous réunir, ils seront resserrés par le souvenir des belles heures de notre réunion actuelle, par l'en-

thousiasme pour tout ce qui est bon, par l'amour pour la patrie. »

« O patrie! Terre sacrée, tu nous a tous nourris pour former une génération forte et libre, pour t'acquérir la liberté et tes droits. Que notre honneur et notre gloire consiste à défendre le sanctuaire de la patrie! »

« Soyons fermes, bons et francs, et possédons le vrai courage de la vie. Soyons dispos, pieux et libres, et jusqu'à la mort soyons fidèles. Fortifions notre cœur et nos bras, afin de vivre et mourir pour la patrie! » L.

LETTRES D'UN VOYAGEUR ALLEMAND SUR L'ALLEMAGNE.

(Troisième extrait.) (1)

Les environs de Stoutgart. Cannstadt, Esslingen, Ludwigsbourg.

Le point le plus intéressant des environs de Stoutgart, est la petite ville de Cannstadt, à trois quarts de lieue de la capitale, et c'est jusque là que s'étendent les jardins du roi (*Anlagen*). Il est étonnant que cette ville, plus ancienne que Stoutgart, et située sur les bords charmans du Neckar, qui y devient navigable, n'ait pas été choisie pour résidence. Cette vallée est délicieuse, surtout lorsqu'on la contemple du haut du *Rosenstein*, où s'élève actuellement un palais d'été. Cannstadt a 3400 habitans: il y a des eaux minérales (carbonnatées ferrugineuses). On trouve dans ses environs une foule d'ossemens fossiles d'animaux indigènes et étrangers. Parmi les os de Mammouth, découverts en 1816, il y avait un fragment de dent

(1) Voy. *Revue germanique*, tom. III, p. 3 et 121.

de huit pieds de long, et d'un pied de diamètre, conservé aujourd'hui dans le cabinet d'histoire naturelle à Stoutgart. Le baillage de Cannstadt, qui a tout au plus un mille carré, compte près de 20,000 âmes. Une route magnifique conduit de cette ville à *Esslingen*, ancienne ville libre impériale, souvent en guerre avec les ducs de Wurtemberg, réunie à ce royaume en 1802. A deux lieues de là, se trouve *Waiblingen*, qui donna son nom aux Gibelins. Ce mot a été ressucité dans les débats des états du Wurtemberg. Ceux qui se prononcent habituellement pour les mesures du gouvernement s'appellent *Gibelins* (*Waiblinger*), tandis que ceux de l'opposition s'appellent *Guelfes*.

Une autre route conduit de Cannstadt à Ludwigsbourg, qui doit son existence à l'influence d'une maîtresse et à la brouillerie d'un duc avec ses états. Le château, aujourd'hui habité par la reine douairière, est très-vaste, et Napoléon en trouva les appartemens si beaux, qu'il dit au roi qu'il ne pourrait le loger aussi bien. Dans la galerie des tableaux, on remarque surtout une *Madonne* de Mignard, un *Ecce homo* de Jules Romain, un *Homme et une femme ivres* de Kupesky, les *Amoureux* du Titien, les *Têtes grises* de Van Dyk, plusieurs paysages de Salvator Rosa, *Bacchus et Cérès* par Jordan, *Poetus et Arria* par Van der Werf, enfin *Tarquin et Lucrèce* par le Parmesan. Les vieilles armes conservées à l'arsenal méritent d'être visitées, et la manufacture de porcelaine serait excellente, s'il ne fallait pas chercher la terre à l'étranger. Ce qui attire surtout les regards dans les jardins du château, c'est le mausolée du comte de Zeppelin. C'est une rotonde, entourée d'ipreaux, de saules pleureurs et de cyprès ; *l'Amitié*, sculptée par Dannecker, pleure sur un cercueil. Zeppelin fut le favori du dernier roi,

et le pays bénit sa mémoire. Une belle allée conduit à *Mon repos*, éloigné d'une demi-lieue, et bâti par le roi Fréderic. Ce château est situé sur les bords d'un lac. Dans l'île, au milieu de ce lac, s'élève une chapelle gothique, avec des voûtes souterraines, où douze templiers sont incessamment réunis en chapître. Le château est décoré de tableaux de maîtres indigènes ; dnas un petit temple, dans l'*Ile d'amour*, on admire l'*Amour* de Dannecker. De Ludwigsbourg, on aperçoit encore la bastille du Wurtemberg, le Hohenasperg, qui invite à des pensées plus sérieuses ; la vue du haut de ce château est fort belle, *mais il n'y a pas de belles prisons*. D'un autre côté, on voit avec plaisir la petite ville de *Marbach*, qui donna naissance à Schiller.

Tubingue.

A deux postes de Stoutgart, est située la célèbre université de Tubingue, dans une contrée charmante, au confluent de l'Ammer et du Neckar ; et malgré cela cette ville fait une impression désagréable sur le voyageur. Une seule partie en est supportable, c'est celle qui a été renouvelée depuis l'incendie de 1789. Tubingue compte 8,000 habitans, y compris sept à huit cents étudians. Le gouvernement a tant fait pour cette université depuis 1477, qu'elle est aujourd'hui l'une des meilleures de l'Allemagne. Elle a d'excellens maîtres, d'excellentes institutions, il n'y manque plus qu'une réforme dans les mœurs des étudians. A trois lieues de Tubingue se trouvent les eaux de Niedernau, qui sont très-fréquentées, et où l'on voit avec intérêt le monument qu'un Français émigré, le frère du maréchal Kellermann, fit ériger à son barbet.

Les principautés souveraines de Hohenzollern-Hechingen et de Hohenzollern-Sigmaringen.

Ces deux souverainetés, la première de six milles carrés avec 14,500 âmes et 100,000 florins de revenus, la seconde de vingt milles carrrés avec 37,000 âmes et 300,000 florins de revenus, y compris ceux des biens que la maison possède dans les Pays-Bas, sont tellement enclavées dans le royaume de Wurtemberg, que la politique n'aurait pas dû les en séparer. Le Danube les traverse au midi, le nord est occupé par les montagnes assez élevées de l'*Alp*. Ces montagnes sont couvertes de belles forêts et coupées par des vallées fertiles et bien cuitivées: l'industrie y supplée à la stérilité de quelques points. L'Alp est rude et pierreux, mais les pierres mêmes favorisent la culture, en ce-qu'elles protègent les plantes contre les vents, et qu'elles conservent à la fois la chaleur du soleil et l'humidité. On sait que la maison royale de Prusse est une branche cadette de Hohenzollern. Le château de ce nom est encore au milieu de ses ruines, qui dominent et embellissent la contrée, le point le plus intéressant du pays. Il est situé sur une montagne, qui a 2620 pieds d'élévation, et au pied de laquelle on arrive de *Hechingen*, par une allée de peupliers longue d'une demi-lieue. Le château actuel fut construit sur les débris de l'ancien, qui avait été détruit en 1423 par l'armée des villes de la Souabe. La vue s'étend tour-à-tour dans un rayon de près de cinquante lieues. Parmi les armures gigantesques des anciens princes de Hohenzollern, on montre au voyageur une petite cuirasse, destinée, dit-on, à un jeune comte de douze ans, laquelle serait aujourd'hui trop pesante pour un grenadier. Dans la cour on voit encore quelques vieux arbres, plantés par les anciens

chevaliers. Les eaux d'Immenau, dans la vallée de l'Eyach, sont moins fréquentées qu'elles ne le mériteraient. Cette vallée est pleine de sites pittoresques et de beautés sauvages.

La capitale de *Sigmaringen* ne compte que 1,200 habitans; les environs en sont extrêmement romantiques. Le vieux château s'élève sur des rochers, vis-à-vis d'un roc non moins escarpé, et qui en est séparé par le Danube, qui franchit en écumant cet étroit passage. On voit dans le château une foule de bois de cerfs, seuls trophées de ses anciens maîtres. Sigmaringen est la patrie d'un capucin, canonisé au dix-septième siècle sous le nom de *Fidelis*, et du général de Steuben, qui combattit en Amérique.

Les deux souverainetés de Hohenzollern sont des monarchies pures sans *états;* seulement en fait de justice, on peut en appeler aux tribunaux du Wurtemberg. Les habitans aiment leurs princes, sont laborieux et hospitaliers. Le contingent qu'ils ont à fournir à la confédération, est de 500 hommes. Partout dans cette contrée pittoresque, on trouve des ruines de vieux châteaux, et presque autant de couvens abandonnés.

La chaîne de montagnes, dite l'Alp. Reutlingen, Urach, Hohenstaufen.

Rien ne saurait être plus intéressant, qu'une promenade dans les vallées et sur les hauteurs de l'Alp, surtout lorsqu'on se sert du *Guide de Schwab.* Cette chaîne de montagnes, qui a 36 lieues de longueur, sur 4 à 8 de largeur, se prolonge entre le Danube et le Neckar, et ce sont elles surtout qui embellissent le Wurtemberg. Les habitans, au nombre de 100,000, sont doux et bons, quoique simples et grossiers; ils se nourrissent de gruau d'avoine, de lait et de pommes de

terre ; rien ne manquerait à leur bonheur, si, en été, l'eau n'y était d'une rareté extrême. « Dans ma première promenade dans l'Alp, dit notre voyageur, ma route me conduisit de Tubingue à *Reutlingen*, ancienne ville libre, de 10,000 habitans. Après l'incendie de 1726, qui détruisit une partie de la ville, et où les pompes à feu avaient mal joué, le sénat ordonna, dit-on, que désormais elles *seraient toujours essayées huit jours avant les incendies*. La tour de la cathédrale s'élève à une hauteur de 325 pieds. C'est à Reutlingen que se fabriquent le plus de contrefaçons littéraires. Aux environs de *Pfullingen*, à une demi-lieue de Reutlingen, se trouve la *grotte des brouillards* (*Nebelhœhle*); elle est divisée en six chambres, dont la plus grande a 200 pieds de circonférance et 30 de hauteur. L'illumination annuelle de cette grotte est une fête populaire pour les environs; elle est alors éclairée de 1200 flambeaux.

Il ne faut pas oublier d'aller visiter la petite ville d'*Urach*, entourée d'une véritable forêt d'arbres fruitiers. C'est au château de Hohenurach que nâquit le duc Christophe, le modèle des princes. On se croit en Suisse lorsqu'on traverse la vallée d'Urach jusqu'à *Munsingen*.

Partout dans le Wurtemberg, le voyageur remarque trois points noirs dans les nues: ces points marquent les sommets du *Hohenstaufen*, du *Rechberg* et du *Stauffenberg*. « Je passai la nuit dans le village de *Stauffen*, dit notre voyageur; sur un mur de la vieille église de ce lieu, on voit encore l'image de l'empereur Fréderic Barberousse, avec ces mots: *Hic transibat Caesar*. Pendant que ce prince résidait ici, il se plaisait à descendre de son château, pour visiter ses vassaux: ce château, le berceau de cette illustre famille, n'existe plus. Un petit bout de mur, sur lequel j'attendis le soleil, marque la place où

fut jadis la demeure royale, où se reposaient les Césars et où s'égayaient les troubadours. J'évoquai les nobles ombres des Hohenstaufen, de Fréderic Barberousse, qui préférait l'Italie à l'Allemagne, où il y avait tout à faire, du cruel et farouche Henri VI, du rusé Philippe, de Fréderic II, le plus grand homme de son siècle, comme cet autre Fréderic le fut du sien, de Conrad IV et de l'infortuné Conradin.* Le cône sur lequel s'élevait le château, est coupé par la pointe comme une batterie; le plateau a trois arpens d'étendue. Le château de Rechberg est mieux conservé. Du Rechberg il faut se transporter au *Rosenstein.* Là une belle et riche végétation, des grottes, des parois de rochers escarpés, des cascades et des ruines se réunissent pour former une des contrées les plus pittoresques de l'Allemagne.

Ulm.

Sur la route de Stoutgart à *Ulm*, on arrive d'abord à *Gœppingen*, qui, depuis le terrible incendie de 1782, est une des plus belles villes du Wurtemberg. Il y a des eaux minérales et des fabriques. A deux lieues de Gœppingen se trouvent les bains de souffre de *Boll.* Les environs sont très-agréables. De Boll il n'y a pas loin jusqu'au plateau le plus élevé de l'Alp, où, près du village de *Hohenstadt*, on voit une masse de rochers, qui, de loin, présente la forme d'une femme colossale, et qu'on appelle la *femme de pierre.* Près de là, le village de *Drachenstein* est situé dans une gorge si profonde, que le soleil n'y donne pas pendant les mois de décembre et de janvier.

Ulm est situé dans une plaine fertile, sur la rive gauche du Danube, qui n'y a encore que 200 pieds de large. C'est une ville très-ancienne, à rues étroites. Elle jouait autrefois un

rôle distingué parmi les villes libres impériales. Les fortifications sont aujourd'hui remplacées par des vergers. Au nom d'Ulm se lie à jamais celui du général Mack. Mack eut une singulière destinée. Lascy, Laudon, Joseph II et François Ier l'honoraient de leur confiance; il s'éleva, par des talens réels, du grade de fourrier jusqu'à celui de feldmarchal, mais il était malade au moment où les destinées de l'Autriche lui semblaient confiées. Ulm n'a rien d'intéressant, que sa cathédrale. Ce massif édifice est la plus grande église de l'Allemagne, et son clocher, qui a 336 pieds de haut, en est au moins le plus gros, si ce n'est le plus haut. Mais la grosseur et l'épaisseur ne sont pas la beauté. Le théâtre, construit en 1786, et qui coûta 16,000 écus, n'est remarquable, que parce qu'il donna lieu, entre les magistrats et les bourgeois, qui demandaient à sa place une maison de travail et de correction, à un procès qui coûta 50,000 écus (*Thaler*). On dit qu'à Ulm le nombre des morts l'emporte annuellement sur celui des enfans nouveau-nés. C'est à Ulm que vécut Miller, l'auteur du roman ultra-sentimental de *Siegwart*, qui, suscité par le Werther de Gœthe, eut presque autant de succès que ce dernier, mais qui commence à être oublié. Cette époque sentimentale (1775 — 1785), où les jeunes gens et les jeunes filles se noyaient dans les larmes, en prenant la lune pour confidente de leurs peines, et tombaient évanouis à la mort d'un serin de Canarie, comme Siegwart sur le tombeau de Marianne; où l'on craignait de chasser une mouche hors de la chambre parce qu'il pleuvait, cette époque céda à celle des romans de chevalerie, qui ne valait guère mieux. Miller vivra par ses chansons et ses odes. Ulm possède aujourd'hui le prélat Schmidt, qui travaille depuis quarante ans a une *Histoire de la ligue souabe*. Beaucoup de savans allemands

amassent si long-tems des matériaux, qu'il ne leur reste plus de loisir pour les mettre en œuvre.

Chaque semaine il part d'Ulm un navire pour Vienne; il met 10 à 12 jours pour faire ce voyage, et il est vendu à son arrivée et sert de bois de chauffage et de construction. Le commerce est assez animé. Il s'exporte annuellement jusqu'à quatre millions de limaçons engraissés.

La beauté des environs d'Ulm dédommage de la laideur de la ville. La vallée du *Blauthal*, traversée par la *Blau* (rivière bleue), et longue de quatre lieues, jusqu'à *Blaubeuern*, mérite d'être visitée.

La Forêt-noire.

Le *Schwartzwald*, ou la *Forêt-noire*, s'étend du midi au nord, parallellement au Rhin, depuis les quatre villes dites forestières jusqu'à *Pforzheim*. Sa longueur est de 40, sa largeur moyenne de 8 à 10 lieues. Les montagnes les plus élevées sont le *Feldberg* de 4582 pieds, le *Belchen* de 4370 pieds, le *Candel* de 3900 pieds et le *Kniebis* de 3000 pieds. La population est de près de 300,000 âmes, dont la moitié appartient au grand-duché de Bade. Les pentes de la Forêt-noire, douces vers l'est, sont rapides et escarpées vers l'ouest. Il est rare que les cimes les plus élevées ne soient pas couvertes de neige, même en été. Les habitans sont industrieux; ils fabriquent, entre autres, cent mille horloges en bois par an, et vont les porter dans tous les pays. La Forêt-noire produit presque tous les métaux, et il est vraisemblable que le sable d'or qu'on tire des flots du Rhin, est originaire de ces montagnes.

Les habitans sont simples et satisfaits de leur sort. Leurs habitations couvertes de chaume ou de bardeaux, sont toutes

en bois, avec des toits très-saillans, et ont beaucoup de fenêtres. Auprès de la plupart, il y a des fontaines, d'où jaillissent incessamment des eaux limpides. C'est ici que se sont conservées surtout les coutumes et la langue des anciens Germains; la terreur qu'inspirait autrefois le nom de la Forêt-noire, est aujourd'hui sans fondement, et on en peut visiter sans crainte les profondes et romantiques vallées.

En se rendant de Stoutgart à *Calw*, on trouve sur sa route la ville de *Weil*, la patrie de Keppler. Calw est la capitale de la Forêt-noire : le commerce de bois, et des fabriques de toiles et de draps en font une ville assez riche. Dans les environs, on voit des ruines de l'ancienne abbaie d'*Hirschau*, fondée en 830, et détruite par les Français en 1692. A quelques lieues sont les bains renommés de *Wildbad*. Wildbad est une petite ville, située dans une vallée extrêmement pittoresque. Ses eaux thermales sont des plus efficaces de l'Allemagne. On se place auprès des sources mêmes, où, couché sur un sable très-fin, on est baigné d'eaux claires comme le cristal, et qui, il n'y a qu'un instant, étaient encore dans le sein mystérieux de la terre. La chimie n'a pas encore pu découvrir le principe de cette eau salutaire.

De Wildbad notre voyageur se rendit aux eaux de *Deinach*, dont les environs ne sont pas moins beaux, de là à *Freudenstadt*, sur le Kniebis et sur le Rosbühl. Arrivé dans l'ancienne ville impériale de *Rothweil*, il rappelle que le magistrat de de cette cité fit brûler, depuis 1380 jusqu'en 1648, quatre-vingt dix-sept sorcières. Souvent le protocolle du procès ne consiste qu'en une simple feuille, qui renferme l'aveu fait par l'accusée au milieu des tortures, avec le jugement, qui ordonne qu'*elle sera brûlée samedi prochain*. On dit que la statue impériale,

placée à l'hôtel de ville, servit près de trois siècles, et qu'à l'avénement d'un nouvel empereur on se bornait à changer un peu les traits de la figure. A quelques lieues de Rothweil, près de *Villingen*, est la source du Neckar.

La haute Souabe.

Si la *haute Souabe* est moins éclairée que la partie septentrionale, c'est sans doute parce qu'elle était autrefois divisée en un trop grand nombre de petits territoires, principautés, comtés, seigneuries, prélatures, villes libres. D'ailleurs le sol y est plus rude, plus stérile. C'est là que se sont surtout conservés le costume et le dialecte souabe. La partie de ce pays qui a été réunie au Wurtemberg, se composait d'un grand nombre de ces petites républiques sans véritable liberté et sans patriotisme, qui se nommaient villes impériales : elles étaient pauvres et grevées de dettes. Ce sont elles surtout qui ont fourni ces traits de *naïve bêtise* qu'on raconte encore pour s'égayer aux dépens des Souabes, et qui paraissent avoir servi de modèle aux *Abdéritains* de Wieland. Ce grand poète était né lui-même sur le territoire d'une de ces villes, ce qui prouve du moins que le génie peut naître même dans Abdère. Il nâquit au village de *Holzheim*, près de Biberach. C'est là, où il était directeur de la chancellerie, qu'il composa *Agathon*, qu'il traduisit Shakspeare. C'est là aussi que Moreau battit deux fois les Autrichiens en 1796 et en 1800. Vers la frontière de la Bavière, est située la fameuse abbaie d'*Ochsenhausen* qui possédait trois milles carrés et 6000 habitans, elle fut donnée au prince de Metternich (1) qui l'a cédée au Wurtemberg.

---

(1) Le prince de Metternich tire de ses terres en Bohème, en Hongrie,

A droite de Biberach, est l'ancienne ville impériale de *Buchau*, dont la population est de 1,600 âmes, et qui appartient au prince de *la Tour et Taxis*. Cette maison a un revenu de près d'un million de florins. Elle possède en Autriche, en Bavière, dans le Wurtemberg un territoire de douze milles carrés avec 32,000 âmes. La vue qu'on a du haut du château de *Waldbourg*, résidence du prince de ce nom, près de *Waldsee*, sur les bords d'un beau lac, est au-dessus de toute description. La petite ville d'*Isny* n'est remarquable que pour avoir donné naissance à Henri, fils d'un boulanger, carme déchaussé, confesseur de Rodolphe de Habsbourg, secrétaire de cet empereur, évêque de Bâle, et enfin archevêque et électeur de Mayence. La ville la plus agréable de ces contrées, est *Ravensbourg*, d'où l'on a vue sur le lac de Constance et sur les montagnes de la Suisse. Tout au bout est située la fameuse forteresse de *Hohentwiel*, qui, après avoir passé, pendant des siècles, pour inexpugnable, fut prise et détruite par les Français en 1800. Ses ruines appartiennent au grand duc de Bade. La vue dont on y jouit est une des plus magnifiques et des plus étendues de l'Europe.

Le nord du Wurtemberg et la principauté de Hohenlohe.

Notre voyageur, de retour à Stoutgart, se dirige vers le Nord et va visiter la principauté de *Hohenlohe*. La première ville remarquable qu'il rencontre est celle de *Heilbronn* sur le Neckar; elle fait un commerce considérable, et cultive un vin assez bon. La cathédrale est un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, et possède plusieurs tableaux remarquables de maîtres inconnus, tels que le *Crucifîment*, le *Samaritain*, les

---

en Moravie, sur le Rhin, de son duché de Postella dans le royaume de Naples, près de 300,000 florins de revenus.

Bergers adorant Jésus-Christ. Heilbronn était une des villes impériales les plus florissantes. Les environs offrent le *Wartberg*, qui mérite d'être visité, et le village de *Weinsberg* avec le château ruiné appelé *Fidélité des femmes* (*Weibertreue*), en mémoire d'un conte bien connu, rapporté par Pantaléon, contemporain de Conrad III qui assiégea ce fort en 1140. Un tableau dans l'église représente ce trait célèbre de la fidélité des femmes du douzième siècle. Il s'est formé une société pour la conservation de ces précieuses ruines.

La principauté médiatisée de Hohenlohe, qui forme le tiers du cercle de la *Jagst*, est un des plus beaux fleurons de la couronne du Wurtemberg. C'est un pays tout couvert de collines et coupé de vallées pittoresques avec de beaux vignobles, des champs fertiles et des forêts superbes. La population est de 80 à 90,000 âmes. *Œhringen* était la capitale du pays de Hohenlohe et la résidence du chef de cette famille. Cette petite cour avait, comme les plus grandes, son almanach, où étaient admis jusqu'aux noms des cuisiniers et des cuisinières du prince; le ministère se composait d'un premier conseiller et de ses deux gendres. C'est à Œhringen que mourut en 1820 le peintre Schillinger, à qui il ne manquait que des circonstances plus favorables, pour devenir un maître célèbre. On a de lui quelques tableaux d'histoire; il réussissait surtout dans la carricature. Chargé de décorer une église de village des figures des apôtres, il s'avisa de peindre une cheville près de la place où le maire avait coutume de s'asseoir, et eut le dimanche suivant le plaisir de voir celui-ci s'y tromper complètement et essayer d'y suspendre son chapeau.

D'Œhringen on arrive à *Neuenstein*, dont le château est aujourd'hui converti en un établissement de charité publique. La

vaste plaine de *Kupferzell*, où réside un prince, se distingue par une belle agriculture, dont les progrès sont dûs principalement aux efforts de feu le pasteur Mayer. De Kupferzell il y a deux lieues jusqu'à *Hall* en Souabe, ancienne ville impériale, sur le *Kocher*, laquelle compte 7000 âmes. Ses salines étaient déjà exploitées en 889. Tout près de Hall, était le château de *Limpourg*; sous l'empereur Sigismond, les bourgeois de la ville, pour se mettre à l'abri des vexations des preux de ce manoir, se décidèrent à murer la porte qui y correspondait. A deux lieues de Hall est situé *Gaildorf*, capitale du comté de Limpourg, dont la population est de 1400 habitans. Lorsqu'en 1713 la ligne masculine vint à s'éteindre, les agnats, qui étaient en grand nombre, se partagèrent le territoire et les vassaux de telle sorte, que l'un des co-partageans n'eut que $^5/_{96}$ et un autre que $^1/_{96}$ de ces pauvres âmes de Gaildorf, et qu'il y eut alors dans le saint-empire romain des comtes souverains qui n'avaient qu'une demi-douzaine de sujets. Le voyageur ne manquera pas de visiter dans ces contrées *Künzelsau*, où il y a une excellente auberge (*à la Cloche*), que le feu roi appelait la meilleure auberge de son royaume; les parties de rochers et les grottes à stalactites de *Dœrzbach*, le château de *Jaxthausen*, manoir de Gœtz de Berlichingen, dont on voit encore la main de fer et le tombeau dans la belle église de *Schœnthal*, où il y a quelques bas-reliefs dignes d'attention. Le village de *Jaxtdorf*, près de *Kirchberg*, est le berceau du célèbre Schlœzer, et *Durrenzimmern* celui d'Eichhorn (1). Tous les deux étaient fils de pasteurs. La plus belle vallée du pays de Hohenlohe est le *Tauberthal*, véritable jardin, où se cultive le vin généreux de *Markelsheim*. Au milieu de trois vallées est situé *Mer-*

(1) Eichhorn, un des plus illustres savans de l'Allemagne, vient de mourir.

gentheim, la dernière résidence des grands-maîtres de l'ordre teutonique. Il n'y a presque plus aucun monument qui rappelle le souvenir de ces chevaliers célèbres; presque tout a été détruit pendant l'occupation.

(*La suite dans un prochain numéro.*)

LES DERNIÈRES DIX ANNÉES DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE (1).

(Second et dernier extrait.)

8. *Des sciences religieuses en Allemagne.*

« *Le tems veut devenir pieux*, disait feu Gaëtan de Weiller (2). Il était naturel qu'après de si grandes tourmentes politiques, après des manifestations si éclatantes de la Providence divine, qui n'abandonne pas les peuples, tant qu'ils n'abandonnent ni lui, ni eux-mêmes, les âmes revinssent aux idées et aux recherches religieuses. Deux espèces d'ouvrages tout différens se présentent dans la littérature théologique de ces derniers tems: des ouvrages sévèrement scientifiques, et des livres d'édification, ou ascétiques. Le but de ceux-là est de ramener la science

---

(1) D'après l'ouvrage allemand intitulé: *Das vergangene Jahrzehend der deutschen Literatur, eine Betrachtung von W. F. Massmann.* Les dernières dix années de la littérature allemande; considérations par W. F. Massmann. Munic, 1827. Voy. *Revue germanique*. Tom. III, p. 193 et suiv.

(2) Dans l'ouvrage intitulé: *Ueber die religiæse Aufgabe unserer Zeit*, du Problème religieux de notre tems, 1819. Weiller a rendu de grands services à la Bavière, comme directeur des études à Munich.

religieuse à sa source, par la vérité et par la clarté; l'objet de ceux-ci est de ranimer, de relever la piété et la vie ecclésiastique. Les deux directions sont nécessaires et devraient toujours marcher ensemble. La doctrine n'est rien sans la vie, et la vie n'est rien sans la science. De là ce grand nombre de *romans* théologiques, phlilosophiques, moraux, récemment publiés par Strauss (1), de Wette (2), Jakobs et autres; de là plusieurs ouvrages périodiques d'édification; de là ces systèmes de philosophie religieuse, destinés à concilier, à unir, à fondre ensemble la religion, la philosophie et la morale, et publiés par Bouterweck, Ancillon, Rückert, Fries, de Wette, Schleiermacher, Baader, Heinroth, Steffens, etc.; de là encore les sociétés *bibliques*, de *missions*, de charité publique; les conversions de Juifs par des Juifs convertis, des abjurations réciproques de laïques, d'ecclésiastiques, de princes et de communes entières; le succès des prédications de Mme de Krudener, le bruit qu'a fait la liturgie royale de Prusse, un grand nombre de recueils de sermons, une légion de livres de prières de toutes les couleurs et sous toutes les formes, des éditions de luxe de l'oraison dominicale en prose et en vers, etc. On réimprime les œuvres de Luther, soit complètes, soit par extraits; M. de Wette, aujourd'hui professeur de théologie à Bâle, donne la première bonne édition des lettres de ce réformateur, tandis que Münch à Fribourg publie les ouvrages de Hutten et la *Vie de François de Sickingen*, qui tous deux prirent une part si active à la réformation, et que MM. Rœs et Weiss de Mayence,

(1) *Helons Wallfarth nach Jerusalem*, Pélerinage d'Hélon à Jérusalem.

(2) *Theodor, oder des Zweiflers Weihe*, le Sceptique rassuré et converti.

rédacteurs du *Catholique*, retracent les vies des saints, sans parler d'une foule d'autres publications et réimpressions moins importantes.

« Au milieu de ces diverses directions religieuses, la théologie savante poursuit sa route vers la vérité. La mort de Jésus-Christ a affranchi l'intelligence. De nos jours, tout prêtre doit être savant, et tout savant doit être un ministre de la parole éternelle. Le vrai savant n'est pas celui qui *sait* seulement, mais qui est encore véritablement *sage*, armé pour la vérité. « Ce ne sera que par de grands et de nobles efforts de l'esprit et du cœur, dit François Baader, que les ministres de la religion pourront ramener à la religion de l'amour et de la lumière, les âmes qui s'en sont écartées, et dont l'éloignement n'eût jamais été à ce point, si les gardiens de Sion eussent toujours fait leur devoir. Mais nous autres laïques, persuadons-nous bien à notre tour, que le grand problême de notre siècle, l'union de la religion et de la science, ne saurait être résolu que par les efforts réunis des savans et des hommes de l'église. La réunion du vrai savant et du véritable prêtre, sera le salut du monde, de même que la connivence du prêtre dégénéré et du savant égoïste, est le malheur, la ruine de la société, et une calamité mille fois plus grande, que ne le serait une guerre hautement déclarée entre eux. »

9. *Les poètes avant* 1813.

« On l'a dit, tandis que l'esprit allemand montre une si grande force dans les sciences historiques, morales et religieuses, une si grande activité pour perfectionner l'éducation et l'instruction publique, la belle littérature, bien que cultivée par un grand nombre de génies du second et du troisième ordre, a produit dans ces derniers tems peu d'ouvrages vraiment

distingués. Nous en avons exposé les raisons : le tems est trop agité pour laisser prospérer les productions de l'imagination. Les grands poètes de l'époque précédente, qui ont encore vécu dans celle-ci, ont laissé reposer leur lyre, et se sont livrés à des travaux que le tems actuel leur paraissait réclamer. Ainsi Gœthe publie depuis 1816 un journal consacré aux beaux-arts et aux antiquités (1), et les derniers écrits de Jean-Paul sont des critiques de plusieurs ouvrages littéraires et scientifiques (2).

« Les dernières *Nouvelles* même de Tiek (3) roulent en grande partie sur les questions morales et religieuses du tems. L'auteur du *Chat botté* (*der gestiefelte Kater*), du *Prince Zerbino*, du *Chevalier barbebleue etc.*, est cependant de tous les poètes qui commencèrent avec le siècle, celui qui a conservé le plus de fraîcheur et de jeunesse dans l'imagination, le plus de force créatrice dans le génie. Dans une de ses Nouvelles les plus récentes, intitulée *la Vie des poètes* (4), Tiek a tracé en quelque sorte le journal de la vie de son propre génie.

« Le caractère poétique de notre époque est surtout marqué dans les biographies de Z. Werner (5) et de Hoffmann (6), par Hitzig.

---

(1) *Ueber Kunst und Alterthum.* Bœttiger consacre aux mêmes objets un recueil intitulé : *Amalthée.*

(2) *Kleine Bücherschau*, voy. *Biblioth. allem.* T. I, p. 188.

(3) Voir sur Tiek, *Biblioth. allem.* T. I, p. 73.

(4) *Dichterleben :* cette nouvelle est dans l'almanach intitulé : *Uranie.* Nous en avons donné un extrait dans la *Biblioth. allem.* T. I, p. 76.

(5) On sait que Werner, qui commença par s'asseoir à côté de Schiller, finit à Vienne par des capucinades. (*Note du rédacteur.*)

(6) Ernest-Théodore-Amédée Hoffmann, né en 1776, à Kœnigsberg,

« Clément Brentano (1) a renoncé à la poésie et à la société, et s'est retiré dans un couvent.

« Achim de Arnim (2) qui avait fait concevoir tant d'espérances et qui avait déjà commencé à les réaliser, est devenu homme des champs près de Berlin. Fréderic Schlégel n'écrit presque plus que des préfaces pour des ouvrages théologiques et polémiques. Les frères Schlegel, qui se placèrent autrefois à la tête de leurs contemporains, qui, au commencement de ce siècle, contri-

---

et mort en 1822, à Berlin, fut compositeur et poète. Ses ouvrages, qui sont tous dans le genre *humoristique*, portent des titres bizarres, tels que *les Elixirs du diable* (1815), *les Fantaisies à la manière de Cabot*, *le Chat Murr* (*Kater Murr*, 1820), *la Princese Brambilla*, 1821), *Maître puce* (*Meister Floh*, 1821); il fit un opéra, *Undine*, qui eut du succès. Un de ses meilleurs ouvrages sont les *Frères de Sérapion*, ainsi nommés parce qu'il composa ce recueil pour une société de gens de lettres, qui se réunit pour la première fois le soir de St-Sérapion. Selon le jugement général, Hoffmann pouvait se placer au rang des meilleurs romanciers allemands, s'il avait su mettre un frein à la fougue de son imagination. Sa vie par Hitzig a paru sous le titre: *Aus Hoffmanns Leben und Nachlass*, *mit einem Anhange zur Beurtheilung Hoffmanns als Dichter und Musiker von Wilibald Alexis*, *A. B. Max und C. M. von Weber.*

(*Note du rédacteur.*)

(1) Clément Brentano est né à Francfort, en 1777, il publia, en 1801, un roman intitulé, *Godwi*, ou *l'image de Pierre de la mère*, qui fit concevoir de l'auteur les plus grandes espérances, mais où l'on remarquait dès-lors quelque chose de bizarre et de fantastique. Il le fit suivre d'un opéra, *les Musiciens*, et d'une comédie, *Ponce de Léon*. Il mérita bien de la littérature allemande, en publiant, depuis 1806, en compagnie avec Achim de Arnim, et sous le titre: *des Knaben Wunderhorn*, un recueil de chansons nationales, ainsi que par la reproduction d'une ancienne histoire, *le Fil d'or* (*der Goldfaden*), par George Wickram de Colmar. En 1818, il s'ensevelit dans un cloître aux environs de Munster. (*Note du rédact.*)

(2) Arnim est un des conteurs les plus originaux de l'Allemagne;

buèrent à exciter un si grand mouvement, ont brisé leur lyre. Auguste Wilhelm a choisi le meilleur parti, il s'est entièrement livré à la science et imprime du sanskrit à Bonn, comme Fr. Bopp, à Berlin et Othmar Frank, à Munich.

«Cependant les ouvrages de ces écrivains continuent à jouir de l'amour et de la reconnaissance publics. Ce qui a été grand une fois, sera éternellement reconnu comme tel. On sait distinguer le conseiller de légation, Fréderic de Schlegel, d'avec le Fréderic Schlegel d'autrefois, et l'auteur de *Werther*, d'*Iphigénie en Tauride*, du *Tasse* d'avec le ministre de Weimar. Les grandes spéculations de nos libraires sur les œuvres complètes des bons auteurs, les nombreuses contrefaçons de Carlsrouhe, de Stoutgart, de Reutlingen, d'Augsbourg, de Vienne etc., sont une preuve éclatante du vif intérêt que leur porte la nation. Gœthe devait recevoir du libraire baron de Cotta, qui embrasse à la fois la librairie allemande et la navigation à vapeur, une somme de 100,000 flor. (225,000 fr.) pour une nouvelle édition de ses œuvres; mais depuis que les divers états de la confédération les ont garanties de la contrefaçon, un autre libraire lui a offert 120,000 à 150,000 florins. Des privilèges semblables ont été accordés aux descendans de

---

il est né en 1775. Il publia d'abord les *Révélations d'Arie*, roman, Gœttingue, 1804. Il coopéra à la publication du *Wunderhorn*, dont la seconde édition parut en 1819, donna un recueil de Nouvelles sous le titre: *Wintergarten* (Jardin d'hiver), Berlin, 1809, et un autre de traditions, de prophéties et de poésies anciennes, intitulé: *Trosteinsamkeit*, Heidelberg, 1809. Son roman: *Pauvreté, opulence, crime et pénitence de la comtesse Dolores* (Berlin, 2 vol. 1810), mérita les éloges de Jean-Paul. Un autre recueil de Nouvelles charmantes parut à Heidelberg en 1811. Nous citerons encore le premier volume d'un roman publié en 1817, sous ce titre: *Die Kronenwaechter* (les Gardiens des couronnes).

Fréderic Richter, par le Würtemberg, la Bavière et le grand duché de Bade, à ceux de Schiller par la Prusse, la Saxe, le Hannovre, la Hesse, etc. M. Cotta paie à la famille de Schiller la somme de 70,000 thalers (près de 280,000 fr.).

10. *Les poètes de* 1813.

« Depuis Arminius le Chérusque, et les déchiremens de la guerre de trente ans, jamais les peuples allemands ne s'étaient montrés aussi unis : aussi l'Allemagne devint-elle libre. Rien n'est plus saint que la lutte pour la liberté et l'indépendance de la patrie. De tels jours doivent enflammer les poètes, pour peu qu'ils soient sensibles aux noms de patrie et de liberté; si Schiller eût alors vécu, il se serait sans doute armé de sa lyre, et il en eût tiré des sons nouveaux. Son esprit anima Ch.-Théodore Kœrner : il chanta la liberté et les combats, et ses poésies comme sa mort lui ont mérité la reconnaissance nationale et l'immortalité. Il a contribué plus encore par ses chants que par son épée, à la délivrance de sa patrie (1).

« Les chants nationaux de E. M. Arndt, sont encore chantés avec ceux de Kœrner, parmi le peuple et dans l'armée; dans les

(1) Kœrner, né à Dresde en 1791, débuta, jeune encore, par quelques poésies qui firent peu de sensation; il donna ensuite quelques petites pièces qui furent loin de faire présager la gloire qui l'attendait. Sa tragédie de *Zriny* appela d'abord sur lui l'attention d'un public plus étendu. Il fut bientôt après appelé à Vienne, comme poète attaché au théâtre de cette capitale. Son esprit prit un essor bien autrement élevé lorsque commença la guerre de l'indépendance. Il entra, en 1803, dans le corps des chasseurs de Luzow, et, nouveau Tyrtée, il enflamma, par ses héroïque accens, accompagnés de son propre exemple, la valeur de ses compatriotes. Une balle termina sa glorieuse carrière en 1813, sur la route de Cadebusch à Schwerin. Il fut enterré sous un vieux chêne, près du village de Wobbelin.

années de 1813 et 1814, Arndt publia de nombreux écrits, remplis d'amour et de colère, qui enflammaient les cœurs pour la cause de la patrie, et que les gouvernemens aimaient alors autant que le peuple les lisait (1).

« Le noble Max. de Schenkendorf tira de sa lyre des sons plus doux et qui allaient plus au cœur ; son amour pour la patrie était un culte. Il joignit, comme Kœrner, l'épée à la lyre, et mourut en 1817. Ses poésies parurent chez Cotta en 1815 ; elles ne périront pas.

« Lamothe-Fouqué, qui combattit aussi pour la patrie, est descendu depuis son *Anneau magique*, (*der Zauberring*), jusqu'à se faire poète féodal et romancier fataliste.

« En omettant plusieurs autres poètes, nous nous arrêterons encore à deux hommes qui se sont placés au premier rang parmi les poètes actuels : Fréderic Rückert et Louis Uhland.

« Les *Sonnets armés* et les autres poésies de Rückert (2) ont exercé une grande influence sur les esprits, dans les jours glorieux de 1813 et 1815. Plus tard il se rendit en Italie, où sa valeur le sauva des mains des brigands. Il voulait, au milieu des illustres ruines des tems passés, composer un poème épique dont le héros devait être *Fréderic Barberousse*. Il rédigea ensuite, depuis 1822, *la Feuille du matin*, (*das Morgenblatt*), et fit des poésies dans le genre anacréontique. Il publia enfin sous

(1) On sait que M. Arndt, après avoir rendu d'éminens services aux princes et aux peuples d'Allemagne, fut accusé, en 1819, de menées démagogiques. Son silence paraît être le prix de son absolution. Il est professeur d'histoire à Bonn. (*Note du réd.*)

(2) *Geharnischte Sonnete und deutsche Gedichte*, Heidelberg, 1814. L'auteur y prenait le nom-symbolique de *Freimund Reimar*, pour indiquer qu'il *rimait avec liberté*, et personne, en effet, n'a rimé dans ces tems avec plus de hardiesse.

le titre de *Roses orientales*, (1) des poésies imitées du persan. En dernier lieu Rückert a été nommé professeur de langues orientales à Erlangen. Rückert a chanté tous les hauts faits, tous les héros de la guerre d'affranchissement, et beaucoup de ses poésies mériteraient d'être insérées dans l'histoire de cette lutte à jamais mémorable.

« Les poésies de Louis Uhland (2) furent accueillies avec enthousiasme par la jeunesse allemande, des vieillards même saluèrent avec acclamation l'apparition de sa muse. Un grand nombre de ses chansons, mises en musique, sont dans la bouche du peuple. Uhland, qui est jurisconsulte et avocat, a été un des orateurs les plus distingués des états du Würtemberg, où il s'est toujours prononcé pour l'ancien droit et l'ancienne liberté. Le même esprit règne dans son drame, *le duc Ernest de Souabe*, qui fut représenté à Stoutgard en 1819 (3). Mais depuis six ans Uhland laisse reposer sa lyre, de même qu'il s'est retiré de la chambre des députés. Il s'est livré à des recherches savantes sur l'ancienne poésie de l'Allemagne, ainsi que sur celle de la France; il a publié les premiers fruits de ses travaux

(1) *Oestliche Rosen*, Leipzig, 1822. La poésie orientale a été cultivée aussi par Gœthe, dans son *Divan* (*westæstlicher Divan*); par Platen, qui a publié différens recueils: *Ghasellen*, Erlangen, 1821; *Lyrische Blaetter*, Leipzig, 1821, et *Vermischte Schriften* (*Mélanges*, Erlangen, 1822.) Le même auteur s'est élevé avec force contre le fatalisme tragique de Müller, dans une comédie intitulée: *la Fourchette fatale*.

(2) Louis Uhland est né à Tubingue en 1787. Ses premières poésies parurent en 1806. En 1802 il publia, de concert avec Juste Kerner, un almanach poétique, et en 1813, la *Forêt poétique allemande* (*deutscher Dichterwald*); en 1814, il donna la première édition complète de ses poésies, à Stoutgart, chez Cotta. Une troisième édition vient de paraître.

(3) Nous donnerons incessamment une notice détaillée sur les poésies d'Uhland, d'après les *Moosrosen* de Menzel, Stoutgart, 1826, et le *Hermes*, tome 28, n° 1.

dans son ouvrage sur *Walther von der Vogelweide* (1): il s'occupe d'une histoire de la poésie germanique pendant le treizième siècle. »

Tels sont les principaux faits renfermés dans le petit ouvrage de M. Massmann. Il est loin d'être complet, et l'Allemagne possède un grand nombre d'écrivains qui y eussent mérité une place. Sans parler des prosateurs, qui n'y sont nommés qu'en passant, des critiques surtout et des historiens, nous regrettons qu'il n'ait presque rien dit de Mullner et de Grillparzer, poètes dramatiques distingués, de l'archevêque Pyrker, qui aspire à la palme épique, de Jakobs, de Houwald et plusieurs autres romanciers célèbres. La *Revue Germanique* s'appliquera à remplir ces lacunes et à donner des renseignemens plus détaillés sur les poètes indiqués par M. Massmann. Son ouvrage est terminé par un catalogue des poètes et des romanciers allemands encore vivans ou morts depuis peu. Nous y avons compté près de mille poètes hommes et plus de cent poètes femmes. Dans cette nomenclature ne sont pas compris une multitude de jeunes débutans, qui s'essaient sous le voile de l'anonyme, dans les différens journaux littéraires. Plusieurs se cachent sous des noms adoptifs, exemple que devraient surtout suivre ceux qui portent de ces noms communs à un grand nombre de familles. Ainsi il y a cinq Döring, trois Fischer, trois Hoffmann, trois Keller, quatre Koch, trois Kœrner, trois Kuhn, jusqu'à dix Müller, quatre Passy, neuf Schmid et Schmidt, plusieurs Schütz et plusieurs Schulze, trois Voss et trois Wagner, trois Wolf, quatre Zimmermann; mais il n'y a qu'un seul Gœthe et plus un seul Schiller. W.

(1) *Chantre d'amour* (*Minnesinger*), ou Troubadour du treizième siècle.

MŒURS ET COUTUMES SUISSES.

La première partie du second volume des *Ueberlieferungen* (1), que nous venons de recevoir, contient une notice assez curieuse sur les mœurs des Suisses et sur quelques anciens usages qui existent encore parmi eux. Nous allons essayer d'en donner la traduction.

« Dans les vallées de l'*Engadine*, lorsqu'une personne soupçonnée d'un crime et arrêtée, parvient à se justifier, le jour même de sa mise en liberté, et aussitôt que le juge a fait proclamer son innocence par un hérault, une jeune et jolie fille lui offre une rose blanche, qui est appelée la *Rose de l'innocence* (2). Cette rose est, pour celui qui en est orné, la plus belle des décorations, et elle est bien plus estimée dans cette vallée, que l'*ordre du mérite* dans d'autres pays. Cette antique coutume, qui confère au beau sexe, dans l'âge de la candeur, le droit de témoigner de notre innocence, qui représente la réhabilitation de l'honneur, sous l'image d'une fleur facile à se flétrir, qui établit enfin un si touchant rapport entre les trois idées de beauté, d'innocence et de fragilité, offre un vaste champ de réflexions au sage, qui sait comprendre ce langage symbolique dont l'origine remonte à l'enfance des sociétés humaines, que les peuples encore fidèles à leur simplicité primitive, conservent religieusement, mais que les nations civilisées ne prostituent que trop souvent.

« Lorsque quelque dissention a éclaté entre deux habitans, et

---

(1) Voy. *Bibliothèque allemande*, Tom. I, p. 391.

(2) Cette rose est conservée avec soin, et l'on s'en montre paré dans tous les lieux publics, en témoignage de son innocence.

que, dans le cours de leurs discordes, ils se sont menacés d'une vengeance éclatante, leurs amis communs tâchent de les réunir sous un même toit (symbole de l'hospitalité), et de leur faire prendre place à la même table dans un repas. S'ils réussissent, la mésintelligence disparaît aussitôt entre les deux adversaires; dès ce moment, le respect dû à l'inviolabilité de l'hospitalité, ne cesse d'être présent à leur pensée; ils mangent du même pain, et cela suffit pour étouffer la haine que des années avaient enracinée dans leurs âmes, et pour les réconcilier entièrement. Désormais aucun d'eux ne lèvera la main sur l'autre. Chacun se dit: « Nous avons mangé le *pain de réconciliation,* » et la discussion se termine paisiblement en justice ou devant un arbitre.

« Il existe une coutume semblable dans le canton d'Appenzell. Celui qui entreprend de reconcilier deux ennemis, les invite à venir chez lui et les fait boire ensemble. On dit de ce médiateur qu'*il fait boire la paix.* La scène de la réconciliation s'appelle: *boire la paix.* Cependant dans les Rhodes extérieures, la loi veut que cette cérémonie n'ait lieu qu'après une trêve de quatre semaines; c'est que l'expérience a sans doute appris qu'une réconciliation obtenue avant ce terme, n'est pas durable, parce que l'irritation des esprits n'a pas encore eu le tems de se calmer suffisamment.

« Ces anciennes coutumes servent de lois dans ces pays, qui, du reste, en ont fort peu; elles ont même plus de force et sont mieux observées que les lois, parce que leur antiquité les environne d'un respect religieux. Le voile mystérieux, qui couvre chaque emblême, a le double avantage de forcer à la vénération celui qui n'ose y porter la main, et d'offrir même d'importantes leçons à celui qui a le courage de le soulever.

« De tems immémorial, on donne en Suisse le surnom de *Heerochs* (*bœuf* ou *chef de la troupe*), en titre d'honneur, à l'homme le plus fort de son canton. Le *Heerochs* jouit d'ordinaire d'une grande considération parmi les jeunes lutteurs, et, lorsqu'il règne quelque division d'opinion dans le canton, il n'est pas rare qu'il se mette à la solde de tout un parti; son office consiste à défendre ses patrons dans les assemblées publiques, ou même à forcer la majorité des voix en leur faveur. Mais ces individus abusent souvent de la force extraordinaire dont ils sont doués, dans d'injustes querelles où l'orgueil et la colère les engagent; et, lorsque l'âge affaiblit leur vigueur, ils finissent par devenir victimes de la présomption que d'anciennes victoires leur ont donnée.

« Il existe une distinction semblable parmi les bestiaux. La chose peut paraître extraordinaire; cependant les habitudes de ce pays où l'on n'a pour ainsi dire d'autre moyen d'existence, d'autre occupation que l'entretien du bétail, l'expliquent facilement. La gloire de posséder une *Heerkuh* (*première vache du troupeau*), est toutefois des plus innocentes.

« Lorsque les vaches se répandent dans les pâturages de la plaine, au printems, ou, sur le penchant des Alpes, en été, elles ont l'habitude, dans la joie qu'elles éprouvent de se sentir en liberté (car elles restent jour et nuit en plein air), de mesurer leurs forces les unes contre les autres, à la première rencontre, et de se disputer le pas. Celle qui force toutes les autres à reculer, reçoit le titre de *Heerkuh*. Elle se met à la tête du troupeau, et toutes les autres règlent leur marche sur la sienne. Arrivée au sommet des Alpes, les pâtres la décorent de la *Dringeli* (*clochette*) la plus grosse et la plus sonore; on l'appelle toujours par le nom d'honneur qui lui a été décerné, et

elle jouit des plus grands priviléges. Lorsque le troupeau quitte les pâturages à l'arrière-saison, la *Heerkuh* fait son entrée triomphale dans la vallée, à la tête de ses compagnes, les cornes ceintes d'une couronne de fleurs et ornées de rubans de diverses couleurs. Son maître ne manque pas de gratifier le pâtre d'un *Trinkgeld* (*pour-boire*). L'honneur de posséder une *Heerkuh* excite, d'ordinaire, une grande rivalité parmi les propriétaires de bestiaux, et chacun met en œuvre une foule de moyens pour procurer la victoire à sa vache. On lui fait boire du vin, on a soin, quinze jours avant le départ, de la nourrir mieux que d'habitude, enfin on lui frotte les cornes avec de l'ail, dont l'odeur est, comme on sait, en aversion aux bestiaux.

« On professe une profonde vénération pour les vieillards dans le pays des Grisons et surtout dans le district de *Gotteshausbunde*, comme dans toutes les contrées où l'on n'a pas tout-à-fait oublié les premiers préceptes dictés par la nature. Dans les réunions, tout le monde se lève encore à l'aspect d'une tête blanchie par l'âge, et toute proposition, toute opinion qui se présente appuyée d'une expérience de soixante-et-dix ans est d'un tel poids, que c'est une chose inouie qu'on ait tenté de la combattre. On voit souvent un groupe d'hommes les mains appuyées derrière le dos sur un gros bâton noueux, formant le cercle autour d'un vieillard octogénaire et l'écoutant pendant des heures entières, sans l'interrompre, faire le récit des événemens du vieux tems et raconter l'histoire des assemblées populaires. On demande conseil aux vieillards en toute circonstance, et l'on est persuadé que là où il n'y a que des jeunes gens pour commander et pour diriger les affaires publiques, où l'influence, au lieu d'appartenir à des vieillards expérimentés, est entre les mains d'hommes jeunes dont l'esprit est toujours ardent, l'ima-

gination toujours féconde en projets, l'état est à coup sûr mal gouverné. Cette vénération pour la vieillesse est, peut-être, moins le résultat de la réflexion, que l'effet des vieilles habitudes qui se sont conservées dans le pays. De là vient aussi que les familles que l'on honore le plus dans ces vallées, sont celles qui comptent un plus grand nombre de membres; se voir entouré de sa seconde et de sa troisième génération, est une bénédiction du ciel: tel est aussi, dans les fêtes de famille, le vœu que les convives font pour les maîtres de la maison. Il n'est point de spectacle plus beau et plus glorieux, que de voir un père de famille, encore dans la force de l'âge, sortant de chez lui pour se rendre au conseil de la commune, au milieu d'un cortège de dix à douze fils et petits-fils, dans la fleur de la jeunesse.

« *Curiosité* et *sociabilité* sont deux sœurs qui marchent presque toujours de compagnie chez les humains, et, d'ordinaire, elles amènent les vertus hospitalières à leur suite. Cependant la curiosité de la plupart des montagnards du pays des Grisons, où les mœurs sont tout-à-fait patriarchales, n'est point vaine et frivole. Ils cherchent à s'instruire et à s'éclairer, et l'étranger, qui les visite, trouve un égal intérêt dans leur entretien. Aussi les voyageurs qui se plaisent à parler de leur pays, des villes et des contrées qu'ils ont visitées, sont accueillis à bras ouverts, dans les huttes des Alpes, et peuvent parcourir toutes ces montagnes sans dépenser un *Kreuzer*. Le montagnard, à son tour, s'empresse de les entretenir de son histoire nationale, et surtout de l'organisation politique du pays. A cette petite vanité près, il montre l'hospitalité la plus généreuse envers ses hôtes, quelque soit leur état, leur rang, leur vêtement; cependant le montagnard catholique accueille, avec plus de joie, son coreli-

gionnaire, et il préfère la société d'un juif à celle d'un protestant. Voici un exemple de la manière dont on est reçu dans ce pays. Un voyageur avait passé un jour et une nuit chez un paysan de l'Engadine, et y avait été fort bien traité. Lorsque le matin il voulut se mettre en route, malgré les invitations qu'on lui faisait de rester plus long-tems, son hôte le prit par la main, en s'écriant: « Etranger, viens avec moi! » Il le conduisit alors au grenier, qui était couvert de tas de grain et de piles de fromages; de là, dans la cave, qui était remplie d'excellent vin de Valteline, et enfin dans les écuries, où reposaient des vaches magnifiques, puis il lui dit: « Maintenant tu as tout vu; n'y a-t-il pas suffisamment de provisions? Crains-tu de manquer de nourriture? Tu vois qu'il y en a plus qu'il n'en faut pour toi et pour ton cheval: ou crois-tu nous causer de l'embarras? Tu verras que chacun des membres de la famille s'occupera de ses affaires, comme si tu n'étais pas là. Reste donc; plus tu resteras long-tems et plus tu me causeras de plaisir, et plus tu feras honneur à mes cheveux blancs! » Il pressa ensuite la main de l'étranger, et lui dit avec sensibilité: « Tu restes, n'est-il pas vrai, tu ne veux pas partir? Si tu nous quittais si vite, je serais forcé de penser que tu ne te trouves pas bien avec nous. »

« On trouve, dans beaucoup de villages, cette simplicité de mœurs, cette loyauté qui ont rendu les anciens Suisses célèbres chez toutes les nations, quoique les exemples en soient plus rares et moins dignes d'être cités.

« Tel est le charmant village de *Cuscha*, qui s'élève au-dessus du *Luciensteig*, sur un rocher élevé et presque inaccessible, près de la sommité chauve du *Falkniss*, et qui ne compte que treize maisons. Sa position est très-escarpée, mais la vallée

qui l'environne est des plus pittoresques. Tantôt l'œil se promène avec admiration sur des cascades écumeuses, qui, tour à tour, se précipitent avec fracas d'aspérité en aspérité, et se déroulent mollement, en nappes d'argent, le long des parois du rocher; tantôt il s'élève, étonné, vers les masses gigantesques dont les têtes grisâtres se cachent, vis-à-vis de lui, dans les nuages, et qui, pour la plupart, perdus sous la neige et les brouillards, se distinguent à peine par leurs épais glaciers: on dirait voir des monumens funéraires de la nature. Ici de verdoyantes prairies chargées de superbes herbages, peuplées de nombreux troupeaux, sourient aux regards. Là, s'étend une forêt de sapin, dont le sommet se présente comme un tapis de couleur vert-foncée; ses bras se prolongent dans les profondeurs de la vallées, pour garantir le voyageur des rayons du soleil, et il semble en même tems que la nature les ait placées là comme un rempart pour protéger les villages, les cabanes, les hommes et les bestiaux contre la violence des avalanges dont les masses détruisent tout sur leur passage.

«Au-delà de la forêt, les prairies sont entrecoupées par de petits champs, dont la culture coûte beaucoup de travail et de peine. Ce qui fait de ce délicieux petit pays une république tout-à-fait à part, c'est qu'il n'est habité que par deux familles, qui, autant que possible, ne contractent des mariages qu'entre elles. Sa constitution est tout-à-fait patriarchale. Les petits démêlés, qui s'élèvent, sont appaisés par le plus vieux des deux familles, que l'on désigne ordinairement sous le nom d'*Aehni*.

« Un des enfans s'oublie-t-il au point de ne pas vouloir se soumettre à la sentence de l'*Aehni*, ce dernier se pourvoit devant la ville de *Mayenfeld*, comme jurisdiction supérieure, et, en dernière instance, devant la commune des *Trois lignes* (*Drei-Bünde*);

cependant l'inculpé n'est ni bourgeois de Mayenfeld, ni justiciable de l'autre commune, mais il est *Suisse*, et, à ce titre seul, il trouve partout protection et justice.

« Les habitans de ce petit village dépendent de la paroisse de Mayenfeld, mais, soit qu'il s'y présente un emploi à donner ou à vendre, soit quelque chose à prendre ou à partager, ils n'y ont aucun droit. Ils reconnaissent aussi la jurisdiction de Mayenfeld, dans les matières criminelles; mais les lois de police et autres de cette ville, sont fort peu respectées sur leur montagne solitaire. Là ils sont indépendans et libres, comme l'aigle qui plane au-dessus de leurs demeures. Chacun d'eux, après avoir passé la semaine à soigner son ménage et ses bestiaux en chantant, descend le dimanche dans la vallée, et, ni le vent, ni la neige ne peuvent l'empêcher d'aller assister au service divin à Mayenfeld.

« Ce jour là, ils emportent chaque fois avec eux leur beurre, leurs fromages, leur petit-lait et leurs veaux, et les échangent contre d'autres objets, mais rarement contre de l'argent: et ce qui est à peine croyable, c'est qu'ils vendent encore leurs denrées presque au même prix que leurs ancêtres, il y a deux cents ans, ainsi que le constatent leurs anciens livres de ménage. On se presse pour acheter ce qu'ils apportent, car leur candeur et leur simplicité inspirent la confiance à tous les habitans de la ville.

« Les parens les plus vieux ou les plus proches consolent les malades et les préparent à entrer dans l'éternité; en cas de nécessité, ils baptisent même les enfans qui sont dangereusement malades (1). Lorsque quelqu'un vient à mourir, on recouvre le corps d'un drap blanc, et on lui met une branche de sapin

(1) En dépit de la confession helvétique et du cathéchisme d'Heidelberg.

entre les mains; mais on ne le laisse pas plus de vingt-quatre heures dans la maison. Ce tems écoulé, on place le mort sur un brancard ou sur un traîneau, suivant la saison, pour le transporter à Mayenfeld, où on le dépose, sans autre cérémonie, à côté de ses pères, qui l'ont devancé dans la patrie céleste.

« Malgré l'uniformité de leurs traits, les habitans de Cuscha sont une belle race d'hommes; les jeunes gens sont d'une taille élancée, leurs bras et leurs membres sont nerveux; les jeunes filles sont plus petites, mais elles ont le teint blanc et les joues fraîches, deux signes d'une santé florissante.

« La principale occupation des hommes est l'entretien des bestiaux et la chasse; les jeunes filles filent, et les femmes prennent soin de la cuisine et des enfans.

« La rapidité avec laquelle les changemens de température s'opèrent dans cette contrée, ne permet d'y cultiver, avec succès, que l'avoine; le froment, le seigle, l'orge et les légumes réussissent rarement, et les pommes de terre y gèlent souvent. Ce n'est qu'au commencement ou vers le milieu du mois de mai, que les neiges fondent complètement, et elles reparaissent dès le mois de septembre. Mais, durant l'été, il n'est point de séjour plus délicieux qu'au milieu des habitations de ces bons et innocens pasteurs.

« Les jeunes gens et les jeunes filles y sont rarement pubères avant dix-huit ans; mais dès que cet âge est arrivé, le père s'empresse de marier son enfant, et ces mariages sont ordinairement favorisés d'une postérité saine et nombreuse.

« Lorsqu'un étranger, ou un habitant de la vallée, se perd dans ces environs, et vient chercher l'hospitalité dans une des habitations de Cuscha, la maîtresse de la maison s'empresse de préparer un excellent lait-caillé, ou une crême fouettée

relevée avec force sucre et canelle; et, pendant ce tems, le père se garde bien de quitter un instant son hôte, dans la crainte qu'il ne jette le poison de la séduction dans la petite colonie.

« Cependant, lorsque, malgré la surveillance du père, sa jolie *Maidli* (fille) se laisse prendre dans les filets de quelque libertin de la ville, en allant les dimanche, à Mayenfeld; il la bannit du toit paternel, et cherche aussitôt à la placer en service dans la vallée, ou à la marier.

« Enfin, tout observateur impartial, qui visite cet Eden, doit s'écrier avec Zschocke et Lehmann: « S'il est encore un lieu où habitent de vrais Suisses, s'il existe encore de purs descendans de ces vieux et vertueux confédérés des Alpes, c'est à Cuscha qu'on pourra les trouver. »

« Le *tir au mouton*, est un usage grossier que l'on trouve dans la vallée de *Bergell*.

« Un pâtre place un gras et beau mouton à une certaine distance, et laisse chacun tirer dessus, moyennant une rétribution de cinq ou six *Batzen*. Il en est là comme en Angleterre dans certains jeux ou exercices: de forts paris augmentent encore l'attrait du plaisir. Ce divertissement rassemble toute la jeunesse du village, et, pendant que les chasseurs tirent sur le mouton, les uns avec des arbalètes, les autres avec des carabines, leurs camarades s'amusent à danser avec les jeunes filles au son d'un tympanon ou d'une clarinette, ou bien à parier entre eux que tel chasseur, qui va tirer, abattra ou non la pauvre bête. Le propriétaire du mouton, compte toujours beaucoup sur la maladresse des tireurs, car il ne perd que lorsque le mouton est abattu et meurt sur le coup. Chaque coup manqué est suivi de grands éclats de rire. Mais le vainqueur reçoit une couronne de fleurs des mains de la plus jolie fille du village ou de sa

maîtresse; on le proclame *roi des chasseurs*, et la foule, précédée d'une clarinette, le reconduit chez lui, au milieu des chants et des cris de joie. Le dimanche suivant, ses camarades vont le prendre dans sa maison, et le ramènent avec les mêmes cérémonies sur la pelouse, théâtre de son triomphe, où les jeunes filles sont déjà rassemblées. C'est au *roi* qu'appartient l'honneur de la première danse, et, quelques heures après, les plaisirs de la journée se terminent par un repas dans lequel la bête abattue est servie et mangée.

» La *Flagelledi* (des mots *Flegel*, fléau, et *ledig*, libre, c'est-à-dire être débarassé des fléaux) est dans le mois d'août, ce que la *Sichellœsi* ou la fête de la moisson, est dans le mois de juin.

« Lorsque la moisson est terminée, les riches paysans prennent, d'ordinaire, six ou huit hommes qui travaillent pendant huit, quinze ou vingt jours consécutifs, jusqu'à ce que toute la récolte soit battue. Deux ou trois jeunes filles sont occupées à vanner tout ce que les ouvriers battent de blé par jour. Pendant que dure ce travail, ils sont très-bien nourris et le vin n'est pas épargné; mais le salaire est d'autant plus modique. Lorsque tout le blé est battu, les hommes forment un cercle au milieu duquel se placent les jeunes filles, parées de couronnes de fleurs; puis, tantôt à coups lents, tantôt à coups précipités, ils frappent de leurs fléaux l'aire qui a été soigneusement balayée, et qui est ordinairement d'un bois fort dur, jusqu'à ce que les jeunes filles jettent leurs couronnes de fleurs sur les fléaux, et les délivrent ainsi de leurs travaux, d'une manière symbolique. Ensuite, chacun se met joyeusement en branle avec sa danseuse, et un festin général arrosé d'excellent vin de Valteline, fait oublier toutes les fatigues que l'on a éprouvées.

« Il n'est peut-être pas de canton en Suisse, où la superstì-

tion ait jeté d'aussi profondes racines que dans le pays des Grisons. On ne s'étonnera pas, puisque les mêmes usages existent parmi les habitans des campagnes en Allemagne, qu'ils consultent scrupuleusement les signes du calendrier avant de semer, de planter, de faucher, de tailler les arbres, de saigner, de ventouser, de vacciner, en un mot avant de rien faire dans le ménage et de commencer aucune entreprise; enfin qu'ils examinent soigneusement, si leurs enfans naissent sous la constellation des *gemeaux*, de la *vierge*, ou du *taureau*. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est l'importance qu'ils attachent à la *nuit de Noël;* c'est pour eux l'instant de lire dans l'avenir, d'apprendre si leur destinée sera heureuse ou malheureuse, et ils s'y prennent de mille manières pour y parvenir. Les jeunes filles surtout, qui ont atteint l'âge de vingt-cinq ans sans trouver un mari, se donnent toutes les peines imaginables, pour apprendre si cette suprême félicité leur sera bientôt promise, et de quelle manière elle leur viendra. Elles placent des tas de sel ou de son dans des lieux où la lumière ne parvient point; elles poussent des cris dans la cheminée, jettent leur pantouffle en arrière, tirent les cartes, ouvrent à l'aventure leur psautier au moyen d'une épingle, répandent du plomb fondu dans de l'eau, versent un blanc d'œuf dans une bouteille remplie d'eau claire, tirent au hazard un morceau de bois du bûcher, vont se promener dans les carrefours, et même dans les cimetières, et, d'après les différens indices qu'elles remarquent, elles présagent la taille, les traits, les heureuses qualités, la profession, la demeure de leur futur fiancé, et enfin une foule de choses semblables.

« Il faut qu'une fille soit extraordinairement convaincue de sa laideur, pour renoncer à l'espoir d'une prochaine délivrance, et pour avouer à ses compagnes que ses essais n'ont pas

réussi. Il n'est pas rare de voir de pareils enfantillages occuper encore de vieilles filles de cinquante ans, bien que depuis trente ans les plus heureux pronostics se soient toujours prononcés en leur faveur.

« Le plus sûr et le meilleur présage est lorsqu'elles voient le bien-aimé en rêve. Elles vont chercher en secret et sans proférer une parole, du sel, de la farine et de l'eau, dans trois maisons différentes. De ces trois ingrédiens, elles font pendant la nuit, à l'heure de minuit, un petit gâteau qu'elles mangent avant de se coucher. Ce gâteau est extrêmement salé, et leur imagination s'occupe avant qu'elles s'endorment, et souvent même plusieurs jours à l'avance, des jeunes gens qu'elles ont en vue; il est alors tout naturel, que le lendemain matin elles soient tourmentées par la soif, et qu'elles témoignent le désir de boire en allant à leur travaux. Le jeune homme qui est le premier à leur offrir de l'eau, est immanquablement celui que le ciel leur a destiné; on fait aussitôt sauter toutes les mines, jouer toutes les batteries pour faire réussir le présage. Est-ce donc une merveille, si le rêve se réalise quelquefois?

« Lorsqu'on entend chanter un coucou pour la premiére fois, et qu'on lui demande si on vivra encore long-tems, son cri lent ou bref sert de réponse.

« Les *feux follets* sont moins un objet de terreur que de pitié dans le pays des Grisons, surtout dans le *Prettigow* (1) et dans la vallée de *Domleschg*, on croit voir en eux les âmes errantes des enfans qui n'ont pas été baptisés. Personne ne s'en éloigne

(1) A proprement parler le *Raetigow* (*Rhaetigoxia*, *Raethia vallis*) de *Rhaeticomons*, une des plus jolies vallées de la Suisse.

sans chercher à adoucir leurs souffrances en récitant quelques *Pater*.

« Lorsqu'un chasseur voit le matin un renard traverser son chemin, ou qu'il rencontre une vieille femme ou un capucin, il se retourne brusquement et rentre à la maison, parce qu'il a le pressentiment, dans le premier cas, de ne rien trouver, et dans le second, de frapper de sa balle un homme caché dans le feuillage, ou de causer quelque autre grand malheur.

« Lorsque, dans le sommeil, le sang reflue précipitamment vers le cœur, et cause une difficulté de respirer, ce sont les embrassemens du *Tokeli* (cauchemar). On se représente le *Tokeli* comme un petit *gnome*, tout couvert de poils gris très-fins, mais d'une figure gracieuse, qui a l'habitude de se coucher sur le cœur des hommes ou des femmes et de les serrer violemment entre les bras sans les tuer. Quand on a éprouvé ses embrassemens, on espère trouver bientôt un trésor, dont le *Tokeli* vous fait présent, pour vous dédommager de la crainte et de la terreur qu'il vous a causées.

« Cependant les Grisons croient moins généralement que les habitans du pays de Vaud, d'Unterwalden et de la partie haute du canton de Berne aux *esprits des montagnes*, aux *sylphes*, aux *gnomes* et aux *Liliputli* ou *Daeumlinge* (petits nains très-bien faits, de la grandeur d'un pouce, qui ont une figure vénérable, la barbe et les cheveux blancs, et dont le vêtement est presque toujours bleu de ciel). Ces génies ne sont jamais visibles qu'aux nôces; ils font entendre aux jeunes époux une musique délicieuse, leur apportent du pain, du riz et des chataignes (symboles de fécondité), et voltigent joyeusement autour du lit nuptial.

« Mais on croit généralement aux *Waldfaenken*, ou *Holzmütter* (espèce d'hommes des bois), qui sont petits et gros,

mais forts et agiles, et dont le corps est tout couvert de poils. Ils habitaient d'abord, dit-on, dans les gorges des montagnes du *Prettigow* et du *Davos*, et, au commencement du dernier siècle, ils se sont retirés sur les bords du *Lac noir* dans le bas *Laret* (dans la vallée de *Flœla*, *Flœgia vallis*, qui est entourée de bois épais), où ils vivaient de racines, de légumes et de poissons, et ils avaient, à l'approche de quelque créature humaine, l'habitude de se précipiter, avec de farouches éclats de rire, dans les sombres flots du lac. Ces lieux sont encore redoutés aujourd'hui, et personne ne s'expose à traverser la vallée au clair de la lune; car cet astre préside à leur destinée, et c'est l'instant où ils viennent se reposer sur les rochers, et où ils se divertissent à chanter d'une voix sourde et monotone.

« Pendant le jour, on entend, dit-on, des sons prolongés semblables à des gémissemens, retentir sur le rivage, et les chasseurs de chamois prétendent qu'à l'heure de midi, au moment où le soleil est arrivé au plus haut point de sa carrière, ils ont souvent vu les eaux du lac s'élever à gros bouillons. On pense généralement qu'il recèle dans son sein un trésor, dont la garde est confiée à ces *Holzmütter;* et ce qui a sans doute fait naître cette croyance, c'est qu'il roule dans ses flots un sable brillant et argenté (fragmens de *Mica* très-fin), que le vulgaire prend pour de l'argent.

« En voyageant dans le canton des Grisons, dans l'automne de 1819, je m'arrêtai une nuit dans une métairie de la commune de *Fourna*, qui est connue sous le nom de *Tamusa*, et qui, placée sur le sommet d'une haute montagne, semble être séparée du reste du monde. On m'y parla beaucoup de *Furner Bootzgi*, petite femme sauvage, qui vit dans les grottes et dans les cavernes des Alpes. Pendant l'été, elle va visiter les bergers

dans leurs cabanes, pour faire sa provision de lait et de fromage; elle ne dit jamais un mot, elle est très-forte et très-agile; du reste c'est une créature pleine de douceur et de bonté. Mais il faut bien se garder de jamais l'offenser ou de la renvoyer sans lui faire quelque présent, sans quoi, l'on ressent bientôt les effets de sa colère; elle punit votre dureté en vous envoyant des coups de sang, des attaques d'épilepsie, ou d'autres maladies. Personne ne sait son âge, ni de quelle manière elle est venue dans ces montagnes. Même les gens les plus vieux prétendent l'avoir vue, sous les mêmes traits, dans leur jeunesse, et aujourd'hui elle est encore aussi leste et aussi éveillée qu'il y a cent ans. C'est aux sources thermales de *Jenatz* (1), qu'elle se plait particulièrement à retourner; elle y remplit un vase fait d'écorce d'arbre, puis se retire près de l'endroit où le *Giessbach* et la *Lauquart* se réunissent, s'y asseoit et se met à laver, et ne manque jamais d'emporter soigneusement avec elle le reste de l'eau. On la voit toujours revenir avec plaisir; on lui fait de riches présens, et chaque fois que la *Bootzgi* se retire satisfaite, on s'attend à avoir quelque bonne fortune sous peu de tems.

« Cette superstition doit peut-être son origine à ces êtres dégénérés, connus sous le nom de *Crétins*, dont les différentes espèces présentent de prodigieuses difformités. Quoique les Crétins soient moins nombreux dans le canton des Grisons, que dans la vallée de Chamouni et dans le Vallais, il existe cepen-

(1) *Jenatz* ou *Lglinatz* et *Ganatz*, dans le *Zehngerichtenbund*; ses eaux contiennent principalement du fer, du vitriol et de l'alun. Cette source a été découverte en 1370 par une femme qui s'en est servie la première et avec succès, pour guérir des douleurs qu'elle avait dans les membres. Sulzer l'a examinée en 1768 et l'a mise en réputation.

qu'il suffirait d'avoir mangé d'une bête qui a été ainsi frappée par un sort, pour avoir le *bæse Wesen*, nom que l'on donne dans ce pays aux attaques épileptiques. La cause la plus simple du monde fait-elle tomber malade une vache, avant ou après qu'elle a mis bas, on dit chaque fois : *Das häuptli Veh isch in ae bœsae Wind cho!* « La bête a été frappée d'un souffle mauvais », c'est-à-dire qu'elle a été ensorcelée. Lorsqu'on détruit les nids de *rouges-queues*, qui sont construits sous le toit d'une maison, les vaches, dès ce malheureux instant, ne donnent plus que du *lait rouge*. Quiconque fait du mal à une hirondelle, ne peut manquer d'être atteint de quelque mal à la main. C'est, au contraire, un très-grand mérite que de couper la queue aux lézards, et il n'est pas rare de voir des femmes de paysans, fort pieuses, s'empresser, à la vue d'un lézard, de remettre un bâton dans les mains de leurs enfans, en leur criant, lorsqu'ils ne vont pas assez vîte au gré de leur zèle superstitieux : « Va, presse-toi, et coupe la queue à ce petit animal. » Cet usage se rattache à une antique tradition qui rapporte qu'un lézard ayant rencontré la mère de notre Sauveur à son retour d'Égypte, au moment où elle faisait cuire la bouillie pour le *Jésus-Chindli* (le petit enfant Jésus), il souilla le vase avec sa queue (1).

« Lorsqu'un enfant passe sous une haie, il ne peut plus grandir. Le vendredi est un mauvais jour pour se couper les cheveux ou les ongles. On doit se garder de faucher, d'enter, de greffer ou de cueillir les fruits sous le signe du *scorpion*, sans cela le foin devient amer et fait mal aux bestiaux ; les arbres ne produisent plus rien, et les greffes croissent de travers comme

(1) Cette légende est également répandue dans l'ouest de la Suisse, aux environs de Soleure et de Lucerne.

la queue d'un scorpion. Il faut semer pendant la pleine lune, tailler les arbres lorsqu'elle décroît, sevrer les enfans sous le signe du *poisson*, se marier sous le signe des *gemeaux*, se faire saigner sous le signe du *sagittaire;* et, lorsqu'on donne des œufs à couver aux poules, on doit avoir soin que le nombre en soit impair.

« Outre le tir à l'arbalête et à la carabine, exercice auquel les Grisons, les habitans d'Unterwald et des bords du lac de Zurich (connus dans le pays sous le nom de *Seebuben*, garçons du lac), sont les plus habiles de la Suisse, les gens du peuple ont encore d'autres jeux favoris, tels que ceux d'*Alamura*, d'*Alamuetta*, etc. (1).

Le jeu d'*Alamura* (*Ilg giocco della mura*), qui se joue d'ordinaire en buvant, consiste à deviner, au moment même ou l'adversaire présente sa main, combien il y a de doigts levés.

« Le jeu d'*Allamuetta*, (*Ilg giocco della muetta*), a beaucoup de rapport avec le précédent. L'un des joueurs dit *pair*, et l'autre *impair*; ensuite, chacun lève en même tems autant de doigts qu'il veut, et selon que les doigts levés par les deux adversaires forment un nombre *pair* ou *impair*, le premier ou le second marque un point. Celui qui atteint le premier le nombre de points convenu, gagne la partie.

---

(1) Comme les autres jeux sont très-connus en France, nous croyons devoir les passer sous silence. (*Note du Traducteur.*)

ANALYSES ET ANNONCES D'OUVRAGES.

POÉSIE.

67. *Schwedische Volksharfe, mit einer Beilage, Norrœnalieder und Melodieen, von Studach. — Harpe du peuple suédois, etc. Stockholm*, 1826.

Dans ce siècle où tous les esprits se dirigent vers les recherches historiques, l'ouvrage de M. Studach, aumônier de la princesse royale de Suède, peut avoir un but plus utile que de satisfaire la curiosité oisive de quelques lecteurs. Dans les chants populaires, on retrouve les couleurs caractéristiques de chaque peuple et de chaque siècle; on y retrouve ce que les historiens ont trop négligé: les mœurs, les croyances et la vie du peuple. Ces chants ont souvent fait parvenir jusqu'à nous des traditions qui ne sont consignées dans aucune chronique. Il y a encore dans ce genre d'amples moissons à faire, et les vingt-cinq chants que publie aujourd'hui M. Studach, ne sont qu'un petit échantillon de sa collection. Nous lui ferons un reproche, c'est de n'avoir pas publié le texte avec la traduction allemande, qui, bien que fidèle, n'offre aucune ressource à ceux qui s'occupent de recherches philologiques. Nous allons traduire quelques-uns de ces morceaux, pour donner à nos lecteurs une idée du recueil publié par M. Studach.

La Vierge confiante.

« La charmante Kætchen servait à la cour du jeune roi, et la servante éclipsait toutes les belles dames.

« Elle brillait comme la rose au milieu de mille fleurs; le jeune roi parla ainsi à la charmante Kætchen:

« Écoute, charmante Kætchen, dis, veux-tu vivre avec moi? je te ferai cadeau d'un cheval et d'une selle brodée en or.

« Cheval et selle brodée en or ne me conviennent pas; donne-les à la reine, laisse-moi mon honneur.

« Écoute, charmante Kætchen, dis, veux-tu vivre avec moi? je te donnerai la couronne toute brillante d'or.

« La couronne toute brillante d'or ne me convient pas; donne-la à la reine, laisse-moi mon honneur.

« Écoute, charmante Kætchen, dis, veux-tu vivre avec moi? je te donne la moitié de mon royaume.

« La moitié de ton royaume ne me convient pas; donne-la à la reine, et laisse-moi mon honneur.

« Écoute donc, charmante Kætchen, ne veux-tu pas te donner à moi? ton jeune corps sera renfermé dans le tonneau garni de clous.

« Que le tonneau garni de clous renferme mon jeune corps, les anges de Dieu voient que je suis pure et innocente.

« La charmante Kætchen fut enfermée dans le tonneau garni de clous; les familiers du roi la firent rouler du haut de la colline.

« Alors deux colombes blanches et fidèles descendirent du ciel, volèrent vers la charmante Kætchen, et elles furent trois. »

Cette chanson est presque dans toutes les bouches, mais dans

chaque province elle présente quelques variantes, soit pour les paroles, soit pour l'air.

La chanson suivante est aussi très-répandue dans l'Écosse et l'Irlande. Toutes celles de ce genre sont très-communes dans la Scandinavie et en l'Angleterre. Les *ondines*, les *sylphes*, les *femmes marines, etc.*, se rencontrent dans presque tous les contes populaires. Dans une belle soirée d'été, l'ondine s'élève à la surface des eaux tenant sa harpe d'or, tantôt sous la forme d'un joli enfant dont la chevelure dorée est recouverte d'un bonnet rouge, tantôt sous la forme d'un beau jeune homme, et quelquefois aussi sous celle d'un vieillard qui, assis au sommet d'un rocher ou sur le rivage de la mer, exprime l'eau de sa barbe soyeuse; il aime la musique, et on lui sacrifie un agneau noir pour obtenir des résurrections : tel est le bienveillant homme marin. Au clair de la lune et au milieu des vapeurs lactées de la mer, apparaît la femme marine, peignant sa longue chevelure dorée; elle est pleine de convoitise, et en a séduit plus d'un dans sa demeure cristalline. Les bons sylphes (*Liosalfar*, sujets de *Freyr*, dieu du Soleil), voltigent dans l'air, dansent sur les tiges du gazon, et se balancent sur les feuilles des arbres. Les mauvais sylphes (*Dæckalfar*) habitent sous terre, ils accablent les hommes de misères et de maladies, et le peuple leur oppose une espèce de médecin appelé *Klugen*. Un autre petit sylphe habite les maisons; il aime la propreté et récompense les domestiques soigneuses. Une servante fut un jour invitée à une noce par un petit sylphe: tout se passa bien; elle reçut en présent quelques copeaux de bois; elle les accepta avec bienveillance; lorsque les petits époux arrivèrent, ils rencontrèrent par malheur un brin de paille; l'époux le franchit, mais la malheureuse épouse tomba sur le nez; la servante ne

put sempêcher de rire aux éclats, et tout disparut. Le jour suivant elle trouva ses copeaux changés en or. En France ce petit sylphe est appelé *servant;* il se montre sous la forme d'un coq, d'un lièvre ou d'une grenouille verte, et si on le regarde fixement, il pousse deux ou trois éclats de rire et disparaît. Si la servante veut conserver ses bonnes grâces, elle doit chaque soir lui préparer une soupe aux choux, et la placer sur la fenêtre la plus élevée de la maison; alors si la soupe lui convient, les écuelles sont lavées pendant la nuit, et tout le ménage est mis en ordre.

L'Ondine vengeresse.

« Un roi demeurait en Angleterre, ainsi le chantait un oiseau, et il avait deux filles très-aimables, dans le tems où fleurissent les tilleuls.

« La plus jeune était gentille, et blanche comme un cigne, ainsi le chantait un oiseau; l'aînée brune comme une terre en jachère, dans le tems où fleurissent les tilleuls.

« Elle adressa ces paroles à sa jeune sœur, ainsi le chantait un oiseau : Viens, descendons au bord de la mer; dans le tems où fleurissent les tilleuls.

« La plus jeune marchait devant, parée des boucles de ses cheveux, ainsi le chantait un oiseau, et l'aînée la suivait avec de mauvais desseins, dans le tems où fleurissent les tilleuls.

« Et lorsqu'elles furent descendues au rivage, ainsi le chantait un oiseau, elle poussa sa sœur dans l'onde rugissante, dans le tems où fleurissent les tilleuls.

« Alors la jeune fille tendit ses mains de lys, ainsi le chantait un oiseau : chère et bonne sœur, tire-moi à terre; dans le tems où fleurissent les tilleuls.

île rapprochée du cercle pôlaire (dans le tems où toute l'Europe se servait du latin) nous ait livré dant sa langue maternelle des traités scientifiques et des monumens qui prouvent ce qu'a pu produire la liberté dans des siècles de ténèbre, et dans ce coin de terre..... Les *Norraenalieder* comprennent trois poëmes: 1° *la Sagesse d'Odin*; 2° *le Chant du Soleil*, dans lequel Sæmund-le-Sage donne des conseils à ses fils; 3° *le Lys*, qui est un chant du frère Eystein en l'honneur de Marie. Ces trois chants n'étant pas susceptibles d'analyse, et étant trop étendus pour être traduits dans ce journal, nous renvoyons à l'ouvrage même. ***

PHILOSOPHIE.

68. *Geschichte der Philosophie alter Zeit, etc. — Histoire de la Philosophie de l'antiquité, surtout chez les Grecs et les Romains, par Guill. Traugott Krug, professeur de philosophie à Leipzig, seconde édition, corrigée et augmentée. Leipzig, chez Fleischer.* 1827. *VI et* 488 *pages in*-8°. *Prix*, 8 *fr.*

L'auteur de cet ouvrage est célèbre en Allemagne par de nombreux et importans travaux philosophiques, ainsi que par le zèle constant avec lequel il saisit toutes les occasions de combattre l'obscurantisme, et de hâter les progrès de la raison. D'abord partisan de la philosophie Cantienne, il céda depuis, comme la plupart de ses contemporains, à l'influence des doctrines de Fichte, de Jakobi, de Schelling; mais, comme

tous les esprits vraiment philosophiques, il ne tarda pas à reconquérir son indépendance et à se créer un système qui, sans être entièrement pur de toutes les idées étrangères, ce qu'il serait absurde d'exiger, lui appartient en propre dans son ensemble, dans sa vie organique, et quant à ses formes.

Il a publié un cours complet de philosophie, divisé en deux parties intitulées: *Système de la phylosophie théorétique*, et *Système de la philosophie pratique*. La première comprend la *logique*, divisée en logique *pure* et en logique *appliquée*; la *métaphysique*, ou la science *a priori*, et l'*esthétique*, ou la science du beau; la seconde partie embrasse la *dicéologie*, ou la philosophie du droit, et l'*arétologie*, ou la morale philosophique. Le tout est précédé d'un volume d'introduction sous le titre de *Philosophie fondamentale*, ou *Système du synthétisme transcendental*, dans lequel l'auteur traite successivement des premiers principes de la science philosophique, des bornes de la philosophie, de la forme primitive et de la dernière fin de l'activité du *moi*, de la méthode philosophique, des différens degrés de probabilité et de certitude, de la définition et de la division de la philosophie. Tous ces ouvrages ont paru de 1803 à 1818.

Dans la *Philosophie fondamentale*, M. Krug, définit la philosophie *la science de la légitimité primitive de toute l'activité de notre esprit*, ou de *la forme primitive du moi*. Depuis, il publia une sorte de résumé de son système, sous le titre de *Manuel de la Philosophie et de la littérature philosophique* (1), *en deux volumes*, ouvrage très-substantiel, qui a eu deux éditions

(1) *Handbuch der Philosophie und der philosophischen Literatur.* Leipsic, 2e édit. Chez Brockhaus, 1822.

en deux années. Il y définit encore la philosophie la *science primitive*, et ajoute que le but en est *de mettre l'homme en état de se rendre un compte exact de ses convictions et de ses actions.*

Le livre que nous annonçons est un des meilleurs et des plus généralement approuvés de M. Krug. La première édition en parut à Leipsick en 1815, et dès-lors les *annonces savantes* de Gœttingue (n° 95, année 1815), n'hésitèrent pas à le déclarer le chef-d'œuvre du genre; dans la seconde, l'auteur s'est efforcé de le rendre encore plus digne de cet éloge, auquel nous souscrivons avec quelques restrictions. C'est sans doute le meilleur abrégé, le meilleur *compendium* de l'histoire de la philosophie ancienne, mais non la meilleure histoire.

La méthode en est essentiellement didactique, parce qu'il doit servir de guide aux professeurs. L'histoire même est précédée d'une introduction à l'histoire de la philosophie en général, et à l'histoire de la philosophie ancienne en particulier. Cette dernière est divisée en six périodes: 1° *depuis Orphée jusqu'à Solon*, de 1250 à 600 avant J.-C.; 2° *depuis Thalès jusqu'à Socrate*, de 600 à 400 avant J.-C.; 3° *depuis Platon jusqu'à Zénon*, de 400 à 260; 4° *depuis Arcésilas jusqu'à Antiochus*, de 260 à 40; 5° *depuis Enésidème jusqu'à Sextus l'empirique*, de 40 ans avant J.-C. à 200 après J.-C.; 6° *depuis Ammonius jusqu'à Simplicius*, de 200 à 550 ans après J.-C. Une table des matières alphabétique et des tableaux chronologiques facilitent les recherches. L'exposé de chaque période est suivi d'une récapitulation; et ce qui donne surtout un grand prix à cette production, c'est qu'on y trouve les titres de la plûpart des ouvrages anciens et modernes relatifs à cette partie de l'histoire de la philosophie. L'auteur s'occupe d'un travail semblable sur la philosophie moderne, qu'il publiera aussitôt qu'il aura terminé son *Dictionnaire*

philosophique, dont nous venons de recevoir le premier volume, et dont nous rendrons compte dès que tout l'ouvrage sera achevé (1). W.

69. *Badisches Archiv zur Vaterlandskunde in allseitiger Hinsicht, etc. — Archives de Bade, ou collection de documens et de traités pour servir à l'histoire du pays de Bade, par François-Joseph Mone, professeur et bibliothécaire de l'université de Heidelberg; 1er vol. Carlsrouhe*, 1826, *in*-8°.

On ne saurait assez louer le zèle de ces savans laborieux qui s'occupent à recueillir des matériaux pour servir à l'histoire de leur pays, et qui, poussés par des idées vraiment patriotiques, cherchent à éclaircir les diverses époques de leur histoire nationale, et à mettre au jour les documens qui peuvent fournir, sous ce rapport, des lumières nouvelles.

Parmi les littérateurs estimables qui suivent cette carrière, moins brillante que pénible, mais toujours honorable et utile, se trouve M. Mone, professeur et bibliothécaire de l'université de Heidelberg. Sous le titre d'*Archives de Bade*, il a commencé à publier une suite de traités détachés sur diverses époques de l'histoire de ce beau pays, avec les documens originaux dont il croit la publication intéressante et utile. Le premier volume, qui vient de paraître, contient dix sections, dont nous allons rapporter le contenu en recommandant en

(1) *Encyclopaedisch-philosophisches Lexicon*, 1er vol. A-E. Prix du vol. 8 fr. Il y en aura quatre. Leipsick, chez Brockhaus, 755 pages, in-8°.

même tems cet ouvrage utile à tous ceux qui s'occupent en particulier de l'histoire politique, religieuse et littéraire de l'Allemagne.

La Première section traite *de l'ancien cours des rivières dans la vallée supérieure du Rhin.* L'auteur admet comme fait principal, sur lequel il fonde ses raisonnemens, la proposition suivante: « La vallée supérieure du Rhin était, non dans les tems primitifs, mais cependant dans des tems très-reculés, couverte d'un grand lac intérieur (*Binnensee*), qui communiquait avec plusieurs autres ; quand ses eaux se furent fait jour à travers les montagnes qu'elles percèrent, elles formèrent des rivières, et remplirent leur ancien lit de décombres. C'est ainsi que se forma la vallée supérieure du Rhin. » Nous ne suivrons pas l'auteur dans les développemens dans lesquels il est entré sur ce fait, intéressant surtout pour le géologue qui connaît de plus près les localités, lesquelles auraient été le théâtre de cette grande révolution physique.

Dans la Seconde section, l'auteur nous donne une notice sur les poètes que le pays de Bade vit naître au moyen âge, et rapporte les détails qu'il a pu rassembler sur leur vie. « Dans le moment actuel, dit-il, où l'on commence à les apprécier à leur juste valeur, la connaissance de ces détails devient toujours plus nécessaire; car de jour en jour on remarque, par un grand nombre de passages de leurs ouvrages, que la position où chacun d'eux se trouvait, exerçait une influence puissante sur ses idées et sur ses écrits. » *Bertholt de Herbolzheim*, vassal du dernier duc de Zæhringen (qui mourut en 1218), est le premier poète badois cité par l'auteur. Il a composé un poème lyrique sur Alexandre-le-Grand, intitulé *Alexandreis*, rempli d'imagination et de verve, et qui compte encore aujourd'hui

3500 vers, quoique le manuscrit, découvert il y a quelques années par M. Schreiber (professeur à l'université de Fribourg, en Brisgau), présente quelques lacunes. — Egenolt de....., seigneur qui habitait l'Ortenau vers la fin du quatorzième siècle, est l'auteur du poème intitulé: *le chevalier de Stauffenberg.* — Le chevalier de Kiurenberg, Bernge de Hohnheim, Fréderic de Husen, Rodolphe d'Offenbourg, Konrat de Wissenloo, Henri de Tettingen, Brunwart d'Angheim, le noble de Buchhein, furent tous des chantres d'amour (*Minnesinger*), dont les poésies se trouvent dans la collection de Rudiger Maness. Le premier tire son nom d'un ancien château-fort situé près de la petite ville de Kenzingen. Dans cette collection se trouve une poésie du chevalier de Kiurenberg, qui se rapproche beaucoup, tant par sa forme que par les idées, des poèmes épiques de l'époque qui précéda celle des chantres d'amour. Quant à Fréderic de Husen, ses contemporains lui assignent déjà une place distinguée parmi les poètes. On ne connaît guère son pays natal; tout ce qu'on en sait, c'est qu'il était originaire d'une contrée voisine du Rhin.

L'auteur présume que ce chantre appartient au pays de Bade, puisqu'il existait autrefois un chateau de Husen aux environs de Mannheim. Mais on pourrait, au même titre, revendiquer ce poète pour l'Alsace: un château fort du même nom se trouvait autrefois près de Benfeld, dans l'Alsace inférieure, et nos historiens font quelquefois mention de cette famille noble, dont la résidense fut démolie dans la seconde moitié du quinzième siècle. (Voyez Schœpflin, *Alsatia illustrata,* vol. II, p. 152.)

L'auteur passe ensuite aux *maîtres chanteurs* (*Meistersaenger*), originaires du pays de Bade: Maître Walter de Brisac; Klein Henselin

de Constance; Isenhofer de Waldshut, qui est auteur d'une poésie satirique contre les Suisses, composée dans le tems de la guerre des Armagnacs; l'auteur anonyme de la description poétique du *combat de Seckenheim* (1462); Veit Weber, de Fribourg en Brisgau, qui combattit sous les drapeaux de la confédération Suisse contre le duc de Bourgogne, Charles-le-Hardi, alluma le courage de ses compagnons par ses chants guerriers, et célébra les victoires que l'armée helvétique avait remportées.

M. Schreiber a publié une nouvelle édition des œuvres de ce poète à Fribourg, en 1819, sous le titre: *Kriegs-und Siegeslieder aus dem 15ten Jahrhunderte, von Veit Weber aus Freiburg im Breisgau;* in-8°.

Nous passons sous silence les autres anciennes poésies que l'auteur a indiquées, parce que les bornes prescrites à une annonce ne nous permettent pas de nous étendre plus loin sur ce sujet.

La Troisième section contient une relation détaillée sur la capitulation par laquelle la petite ville de *Thiengen*, située à deux lieues de Waldshut, dans le voisinage du Rhin, passa aux Suisses en 1499; Hans Teutsch, natif de Fribourg en Brisgau, porte-enseigne d'un corps de la garnison, qui fut témoin oculaire de cet événement, en fit le rapport, lequel est encore conservé par écrit dans les archives de sa ville natale. C'est M. Schreiber qui a fourni cet article à l'éditeur.

Une notice biographique sur Philippe II, évêque de Spire, forme la Quatrième section de ces Archives. Philippe, issu de la famille noble de Flœrsheim, et beau-frère de l'intrépide chevalier François de Sickingen, était un des hommes marquans de son tems, tant par le rang élevé qu'il occupait dans l'église, que par ses lumières, et son habileté à conduire les affaires d'état. Ce prélat est l'auteur de deux ouvrages historiques, d'une

Chronique de Flœrsheim et de *Mémoires sur sa propre vie.* La première contient entre autres une notice biographique sur François de Sickingen, la plus exacte qui existe sur cet homme célèbre. M. Mone a promis de donner une édition complète de cette chronique, selon lui recommandable, tant par le fond que par le style. Les mémoires autographes de cet évêque ont péri.

Cinquième section : *Documens pour servir à l'histoire des Vaudois.* La guerre cruelle et sanglante que le duc de Savoie fit aux paisibles Vaudois, en 1685, en fit émigrer une grande partie, qui cherchèrent un asyle en Suisse et dans le pays de Würtemberg. Beaucoup d'entre eux s'adressèrent à l'électeur Fréderic-Guillaume de Brandebourg, et furent accueillis dans le pays de Bayreuth. L'électeur et les états de Hollande s'intéressèrent vivement à ces malheureux réfugiés, dont le sort néanmoins fut souvent bien triste, malgré les secours qu'on leur faisait parvenir. L'auteur a puisé beaucoup de détails sur ces victimes du fanatisme religieux, dans une correspondance qu'il a trouvée à la bibliothèque de Heidelberg, et qu'il a fait imprimer à la suite du rapport qu'il en a donné.

Sixième section : *Statistique des écoles moyennes dans le pays de Bade.* Nous nous réservons de revenir une autre fois sur cet article, ainsi que sur celui qui forme la septième section, et qui donne des *Documens pour servir à l'histoire de la ville de Rastatt.*

Dans la Huitième section, l'auteur donne des notices historiques sur les eaux minérales que produit le grand duché de Bade, et qui sont au nombre de quarante-neuf. Les plus connues d'entr'elles sont : *Badenweiler,* dans une contrée charmante; ces eaux étaient déjà fréquentées du tems des Romains, qui y avaient

construit des bains; ce qui est déjà d'un bon augure, car certainement, ceux-ci n'ont dû choisir à cet égard que des endroits dont les eaux minérales étaient à la fois bonnes et abondantes. *Glotterthal* était connu dès le seizième siècle; on croit que cette source a plus d'élémens salutaires que la précédente; aussi est-elle, après Baden, la plus fréquentée du pays entier. Les bains de *Rippoltsau*, *Griesbach* et *Pétersthal* sont renommés; *Antegast*, (nommé autrefois *Saint-Arbogast*); les eaux de la *Hub* sont connues depuis 1475, d'après un document qui se trouve aux archives générales de Carlsrouhe. Quant à *Baden*, quoique plusieurs écrits aient été publiés sur cette ville et sur ses bains, cependant il n'en existe encore point d'histoire proprement dite. On trouve, d'après un tableau donné par l'auteur, que le nombre des personnes qui fréquentent ces bains en a beaucoup augmenté depuis 1811: en 1825, il y avait 7757 étrangers, tandis qu'en 1796, leur nombre ne se montait qu'à 52.

La Neuvième section contient un recensement d'ouvrages historiques relatifs à l'histoire de Bade, et qui ont paru depuis 1820 jusqu'en 1825. De pareilles révisions sont très-utiles, et même fort importantes pour celui qui s'occupe de l'histoire particulière d'un pays, en ce qu'elles rappellent un grand nombre d'écrits, souvent ignorés même des savans, parce que les journaux littéraires n'en ont fait qu'une mention passagère, ou ont gardé un silence complet sur leur compte; et cependant l'historien ne peut pas s'en passer, parce que c'est dans cette source qu'il doit puiser une infinité de documens qu'il ne trouve consignés nulle part ailleurs. Nous croyons rendre un service aux amateurs des connaissances historiques, en leur communiquant cette liste.

Dans la première classe intitulée : *Sciences historiques proprement dites* (*Historische Haupt-Wissenschaften*), l'auteur a cité comme appartenant à *l'histoire politique :*

A. Gebauer (sous le nom pseudonyme de H. Rebau) : *Kurzgefasste Geschichte und Beschreibung des Grossherzogthums Baden für Stadt-und Landschulen* (Précis d'histoire et de topographie du grand-duché de Bade, à l'usage des écoles des villes et de la campagne). Fribourg, 1825 ; in-8°.

Henri Schreiber : *Der Bundschuh zu Lehen im Breisgau und der arme Conrad zu Bühl* (Association séditieuse des paysans, connue sous le nom de *Bundschuh*, à Lehen en Brisgau, et le pauvre Conrad à Bühl, deux signes précurseurs de la révolte des paysans en Allemagne). Fribourg, 1824 ; in-8°. — Cet ouvrage est un document précieux pour servir à l'histoire des séditions de paysans dans une grande partie de l'Allemagne, à la fin du quinzième siècle et dans la première moitié du seizième ; ces révoltes furent, du reste, les suites malheureuses des dettes, de l'oppression et du dénûment qui accablaient alors la classe laborieuse des cultivateurs, et non pas de la réforme ecclésiastique, comme on l'a si souvent avancé.

Deuxième classe : *Histoire de la famille règnante.* Aucun des historiens badois n'a traité ce sujet ; mais M. Schreiber a promis de donner l'histoire des ducs de Zaehringen.

Troisième classe : *Histoire militaire du pays de Bade. — Erinnerung an die Schlacht bei Wimpfen, und der Tod der vierhundert Pforzheimer* (Souvenirs de la bataille de Wimpfen et de la mort des quatre cents bourgeois de Pforzheim, contenant le récit de la bataille, par Ernest Münch, et un discours consacré à la mémoire de ces victimes d'un rare dévoûment, par Ernest-Louis Posselt, publiés par C. V. Sommerlatt. 1824 ; in-8°).

Cet ouvrage n'a pas répondu à l'attente qu'il avait fait naître.

Geschichtliche Darstellung saemmtlicher Begebenheiten, und Kriegsvorfaelle der Grossherzogl. badischen Truppen in Spanien (Tableau historique des accidens et des événemens de guerre éprouvés par les troupes du grand-duc de Bade en Espagne, depuis 1808 jusqu'à la fin de 1813), tracé par Guillaume Krieg de Hochfelden, major, avec cartes et figures. Fribourg, 1822; in-8°.

Lesebuch für Unter-Offiziere und Soldaten des Grossh. Bad. Armee-Korps. (Traits historiques et anecdotes tirés de l'histoire des guerres de 1807 jusqu'en 1815, destinés, par ordre supérieur, à servir de lecture aux militaires du grand-duché). Carlsrouhe, 1824; in-8°.

Meine Gefangennehmung in Spanien (Charles-François de Holzing, capitaine, donne l'histoire de ce qui lui est arrivé pendant qu'il était prisonnier de guerre en Espagne, et du voyage qu'il a fait, après sa mise en liberté, en Italie et en Suisse, pour retourner dans ses foyers). Fribourg, 1824; in-8°.

Quatrième classe: *Histoire statistique du pays.*

Cette partie de l'histoire du pays qui avait été négligée pendant bien long-tems, fut cultivée avec zèle et émulation durant les dernières années. Les ouvrages sur cette matière sont surtout consacrés à l'analyse des édifices gothiques, genre de constructions qui a des beautés particulières, et dont l'invention appartient à la Germanie, et non aux Arabes, comme plusieurs écrivains ont voulu le prétendre.

Henri Schreiber: *Geschichte und Beschreibung des Münsters zu Freiburg im Breisgau* (Histoire et description de la Cathédrale

de Fribourg en Brisgau). Fribourg, 1820; in-8°. — Ouvrage très-détaillé et bien écrit.

Ausgeführte und projectirte Gebaeude, von Friederich Weinbrenner (Des édifices existans et de ceux qui sont en projet). Carlsrouhe, 1821; grand in-folio.

Entwürfe und Ergaenzungen antiker Gebaeude, von Friederich Weinbrenner (Description d'édifices antiques). 1822, grand in-folio.

Antiquitaeten des Heidelberger Schlosses (Antiquités du château de Heidelberg, dessinées d'après nature par Charles de Graimberg, mises en perspective par Thomas-Alfried Léger, et gravées par Sexier, 1re et 2e livraison). Heidelberg, 1823-1824. Chaque livraison est composée de 6 planches in-folio.

Denkmale deutscher Baukunst des Mittelalters am Ober-Rhein (Monumens d'architecture germanique du moyen âge dans le Haut-Rhin; 1re livraison. Les églises de Constance). Fribourg, 1825. Dix planches grand in-folio, avec un cahier de texte.

Sammlung der vorzüglichsten Merkwürdigkeiten des Grossherzogthums Baden (Recueil des curiosités les plus marquantes qui se trouvent dans le grand-duché de Bade, dessinées d'après nature, et lithographiées, par Joseph Bergmann); 1er et 2e cahier. Constance, 1825. Chaque cahier contient six planches et une ou deux feuilles de texte; grand in-folio.

Cet ouvrage, qui a trouvé de nombreux souscripteurs, formera dix livraisons, et embrassera les cathédrales et les églises de Constance, de Bâle, de Fribourg, de Strasbourg, de Tann, de Brisac, de Tennenbach, de Salmansweiler et de Reichenau; il s'étendra aussi en partie sur les sculptures en bois et en pierre. Le prix en est très-modéré.

Cinquième classe: *Histoire particulière de quelques villes du pays de Bade.*

Heidelbergs alte und neue Zeit (Histoire de la ville, de l'université, de la bibliothèque, du château et des environs de Heidelberg), par le docteur J. B. Engelmann. Heidelberg, 1823; in-8°.

J. G. Rieger, *Historisch-statistisch-topographische Beschreibung von Mannheim und seinen Umgebungen* (Description historique, statistique et topographique de la ville de Mannheim et de ses environs, par J. G. Rieger.). Mannheim, 1824; in-8°.

Kleine Kronik von Durlach (Petite chronique de Dourlac, document servant à l'histoire des villes et des mœurs de l'Allemagne), par Sigismond-Fréderic Gehres; 1er vol. Carlsrouhe, 1824; in-8°.

Kurzgefasste Geschichte der Stadt Thiengen im Klettgau (Précis de l'histoire de la ville de Thiengen, en Klettgau), par Joseph Bader, académicien. Fribourg, 1824, in-8°.

Geschichte des Stadt Pfullendorf (Histoire de la ville de Pfullendorf, depuis l'année 916 jusqu'en 1811, avec un appendice et des documens), publiée par K. Walchner. Constance, 1825; in-8°.

Beitraege zur Geschichte von Freiburg (Éclaircissemens sur l'histoire de Fribourg, par le docteur Henri Schreiber). Cet écrit fait partie de l'almanach d'adresses de cette ville, pour l'année 1825.

Freiburg im Breisgau (Histoire et description de la ville de Fribourg en Brisgau, et de ses environs), par le docteur Henri Schreiber. Fribourg, 1825; in-8°. — Ce livre est un vrai modèle de topographie; il est écrit avec beaucoup de discernement, et est indispensable à l'étranger qui veut apprendre à connaître cette ville et ses alentours.

Seconde division: *Sciences auxiliaires de l'histoire.*

I. *Géographie ancienne.* — *Forschungen im Gebiete der Geschichte* (Recherches sur l'histoire et les antiquités de l'Allemagne; 1er vol., 3e cahier, qui a encore pour titre particulier: Essai sur la langue celtique, par E. F. Leichtlen, 1er cahier, avec une petite carte). Fribourg, 1822; in-8°.

Rœmische Niederlassungen an beiden Ufern des Rheins. (Établissemens des Romains sur les deux rives du Rhin, depuis Windisch jusqu'à Mayence; par Wilderich Weick, docteur en médecine, avec une carte). Fribourg, 1822; in-8°.

Ueber die neuentdeckte Rœmische Niederlassung zu Riegel im Breisgau (De l'établissement romain nouvellement découvert à Riegel en Brisgau, accompagné d'une instruction sur la méthode à suivre pour découvrir les traces d'établissemens romains dans ces contrées, avec une carte de Riegel et des environs; par le docteur Henri Sehreiber, préfet du gymnase de Fribourg). Fribourg, 1825; in-8°.

Le mot de *Riegel,* d'origine celtique (*Rig-ôl*), signifie *fossé, canal,* etc. Sur cet emplacement existait, dans les plus anciens tems, un établissement celtique qui a été long-tems florissant.

Schwaben unter den Rœmern (La Souabe sous la domination des Romains, représentée sur deux cartes, avec des recherches sur la route du Danube supérieur, indiquée par la table de Peutinger, depuis Windisch jusqu'à Regensbourg (Ratisbonne), surtout sur la capitale *Samulocenæ;* par E. J. Leichtlen. Le 4e cahier des *Forschungen,* sus-mentionnées). Fribourg, 1825; in-8°.

II. *Géographie moderne.*

Geographie und Statistik (Géographie et Statistique du grand-duché de Bade, par J. A. Demian, avec une carte). Heidelberg, 1820; in-8°.

Kleine Geographie (Précis de géographie et de statistique du grand-duché de Bade, surtout à l'usage des écoles; par A. J. V. Heünisch). Carlsrouhe, 1822; in-8°.

Geographie des Grosherzogthums Baden (Géographie du grand-duché de Bade, à l'usage des écoles de campagne; par Charles-Théodore Eggler). Constance, 1823; in-8°.

Geschichte und Beschreibung.... (Histoire et description de la vallée du Necker, depuis Cannstadt jusqu'à Heidelberg, par Charles Jæger; ayant aussi pour titre: Manuel des voyageurs dans les contrées du Necker, depuis Cannstadt jusqu'à Heidelberg, et dans l'Odenwald). Heidelberg, 1811; in-8°.

Geographisch-statistisch-topographische Beschreibung. (Description géographique, statistique et topographique du grand-duché de Bade, par Fréderic Dittenberger). Carlsrouhe, 1825; in-8°.

III. *Statistique.*

Statistik der evangelisch-protestantischen Kirchen und Schulen (Statistique des églises et écoles protestantes du grand-duché de Bade, par Le Pique). Heidelberg, 1824; in-8°.

Die Katholisch-Kirchlichen Oberbehœrden (Les administrations supérieures ecclésiastiques, les paroisses, bénéfices et institutions catholiques du grand-duché de Bade, par M. Stromeyer). Carlsrouhe, 1825; in-8°.

Quelques articles détachés forment la Dixième section de cet ouvrage, instructif et utile, non-seulement pour les lecteurs du pays, mais pour tous ceux qui s'occupent de recherches et d'études historiques.

MÉLANGES ET VARIÉTÉS.

Réclamation.

Il se trouve dans le *Globe* (N° du 6 septembre dernier) un premier article sur *Jean-Paul.* Il s'est glissé dans ce morceau, traduit de l'*Edimburgh-Review*, quelques méprises que nous croyons devoir relever: elles sont du fait du traducteur, qui a traduit sur une traduction sans connaissance de l'original. L'article commence par une contre-vérité que le rédacteur français n'aurait pas dû adopter sur la foi du critique d'outre-mer. « Hors de l'Allemagne, dit-on, Jean-Paul-Fréderic Richter n'est guère connu que de nom. Chose singulière! d'un écrivain si célèbre et si fécond, il n'est venu jusqu'à nous que ce mot importé par Mme de Staël, etc.» Cette assertion serait vraie, s'il n'y avait *hors de l'Allemagne* que le cabinet du critique d'Édimbourg, et si un auteur pouvait être bien célèbre sans être connu. Mme de Staël n'a pas seulement importé le mot assez insignifiant cité par la *Revue* écossaise: elle a consacré à Jean-Paul une douzaine de pages, où, tout en jugeant les défauts de ce grand écrivain avec une sévérité excessive, elle parle avec admiration de son génie; elle cite et traduit en partie trois épisodes de Richter, qui peuvent donner une idée assez juste de la nature de son esprit. Nous ne dirons rien de la *Bibliothèque allemande*, qui a parlé a plusieurs reprises de Jean-Paul, qui en a donné la nécrologie (t. I, p. 67), qui a annoncé et ana-

lysé son dernier ouvrage (p. 185), et qui a traduit de lui un assez grand nombre de passages (t. II, p. 248). Cependant nous penchons à croire que, lorsqu'on prétend disserter sur une littérature étrangère, on ne ferait pas mal de recourir aux journaux qui s'en occupent tout spécialement. Parmi les ouvrages de Jean-Paul, il en est un qui est intitulé: *die Flegeljahre*, titre composé des mots *Flegel*, du latin *flagellum*, un fléau pour battre le blé, et, par métaphore, un jeune homme fougueux et grossier, et *Jahre*, les années: Jean-Paul a voulu désigner par cette expression cette époque de la jeunesse, où la fougue, le désir d'exercer ses forces l'emporte sur toutes les considérations des lieux, des personnes, des circonstances, cette époque où le jeune homme veut à toute force jeter son feu. Or, ce titre, le traducteur français l'a rendu par *Avoine sauvage*. Étonné de ce bizarre rapprochement, nous avons consulté le Dictionnaire de l'Académie, le Dictionnaire des Proverbes, et nous n'avons absolument rien trouvé qui pût autoriser cette traduction. L'*Edimburgh-Review* a traduit les *Flegeljahre* par *Wild-Oats*, qui signifie en effet *avoine sauvage*, parce qu'en anglais on dit *jeter son avoine* pour dire jeter son feu, se livrer à sa fougue, comme un jeune cheval qui, pressé par sa gloutonnerie, renverse, jette son avoine. Le *Campaner-Thal*, la vallée de Campan, traite de l'immortalité de l'âme, mais ce n'est pas un discours; c'est une espèce de roman philosophique. La *Revue d'Edimbourg* rapporte que l'on chanta sur la tombe de Jean-Paul l'ode de Klopstock qui commence par ces paroles : *Auferstehen, ja auferstehen wirst du, mein Staub! Oui, tu ressusciteras, ma poussière*; et elle traduit: *Thou shalt arise, my soul!* mettant ainsi *âme* pour *poussière;* le traducteur français traduit élégamment mais peu fidèlement: « Élève-toi, mon âme! »

Jugement d'un journal littéraire allemand, sur l'ouvrage de M. Mignet, intitulé: Histoire de la révolution française.

Le cahier du mois de janvier des *Annales de critique scientifique*, qui se publient à Berlin, contient une analyse de l'*Histoire de la révolution, par M. Mignet*, faite par M. Varnhagen, et dont nous extrairons les passages suivans:

« Le principal talent de l'auteur est d'avoir su, en précisant les faits et les époques les plus remarquables, saisir et rassembler dans un cadre étroit la série des événemens, et les rapports qui les lient entre eux. Chaque fois que les affaires changent de face, il embrasse d'un coup d'œil rapide et le nouvel aspect qu'elles présentent, et les causes qui ont amené ces changemens. L'exacte vérité de ses tableaux lui appartient exclusivement, et répand une lumière éclatante sur la scène du grand drame qu'il décrit.

« D'un autre côté, l'auteur, en raison de son extrême concision, est quelquefois obscur: l'état de la société en France, la position respective des classes qui la composaient, leurs mœurs, et même les institutions et les lois, qui, par leur nature, appartiennent aux époques les plus fameuses de la révolution, sont tantôt passés sous silence, tantôt seulement indiqués; il eût été nécessaire cependant d'appeler l'attention du lecteur sur ces objets, et souvent peu de mots eussent suffi pour le faire. Les élections, par exemple, la municipalité, les tribunaux, les assignats, le *maximum*, la réquisition militaire, remplacée plus tard par la conscription, n'offraient-ils pas autant d'intérêt que le calendrier républicain, auquel un article particulier a été consacré ? N'étaient-ils pas plus importans sur-

tout que le projet de constitution de Sièyes après le 18 brumaire, projet resté sans effet, et que l'auteur s'est plu cependant à développer avec plus de détails qu'aucune autre des constitutions, même adoptées. Il n'explique pas clairement non plus comment se forma la Convention nationale, à la création de laquelle les discussions des législatures antérieures avaient si puissamment coopéré. »

Quelques-uns de ces reproches ne sont pas sans fondement. Il est à remarquer cependant que le projet de constitution de Sièyes, comme le dit M. Mignet lui-même, devait offrir d'autant plus d'intérêt au lecteur que, jusqu'à ce projet, toutes les constitutions qui ont régi la France depuis le commencement de la révolution, étaient basées sur les principes émis par Rousseau dans le contrat social, tandis que celles qui lui sont postérieures, et la Charte elle-même, dérivent toutes de ce même projet, qui dénote chez son auteur la connaissance la plus approfondie des ressorts de la machine politique.

Quant au calendrier républicain, l'historien ne pouvait se dispenser d'en parler; la substitution de ce calendrier à celui dont on se servait en France depuis tant de siècles, était bien digne de remarque. D'ailleurs, quoiqu'en dise le critique allemand, M. Mignet s'est borné à en indiquer les divisions.

« L'auteur de cette histoire, dit encore M. Varnhagen, s'attache principalement à peindre les caractères. Quoique ses portraits ne manquent, pour la plupart, ni de finesse, ni de vérité, y chercher le pinceau d'un Tacite serait, sans doute, trop exiger; mais on regrette de ne pas y reconnaître la touche d'un Voltaire, ou de quelqu'un des autres historiens, qui occupent encore après lui un rang honorable. Il reproduit en général avec habileté quelques traits épars; mais il n'a point

le grand coup de pinceau, qui souvent, d'un seul mot, fait voir l'homme tout entier. Toutefois les portraits de Maury, de Casalès, de Mirabeau, de Lafayette, de Danton, de Robespierre, sont d'une ressemblance tellement frappante, qu'il est impossible de ne pas les reconnaître d'abord.

« Quant aux opinions personnelles à l'auteur, aux jugemens qu'il porte sur les divers personnages qu'il dépeint, nous ne pouvons guère lui donner de grands éloges; le plus souvent il se prononce au hazard et sans fondement. On voit qu'il manque de cette expérience des affaires et du monde, que l'on ne peut acquérir, qu'en éprouvant soi-même toutes les vicissitudes humaines, expérience que les efforts d'esprit ne peuvent remplacer.

« En général le style rapide, nerveux et toujours bien soutenu de cet ouvrage, en est le plus beau mérite, et s'il est généralement répandu, c'est à cette manière nouvelle et hardie d'écrire l'histoire, qu'il doit, en grande partie, sa réputation. Enfin, comparer l'auteur à Salluste, ce serait exagérer; on ne pourrait pas dire sans flatterie qu'il a suivi ses traces. »

Le critique allemand termine en exprimant ce vœu, partagé par tous les hommes éclairés, de voir un jour l'histoire de la révolution française écrite avec toute l'impartialité que demande un pareil ouvrage. Il croit même qu'il ne serait guère possible de trouver, à l'époque où nous vivons, un homme, ne fût-il même pas Français, dont les opinions personnelles fussent assez désintéressées dans des événemens aussi récens, pour remplir cette tâche parfaitement.

Mœurs turques.

Nous trouvons dans un vieil ouvrage allemand la description de la procession des jeûnes et des macérations ordonnées par Mahomet-Sélim, empereur turc, à l'occasion des revers éprouvés par ses armées dans les guerres contre les chrétiens. C'est un document curieux à ajouter aux pages sanglantes de l'histoire du fanatisme et de la superstition, et qui fournit une nouvelle preuve de ce que peuvent la tyrannie et l'absolutisme chez un peuple d'esclaves.

« *Description de la procession, des jeûnes et des macérations que Mahomet Sélim, empereur turc, Seigneur des Seigneurs, véritable descendant du grand prophète Mahomet, a ordonnés de faire dans tout l'empire ottoman, au lever et au coucher du soleil.*

« L'empereur turc étant fermement convaincu que la colère divine s'est répandue sur tout son empire, puisque Dieu a permis aux ennemis infidèles, les chrétiens, de recommencer leurs attaques avec tant de bonheur, et qu'il les a tellement favorisés sur terre et sur mer, que non-seulement ses armées ont été battues plusieurs fois, mais encore que des royaumes entiers lui ont été enlevés; que ces revers proviennent principalement de ce que, oubliant d'invoquer l'assistance de Dieu, il a trop compté sur sa puissance, et a méprisé l'empereur chrétien. En conséquence, et pour appaiser la colère de Dieu et de son grand prophète Mahomet, il ordonne à ses sujets d'observer le jeûne le plus sévère pendant les trois vendredis qui suivront la nouvelle lune des cinquième, sixième et septième mois, et défend que personne ne se permette de prendre le moindre aliment, la moindre

boisson, avant le lever des étoiles. Pendant ces jours de jeûne, le muphti et les autres serviteurs de l'église, couverts d'un sac grossier et ceints d'une corde, les yeux baissés et la barbe en désordre, parcourront d'abord les marchés et les rues, et se rendront ensuite dans les mosquées en criant d'une voix lamentable: *Taredan dam Muschay Alam*, *Alab*, etc. A la Mecque, le cercueil du grand prophète Mahomet sera promené publiquement dans une bière en argent; le métal ne sera pas poli, mais couvert de rouille et de fumée; on portera de la même manière vingt-cinq cassettes, également en argent, dans lesquelles sont conservés les ossemens des officiers et *spahis* qui ont péri pour la foi dans cette guerre, et qu'on a mis au nombre des martyrs, afin qu'en considération de ces nobles héros, le grand Mahomet se décide à se jeter dans les bras du Dieu courroucé.

Tous les trois vendredis, on continuera d'exposer en plein air le cercueil du grand prophète; tous les pélerins, les citoyens et les marchands de la Mecque feront sept fois le tour du cercueil, et déploreront par des chants douloureux et lugubres le triste état de l'empire; ces chants ne contiendront rien de superbe: ils se réduiront à des soupirs et à des lamentations; on ne fera entendre aucun instrument de musique. Le dernier vendredi de ces jeûnes, il y aura une procession qui parcourra solennellement une étendue de quatre lieues, dans l'ordre suivant:

1° On portera une bière qui sera suivie de six cents personnes, les pieds nus, revêtues d'habits de pénitence, le corps ceint d'une corde, et sans turbans. Elles porteront toutes sortes d'armes brisées, telles que des lances de janissaires, des flèches, des arcs, des boucliers, etc.

« 2° Trois mille Musulmans, vêtus d'habits blancs humides de sang et couverts de cendres; ils se meurtriront eux-mêmes les membres, en poussant des plaintes et des hurlemens effroyables.

« 3° Six mille Turcs, ayant le haut du corps nu; ils se frapperont avec des épines, au point que leur sang coule à terre.

« 4° Au milieu, le cercueil du grand prophète sera porté par trente *spahis* ayant la tête découverte et la barbe coupée; des deux côtés marcheront trois cents pachas le sabre nu; et si quelque assistant a l'audace de lever les yeux sur le cercueil du grand prophète, ils le massacreront et le jetteront aux chiens.

« 5° Pendant toute la durée de la procession, on tuera, tous les quarts d'heure, un esclave chrétien et un esclave juif, qu'on laissera baignés dans leur sang.

« 6° Trente pachas seront revêtus d'habits de couleurs communes, sans pourpre et sans autres couleurs vives; leur turban sera couvert d'un crêpe noir, qui aura été trempé dans le sang; ils auront une main placée sur le dos, et, au lieu de bouclier, ils traîneront une queue de chameau.

« 7° Deux mille janissaires, qui, au lieu d'armes, porteront une baguette qu'ils traîneront par terre en criant: *Allah Pery Mufat Ay.*

« 8° Le grand visir sera monté sur un âne boiteux; il sera coiffé d'un turban bleu, et aura dans la main un jonc couvert de sang : il s'en frappera la tête, et déplorera la calamité des tems en disant: *Osfat, Miley Zuffay.*

« 9° On portera une grande caisse remplie de monnaie turque qu'on jettera aux pauvres; mais celui qui touchera à un *Asper* avant la fin de la procession, sera empalé.

« 10° Enfin, la procession sera terminée par la foule du

peuple et des pélerins; au milieu de cette troupe marcheront cent ermites qui, des rasoirs à la main, se feront des coupures dans la figure, les bras, la poitrine et les pieds, se déchireront la chair, de manière qu'il coule beaucoup de sang à terre, et éleveront la main droite vers le ciel en faisant entendre ce serment de vengeance contre les chrétiens: *Allah Buffay Allah Mirrey Vestrinnay.*

« C'est par tous ces moyens que l'on parviendra à calmer la colère de Dieu et de son prophète Mahomet. »

École allemande fondée à Genève.

Le *Journal de Genève* du 13 septembre contient un article sur une *nouvelle école allemande* récemment établie à Genève, et comme les idées qui y sont émises peuvent intéresser non-seulement les Genevois, mais aussi tous les Français désireux d'apprendre la langue allemande, nous croyons utile d'en donner ici un extrait.

« L'étude de la langue allemande est considérée depuis plusieurs années à Genève comme une des parties essentielles d'une éducation soignée. On apprécie mieux tous les jours les avantages de tout genre que peut offrir une des littératures les plus riches de l'Europe: le savant, le négociant, l'artiste sentent également ce qu'ils peuvent gagner à un commerce immédiat avec un peuple distingué par son érudition, son génie inventif, son industrie et son infatigable activité. Depuis la réunion de Genève à la Suisse, la langue allemande a acquis encore un plus haut degré d'intérêt pour tous les Genevois: c'est la langue de la majorité de la confédération; c'est la langue des délibérations de la diète, et de toutes les sociétés où l'amour de la

patrie ou des sciences et des arts réunit les citoyens de tous les cantons. Chacun sent combien ces relations avec nos confédérés, déjà si douces et si utiles, deviendraient encore plus intimes et plus avantageuses par une connaissance suffisante de la langue allemande. Aussi ne manque-t-on pas de faire des efforts pour acquérir cette précieuse connaissance. Mais les résultats répondent-ils en général aux travaux qu'on s'impose, aux désirs des maîtres et des écoliers? Il faut convenir que parmi le grand nombre de jeunes gens qui entreprennent cette étude, il n'y en a que très-peu qui parviennent à parler assez passablement l'allemand, et que la plûpart sont rebutés par les premières difficultés, ou se trouvent tout au plus au bout de quelques années en état de comprendre la prose la plus facile.

« A quoi faut-il attribuer ces résultats si peu satisfaisans? Il me semble qu'on peut leur assigner trois causes principales.

« La première, c'est que l'on commence généralement cette étude beaucoup trop tard. Pour une langue qui présente tant de difficultés, pour une langue vivante, et qu'on aspire à parler facilement et correctement, on ne saurait s'y prendre trop tôt. Il faut profiter de la facilité de la mémoire du premier âge, et de la flexibilité des organes, qui se prêtent à une prononciation si différente de la langue naturelle.

« Un second obstacle, qui est une suite presque nécessaire du précédent, c'est qu'on donne généralement beaucoup trop peu de tems à cette étude. On la commence à un âge où l'on a une foule d'autres choses à apprendre, et l'on est obligé de se contenter pour l'allemand d'une heure par jour, ou même de trois ou quatre leçons par semaine. Il est clair que cela ne peut suffire; car chacun sait que l'on consacre à l'étude d'une langue morte trois ou quatre heures par jour pendant plusieurs années,

et que, malgré tant de tems et de peine, l'on parvient rarement à la bien savoir.

« Enfin, un troisième obstacle, intimement lié aux deux premiers, c'est qu'on n'applique pas ce qu'on apprend de la langue à quelque objet d'instruction, et qu'on néglige ainsi ce qui donne le plus d'intérêt à l'étude d'une langue vivante.

« Ces obstacles ne sont pas les seuls, mais ce sont sûrement ceux dont l'influence est la plus évidente. Mais quel remède pourrait-on y apporter? demandera-t-on. La marche de l'éducation publique et particulière, généralement suivie parmi nous, ne saurait se concilier avec ce qu'il faudrait pour favoriser l'étude de l'allemand; le tems que notre jeunesse voue à l'étude est bien rempli, et l'on ne saurait introduire un objet nouveau qui tiendrait une place si considérable. Cette difficulté semble en effet difficile à surmonter; aussi n'est-ce point par une simple modification faite aux institutions déjà existantes que l'on pourrait vaincre les obstacles indiqués plus haut. Le but ne pourrait être atteint que par une institution distincte, où la langue allemande ne serait point considérée comme une partie accessoire, mais comme l'objet principal de l'instruction. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE (1).

Philosophie.

70. *Lehrbuch für den ersten Unterricht in der Philosophie*, Manuel pour servir à l'enseignement élémentaire de la philoso-

(1) Tous les ouvrages que nous annonçons ici, se trouvent à la librairie de MM. Schmidt et Grucker, propriétaires de la maison J. G. Pfæhler et Comp^e^, rue du vieux marché-aux-grains n° 10 et petites arcades n° 6, à Strasbourg.

phie, par Aug. Matthiæ; seconde édition. Leipsick, chez Brockhaus; 1827. Prix, 3 fr. 35 c.

Ce livre, vraiment élémentaire, devrait servir de modèle pour un ouvrage français sur la même matière, lequel remplacerait avec avantage ces livres qui sont introduits dans plusieurs de nos écoles, sous le nom de *Philosophie de Lyon, de Tours*, etc., et qui sont si peu à la hauteur de l'époque. Il est divisé en quatre parties. La première traite de la *psychologie expérimentale*, seule base solide de toute philosophie; la seconde, de la *logique*, si négligée, et sans laquelle cependant toute discussion scientifique et philosophique est impossible; la troisième traite de la *métaphysique*, qu'on ne méprise si souvent que parce que l'on ne sait pas ce que c'est; la quatrième, enfin, embrasse la *philosophie pratique* ou *morale*, à laquelle des esprits superficiels voudraient borner la philosophie, parce qu'ils ne comprennent point que toute la morale est fondée sur la psychologie et la métaphysique. Le tout est suivi de tableaux de l'histoire de la philosophie, où sont indiqués les principales époques philosophiques, les principaux systèmes, et les hommes qui les ont élevés ou qui les ont modifiés.

71. *Œuvres complètes de Fréderic-Henri Jacobi.* Le prix de cet ouvrage, en 6 volumes in-8°, qui coûtait jusqu'ici vingt *Thaler* prussiens (80 fr.), vient d'être réduit de moitié par l'éditeur Gerhard Fleischer, à Leipsick. Les deux volumes supplémentaires qui renferment la correspondance de Jacobi, Leipsick, 1815 et 1827, coûtent 6 *Thaler* (24 fr.).

Histoire.

72. *Geschichte Preussens von den aeltesten Zeiten bis zum Untergange der Herrschaft des deutschen Ordens*, Histoire de la

Prusse, depuis les tems les plus anciens jusqu'à la fin de la domination de l'ordre teutonique, par Jean Voigt. Premier volume, comprenant les tems du paganisme. Kœnigsberg, Borntræger; 1827, XLVIII et 723 pages n-8°. Prix, 14 fr.

Dans un prochain numéro, nous rendrons un compte détaillé de cet important ouvrage de l'un des historiens allemands qui ont poussé le plus loin les fouilles dans les ruines du moyen âge.

73. *Geschichte der Westgothen*, Histoire des Visigoths, par le docteur Jos. Aschbach, professeur à Francfort-sur-le-Main. Francfort, chez Brœnner; 1827; VXVI en 362 pages in-8°. Prix, 3 fr.

Cette histoire des *Visigoths* est divisée en quatre sections.

1. *Histoire primitive des Goths, jusqu'à l'invasion de l'Europe par les Huns.* Dans cette section, l'auteur retrace d'abord les incursions des Goths dans l'empire d'Orient jusqu'au règne du roi goth Hermanrich; ensuite les exploits d'Hermanrich et le règne d'Athanarich, en guerre avec l'empereur Valens; enfin, l'introduction du christianisme parmi les Visigoths et les travaux littéraires de l'évêque Ulphilas.

2. *Histoire des migrations des Visigoths dans le midi de l'Europe*, de 375 à 419; leurs établissemens dans la Thrace, leurs expéditions en Grèce et en Italie, sous Alaric, dans les Gaules et en Espagne, sous Atolphe et Wallia.

3. *Histoire du royaume toulousain des Visigoths*, de 419 à 531: il fut fondé par Wallia, affermi par Théodoric et Thorismond, florissant sous Théodoric II et Euric, renversé par les Francs sous Amalric.

4. *Histoire du royaume électif des Visigoths en Espagne*, de 531 à 710; d'abord sous les rois ariens, jusqu'en 586; puis sous les

rois catholiques, jusqu'à Wamba, 672; les dissensions intestines qui amènent la ruine de l'empire par les Mahométans.

Histoire de France.

74. *Geschichte Napoleon Bonapartes*, Histoire de Napoléon Bonaparte, par Fréd. Buchholz; 1er volume, renfermant: 1° l'histoire de la révolution française jusqu'à la fuite de Varennes; 2° la suite, jusqu'à la mort de Louis XVI. Berlin, chez Enslin. 1827; in-8°.

Voici encore un étranger qui aspire à l'honneur d'écrire l'histoire de la révolution française et de Napoléon. L'ouvrage de M. Buchholz aura du moins sur celui de Walter-Scott l'avantage d'être renfermé en trois volumes. Il a pris pour devise: « *Nec reprehendere libet, nec laudare possum.* » Quand une fois toutes les nations vaincues par Napoléon, ou qui ont fini par le vaincre, auront écrit son histoire, un historien français de la nouvelle génération, pourra enfin donner une *histoire véritable et impartiale* de la révolution française et de celui qui l'arrêta et la dompta.

Histoire ecclésiastique.

75. *Handbuch der Geschichte der christlichen Kirche*, etc. Manuel de l'histoire de l'église chrétienne, pour les chrétiens évangéliques; par le docteur J. Fréd. Schreiber. Leipsic, chez Knobloch; 1827. Prix, 12 fr. Cet ouvrage est moins destiné aux savans et aux théologiens qu'aux chrétiens de toutes les classes.

76. *Die katholische Kirche besonders in Schlesien, in ihren Gebrechen dargestellt.* L'église catholique, surtout de Silésie, représentée avec ses défauts, par un prêtre catholique, 2e édition, Altenbourg, 1827. Prix, 6 fr. 70 c. Cet ouvrage très-curieux révèle un mouvement religieux dans l'Allemagne catholique,

lequel peut entraîner des résultats importans. Nous nous contentons d'appeler sur ce livre l'attention de tous les hommes graves et religieux.

77. *Geschichte des Tempelordens, nach den vorhandenen und mehreren bisher unbekannten Quellen.* L'histoire des Templiers, d'après les sources, dont plusieurs sont restées inconnues jusqu'à ce jour; par W. Fréd. Wicke, 2 vol., Leipsick, chez Hartmann, 1826. Prix, 14 fr. 70 c. Le premier volume renferme l'histoire des Templiers jusqu'au procès qui amena leur abolition; le second volume, l'histoire de ce procès célèbre avec la constitution de l'ordre, la *regula Templariorum*, et la bibliographie relative à ce point d'histoire.

Beaux-Arts. Architecture.

78. *Geschichte der Baukunst.* Histoire de l'architecture, depuis les premiers tems de l'antiquité jusqu'aux tems modernes; par C. L. Stieglitz, Nuremberg, 1827, chez Campe, VIII et 470 pages in-8°. Prix, 12 fr.

Cet ouvrage est divisé en trois parties: la première traite de l'architecture dans l'Asie orientale, dans l'Inde, en Chine, au Mexique, au Caucase, chez les Mèdes, les Babyloniens, les Perses, les Phéniciens, les Israélites; la seconde, de l'architecture chez les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Barbares qui s'établirent en Italie après la destruction de l'empire d'occident, enfin chez les Byzantins et les Arabes; la troisième partie présente l'histoire de l'architecture du moyen âge, et des tems modernes.

79. *Die christlichen Bilder*, etc. Les images chrétiennes considérées comme un moyen d'édification, par Ignace-Henri de Wessemberg; 1er volume. Constance, chez Wallis, 1827. Il y aura deux volumes, dont le prix sera de 27 fr.

Voici à la fois un bon et beau livre; il n'est pas seulement écrit dans l'intérêt des arts, mais surtout dans celui de la religion, si souvent choquée et blessée par des images grossières et ridicules. L'auteur est un prélat aussi connu en Allemagne par ses talens comme écrivain, que par sa tolérance et ses vertus religieuses. Le premier volume se divise en deux parties: la première, présente l'histoire et l'usage des images dans les églises chrétiennes; dans la seconde, l'auteur examine à quelles conditions les images doivent satisfaire pour remplir leur destination, et traite successivement des images de Dieu le Père, de celles de Jésus-Christ, des tableaux qui représentent les saints dans le ciel, Marie et l'enfant Jésus, la sainte famille, les figures d'anges. Le volume est orné de dix gravures fort bien exécutées, et qui représentent: le buste de la Vierge avec l'enfant Jésus; un tableau de Raphaël qui se trouve dans la galerie de Dresde; un portrait de Raphaël, par lui-même; la vision d'Ézéchiel, par Raphaël, d'après Longhi; la tête du Christ, de Danneker; la Madonne *dei Candelabri* de Raphaël, d'après Folo; la Madonne *de Foligno*, par le même, sans les figures inférieures, d'après Desnoyers; la Madonne *della Sedia*, par le même, d'après le même; la Vierge avec l'enfant Jésus dans une gloire, du tableau de la Madonne *di S. Sisto*, d'après Fr. Müller; l'archange Michel domptant le dragon, par Raphaël, d'après Tardieu; le même, par le Guide, d'après Volpato.

ERRATA.

Deux fautes ont échappé dans le n° 13, qu'il est important de rectifier: page 40, deux chansons ont été réunies, par erreur; la seconde commence par les mots: *Venez Frères.*

Page 40, ligne 7, au lieu de broutille, lisez: *brandille.*

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME.

I. MÉMOIRES, NOTICES ET EXTRAITS.

Pag.

LETTRES d'un voyageur allemand sur l'Allemagne.
Premier extrait 3
Second extrait 121
Troisième extrait 302
Chansons nationales de l'Allemagne 22
Arminius et Thusnelda, traduit de Klopstock 97
Révision de la philosophie morale, depuis Kant et Jacobi 99
La cour de Berlin. 128
Notice historique sur Erwin de Steinbach et sa famille 131
Les dernières dix années de la littérature allemande; considérations par M. F. Massmann.
Premier extrait 193
Second extrait 316
Correspondance; lettre sur l'Allemagne par un français. 289
Mœurs et coutumes suisses 326

II. ANALYSES ET ANNONCES D'OUVRAGES.

Idées pour servir à la mythologie dans ses rapports avec les arts. Première partie: généalogie des religions de l'antiquité. Introduction à la mythologie des Grecs avant Homère.
Premier article 47
Second article 141
Projet d'un Code pénal, avec un exposé des motifs du projet, par le Dr C. S. Zachariæ 62
Idées sur la philosophie et l'histoire de l'humanité, par Herder. . . 83
Monumenta Germaniæ historica, inde ab anno Christi quingentesimo usque ad annum millesimum et quingentesimum. Auspiciis societatis aperiendis fontibus rerum germanicarum medii ævi. Edidit C. H. Pertz. 157
Pour servir à l'histoire du royaume de Hanovre, pendant les premières années après sa délivrance de la domination westphalienne et française. 164

Pag.
Recueil de morceaux choisis de la littérature des Allemands, par MM. Noël et Ehrenfried Stœber. 168
Documens pour servir à l'histoire littéraire de l'Allemagne, renfermant: 1° quelques poésies inédites de Sébastien Brandt, avec une notice biographique; 2° des lettres de Thomas Murner, avec un fac simile; 3° un poëme de Conrad de Danckrotzheim, intitulé: *Das heilige Namenbuch*, par A. W. Strobel 173
Résumé de l'histoire de la littérature allemande, par Loève-Weimars 175
Cris de l'Hellade, ouvrage dédié aux mânes des martyrs de l'indépendance des Hellènes, par J. M. 180
Correspondance choisie de Fréd.-Henri Jacobi 213
La part que j'ai prise à la politique, sous la domination de Napoléon et après sa chûte, par M. de Gagern. 230
Histoire des Hohenstaufen et de leur tems, par Fréderic de Raumer. Premier article. 236
Pierre-le-Grand considéré comme homme et comme prince, par le Dr Benjamin Bergmann 254
Sur la pureté du style musical 256
Harpe du peuple suédois, par M. Studach 346
Histoire de la philosophie de l'antiquité, surtout chez les Grecs et les Romains, par G. T. Krug 352
Archives de Bade, ou collection de documens et de traités pour servir à la connaissance de l'histoire du pays de Bade, par F. J. Mone. 355

III. MÉLANGES ET VARIÉTÉS.

Annales de critique scientifique, publiées à Berlin. 93
Les mêmes. 191
La doctrine physiologique de M. Broussais, jugée en Allemagne. Dernier article 260
Atlantis — Etat de la peinture dans la Pensylvanie 264
Réclamation 367
Jugement d'un journal littéraire allemand sur l'ouvrage de M. Mignet, intitulé: *De la révolution française*. 369
Mœurs turques 372
Ecole allemande fondée à Genève. 375
Bulletin blibliographique: annonces de vingt-trois ouvrages nouveaux. 183
— de vingt-sept ouvrages nouveaux 278
— de dix ouvrages nouveaux 377
Nouvelles diverses . . . . . 181 et 287

FIN DE LA TABLE.